

XXXVIII^e JOURNÉES INTERNATIONALES
D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE



BULLETIN DE LIAISON
2017 **N° 41**

LYON – 5 AU 7 OCTOBRE 2017

ASSOCIATION FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE

BULLETIN DE LIAISON N° 41, 2017

**XXXVIII^e JOURNÉES INTERNATIONALES
D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE**

La ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

organisées par

l'Association française d'Archéologie mérovingienne AFAM
le Service archéologique de la Ville de Lyon
et le Musée des Confluences



en partenariat avec
la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes, Ministère de la Culture



**Lyon, Musée des Confluences
5 – 7 octobre 2017**

*Le n°41 du Bulletin de liaison de l'AFAM a été coordonné et réalisé
par S. Ardouin, E. Bouvard-Mor et V. Rassart, Service archéologique de la Ville de Lyon*

*Comité de lecture pour ce bulletin : Stéphane Ardouin, Brigitte Boissavit-Camus, Michel Kazanski,
Patrick Périn, Edith Peytremann, Jean Soulat (AFAM)*

Mise en page Marie-Noëlle Baudrand, Service archéologique de la Ville de Lyon

*Les données et idées communiquées dans ce bulletin ainsi que les illustrations et droits y afférant
sont placés sous la responsabilité de leurs auteurs respectifs.*

Lyon
2017

ISSN 0755-630

XXXVIII^e

journées internationales d'archéologie mérovingienne



La ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

Lyon, Musée des Confluences
les 5, 6 et 7 octobre 2017



**musée des
confluences**

**VILLE DE
LYON**

Inrap

- Fac similé de la carte de Peutinger (détail) - www.tabula-peutingeriana.de
- Plaque-boucle ajourée, non articulée à l'hippogriffe (Lyon, Place Valmy, fouille AFAN 1993.)

Sommaire

Édith Peytremann, Laurent Verslype

Le mot des Présidents.....	5
Avant-propos	7
Programme du colloque de Lyon	11
Communications	17
À la recherche de la ville du haut Moyen Âge (1953-2017) (<i>B. BOISSAVIT-CAMUS</i>).....	19
Lyon du IV ^e au X ^e s. : une ville close, une ville double, une ville chrétienne, ses temps forts (époques burgonde et carolingienne) (<i>J-F. REYNAUD</i>).....	23
Les changements d'usage de la Presqu'île lyonnaise entre le III ^e et le XI ^e s. (<i>S. ARDOUIN, É. BERTRAND, E. BOUVARD-MOR, H. TRONCHÈRE</i>).....	27
Évolution du <i>suburbium</i> occidental de Lyon/ <i>Lugdunum</i> durant l'Antiquité tardive : l'exemple du site du 1 rue Appian dans le quartier de Trion (<i>T. SILVINO, S. CHARBOUILLOT</i>).....	30
Le cimetière paléochrétien de la place Eugène Wernert à Lyon (5 ^e) (<i>E. FERBER, M. ROUZIC, I. THOMPSON, J-L. GISCLON</i>).....	32
Vienne du V ^e au VII ^e s. : un immense chantier de destruction-reconstruction et une utilisation funéraire contrôlée (<i>B. HELLY, G. GRANIER</i>).....	34
Aix-en-Provence entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge (<i>N. NIN</i>).....	37
Nîmes entre Antiquité et au Moyen Âge (IV ^e -XI ^e s.) : une ville polynucléaire et polymorphe (<i>O. MAUFRAS</i>).....	41
Marseille, recherches nouvelles sur la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (<i>M. BOUIRON, F. PAONE</i>).....	43
Les villes des Alpes occidentales au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (<i>Y. BONFAND</i>).....	46
<i>Llivia</i> : une agglomération de montagne entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge (<i>N. LUAULT</i>).....	48
Mutations de la ville romaine à la fin de l'Antiquité de part et d'autre des Pyrénées (Sud-Ouest de la Gaule et Espagne des III ^e -VII ^e s.) (<i>E. BOUBE</i>).....	50
Lausanne-Lousonna (VD, Suisse) : du <i>vicus</i> à la capitale d'évêché (<i>C. HERVÉ, R. GUICHON</i>).....	52
Cologne between late Antiquity and Carolingian times (<i>S. RISTOW</i>).....	55
Au-delà du fleuve... L'occupation des agglomérations urbanisées et des établissements mérovingiens du bassin de la Meuse moyenne (Belgique). Un état de la question (<i>A. VALLÉE</i>).....	59

Metz : analyse de l'évolution morphologique du site urbain entre le milieu du III ^e s. et le X ^e s. (<i>F. GAMA, P-E. WAGNER (coord.), H. BARRAND-EMAM, Q. BORDERIE, L. BOURADA, G. BRKOJEWITSCH, A. LEFEBVRE, R. LANSIVAL, P. PERNOT, R. PROUTEAU, C. XANDRY</i>).....	62
Problématiques et état des recherches en cours du PCR « <i>Vesontio Christiana</i> . Topographie chrétienne de Besançon (IV ^e - XI ^e s.) » (<i>M. ČAUŠEVIĆ-BULLY, M-L. BASSI</i>).....	63
Autun/ <i>Augustodunum</i> entre le IV ^e et le IX ^e s. (<i>M. KASPRZYK, S. BALCON, Y. LABAUNE</i>).....	65
Sens, du IV ^e au XI ^e s. : topographie, dynamiques d'occupation, apport et limite des données d'archéologie urbaine (<i>D. PERRUGOT</i>).....	66
Éléments de morphologie urbaine de la ville d'Orléans entre l'accession au statut de chef-lieu de cité au IV ^e s. et le grand incendie de 989 (<i>J. COURTOIS, L. GUYOT, S. JESSET, P. JOYEUX, T. MASSAT</i>).....	69
Chefs-lieux de cité de Normandie durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge : les exemples de Bayeux (Calvados) et d'Évreux (Eure) (<i>G. SCHÜTZ, P. WECH, Q. BORDERIE,</i> <i>avec la coll. de P-M. GUIHARD, P. MATHELART, C-É. SAUVIN</i>)	73
Les Barbares dans la ville : les tombes germaniques dans le contexte funéraire urbain dans l'Illyricum du Nord à l'époque des Grandes Migrations (<i>M. KAZANSKI</i>).....	77
D' <i>Odomagus</i> à Château-Thierry (<i>S. ZIEGLER, F. BLARY</i>).....	80
Blois du IV ^e au X ^e s. : premiers éléments de synthèse urbaine (<i>V. AUBOURG, D. JOSSET</i>).....	83
Les origines antiques et alto-médiévales de deux villes bourbonnaises, Souvigny et Montluçon, à la lumière des fouilles archéologiques de 2009-2012 (<i>S. LIÉGARD, A. FOURVEL</i>).....	86
De nouveaux ensembles de mobilier de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (IV ^e -VII ^e s.) dans les campagnes lyonnaises (<i>A. GILLES, C. HERVÉ, A. POIROT, A. COLOMBIER-GOUGOUZIAN,</i> <i>avec la coll. de B. CLEMENT, J. COLLOMBET, A. DUCREUX, D. TOURGON, V. RAULT</i>).....	89
De la ville à la campagne : céramiques du quotidien en Lyonnais au haut Moyen Âge (<i>A. HORRY</i>).....	92
La <i>villa</i> de Goiffieux, données archéologiques et historiques (<i>M. POUX, J. BERGER</i>).....	95
Un enclos ecclésial du haut Moyen Âge à Aoste "Les Communaux - ZAC PIDA" (Isère) (<i>M-J. ANCEL</i>).....	98
Les sarcophages monoxyles carolingiens d'Aurillac (Cantal) (<i>N. CLÉMENT</i>).....	102
Aux origines du monastère de Saint-André-le-Haut à Vienne (Isère) (<i>A. BAUD, A. FLAMMIN, M. ZANNETACCI</i>).....	105
Architecture et topographie monastique du haut Moyen Âge en Lyonnais. L'Île-Barbe et Savigny du IX ^e au X ^e s. (<i>Ch. GAILLARD, O. PUEL</i>).....	107
Posters	111
La nécropole de Bellegarde-en-Forez (42), Ruffy 2 : des tombes du très haut Moyen Âge sans os ni mobilier (<i>S. ADAM, A. CORROCHANO, S. LEMAÎTRE</i>).....	112

Le Mont Châtel à Pressiat (Ain) : un établissement de hauteur du haut Moyen Âge (VI ^e -VIII ^e s.) (D. BILLOIN).....	114
Un guerrier magyar dans les Alpes françaises. Nouvelles données sur les contacts transalpins au début du X ^e s. (I. BEDE, P. LANGÓ, G. SARAH).....	117
Valence : un point sur son urbanisation pour l'Antiquité tardive (P. CONJARD-RÉTHORÉ).....	119
La ville de Chinon (Indre-et-Loire) du V ^e au X ^e s. Synthèse des données archéologiques à la lumière des dernières découvertes (M-D. DALAYEUN, B. DUFAY).....	122
Matières organiques et minérales dans les terres noires urbaines : comment et pourquoi analyser les stratifications du Bas-Empire et du haut Moyen Âge (M. FONDRILLON).....	124
Les franges de la ville entre le IV ^e et le VI ^e s. à Bourges : l'état des connaissances à partir des fouilles récentes (M. FONDRILLON, R. DURAND, E. MAROT).....	127
La nécropole ouest du vicus de <i>Boutae</i> (Annecy – Haute-Savoie) (F. GABAYET, M. ROUZIC, N. CREPEAU).....	130
L'occupation rurale du haut Moyen Âge du site de la clinique Champvert à Lyon : un nouvel habitat aux abords du vallon de Trion (Y. GLEIZE, J. RAMONA).....	133
Devenir de l'agglomération antique de Bonnée (Loiret) au haut Moyen Âge. Synthèse de quinze ans de diagnostics d'archéologie préventive (S. JOLY, M. NOËL, S. MILLET, M. DETANTE).....	136
L'espace urbain et périurbain de Biterris (Béziers, Hérault) du IV ^e au XI ^e s. (F. MARTIN, E. GOMEZ, E. VIDIL).....	138
Le costume féminin germanique dans le contexte funéraire des villes grecques du nord de la mer Noire (V ^e -VI ^e s.) (A. MASTYKOVA).....	141
<i>Ruessium</i> et <i>Anicium</i> (Haute-Loire), itinérance du pouvoir et dynamiques urbaines en Velay (É. NECTOUX).....	144
Économie de la construction. Hypothèses sur l'opportunité du remploi d'éléments funéraires antiques en Velay (É. NECTOUX, L. FOULQUIER).....	147
Nouvelles données sur le castrum de Tours, le site de la chapelle Saint-Liber (Indre-et-Loire) (S. RIOU, B. DUFAY).....	151
Un ensemble de sépultures du haut Moyen Âge à l'Hôtel-Dieu de Lyon : problématiques et caractéristiques de l'organisation des espaces funéraires alto-médiévaux en Presqu'île (A-C. GERMANAUD-LE MER, S. DAL COL, O. STOICA, E. BOUVARD-MOR).....	153
Liste des intervenants	157
Vie de l'Association	161
Compte-rendu de l'Assemblée générale ordinaire du 07 octobre 2016.....	162
Compte-rendu du Conseil d'Administration du 08 octobre 2016.....	167
Renouvellement partiel du Conseil d'Administration du 06 octobre 2016.....	170
Appel à communication - 39e Journées Internationales Auxerre 2018.....	171
Bulletin d'adhésion à l'AFAM.....	173
Publications de l'AFAM.....	174

Le mot des président-e-s

D'Austrasie en Burgondie. Après notre étape en campagne austrasienne, nous avons suivi le cours des axes d'échange et de circulation qui, convergeant des royaumes francs septentrionaux, permirent aux premiers de conquérir la capitale burgonde. Relais fluvial et carrefour majeurs sur cette route depuis la Pré- et la Protohistoire, la *Colonia Copia Felix Munatia Lugdunum* originelle accède tôt au statut de *Caput Galliarum*. Et pourtant, la capitale des Gaules, haut lieu du premier christianisme, accueille l'Association française d'archéologie mérovingienne pour la première fois. Nous l'avons certes cernée de toute part, parvenant à Besançon 1990 et en 2000, procédant à quelque incursion plus à l'Ouest à Clermont-Ferrand en 1991, après l'Est à Grenoble en 1983. Depuis sa création et la tenue des premières journées – encore nationales – de Creil en 1979, jamais en effet l'AFAM n'avait tenu ses assises annuelles dans la cité, sur l'une ou l'autre berge du Rhône ou de la Saône.

Les organisateurs nous ont à cet égard épargné tout choix douloureux, puisque le Service archéologique de la Ville de Lyon dirigé par Anne Pariente et Vianney Rassart nous accueille à la confluence même, désormais balisée du socle muséal imaginé par les équipes de Wolf D. Prix, couronné de son écrin cristallin et nuageux. Cela fut notamment possible grâce à Catherine Bodet, Chargée de programmation scientifique au Musée des Confluences dont elle est responsable des collections archéologiques et attachée de conservation, sous la direction de Mme Hélène Lafont-Couturier. Notre lieu d'accueil, selon ses architectes concepteurs, *suggère l'infinie diversité des connaissances et la pluralité des vocations d'un espace mixte, un lieu de découverte, d'émerveillement, de partage des savoirs dédié à tous les publics*. Cette ambition est de bon augure pour la tenue de nos XXXVIII^e Journées internationales, qui seront également soutenues par le Service régional de l'archéologie de la Direction régionale des affaires culturelles d'Auvergne-Rhône-Alpes, grâce à l'aide apportée par l'entremise de Marie-Agnès Gaidon-Bunuel, Conservatrice régionale de l'archéologie adjointe, au nom du Conservateur régional Frederick Letterlé.

Le développement et l'apparat monumental urbains exceptionnels de la cité lyonnaise nous ont naturellement inclinés à débattre du thème de *la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge*. La mise sur pied logistique de l'événement par le comité organisateur ainsi que des thèmes et des sessions, assurée grâce à la coordination du comité scientifique, est plus particulièrement le fruit de l'investissement dynamique d'Emma Bouvard, archéo-anthropologue au service archéologique lyonnais, outre bien sûr Vianney Rassart, directeur adjoint, et Stéphane Ardouin, archéologue médiéviste – tous deux membres (très) actifs et (très) fidèles de l'AFAM. Que Brigitte Boissavit-Camus, Franck Gabayet, Benoît Helly, Elisabeth Lorans, Anne Pariente et Jean-François Reynaud soient également remerciés pour leur participation au comité scientifique.

Le thème retenu cette année permettra de mesurer les avancées sur l'étude de la ville grâce aux nombreuses études d'archéologie urbaine réalisées ces dernières années tant en France que dans les pays voisins. Les échos nous en seront livrés, au gré des sessions qui seront naturellement consacrées au Sud-Est de Gaule, et qui nous mèneront aussi de ses marges septentrionales en son centre, et poussant même jusqu'en *Illyricum*. La riche actualité régionale occupera par ailleurs dans le programme, comme nos pérégrinations nous y invitent, une place à la hauteur du dynamisme régional.

Pour ces présentations et discussions, nous serons donc ancré à la confluence, tandis que le programme social nous permettra – sinon de prendre le large – de choisir son bord cette fois, à quai côté Rhône. Scrutant Fourvière depuis le pont du Bellona, *de ce côté-ci résonne la colline, de celui-là retentit la Saône ; de celui-ci sont renvoyés les pas des piétons, le bruit des sabots et le cri des conducteurs de chars grinçants, de celui-là le chœur des haleurs courbés fait monter vers le Christ un chant rythmé le long du fleuve dont les rives retentissent d'alléluias (...)*. Ainsi Sidoine Apollinaire décrivait-il en 460-470 l'ambiance urbaine et fluviale qui nous étreindra durant ces journées (Livre II, lettre 10. Lettre à Hespérius [469-470], trad. J.-C. Fredouille). C'est par ailleurs à la mairie de Lyon que nous devons de pouvoir la savourer en d'agréables réceptions, toujours propices à la rencontre cosmopolite, à l'échange débridé des idées et parfois à la naissance de nouveaux projets qui en jaillissent. Pour toutes ces opportunités, nous remercions d'ores et déjà Mr l'adjoint à la Culture, Loïc Graber, qui portera notre missive de reconnaissance à Mr le Maire Georges Képénékian.

Avant de nous y plonger, nous souhaitons remercier à nouveau Marie-Cécile Truc et Stéphanie Desbrosse-Degobertière qui nous ont chaleureusement et très efficacement accueillis sur la scène austrasienne, dans le magnifique théâtre et au musée de Saint-Dizier.

Par ailleurs, le site internet de l'association (<http://afamassociation.fr/>) affiche une fréquentation de plus en plus importante. Nous remercions très vivement Inès Leroy, secrétaire de l'AFAM, pour ses efforts constants pour en nourrir et actualiser le contenu, à dose raisonnable mais néanmoins utile : notre site est également un lieu d'information et de communication sur notre politique éditoriale.

À ce dernier égard et pour conclure, nos collections s'enrichiront bientôt des Actes des XXXV^e Journées internationales qui se sont déroulées à Douai en 2014, sous la direction d'Inès Leroy et de Laurent Verslype. La publication des fouilles de Saint-Denis sous la direction de Patrick Périn, ouvrage de référence très attendu et qui fera également date, devrait voir le jour en 2018. Le dynamisme de notre politique éditoriale mérite donc d'être souligné et suscite l'intérêt. Cet intérêt n'est pas démenti par la programmation des prochaines Journées, dont il sera question lors de notre Assemblée générale. En 2018, à l'invitation de Fabrice Henrion, nous célébrerons Germain d'Auxerre (378-448) en sa ville, dont la reconstruction du sanctuaire par une célèbre princesse burgonde établit un lien direct avec notre étape lyonnaise.

Grâce aux membres cotisants, grâce à votre présence fidèle et à l'assistance toujours nombreuse lors de nos Journées internationales, nous pouvons nous réjouir de la vitalité de notre association. Rendez-vous à Auxerre pour nos XXXIX^e Journées internationales !

Édith Peytremann, Laurent Verslype

Président·e·s de l'Association française d'archéologie mérovingienne

Avant-propos aux Journées de Lyon

(À Majorien) : *Et puisque tu es venu, [...] relève nos ruines et, en passant, jette les yeux, vainqueur, sur Lyon ta ville [...]. Elle a été totalement dépouillée de son bétail, de ses récoltes, de ses colons, de ses citoyens [...]. Nous avons succombé sous les dévastations, sous l'incendie, mais tu viens et tu rends la vie à toute chose.* Sidoine Apollinaire, *poèmes*, V, 574-586. (A. Loyer, CUF, revu par Descourt et Lucas, CAG 69/2, 2007)

Lyon, ville antique au passé prestigieux, un temps capitale burgonde, concentre nombre de problématiques propres à l'évolution des cités entre Antiquité et Moyen Âge.

Nous avons envisagé la perspective d'accueillir pour la première fois, avec le Service archéologique de la Ville de Lyon (SAVL), les Journées dans notre ville dès 2014 où, jusqu'à présent, l'actualité régionale en Auvergne-Rhône-Alpes n'avait été mise à l'honneur qu'en 1983 pour les V^e Journées, tenues à Grenoble et en 1991 pour celles de Clermont-Ferrand (FIZELLIER-SAUGER dir. 1999). Le thème de la ville nous a semblé tout indiqué puisqu'il complétait celui de l'habitat rural, retenu pour les Journées de Montpellier de 2015, alors en préparation.

Nous remercions l'AFAM d'avoir accepté notre proposition, mais également Anne Pariente, directrice du SAVL, d'avoir accepté que le Service prenne en charge l'organisation de ce colloque à Lyon, et Hélène Lafont-Couturier, directeur du Musée des Confluences de nous accueillir, avec la participation active de Catherine Bodet, chargée de la programmation scientifique, dans ce magnifique écrin qu'est le Musée des Confluences inauguré en décembre 2014. Nos remerciements vont également à Brigitte Boissavit-Camus, Franck Gabayet, Benoit Helly, Elisabeth Lorans, Jean-François Reynaud, Laurent Verslype d'avoir accepté, avec Anne Pariente, notre proposition de participation au comité scientifique. Nous remercions également Frédéric Letterlé, Conservateur régional de l'archéologie en Auvergne-Rhône-Alpes, mais également ses adjoints Marie-Agnès Gaidon-Bunuel et Jean-Pierre Legendre, de nous avoir suivis dans ce projet. Nous n'oublions pas nos collègues du SAVL, et plus particulièrement Marie-Noëlle Baudrand, Pascaline Grandclément et Nadia Bourennane pour leur soutien administratif et logistique.

La ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

La ville durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge est une problématique ancienne, enjeu régulier de la fin des cités antiques, souvent appréciée sous l'angle du déclin ou de l'émergence du christianisme. Elle entre cependant dans la thématique plus large de l'archéologie urbaine, objet d'un colloque fondateur à Tours en 1980 (COLLECTIF 1982) qui fut à l'origine de la création du Centre national d'archéologie urbaine en 1984. Cette question, abondamment évoquée dans les publications de la collection des *Topographies chrétiennes des Cités de la Gaule*, fut débattue en 1991 à Douai pour les villes du Nord-Ouest de l'Europe (DEMOLON, GALINIÉ, VERHAEGHE 1994). Elle était encore le thème retenu du 137^e congrès du CTHS en 2012, tenu également à Tours (LORANS, RODIER dir. 2013). Si toutes ces rencontres traitent globalement la ville sur une phase chronologique très large, de l'Antiquité à la période moderne, l'Antiquité tardive fit l'objet de rencontres spécifiques, en 1993 à Nanterre (LEPELLEY dir. 1996). Cette question urbaine, entre l'Antiquité et le second Moyen Âge, « l'entre-deux des cités », pour reprendre la formule d'Henri Galinié (GALINIÉ 2010), fréquemment évoquée dans les rencontres de l'AFAM, dans des thématiques particulières ou sous l'angle régional des localités accueillant les Journées, méritait aujourd'hui de faire l'objet de journées spécifiques.

La conférence introductive de Brigitte Boissavit-Camus permettra de rappeler plus en détail cet aspect.

L'ambition des Journées lyonnaises est de faire le point sur le thème de la ville dans toute sa diversité politique, religieuse ou institutionnelle (capitale, chef-lieu de Cité ou d'évêché, agglomération secondaire, ville nouvelle...) à partir de son évolution structurelle (morphogénèse, rétractation urbaine ou développement, restauration ou reconstructions...). L'objectif est également d'examiner la complexité topographique, sociétale ou économique de la ville (type d'habitat, réseau viaire, fluvial, quartier artisanal...), ses relations avec son environnement

immédiat et son approvisionnement (matériaux, alimentation ...). La question des bourgs périurbains, la gestion des espaces funéraires, sera également évoquée. Devant l'immensité du sujet, les synthèses ont été privilégiées.

Nous avons choisi de rassembler, dans la mesure du possible, les communications en grands secteurs géographique. C'est l'objectif des sessions qui ont été créées.

- La première traitera du sud-est de la Gaule, en commençant par la ville de Lyon, et en descendant le Rhône jusqu'à Marseille.
- La deuxième session est consacrée aux villes en relation avec les zones de montagne, Alpes ou Pyrénées, ce qui permet d'aborder l'Espagne ou la Suisse.
- Nous enchaînerons avec les villes du nord, de l'est et de l'ouest, depuis l'Allemagne jusqu'en Normandie en passant par la Belgique et bien sûr, la France septentrionale et centrale, en terminant par le cas très particulier des tombes germaniques de l'Illyricum en contexte urbain.
- La question des agglomérations secondaires sera abordée dans la quatrième session.
- Commenceront alors les deux sessions purement régionales. La cinquième sera consacrée spécifiquement au mobilier régional.
- La sixième, concluant les Journées, évoquera la traditionnelle actualité régionale.

De nombreux posters viennent utilement compléter ce panorama. Des exemples complémentaires de synthèses urbaines ou d'aspects plus spécifiques y seront mis en valeurs ainsi que les problématiques de lecture stratigraphique (terres noires). Une actualité des recherches archéologiques régionales sera également présentée.

Les résumés qui composent ce bulletin reprennent la quasi-intégralité des communications et posters, et nous remercions chacun des auteurs d'avoir accepté de développer davantage ces textes pour étoffer ces pré-actes, en respectant les normes bibliographiques que nous leur avons imposées.

Stéphane ARDOUIN, Emma BOUVARD-MOR et Vianney RASSART

Comité d'organisation :

Stéphane Ardouin, Emma Bouvard-Mor et Vianney Rassart (SAVL), Catherine Bodet (Musée des Confluences).

Comité scientifique :

Brigitte Boissavit-Camus (Université de Paris Ouest Nanterre La Défense, UMR 7041 ArScAn) ; Franck Gabayet (Inrap/UMR 5138 ArAr) ; Benoit Helly (SRA Auvergne-Rhône-Alpes) ; Elisabeth Lorans (Université de Tours, UMR 7324 CITERES) ; Anne Pariente (SAVL, UMR 5138 ArAr) ; Jean-François Reynaud (professeur honoraire de l'Université Lyon 2, UMR 5138 ArAr) ; Laurent Verslype (CRAN, Université catholique de Louvain)

Bibliographie :

LEPELLEY C. (dir.) 1996, *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale. De la fin du III^e siècle à l'avènement de Charlemagne* (Actes du colloque de Paris X-Nanterre, 1, 2 et 3 avril 1993), Bari.

COLLECTIF 1982, *Archéologie urbaine* (Actes du colloque international de Tours, 17-20 novembre 1980), Paris.

DEMOLON P., GALINIÉ H., VERHAEGHE F., 1994, *Archéologie des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe (VII^e-XIII^e siècle)*, (Actes du IV^e Congrès international d'archéologie médiévale, Douai, 1991), Douai (*Archaeologia Duacensis*, 11).

GALINIÉ H. 2010, « La question urbaine entre Antiquité et Moyen Âge : « l'entre-deux des Cités » (250-950) », dans CHAPELOT J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France. Un bilan pour un avenir*, (Actes du IX^e Congrès international d'archéologie médiévale, Vincennes, 16-18 juin 2006), Caen (Publications du CRAHM), p. 337-350.

LORANS É., RODIER X. (dir.) 2013, *Archéologie de l'espace urbain*, (Actes du colloque de Tours, 2012), Tours (Presses Universitaires François Rabelais / CTHS, Collection Perspectives Villes et Territoires).

FIZELLIER-SAUGER B. (dir.) 1999, *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours : histoire et archéologie*, (Actes des XIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Clermont-Ferrand, 3-6 oct. 1991), Clermont-Ferrand (*Publ. de l'Institut d'études du Massif central*, 14).

Programme



Jeudi 5 octobre

8h30 : Accueil des participants (café)

9h30 : Discours d'introduction

10h00 : Brigitte BOISSAVIT-CAMUS : À la recherche de la ville du haut Moyen Âge (1953-2017)

10h30-10h45 : Pause

SESSION 1 : SUD-EST DE LA GAULE

10h45 : Jean-François REYNAUD : Lyon du IV^e au X^e s. : une ville close, une ville double, une ville chrétienne, ses temps forts (époques burgonde et carolingienne)

11h10 : Stéphane ARDOUIN, Éric BERTRAND, Emma BOUVARD-MOR, Hervé TRONCHÈRE : Les changements d'usage de la presqu'île lyonnaise entre le III^e et le XI^e s.

11h25 : Tony SILVINO, Sabrina CHARBOUILLOT : Évolution du *suburbium* occidental de Lyon/*Lugdunum* durant l'Antiquité tardive : l'exemple du site du 1 rue Appian dans le quartier de Trion

11h40 : Emmanuel FERBER, Mikaël ROUZIC, Ivy THOMPSON, Jean-Luc GISCLON : Le cimetière paléochrétien de la place Eugène Wernert à Lyon (5^e)

11h55-12h15 : Discussion

12h15 - 13h45 : Déjeuner libre

13h45 : Benoît HELLY, Gaëlle GRANIER : Vienne du V^e au VII^e s. : un immense chantier de destruction-reconstruction et une utilisation funéraire contrôlée

14h10 : Nuria NIN : Aix-en-Provence entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge

14h35 : Odile MAUFRAS : Nîmes entre Antiquité et Moyen Âge (IV^e-XI^e s.) : une ville polynucléaire et polymorphe

15h00 : Marc BOUIRON, Françoise PAONE : Marseille, recherches nouvelles sur la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

15h25-15h40 : Discussion

15h40-15h55 : Pause

SESSION 2 : VILLES ET MONTAGNES

15h55 : Yann BONFAND : Les villes des Alpes occidentales au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

16h20 : Noémie LUAULT : Llivia : une agglomération de montagne entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge

16h45 : Emmanuelle BOUBE : Mutations de la ville romaine à la fin de l'Antiquité de part et d'autre des Pyrénées (Sud-Ouest de la Gaule et Espagne des III^e-VII^e s.)

17h10 : Clément HERVÉ, Romain GUICHON (coord.) : Lausanne-*Lousonna* (VD, Suisse) : du *vicus* à la capitale d'évêché

17h35-17h50 : Discussion

18h45 : Cocktail dînatoire à l'Hôtel de Ville, offert par la Ville de Lyon

Vendredi 6 octobre

8h30 : Accueil des participants (café)

SESSION 3 : DES MARGES SEPTENTRIONALES AU CENTRE DE LA GAULE

9h00 : Sebastian RISTOW : Cologne between late Antiquity and Carolingian times

9h25 : Amélie VALLÉE : Au-delà du fleuve... L'occupation des agglomérations urbanisées et des établissements mérovingiens du bassin de la Meuse moyenne (Belgique). Un état de la question

9h50 : Franck GAMA, Pierre-Edouard WAGNER (coord.), Hélène BARRAND-EMAM, Quentin BORDE-RIE Lonny BOURADA, Gaël BRKOJEWITSCH, Arnaud LEFEBVRE, Renée LANSIVAL, Patrice PERNOT, Rachel PROUTEAU, Catherine XANDRY : Metz : analyse de l'évolution morphologique du site urbain entre le milieu du III^e s. et le X^e s.

10h15-10h30 : Discussion

10h30-10h45 : Pause

10h45 : Morana ČAUŠEVIĆ-BULLY, Marie-Laure BASSI : Problématiques et état des recherches en cours du PCR « *Vesontio Christiana*. Topographie chrétienne de Besançon (IV^e-XI^e s.) »

11h10 : Michel KASPRZYK, Sylvie BALCON, Yannick LABAUNE : Autun/*Augustodunum* entre le IV^e et le IX^e s.

11h35 : Didier PERRUGOT : Sens, du IV^e au XI^e s. : topographie, dynamiques d'occupation, apport et limite des données d'archéologie urbaine

12h-12h15 : Discussion

12h15-13h45 : Déjeuner libre

13h45 : Julien COURTOIS, Laurine GUYOT, Sébastien JESSET, Pascal JOYEUX, Thierry MASSAT : Éléments de morphologie urbaine de la ville d'Orléans entre l'accession au statut de chef-lieu de cité au IV^e s. et le grand incendie de 989

14h10 : Grégory SCHÜTZ, Pierre WECH, Quentin BORDERIE, avec la coll. de Pierre-Marie GUIHARD, Pierre MATHELART, Charles-Édouard SAUVIN : Chefs-lieux de cité de Normandie durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge : les exemples de Bayeux (Calvados) et d'Évreux (Eure)

14h35 : Michel KAZANSKI : Les Barbares dans la ville : les tombes germaniques dans le contexte funéraire urbain dans l'*Illyricum* du Nord à l'époque des Grandes Migrations

15h00-15h15 : Discussion

15h15-15h30 : Pause

SESSION 4 : AGGLOMERATIONS SECONDAIRES

15h30 : Sébastien ZIEGLER, François BLARY : D'*Odomagus* à Château-Thierry

15h55 : Viviane AUBOURG, Didier JOSSET : Blois du IV^e au X^e s. : premiers éléments de synthèse urbaine

16h20 : Sophie LIÉGARD, Alain FOURVEL : Les origines antiques et alto-médiévales de deux villes bourbonnaises, Souvigny et Montluçon, à la lumière des fouilles archéologiques de 2009-2012

16h45-17h00 : Discussion

17h00-17h30 : Présentation des posters

17h30-18h45 : Assemblée générale de l'AFAM

19h30 : Repas convivial sur le bateau BELLONA (inscription obligatoire)

Samedi 7 octobre

8h30 : Accueil des participants (café)

SESSION 5 : LE MOBILIER EN AUVERGNE - RHÔNE-ALPES

9h00 : Amaury GILLES, Clément HERVÉ, Agata POIROT, Aline COLOMBIER-GOUGOUZIAN, avec la coll. de Benjamin CLEMENT, Julien COLLOMBET, Aurélie DUCREUX, Damien TOURGON, Vincent RAULT : De nouveaux ensembles de mobilier de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (IV^e-VII^e s.) dans les campagnes lyonnaises

9h25 : Alban HARRY : De la ville à la campagne : céramiques du quotidien en Lyonnais au haut Moyen Âge

9h50-10h00 : Discussion

10h00-10h15 : Pause

SESSION 6 : ACTUALITÉS ARCHÉOLOGIQUES

10h15 : Matthieu POUX, Jean BERGER : La *villa* de Goiffieux, données archéologiques et historiques

10h40 : Marie-José ANCEL : Un enclos ecclésial du haut Moyen Âge à Aoste «Les Communaux-ZAC PIDA» (Isère)

11h05 : Nicolas CLÉMENT : Les sarcophages monoxyles carolingiens d'Aurillac (Cantal)

11h30 : Anne BAUD, Anne FLAMMIN, Monique ZANNETACCI : Aux origines du monastère de Saint-André-le-Haut à Vienne (Isère)

11h55 : Charlotte GAILLARD, Olivia PUEL : Architecture et topographie monastique du haut Moyen Âge en Lyonnais. L'Île-Barbe et Savigny du IX^e au X^e s.

12h20-12h40 : Discussion

12h40-13h00 : Conclusion générale

13h00 : Visite libre du musée

Posters

Stéphane ADAM, Alexis CORROCHANO, Simon LEMAÎTRE : La nécropole de Bellegarde-en-Forez (42), Ruffy 2 : des tombes du très haut Moyen Âge sans os ni mobilier

David BILLOIN : Le Mont Châtel à Pressiat (Ain) : un établissement de hauteur du haut Moyen Âge (VI^e-VIII^e s.)

Ilona BEDE, Péter LANGÓ, Guillaume SARAH : Un guerrier magyar dans les Alpes françaises. Nouvelles données sur les contacts transalpins au début du X^e s.

Pascale CONJARD-RÉTHORÉ : Valence : un point sur son urbanisation pour l'Antiquité tardive

Marie-Denise DALAYEUN, Bruno DUFAY : La ville de Chinon (Indre-et-Loire) du V^e au X^e s. Synthèse des données archéologiques à la lumière des dernières découvertes

Mélanie FONDRILLON : Matières organiques et minérales dans les terres noires urbaines : comment et pourquoi analyser les stratifications du Bas-Empire et du haut Moyen Âge

Mélanie FONDRILLON, Raphaël DURAND, Emmanuel MAROT : Les franges de la ville entre le IV^e et le VI^e s. à Bourges : l'état des connaissances à partir des fouilles récentes

Franck GABAYET, Mikaël ROUZIC, Natacha CREPEAU : La nécropole ouest du vicus de *Boutae* (Annecy – Haute-Savoie)

Yves GLEIZE, Jules RAMONA : L'occupation rurale du haut Moyen Âge du site de la clinique Champvert à Lyon : un nouvel habitat aux abords du vallon de Trion

Stéphane JOLY, Mathilde NOËL, Sébastien MILLET, Magali DETANTE : Devenir de l'agglomération antique de Bonnée (Loiret) au haut Moyen Âge. Synthèse de quinze ans de diagnostics d'archéologie préventive

Franck MARTIN, Elian GOMEZ, Elsa VIDIL : L'espace urbain et périurbain de *Biterris* (Béziers, Hérault) du IV^e au XI^e s.

Anna MASTYKOVA : Le costume féminin germanique dans le contexte funéraire des villes grecques du nord de la mer Noire (V^e-VI^e s.)

Élise NECTOUX : *Ruessium* et *Anicium* (Haute-Loire), itinérance du pouvoir et dynamiques urbaines en Velay

Élise NECTOUX, Laura FOULQUIER : Économie de la construction. Hypothèses sur l'opportunité du remploi d'éléments funéraires antiques en Velay

Samuel RIOU, Bruno DUFAÏ : Nouvelles données sur le *castrum* de Tours, le site de la chapelle Saint-Liber (Indre-et-Loire)

Anne-Catherine GERMANAUD-LE MER, Sandra DAL COL, Otilia STOÏCA, Emma BOUVARD-MOR : Un ensemble de sépultures du haut Moyen Âge à l'Hôtel-Dieu de Lyon : problématiques et caractéristiques de l'organisation des espaces funéraires alto-médiévaux en Presqu'île

Communications



À la recherche de la ville du haut Moyen Âge (1952-2017)

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS¹

Les historiens d'entre les deux guerres mondiales se sont certes intéressés à la ville occidentale tardo-antique et du haut Moyen Âge, mais en ont livré un portrait peu glorieux en comparaison de la ville antique, considérée comme le modèle de la société urbaine avant l'époque classique. Cette vision est fondée sur les préjugés d'alors sur la période (par ex. LOT 1927, annexe) : dans des villes au tissu urbain mité, au centre-ville fortifié, limité et encombré de bâtis à l'état de quasi ruines, devaient dominer l'enceinte et l'Église. Parmi ces préjugés, le plus important, d'où découlent la plupart des postulats, est qu'à la *chute de Rome* et aux *invasions barbares* a succédé un déclin culturel à l'origine d'une régression de la civilisation urbaine et qu'en conséquence, les cadres de vie de cette population gallo-romaine désormais appauvrie (institutions et gouvernances urbaines, tissu et bâti urbains, productions matérielles consommées ou fabriquées) n'étaient que l'héritage délabré de la ville romaine. En Gaule, toutefois, au moins, ces habitats pouvaient encore être appelés villes (une question qui a donné moult débats dans tous les pays européens), grâce à la continuité assurée à partir du V^e s., par l'évêque et ses clercs. Ces gens parce qu'issus d'une aristocratie gallo-romaine encore matinée de culture antique et dignes héritiers d'une évangélisation effectuée dans les derniers feux de l'Empire, devaient être seuls capables de prendre en charge, tant bien que mal, la gestion de la ville et la protection des habitants. Pour tenter d'expliquer ce que l'on prenait alors pour une quasi disparition de la vie urbaine, on mit en avant, dans la foulée des théories entre autres de Max Weber (*La ville* 1921), l'économie d'alors, évidemment dépressive. Du V^e au VIII^e s., par la construction d'églises et de tombeaux monumentaux, sur ou aux abords du sépulcre des saints, et celle de basiliques édifiées en leur honneur dans de vastes nécropoles, puis par la fondation des monastères, l'Église avait dû capter les quelques richesses, biens et espaces publics, désormais mis au service de Dieu et des nouveaux bienheureux protecteurs des habitants. Avec quelques marchés, ces lieux et les nouvelles institutions qui les desservaient constituaient, pour reprendre l'expression d'Henri Pirenne, les *pierres d'attente* de l'épanouissement futur de la ville marchande médiévale (PIRENNE 1927, éd. 1971, p. 57).

Cette vision misérabiliste et dévote de la ville des *Temps barbares* a longtemps dominé l'interprétation des vestiges et l'historiographie, alors même que l'apport de l'archéologie et la révision des sources textuelles la rendait peu à peu caduque. La réticence à modifier ce point de vue s'est un temps trouvée confortée par un défaut de matière, les archéologues peinant à identifier les vestiges archéologiques de cette période. Or, cette réalité archéologique résultait surtout d'une méconnaissance des documentations matérielles. Celle-ci était liée autant à divers préjugés sur les techniques ou la production manufacturée qu'à la présence, dans des contextes jugés «tardifs» - c'est-à-dire qu'on ne savait pas dater ou très mal - d'éléments remaniés, longtemps en usage - comme certaines monnaies - ou remployés, évidemment nécessairement *spoliés* sur des monuments antiques. Les seuls niveaux à peu près repérés étaient dits de démolition et d'incendie, des couches de terre que, faute de mieux, l'on appellera par traduction des termes anglais et de leur couleur sombre liée à l'absence de stratification interne, *Terres noires*. Tout ceci donnait corps aux thèses sur les destructions et abandons survenus lors des *Grandes invasions* et à une forme de ruralisation de la ville. Or, notre vision de la ville tardo-antique et du haut Moyen Âge est en train de se modifier considérablement, sous l'influence des résultats et approches d'une recherche entamée au milieu du XX^e s.

C'est aux colloques de Poitiers (1952, POITIERS 1953) et de Spolète (1958, SPOLÈTE 1959) que s'affichent un premier intérêt véritable pour la topographie de la ville du haut Moyen Âge, même s'il est centré sur la question de la christianisation de la ville. Cette recherche, avec, entre autres en France, le groupe de la Topographie chrétienne des cités de la Gaule (PRÉVOT, GAILLARD, GAUTHIER 1972-2014), entraîne un grand mouvement de révision critique des sources textuelles et archéologiques des édifices et acteurs chrétiens.

À partir des années 60-80, cet investissement va se renouveler sous le coup des avancées méthodologiques, techniques et professionnelles de l'archéologie en Europe et en France (fouilles en aire ouverte et stratigraphique ; archéologie préventive ; archéologie du bâti) qui enrichissent les données urbaines d'observations stratigraphiques

¹ Université de Paris-Nanterre, UMR 7041 - ArScAn, équipe Themam.

plus nombreuses et plus systématiques. Première conséquence : une connaissance de la culture matérielle (productions et aménagements) qui peu à peu se comble. Seconde conséquence : la nécessité d'étudier l'histoire de l'espace urbain dans la longue durée. Elle se traduit dans des études urbaines dont certaines, nées après les travaux de la Commission internationale pour l'histoire des villes de 1955, sont publiées sous forme de collections (les deux plus connues en France étant *l'Atlas historique des villes de France* et *Les Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France*). Le haut Moyen Âge apparaît peu à peu comme un hiatus à combler, un hiatus que pointa clairement le fameux colloque de Tours ... de 1980 (TOURS 1982). À partir des années 1990-2000 surtout, les débats des archéologues sur la ville et les analyses spatiales évoluent grâce aux avancées technologiques liées à la numérisation et au traitement des données. Dans cette dernière décennie, de nouvelles technologies et pratiques (restitution 3D, modélisation) sont en passe de bousculer de nouveau l'étude et la vision de la ville ancienne fondée jusqu'à présent sur la pratique du plan, de la carte et de la façade en 2D, même s'il faudra sans doute attendre la décennie suivante pour bien en sentir les effets en termes d'interprétation de l'histoire urbaine, à plus forte raison de l'espace urbain tardo-antique et altomédiéval.

À ce panorama, déjà incroyable, s'ajoutent les collaborations, les unes de longue tradition vu la formation des archéologues des périodes historiques (avec l'histoire, l'histoire de l'art ou la géographie), les autres plus récentes avec les sciences archéométriques et paléo-environnementales qui, en contribuant à mieux caractériser et interpréter les couches archéologiques, le bâti, les tracés parcellaires et les mobiliers archéologiques, posent autrement la réalité physique des villes anciennes. Dans ces lectures de la ville (y compris tardo-antique et du haut Moyen Âge), il faut enfin prendre en compte la variété des approches plus ou moins conceptuelles, déployées pour comprendre ce qu'on appelle dans les années 1990 le "Fait urbain".

Comme de bien entendu, *at least but not the least*, n'oublions pas pour l'étude de la ville tardo-antique et du haut Moyen Âge, qu'après quelques figures pionnières d'historiens et historiens d'art des années 60 et 70, deux associations, l'Association française d'archéologie mérovingienne, puis l'Association pour l'Antiquité tardive, ont tiré et soutenu, à partir des années 1970 et 1980, la recherche de ces périodes ; elles jouent encore un rôle majeur notamment dans la diffusion des résultats : en témoignent ces journées de Lyon.

Les conséquences de ce bouillonnement ont commencé à se faire sentir dès la fin des années 1980, mais ce n'est que plus récemment que les changements de perspective se sont révélés dans la réflexion menée sur la « fabrique » de l'espace ancien. On en retiendra trois principaux :

- *échelle spatiale* : de l'étude du lieu à l'étude de la ville et du territoire urbain ;
- *échelle temporelle* : de la perception d'une ville d'une période donnée dont le fonctionnement est perçu comme homogène et indépendant des autres périodes, à la conscience qu'il s'agit d'un fragment d'histoire d'une localité. L'étude des organisations spatiales et des matérialités replacées dans la longue durée éclairent alors les héritages d'une période et la place qu'elle occupe dans l'histoire de la ville ;
- *échelle environnementale* : de la ville vue comme le pur produit des sociétés humaines à l'idée d'un habitat anthropique complexe où interagissent des états physiques constitués, des phénomènes anthropiques ou naturels et des décisions sociales.

L'histoire de l'étude de la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge, on le voit, est donc le fruit de multiples débats, pratiques et croisements disciplinaires qui s'opèrent dans la deuxième moitié du XX^e s. et dépassent largement la période qui nous intéresse ici, mais c'est peut-être cette période-là qui apparaît pleinement bénéficiaire de cette dynamique scientifique.

Le premier gain est l'abandon d'une vision décliniste de la ville du haut Moyen Âge et l'abandon du modèle gréco-romain comme unique référence de forme et de vie urbaine pour les villes de l'Europe occidentale. Le deuxième est d'établir une documentation fiable sur des villes concrètes, ouvrant sur autant d'états de lieu thématiques qui peuvent ensuite être étudiés à diverses échelles (échelle locale, régionale ou internationale). La conséquence est de battre peu à peu en brèche les anciens topos qui pesaient sur cette *ville d'Entre-deux* (d'entre Antique et Moyen Âge central), au profit d'une plus grande diversité de configurations spatiales et d'une plus grande diversité des thématiques abordées. Pour poser l'état des savoirs et montrer ces nouvelles ouvertures scientifiques, on reviendra, à partir d'exemples concrets, sur les principaux anciens postulats qui ont traversé cette recherche, à savoir : *Un réduit fortifié, un espace contraint et un tissu urbain hérité ; La ville chrétienne ; La ruralisation de la ville ; Ville et agglomérations.*

Avec beaucoup de prétention donc, cette communication ambitionne de parcourir la très riche quête de la ville tardo-antique et du haut Moyen Âge, en particulier de la période mérovingienne, portée en avant depuis presque trois quarts de siècle maintenant, et dont témoignent toute une série de grands chantiers, de programmes, de colloques, de thèses, d'ouvrages, d'articles, d'expositions. Si beaucoup a été fait, beaucoup reste à faire. Bien qu'inachevée, on constate que pour découvrir la ville du haut Moyen Âge, il a, au fond, fallu revoir l'idée même de la ville que nos prédécesseurs de la première moitié du XX^e s. avaient assise sur la tradition historiographique ancienne du déclin de l'Empire romain.

Bibliographie :

LOT F. 1927, *La fin du monde antique et le début du Moyen Âge*, rééd. augm. 1968, p. 393-396 (en particulier chap. II, « Le commerce et l'industrie ; La ville »).

PIRENNE H. 1927, rééd. 1971, *Les villes du Moyen Âge, essai d'histoire économique et sociale*, Bruxelles/Paris (Lamertin/PUF).

POITIERS 1953, *Études mérovingiennes* (Actes du colloque de Poitiers, 1952), Paris, Picard.

SPOLÈTE 1959, *La città nell'alto medioevo* (Actes des journées de Spolète, 1958), Spoleto, Centro italiano di studi sull'alto medioevo.

DUBY G. 1980 (dir.), *La ville antique et médiévale*, Paris (Seuil, Histoire de la France urbaine ; vol. 1). On lira (ou relira) avec intérêt, FÉVRIER P.-A., « *Vetera et nova* : le poids du passé, les germes de l'avenir, III^e-IV^e », p. 339-497 ; FIXOT M., « Une image idéale, une réalité difficile : les villes du VII^e au IX^e siècle », p. 497-563.

ATLAS 1982, *Atlas historique des villes de France*, Paris/Bordeaux (CNRS éditions/Ausonius [51 vol. publiés, de 1982 à 2017]).

COLLOQUE DE TOURS 1982, *Archéologie urbaine* (Actes du colloque de Tours, 1980), Paris, ministère de la Culture.

PRÉVOT F., GAILLARD M. et GAUTHIER N. (éd.) 2014, *Quarante ans d'enquête (1971-2014), 1, Images nouvelles des villes de la Gaule, 2*, Paris (de Boccard, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle* ; 16, 1-2), 2 vol. [16 vol. publiés entre 1986 et 2014].

CNAU 1990-2012, *Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France*, Tours, La Simarre [22 ouvrages publiés de 1990 à 2012].

DEMOLON P., GALINIÉ H., VERHAEGHE F. (éd.) 1994, *Archéologie des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe (VII^e-XIII^e siècle). Actes du IV^e congrès d'archéologie médiévale* (Acte du colloque de Douai, 1991), Douai. (Société archéologique de Douai, *Archéologie Duacensis* ; 11/Maison des Sciences de la Ville ; 7).

CAMMAS C., CHAMPAGNE F., DAVID C., DESACHY B., GUYARD L. 2000, « Le problème des « terres noires » sur les sites urbains tardo-antiques et médiévaux : réflexions et propositions méthodologiques à partir de l'exemple du collège de France à Paris », *Les Nouvelles de l'archéologie*, 61, p. 22-29.

GALINIÉ H. 2000, *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours, Université de Tours/CNRS-UMS 1835/Maison des Sciences de la Ville, de l'Urbanisme et des Paysages.

GALINIÉ H. 2010, « La question urbaine entre Antiquité et Moyen Âge : « L'Entre-deux des cités (250-950) », dans CHAPELOT J., *Trente ans d'archéologie médiévale en France*, Caen, CRAHM, p. 337-350.

COLLECTIF CNAU 2010, *Mappemonde 100* (revue électronique).

LORANS É., RODIER X. (dir.) 2013, *Archéologie de l'espace urbain* (Actes du colloque de Tours, 2012), Tours (PU François Rabelais/CTHS, Collection « Perspectives Villes et Territoires »).

Annexe : la vision de la ville du haut Moyen Âge par Ferdinand Lot en 1927 (Lot 1927, p. 394-395).

« Au reste, l'industrie des campagnes empêchait la ville de se développer. Chaque domaine rural devait se suffire à lui-même... Les marchés des « cités » et des bourgs libres ou vics (*vici*) ne devaient pas, dans ces conditions, être achalandés. Cependant il y a des foires célèbres, entre autres celle du lendit, entre Paris et Saint-Denis. Dès le VII^e-VIII^e siècle, elle attire des marchands, même de l'étranger... Un signe infaillible de l'insignifiance économique de la vie du Haut Moyen Âge, c'est la faible étendue de la ville et sa stagnation. On a vu que les incursions barbares avaient forcé les villes, dans la seconde moitié du III^e s. à se concentrer dans un coin de leur ancienne étendue. La ville du Bas-empire est un fort d'arrêt d'une superficie insignifiante (10 à 20 hectares) qui ne comporte plus qu'une population réduite, 3000, 6000 habitants tout au plus. Dans ce faible espace, il y a tout juste place pour le palais du *praeses*, plus tard du comte, pour l'église cathédrale, qui remplace le temple, et les demeures du clergé et des serviteurs de l'évêque. Le reste est occupé par les maisons des marchands et aussi « des curiales », des gens de bonne naissance, car une poignée de nobles habite encore ces tristes geôles qu'on appelle des « cités » quand elles sont siège d'un évêché, des « châteaux » (*castra*) quand elles sont fortifiées mais sans qu'un évêque y réside. La faible activité de l'époque se contente d'une superficie aussi misérable. On n'a pas de preuve que ces villes, si petites, aient des faubourgs. Le *suburbium* est une banlieue champêtre, annexe indispensable de la vie matérielle de la cité ; là s'installent les monastères qui ne peuvent tenir à l'intérieur des vieilles murailles romaines. Cette « cité » si exigüe cependant a elle-même un aspect rural : on y trouve des jardinets et les animaux y circulent librement. Ni l'étendue ni le nombre des cités romaines n'augmentent, bien au contraire. Aucune ville nouvelle ne se fonde, preuve irrécusable de stagnation économique. En dehors des villes fortifiées, la Gaule mérovingienne compte encore quantité de bourgs libres, les vics (*vici*) ; on a relevé les noms de près d'un millier d'entre eux sur les monnaies. Mais au cours de cette période, leur nombre n'a cessé de décroître, et, à l'époque carolingienne, les vics, soi-disant protégés par les grands laïques et ecclésiastiques, sont devenus leur propriété ; ils sont tombés au rang de *villae*, de domaines particuliers. Ces *villae* ne sont pas encore des villages. Le village, en tant que personne morale, n'existe pas encore, attendu que la « paroisse » commence à peine à se constituer dans les campagnes ».

Lyon du IV^e au X^e s. : une ville close, une ville double, une ville chrétienne, ses temps forts (époques burgonde et carolingienne)

Jean-François REYNAUD¹

Qu'est-ce qu'une ville du haut Moyen Âge ? Lyon, où nous avons la possibilité de combiner étude des textes et données archéologiques, illustre parfaitement la définition de la ville entre le IV^e et le X^e s. Lyon, ville forteresse, centre de pouvoir politique, « capitale » à l'époque burgonde fut progressivement dominée par l'évêque qui en devint le seigneur. Mais Lyon présente une double particularité : le site de la ville s'est déplacé au cours du III^e s. et la ville est double (quartier St-Jean et une petite partie de la presqu'île).

1. Habitat groupé : une ville forteresse, une ville double, une ville de pierres

Au III^e s. la ville s'est réduite et s'est déplacée vers la voie d'eau de la Saône. Ses limites peuvent être définies par le tracé des murailles mais il faut déjà admettre l'existence d'une enceinte réduite.

Une ville forteresse :

L'enceinte réduite de Lyon est d'abord attestée par de nombreux textes comme ceux de Sidoine Apollinaire ou Grégoire de Tours et par des données archéologiques pour la rive droite de la Saône et pour la rive gauche avec un possible *castrum* au nord de la presqu'île (fig. 1) (REYNAUD 2017a à paraître). Lyon serait alors une ville d'environ 40 ha et une ville double.

Un habitat groupé :

L'habitat est groupé et assez dense aux IV^e-V^e s. mais les niveaux correspondants ont souvent disparu. La tradition antique se maintient : chauffage par conduits rayonnants et construction reste en pierre. À partir du VII^e-VIII^e s. le bois se mêle à la pierre, des cabanes alternent avec les maisons de pierre, la densité diminue avec, extra-muros, des jardins associés à l'habitat comme dans la presqu'île aux Célestins (ARLAUD *et al.* 2000, p. 106-116).

Pour la *Renovatio* carolingienne, des textes mentionnent le *burgus* au nord de la presqu'île (REYNAUD 2017b, à paraître). On ne connaît que l'habitat périphérique assez proche de l'habitat rural (BOUCHARLAT 2001, p. 371-398).

Il est difficile d'évaluer la population, l'unique indice étant la superficie mais avec des densités variables. On peut supposer une population de quelques milliers d'habitants.

2. Un centre d'activités économiques à moyennes et grandes distances

Les textes sont rares et les données archéologiques manquent de marqueurs solides pour l'époque carolingienne.

Les fouilles ont mis au jour quelques voies et l'on peut supposer un pont sur la Saône ancré sur le rocher (hypothèse d'un pont romain ou burgonde qui survit à l'époque carolingienne) (REYNAUD 2017c à paraître). Grâce à la céramique, on sait qu'entre le VI^e et le VII^e s., le commerce, qui reste actif, se régionalise.

Au milieu du IX^e s. Lyon, bénéficie, du renouveau des passages par le Mont Cenis, Le commerce international est aux mains de Juifs qui pratiquent le commerce des esclaves et des armes, entre le nord et le sud de l'Europe ; commerçants Juifs présentés comme riches, influents et fournissant la cour en vêtements de luxe. Un marché local hebdomadaire existe aussi. On ignore pourtant quel était le quartier commerçant et quels ports étaient en activité.

L'artisanat est mal connu sauf les maçons et les charpentiers qui construisent maisons et églises.

¹ Professeur honoraire des universités.

3. Une ville centre de pouvoir politique et religieux

La ville conserve un temps une certaine autonomie, héritage de l'époque romaine avec une probable curie. L'aristocratie partage son temps entre la campagne et la ville (Sidoine Apollinaire).

3.1. « Capitale » burgond

Les textes mentionnent des monuments (*praetorium*, forum, palais royal) impossibles à situer. La ville dispose alors d'une double administration romaine et burgonde et d'un atelier monétaire actif ; une garnison est probable. On ignore où habitent les burgondes. Les noms germaniques sont fréquents alors que le matériel est rare. Avec les Francs, la ville perd l'essentiel de son pouvoir politique même si certains évêques sont bien en cour.

3.2. La renovatio carolingienne

À la fin du VIII^e s., la reconstruction de la ville fut l'œuvre de l'évêque Leidrade. La ville retrouva son rôle dans le commerce international et un artisanat actif, comme dans la construction. Le retour à l'Antiquité est visible dans tous les domaines, politique, social, religieux, architectural.

3.3. Une capitale religieuse

Des arguments existent pour faire de Sigismond, et avant Clovis, le premier roi barbare chrétien (FAVROD 1997, p. 377-380). Les rapports entre le pouvoir burgonde et les évêques sont bons : les rois et les reines sont volontiers mécènes.

Le métropolitain préside les conciles régionaux et développe le culte des martyrs et des saints. Il contribue au maintien de la culture latine grâce à son scriptorium et à sa bibliothèque. Il appartient à l'aristocratie romaine, puis burgonde et franque, reste proche du pouvoir et joue un rôle social de plus en plus important jusqu'à devenir le patron de la cité. Au X^e s., l'évêque, issu de la famille royale du 2^e royaume de Bourgogne, prend directement le pouvoir sur la ville dont il devient le seigneur ; pouvoir illustré par la procession fluviale sur la Saône qui part de Vaise pour arriver en centre-ville (REYNAUD 2015).

La christianisation de l'espace est rapide :

- intra-muros, constitution du groupe épiscopal :

D'abord aux IV^e-V^e s. se construit la première cathédrale Saint-Etienne et son baptistère, puis en 469 une deuxième église Saint-Jean, enfin Sainte-Croix aux VI^e-VII^e s. (REYNAUD 2016) ; la *domus ecclesiae* (maison de l'évêque) était située à l'intérieur d'un quartier épiscopal assez vaste (VILLEDIEU 1990, p. 49 ; REYNAUD 2015, p. 16-27).

- extra-muros, nécropoles et basiliques funéraires : les tombes se regroupent, le long des voies, à proximité des basiliques funéraires, à Saint-Just, Saint-Irénée, Saint-Laurent de Choulans ainsi qu'à Vaise où une nouvelle basilique, point de départ de la procession fluviale, abrite les cendres des martyrs. Les fouilles récentes sur le plateau de Saint-Irénée et montée de Choulans montrent que les nécropoles anciennes sont toujours utilisées.

Des moines s'installent à Ile-Barbe et à Ainay (dès le V^e s. ?) (REYNAUD *et al.* 2017d, p. 19-25) ; des moniales intra-muros au nord de la presqu'île. À l'époque carolingienne, Leidrade reconstruit les églises de la ville basse et installe des chanoines soit dans d'anciennes basiliques funéraires soit dans des créations nouvelles (Saint-Paul et Saint-Georges ?) (REYNAUD 2018 à paraître colloque Agobard).

Lyon était donc une ville close et une ville double, une ville importante par ses habitants, par son commerce, par ses évêques, souvent proches du pouvoir, par ses moines ou moniales, puis par ses nombreux chanoines, par son *scriptorium* et par sa parure d'églises. Lyon, qui conserve toutes les activités urbaines, connut deux âges d'or : à l'époque burgonde comme capitale puis à l'époque carolingienne et deux périodes de crise aux VII^e-VIII^e et au X^e s. mais des crises qui n'empêchent pas la construction de nouvelles églises ou des reconstructions. Cette mutation carolingienne toucha la ville en profondeur. Même si elle se fit dans un cadre à peine remanié où l'influence de l'Antiquité reste forte, elle annonce l'avenir par le rôle grandissant de l'évêque et des collèges de chanoines, par le développement de la partie nord de la presqu'île et l'on s'achemine vers la ville médiévale : ville forteresse dominée par ses églises.

Bibliographie :

ARLAUD C. *et al.* 1994, *Lyon St-Jean. L'îlot Tramassac*, Lyon. (Dara, 10).

ARLAUD C. (dir.) 2000, *Lyon, les dessous de la presqu'île. Bourse. République. Terreaux*, Lyon. (Dara, 20).

AYALA G. 2013, *Lyon, Saint-Georges. Archéologie, environnement et histoire d'un espace fluvial en bord de Saône*, Paris (Document d'Archéologie Française, 106).

BECKER C. *et al.* 2006, *Le Musée Gadagne. Archéologie et histoire au cœur d'un projet patrimonial à Lyon*, Lyon. (Dara, 29).

BOUCHARLAT E. (dir.) 2001, *Vivre à la campagne au Moyen Âge. L'habitat rural du V^e au XII^e siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon. (Dara, 21).

FAVROD J. 1997, *Histoire politique du royaume burgonde (443-534)*, Lausanne.

REYNAUD J.-F. 1998, *Lugdunum christianum, Lyon du IV^e au VIII^e s. : topographie, nécropoles et édifices religieux*, Paris. (Document d'Archéologie Française, 69).

REYNAUD J.-F., RICHARD F., AMIS DE SAINT-MARTIN D'AYNAY 2008, *L'abbaye de Saint-Martin d'Ainay des origines au XII^e siècle* (Actes du Colloque, Janvier 2007), Lyon.

REYNAUD J.-F. 2012, « *Aux origines du palais épiscopal de Lyon* », dans BALCON-BERRY S. *et al.*, *Les « domus ecclesiae » : aux origines des palais épiscopaux* (Colloque 26-28 novembre 2009, Autun (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 23), p.15-28.

REYNAUD J.-F., COLLOMB C. 2013, « *Du mausolée à la basilique funéraire de Saint-Irénée (Lyon) : résultat des sondages de vérification de juin 2012* », *Revue Archéologique de l'Est*, 62, 2013, p. 453-473.

REYNAUD J.-F. 2015, « *L'église des Martyrs à Saint-Pierre de Vaise : spolia et matériaux de construction du V^e au VII^e siècle* », dans *Archives et architecture, Mélanges en mémoire de François-Régis Cottin*. Société d'histoire de Lyon, p. 51-60.

REYNAUD J.-F. 2017a, « *L'enceinte réduite de Lyon* », dans *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts*, à paraître.

REYNAUD J.-F. 2017b, « *Lyon à l'époque d'Agobard (816-840)* », dans *Lyon dans l'Europe carolingienne autour d'Agobard (816-2016)* (Actes du colloque, 2016).

REYNAUD J.-F. 2017c, « *Le premier pont sur la Saône à Lyon du III^e au VI^e siècle* », *Revue Archéologique de l'Est*, 2017 à paraître.

REYNAUD J.-F. *et al.* 2017d, *Lyon, l'église romane de Saint-Martin d'Ainay, de l'abbaye à la basilique*, Lyon.

VILLEDIEU F. 1990, *Lyon St-Jean. Les fouilles de l'avenue Adolphe Max*, Lyon. (Dara, 2).

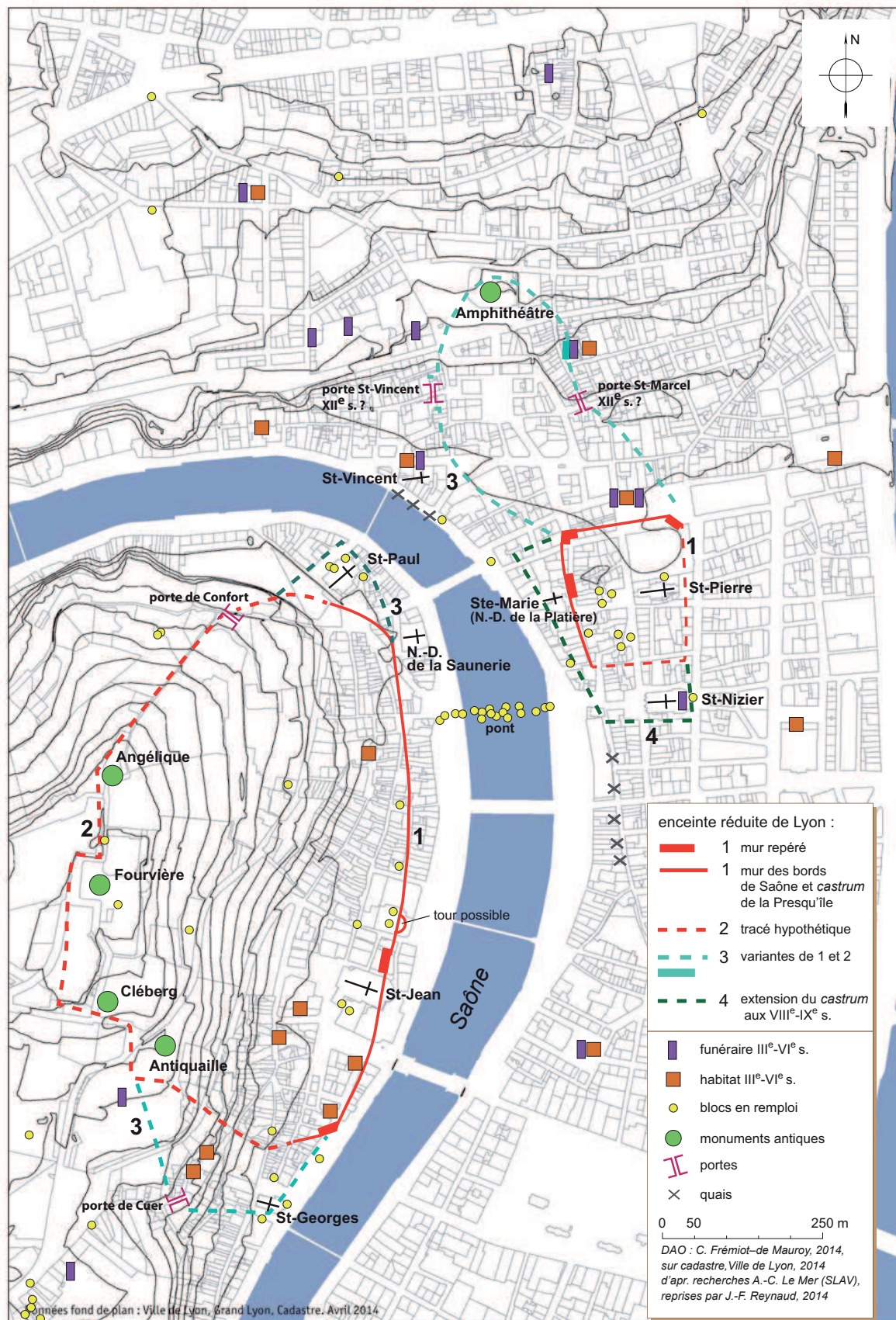


Fig.1: L'enceinte réduite de Lugdunum (fin III^e-début du IV^e s.).

Les changements d'usage de la Presqu'île entre le III^e et le XI^e s.

Stéphane ARDOUIN¹, Eric BERTRAND¹, Emma BOUVARD¹, Hervé TRONCHÈRE²

La Presqu'île lyonnaise est une forme alluviale dont la morphogénèse est imputable à la confluence du Rhône et de la Saône. La topographie du secteur et le substrat alluvial, composé de la charge de fond des deux rivières, se figent globalement à la fin de l'âge du Fer. Peu de formes importantes se distinguent dans ce substrat de sables, de graviers et de galets. Au niveau de l'actuelle place Bellecour, une dépression plus marquée, traversant peut-être la Presqu'île, est néanmoins visible, faisant de cette zone un secteur privilégié pour les écoulements. Autour du I^{er} s. ap. J.-C., l'aggradation de sédiments de charge de suspension a déjà commencé à niveler la topographie, en colmatant les secteurs les plus déprimés. La Presqu'île, devenue lit majeur du Rhône et de la Saône, présente alors vraisemblablement un paysage complexe de chenaux de tressage pouvant parfois relier les deux cours d'eau (GAILLOT *et al* 2012). Compte tenu des spécificités des systèmes fluviaux en tresse (BRAVARD *et al* 1997), la plupart de ces chenaux étaient probablement des formes diffuses, mobiles aussi bien dans l'espace que dans le temps ; la dépression de Bellecour est probablement la forme la plus pérenne. Bien qu'insalubre, la Presqu'île, parcourue uniquement par des écoulements de faible énergie, est un paysage dont l'aménagement devient possible : fossés de drainages, vides sanitaires, remblaiements sont théoriquement suffisants pour canaliser les crues les plus fréquentes et mettre hors d'eau les zones habitées (ALLINNE 2007).

La Presqu'île est un quartier relativement récent de *Lugdunum*. Ce n'est en effet qu'un demi-siècle après la fondation de la colonie, sur la colline de Fourvière, que le site de la confluence a pu être progressivement viabilisé et urbanisé. Il a ainsi fallu attendre le milieu du I^{er} s. apr. J.-C. pour que cette langue de terrain inondable soit globalement lotie et couverte de constructions jusqu'à son extrémité. Cette extension de la ville antique, probablement portée par le développement d'une élite négociante, a connu par ailleurs une durée de vie prolongée puisque la plupart des sites étaient encore occupés au début du III^e s., alors que le cœur ancien de la ville était largement abandonné. Au cours du IV^e s., les vestiges antiques de la Presqu'île sont progressivement démantelés à l'image des constructions publiques ruinées dont les matériaux sont récupérés.

Les indices d'une occupation de la Presqu'île pendant les IV^e et V^e s. sont réels mais ténus. Des fosses et des espaces de circulation sont identifiés sur les sites de l'Hôtel-Dieu, du Pathé, et de la rue Bourgelat ; quelques structures de bâtiments ont été fouillées aux Terreaux, aux Célestins ou rue Auguste-Comte. Les rares éléments de cette organisation de l'espace ont pu préfigurer le schéma de la ville médiévale, mais la Presqu'île du haut Moyen Âge demeure mal connue. L'hypothèse d'un *castrum* hérité du Bas-Empire localisé au nord-ouest de la Presqu'île a été émise à partir du témoignage de Grégoire de Tours qui évoque la destruction des remparts par une crue en 580 (HF, V, 34), la découverte d'un mur-digue brièvement observé dans la rue Mercière au XIX^e s. et le dégagement d'un large mur montée de la Grande-Côte (DESBAT, LASCoux 1999, p. 59 ; ARLAUD 2000, p. 29-32 ; DESBAT 2007).

Des édifices chrétiens y ont été fondés. Une inscription funéraire du milieu du VI^e s. pourrait témoigner d'une basilique identifiée à l'église paroissiale Saint-Michel d'Ainay au sud de la presqu'île (LE MER, CHOMER 2007, p. 386-387), fondée par la reine burgonde Carétène (PRÉVOT 2008). Au nord, la basilique Saint-Nizier aurait accueilli la dépouille de l'évêque au VI^e s., selon Grégoire de Tours (VP, VIII). Un petit monument tétraconque, détruit au XIX^e s., et un fragment d'épithaphe de l'évêque Sacerdos (†522), mis au jour à la même époque, confirmeraient cette ancienneté. À proximité, une église Sainte-Marie (Notre-Dame-de-la-Platière), peut-être située au nord, en rive gauche de la Saône) est mentionnée au début du IX^e s. (LEIDRADE, *Rapport à Charlemagne sur la restauration de l'Église de Lyon, ca 809-814*, cité dans Reynaud 1998, p. 198). Enfin, un établissement de moniales dédié à Saint-Pierre, attesté dans le courant du VIII^e s., pourrait également remonter au VI^e s. (RUBELLIN 2008). Les accès sud et est à la cité de *Lugdunum*, implantée en rive droite de la Saône, s'effectuent par deux itinéraires passant en rive gauche du Rhône et transitant nécessairement par la presqu'île. L'un est le raccourci (*compendium*) joignant Vienne à Lyon, l'autre est la voie d'Italie.

¹ Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr.

² Service archéologique de la ville de Lyon, UMR EVS.

Des niveaux d'inondation scellent les dernières occupations des V^e-VI^e s. sur l'ensemble de la Presqu'île : aux Terreaux au nord, aux Célestins ou rue Bourgelat à l'ouest, sur les rives de la Saône, enfin sur le site de l'Hôtel-Dieu à l'est, en bordure du Rhône. Aux Célestins, des chemins empierrés s'intercalent avec différents dépôts alluvionnaires, ce qui atteste la fréquentation de la rive malgré les inondations. L'hydraulicité potentiellement un peu plus violente lors de la période de refroidissement climatique ne semble pas avoir généré une transformation massive à l'échelle de la Presqu'île. La réactivation de chenaux de tressage peut en revanche avoir été favorisée par une occupation humaine moins dense (abandon de structures de drainages antiques, absence d'entretien...). Les sédiments déposés au début de la période médiévale présentent les mêmes caractéristiques granulométriques que ceux de la période antique : limons essentiellement, parfois litage sableux dénotant un épisode de crue un peu plus violent. La pédogénèse très limitée est imputable au caractère continu de l'aggradation sédimentaire, et probablement à la végétation associée, rase et saisonnière (SHEREMET 2006). Une exploitation sous forme de pâturages a alors pu exister. En revanche, à partir du VII^e s., des dépôts isohumiques, peu stratifiés et riches en matière organique se forment localement, dénotant un possible changement d'usage du sol, vers une agriculture vivrière (jardins), rendue possible par un apport anthropique de déchets organiques à des fins d'amendement.

Le site des Célestins, fouillé en 1993-1994, a permis de découvrir pour la première fois un site relativement complet puisque, après une phase tardive du V^e, voire du VI^e s., peu documentée, une nouvelle occupation relativement dense se développe entre le VII^e et le X^e s. sur des niveaux d'inondation. Le site a livré de sols extérieurs en terre battue, quelques tronçons de murs très altérés, des trous de poteau des chemins empierrés et des fosses, dont de probables silos. Un fossé et deux sépultures isolées complètent l'ensemble (ARLAUD dir. 2000, p. 106-116). Les restes de faune y révèlent une probable activité artisanale liée à l'exploitation des cornillons d'ovicaprins (étude de Vianney Forest : ARLAUD dir. 2000, p. 116).

La présence des chemins, réaménagés après une phase d'inondation, permet de penser que ce site, dont les vestiges évoquent les caractéristiques classiques d'un habitat rural, ne devait pas être isolé. Des structures du haut Moyen Âge découvertes sur un site voisin (rue de la Monnaie, îlot 24, non étudiés en post-fouille) pourraient appartenir à cette même occupation.

À l'est de la Presqu'île, le site de l'Hôtel-Dieu, très érodé par les aménagements postérieurs, révèle des traces d'occupations successives difficiles à interpréter, la plupart des niveaux n'étant datés que par chronologie relative (ARDOUIN à paraître). Des dallages sont posés après une phase d'inondation ayant recouvert des niveaux de circulation encore en usage au début du V^e s. Plus au sud, les fondations, datées entre le III^e et le XIII^e s., d'un bâtiment comportant probablement deux espaces distincts, évoquent des vestiges connus sur d'autres sites lyonnais des VII^e-X^e s. Quelques inhumations des VII^e-IX^e s. ont été mises au jour sur plusieurs secteurs au nord et au centre de l'emprise de l'Hôtel-Dieu. L'absence d'autres vestiges contemporains dans ces secteurs très altérés par les structures modernes ne permet pas d'estimer si leur présence sur des secteurs éloignés témoigne d'une vaste nécropole ou de sépultures associées à un habitat.

En dehors de ces sites, les vestiges du haut Moyen Âge sont souvent absents ou anecdotiques dans les fouilles préventives. Si une fréquentation de la Presqu'île est assurée pour les VII^e-IX^e s., leur répartition, leur densité comme leur évolution chronologique demeurent très lacunaire. La trame urbaine comme le *castrum* au nord ne sont pas non plus encore assurés. Quoi qu'il en soit, dans la partie centrale de la Presqu'île, les traces d'occupation mises au jour évoquent, à l'image du site des Célestins, seul site archéologique exploitable en l'état, des habitats de type rural, expliquant sans doute les changements d'usage du sol que l'on observe.

Bibliographie :

ALLINNE C. 2007, « les villes romaines face aux inondations. La place des données archéologiques dans l'étude des risques fluviaux », *Géomorphologie : relief, processus, environnement*, vol. 13 - n° 1, p. 67-84.

ARLAUD C. (dir.) 2000, *Lyon, les dessous de la Presqu'île*, Lyon (D.A.R.A., 20, Série lyonnaise, 8).

ARDOUIN S. à paraître, « Lyon 2^e (Rhône) Les fouilles de l'Hôtel-Dieu », dans *Actes des Journées archéologiques régionales de 2016*, Lyon.

BRAVARD J.-P., PETIT F., 1997, *Les cours d'eau, dynamique du système fluvial*, Paris, Armand Colin, 222 p.

DESBAT A., LASCoux J.-P. 1999, « Le Rhône et la Saône à Lyon à l'époque romaine, Bilan archéologique », *Gallia*, 56, p. 45-69.

DESBAT A. 2007, La topographie historique de Lugdunum, dans LE MER A.-C., CHOMER C. *et al.*, *Lyon*, Paris, p. 179-191 (*Carte archéologique de la Gaule*, 69/2).

GAILLOT S., TRONCHÈRE H., VERA R. 2012, « Discriminating the fine alluvia from the Rhône and the Saône rivers inundation layers in Lyon in archaeological context », *39th International Symposium on Archaeometry*, Leuven.

LE MER A.-C., CHOMER C. 2007, *Lyon*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 69/2).

PRÉVOT F. 2008, « Saint-Michel d'Ainay d'après les sources antiques », dans REYNAUD J.-F., RICHARD F. (dir.), *L'abbaye d'Ainay des origines au XII^e siècle*, Lyon, p. 61-72.

REYNAUD J.-F. 1998, *Lugdunum Christianum*, Paris (*Documents d'Archéologie Française*, 69).

RUBELLIN M. 2008, « Retour sur les origines du monastère Saint-Pierre de Lyon », dans REYNAUD J.-F., RICHARD F. (dir.) 2008, *L'abbaye d'Ainay des origines au XII^e siècle*, Lyon, p. 73-90.

SHEREMET B. V., 2006, « Soil horizons as the basis for classification of alluvial soils », *Eurasian Soil Science*, 39, Issue 2, p. 127-133.

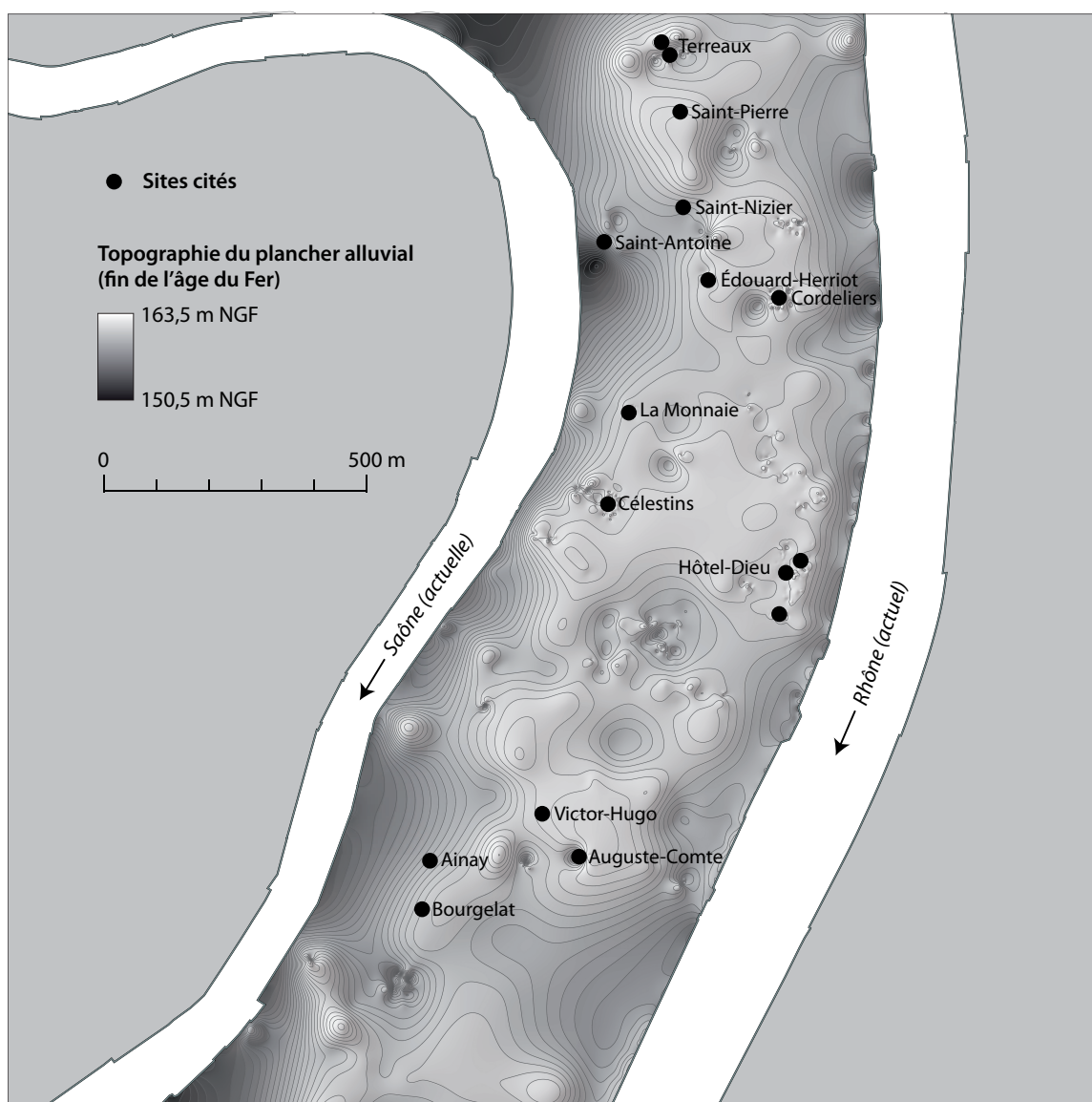


Fig. 1 : Localisation des sites sur la Presqu'île (H. Tronchère, SAVL).

Evolution du *suburbium* occidental de Lyon/*Lugdunum* durant l'Antiquité tardive : l'exemple du site du 1 rue Appian dans le quartier de Trion

Tony SILVINO¹, Sabrina CHARBOUILLOT²

Dans le cadre d'un aménagement immobilier à l'angle des rues Appian et des Fossés de Trion, dans le 5^e arrondissement de Lyon, une fouille archéologique préventive a été prescrite par le Service régional de l'archéologie Rhône-Alpes et réalisée par le bureau d'études Éveha. Cette opération de deux mois a permis d'ouvrir une nouvelle fenêtre sur un secteur du quartier de Trion - Saint-Just - Saint-Irénée, où la documentation archéologique s'avère relativement riche. Outre quelques fouilles anciennes, les opérations réalisées depuis les années 1980, que ce soit autour des basiliques funéraires, de la rue de La Favorite ou des Fossés-de-Trion, permettent d'appréhender assez finement le paysage du *suburbium* au sud-ouest de la ville antique de *Lugdunum*. Cette périphérie sud-occidentale de la colonie accueillait plusieurs ensembles funéraires associés à de l'habitat et de l'artisanat s'articulant autour de la voie d'Aquitaine. Ce secteur était en outre traversé par les quatre aqueducs lyonnais.

Sur ce site, les premières traces d'occupation antique consistent en une tranchée datée de l'époque augustéenne qui pourrait être liée à la construction d'un aqueduc, en particuliers celui du Gier. Dans la première moitié du I^{er} s. ap. J.-C., un ensemble de fossés orthonormés associés à des pots horticoles sont aménagés autour d'une cour. La présence de trois structures funéraires contemporaines, liées à la pratique de la crémation, oriente l'interprétation de cet espace vers un jardin funéraire. L'ensemble de ces vestiges est abandonné au plus tôt à la fin du II^e s.

Dans le second quart du IV^e s., une nouvelle occupation de la parcelle se manifeste par l'installation d'un bâtiment semi-excavé équipé de deux fours. L'un d'eux est probablement destiné à refondre le plomb, si l'on en croit l'important lot d'objets de ce métal retrouvé alentours. Une fois abandonné, l'édifice a servi de zone de rejets. Outre du mobilier d'origine domestique (céramiques, amphores, monnaies, verre, etc), une grande partie des déchets concerne des matériaux de construction en terre cuite (tuiles, briques, pilettes, etc), en pierre et en marbre. Ces éléments illustrent parfaitement le phénomène de recyclage bien documenté pour l'Antiquité tardive à Lyon et de manière plus générale dans le monde romain.

Cette réutilisation des matériaux se manifeste également dans la nécropole qui se développe dans l'angle sud-ouest du site, durant la seconde moitié du IV^e s. et au début du siècle suivant. En effet, un ensemble de 49 sépultures de même orientation (nord-ouest/sud-est) ont été aménagées à l'aide de remplois, dont une partie provient très certainement de monuments funéraires de type mausolée. Cette pratique concerne ainsi des sarcophages monolithes à plan rectangulaire, des coffrages de dalles ainsi que les demi-cuves accolées. Chaque tombe est recouverte d'une ou deux dalles selon la taille du ou des défunts inhumés. Ces structures concernent des femmes, des hommes et des enfants de plus de un an. Le remploi d'amphores complètes ou sub-complètes est également attesté pour l'inhumation des nouveaux-nés. Une série de tombes en contenant non pérenne et cloué est encore à signaler. Par ailleurs, certaines tombes sont signalées par des tuiles posées à plat, et une stèle funéraire a été retrouvée au pied d'une sépulture, mais l'étude épigraphique indique qu'il s'agit manifestement d'un remploi. Les défunts sont tous orientés nord-ouest/sud-est avec la tête au nord-ouest. Leur position est caractéristique de la période : allongés sur le dos, avec les membres supérieurs le long du corps. Les squelettes sont relativement bien conservés, ils permettent de livrer des informations sur le recrutement de cette population. La répartition entre adultes et immatures semble en l'occurrence inhabituelle par rapport aux données collectées sur de nombreuses nécropoles tardo-antiques, avec une représentation des sujets immatures plus importante que celle des adultes. Les conditions de vies semblent avoir été correctes, hormis pour certains sujets immatures. L'étude de l'organisation spatiale selon la typologie des tombes ne montre pas de disposition particulière. Quant au mobilier funéraire, il est, de manière générale, extrêmement pauvre.

¹ Bureau d'études Eveha ; UMR 5138, Archéologie et Archéométrie.

² Bureau d'études Eveha.

Ces données rejoignent parfaitement les caractéristiques des autres ensembles funéraires connus dans ce secteur de la ville, que ce soit rue des Fossés-de-Trion ou autour des basiliques de Saint-Just et de Saint-Irénée, même si les sépultures du haut Moyen Âge n'ont pas été observées sur le site. Ils se différencient par contre des espaces funéraires contemporains localisés dans d'autres secteurs de la ville, notamment sur les berges de Saône (quai Arloing, montée de la Butte, etc). S'il reste difficile de déterminer le statut social et religieux des personnes inhumées, la qualité de construction des tombes et l'analyse archéo-anthropologique suggèrent une population relativement aisée, habitant probablement des quartiers plus urbanisés de la ville, situés à cette époque en bord de Saône.



Fig.1 : 1 rue Appian (Lyon) - Vue aérienne d'une partie de la nécropole (cliché : Tony Silvino).

Le cimetière paléochrétien de la place Eugène Wernert à Lyon (5^e)

Mikaël ROUZIC¹, Ivy THOMSON², Jean-Luc GISCLON³, Emmanuel FERBER³

Les fouilles de la place Eugène Wernert à Lyon, dirigées par E. Ferber, ont eu lieu entre juin 2015 et avril 2016, en contrebas de cette place, le long de la montée de Choulans, sur le versant est de la colline de Fourvière, dans le 5^e arrondissement lyonnais. Cette fouille a eu lieu en préalable d'un projet immobilier comprenant la construction de trois bâtiments, suite à une prescription de l'État, représenté par L. Françoise-dit-Miret.

L'emprise de fouille est située dans le *suburbium* de la ville antique, où un espace funéraire semble prendre naissance à l'époque augustéenne près de la place actuelle de Trion, une série de mausolées ayant été mise au jour en 1885, très probablement au voisinage d'une porte de la cité remparée. Cet espace funéraire se développe dans un premier temps le long des voies qui partent de la place de Trion. Dès la fin du I^{er} s. ap. J.-C., la nécropole gagne les pentes méridionales de la colline et se développe au nord-ouest (clinique Champvert, vallon de Trion, Gorge de Loup). Après avoir accueilli des païens, cet espace réservé aux morts a ensuite accueilli des chrétiens. Les sépultures de deux hommes réputés saints, Irénée et Justus, respectivement deuxième et treizième évêques de Lyon, sont des lieux de recueillement importants, sur lesquels sont bâties, durant le V^e s., des basiliques funéraires. Manifestement ces sites ont un rôle polarisant et malgré l'abandon de la ville haute dès la fin de l'Antiquité, la zone funéraire comprise entre les deux édifices religieux demeure un lieu privilégié de sépultures jusque dans le haut Moyen Âge (REYNAUD 1998).

Ce secteur avait déjà fait l'objet de deux fouilles dirigées par Jean-François Reynaud. La première menée en 1972 au sud de l'église de Saint-Just a permis de dégager 77 sépultures dont 51 firent l'objet d'une étude (REYNAUD 1974 ; BERNARD, SANNEJAN 1973). La seconde, dénommée « nécropole de Saint-Just », réalisée en 1980, lors de la construction de deux immeubles, au sud de la place Eugène Wernert, a permis de mettre en évidence 187 tombes (REYNAUD *et al.* 1980 ; REYNAUD 1982).

L'occupation archéologique majeure est constituée d'un important espace funéraire comprenant 844 sépultures, sur 2700 m², réparties dans trois zones de fouilles, dont deux zones principales : la zone 3 de 1194 m² avec 282 sépultures et la zone 4 de 1097 m² avec 539 sépultures, plus dense, avec de nombreuses superpositions et recoupements.

Trente-deux datations radiocarbone ont été effectuées sur des individus liés à différents types de sépultures et placent une bonne partie des sépultures à l'Antiquité tardive, tandis que d'autres sont placées au tout début du haut Moyen Âge.

Les éléments de mobilier, déposés ou portés, sont rares ; leur étude n'est pas encore finalisée, mais leur datation semble s'accorder avec les résultats des analyses radiocarbone. La plupart seraient plutôt en lien avec la phase la plus ancienne de l'occupation funéraire. La céramique médiévale, le plus souvent résiduelle ou postérieure à l'occupation funéraire, en lien avec un probable habitat, n'est pas postérieure au VII^e s. Ceci permet pour l'instant d'assurer que le site n'est plus occupé à des fins funéraires après cette période.

La première phase d'étude archéo-anthropologique s'est concentrée sur l'étude biologique des squelettes, au nombre de 816. L'échantillon étudié est constitué de 241 sujets immatures pour 510 adultes et 65 sujets de format adulte, c'est-à-dire adolescents ou adultes. Ainsi, les sujets immatures représentent environ 30 % de l'échantillon, contre environ 70 % de sujets adultes. Cela signifie que les sujets immatures sont sous-représentés à l'échelle du site. D'autre part, la répartition des sujets immatures par classe d'âge montre que ceux-ci sont globalement bien répartis et que ce sont les sujets immatures de moins de un an qui sont déficitaires : il en manque environ une centaine par rapport à une population qui inhumait tous les sujets au sein du cimetière. Ils n'ont été retrouvés ni dans l'espace fouillé en 1980, ni dans la partie du cimetière fouillé au sud de la basilique de Saint-Just en 1972, ni autour de Saint-Irénée. Concernant le sexe des sujets adultes, il y a 57 % d'hommes, pour 43 % de femmes, une centaine de sujets demeurant de sexe indéterminé. Selon ces données, il

¹ Inrap, UMR 5199 PACEA.

² Inrap, UMR 7264 CEPAM.

³ Inrap, UMR 5138 ArAr.

est vraisemblable que le cimetière accueille indistinctement les deux sexes.

Finalement, lorsque l'on considère de manière préliminaire tous les sujets, sans distinction de phase, il semblerait, à l'exception notable des sujets périnataux, que la population inhumée puisse correspondre à la population inhumante, c'est-à-dire à celle qui vivait dans le secteur.

Le travail d'identification des gestes funéraires et la restitution des architectures funéraires sont en cours, celles-ci étant un préalable à l'étude synthétique du site.

Parmi les premiers résultats observés à l'échelle du site, on remarque des différences significatives dans la densité des sépultures. Ainsi au sein de la zone 3 sont recensées 282 sépultures pour 1194 m², soit 0,24 sépulture par m², tandis que dans la partie principale de la zone 4, qui a été totalement explorée par l'archéologie, sont recensées 539 sépultures sur 1000 m², soit 0,55 sépulture par m². Un facteur supérieur à 2 sépare les deux zones principales de fouille. De plus, la densité s'amoindrit en zone 1, vers le sud, où les inhumations finissent par s'arrêter, lorsqu'en zone 3 les sépultures ne se répartissent pratiquement que sur un niveau, rarement deux niveaux. Au contraire, la densification des inhumations s'accroît en zone 4, à mesure que l'on se rapproche de l'ancienne basilique de Saint-Just vers le nord, la limite de la zone 4 se trouvant à 117 m de celle-ci. Dans cette partie la plus septentrionale du site, les inhumations s'étagent jusqu'à trois à quatre niveaux distincts. Sur l'ensemble du site, les inhumations semblent disposées suivant des alignements et les chevauchements, même s'ils existent dans l'espace où la densité des inhumations est importante, sont relativement limités. Cela implique vraisemblablement des marquages de surface, allant du simple monticule de terre, à des stèles comme celles retrouvées en position secondaire lors de cette opération.

Conjointement à cette densification des sépultures, qui démontre une réutilisation des espaces disponibles au cours du temps, la zone 4 présente un nombre relativement important de réductions de différents types, 24 en tout pour la zone 4, alors que la zone 3 n'en présente que 6. Les exemples les plus marquants se rencontrent majoritairement dans le nord de la zone 4 et traduisent une réutilisation des architectures funéraires. Ils permettent d'évoquer la diversité et la relative complexité des pratiques et gestes funéraires liés à l'utilisation et à la gestion d'un espace sépulcral sur un temps relativement long.

L'étude de ce site, toujours en cours, offre d'ores et déjà un potentiel extrêmement important et divers, notamment en ce qui concerne l'évolution des espaces funéraires depuis la fin de l'Antiquité au haut Moyen Âge.

Bibliographie :

BERNARD P., SANNEJAN M.-C. 1973, *Étude anthropologique. La nécropole de Saint-Just*, Lyon. (Mémoire de Maîtrise inédit dir. J. Michea, A. Mery, J.-F. Reynaud, Université de Lyon II, 1973).

REYNAUD J.-F. 1974, « La nécropole de Saint-Just », *Revue Archéologique du Centre et de l'Est de la France*, 15-2, 1974, 1, p. 111-123.

REYNAUD J.-F. 1982, « La nécropole de St-Irénée, St-Just (Lyon), du I^{er} au V^e s. ap. J.-C. », *Mélanges d'archéologie et d'histoire médiévales : en l'honneur du doyen Michel de Boüard*, Paris, p. 347-364.

REYNAUD J.-F. 1988, *Lugdunum Christianum : Lyon du IV^e au VIII^e s. : topographie, nécropoles et édifices religieux*, Paris. (Document d'Archéologie Française, 69).

REYNAUD J.-F., JACQUIN L., MARTIN G., SOUBEYRAN M. 1980, *Nécropole St-Irénée – St-Just, Lyon*, 30p., (Rapport 1980 inédit, Fouille de sauvetage).

Vienne du IV^e au VII^e s. :

Un immense chantier de destruction-reconstruction et une utilisation funéraire contrôlée

Benoît HELLY¹, Gaëlle GRANIER²

Après l'apogée des siècles d'or du Haut-Empire, la ville de Vienne a connu à partir du milieu du III^e s. une importante récession économique, démographique et topographique, dont les causes font encore débat (invasions alémaniques, troubles politiques, pandémies...). La ville voit son emprise urbaine considérablement réduite, passant d'une surface habitée de près de 200 hectares à un secteur bâti qui peut être estimé à 20 hectares. On estime ainsi que la population de Vienne a chuté de 25 000 à 5 000 habitants.

C'est dans un contexte politique renouvelé que des quartiers de Vienne sont désertés et les bâtiments détruits systématiquement et rationnellement, avec récupération des matériaux, à partir de la deuxième moitié du III^e s. Ce démontage a d'ailleurs lieu rapidement après l'abandon, puisque les édifices sont déjà arasés au niveau des sols lors d'aménagement de sépultures dès la première moitié du IV^e s. À partir de la deuxième moitié du III^e s. donc, les quartiers du sud de la rive gauche et ceux de la rive droite deviennent des chantiers de récupération. On ne connaît pas la destination de la masse de pierre récupérée sur l'ensemble de ces destructions. Elle pourrait cependant être associée à la construction d'un nouveau rempart dont l'existence est discutée. Les premières récupérations de blocs d'architecture semblent aussi liées à l'aménagement, dès le début du IV^e s., de sarcophages dans de nouvelles occupations funéraires, après abandon des nécropoles du Haut-Empire, très éloignées de la ville dont l'emprise est alors fortement réduite. Il faut envisager une réduction du *pomærium* qui autorise alors à inhumer dans ces secteurs nouvellement libérés, au plus près de la ville. Ce changement dans le statut des espaces urbains ne peut être fait que par les édiles. Mais cette utilisation funéraire n'est qu'un des aspects du processus de récupération de pierres de taille.

En effet, si on ne prend en compte que les édifices de spectacles, c'est plusieurs milliers de tonnes de pierres de taille (marbres, calcaires) qui ont été récupérées et/ou brûlées dans des fours à chaux. On a pu estimer à plus de 30 000 m³ le volume de pierre en calcaire portlandien du Jura (choin du Fay) importé à Vienne entre le règne de Claude et la fin du II^e s. de notre ère. C'est donc plus de 80 000 tonnes de calcaire qui étaient à disposition immédiate des constructeurs de l'Antiquité tardive. La récupération a visé en priorité les temples et les édifices de spectacles. On trouve quasi systématiquement dans les édifices de spectacles, des fours à chaux. La réutilisation de matériaux est directement visible dans certains édifices chrétiens où on retrouve des colonnes, des chapiteaux comme dans l'église Saint Pierre. Parfois la récupération est ciblée. Ainsi deux édifices datés de la fin du V^e s. (Saint Pierre et la deuxième église Saint Ferréol, mentionnée par Grégoire de Tours (l'église paroissiale actuelle de Saint Romain-en-Gal), présentent les mêmes baies construites avec une alternance de claveaux de calcaire tendre et de briques récupérés dans des constructions augustéennes. Mais la récupération la plus flagrante est celle des moellons de construction. Là encore, en théorie, la masse disponible est énorme. Mais tous les monuments sont-ils démantelés ? La question se pose par exemple pour les thermes connus sous le nom de « Palais du Miroir », encore conservés pour partie en élévation et dans lesquels on a retrouvé un grand nombre de statues (prêtes à être passées dans un four à chaux ?). Des calculs ont été faits pour connaître le volume de matériau d'une construction romaine en petit appareil. Le portique de Saint Romain-en-Gal bordant la palestre du Palais du Miroir représentait 6468 m³. Pour l'enceinte du Haut Empire le volume serait de 157 550 m³. Nous avons calculé la masse de matériaux que représenterait la récupération du grenier à blé (*horrea* A), construit le long du Rhône. On sait qu'il est détruit très tôt puisque des espaces funéraires ont été aménagés après destruction dès le IV^e s. Le volume des élévations récupéré est de l'ordre de 9000 m³, soit si on applique le pourcentage estimé pierre/mortier, on obtient 6000 m³ de pierre. Mais il faut pondérer à notre avis ce pourcentage, d'une part parce que les récupérateurs vont récupérer essentiellement les pierres de parements et délaisser le remplissage fait de caillasses mal taillées et de mortier,

¹ SRA Auvergne-Rhône-Alpes.

² UMR 7268 ADES "Anthropologie bio-culturelle, droit, éthique, santé".

d'autre part parce qu'il faut nettoyer chaque bloc des restes de mortier qui risquent de gêner la bonne prise d'un nouveau liant. Cette opération n'est pas vaine, car nous pensons que ce mortier récupéré est à nouveau rapidement broyé pour servir de charge au nouveau mortier, évitant ainsi d'ouvrir de nouvelles carrières. Ce seul entrepôt A représenterait donc un volume de 5000 m³. Rien n'a été retrouvé en place et ces matériaux ont été donc recyclés. En dehors du supposé rempart, les seules constructions nécessitant une telle masse de matériaux sont les nouveaux édifices chrétiens. En effet, les constructions des premières églises remonteraient à la fin du IV^e s. Pour la démonstration, nous avons retenu l'église Saint Pierre, légèrement plus tardive, mais dont le volume initial est conservé. La documentation, assez précise, nous autorise à restituer le volume pondéré de cette construction : 1100 m³. On peut constater selon ces calculs qui restent à affiner, que la récupération de moellons de l'entrepôt A correspond à la construction de près de 5 églises de la taille de Saint Pierre. Cela donne une idée du rapport récupération/construction qui, si on imagine qu'une grande part des monuments du quartier sud (les autres blocs d'entrepôts, le cirque) sont en effet détruits dès les IV^e et V^e s., apparaît disproportionné entre masse récupérée et masse construite, la masse de pierre (hors pierre de taille) pouvant être estimée à plus de 20 000 tonnes...

La question de la récupération du bois est aussi à prendre en compte. L'exemple des entrepôts du quartier sud est frappant : on a pu estimer que les seules charpentes des *horrea* représentaient un volume de 7000 m³. Il est clair que la récupération des poutres maîtresses a été privilégiée pour une utilisation architecturale, alors que les planchers, voliges et autres pièces plus petites ont sans aucun doute servi à des constructions plus précaires, à des échafaudages ou à du bois de chauffage. Il faut noter que les portées des charpentes des premières églises correspondent à celle des entrepôts...

La récupération des matériaux pour les nécropoles ?

Rappelons que ce que l'on connaît des occupations funéraires du Haut-Empire (au nord de la ville) les situe éloignées du centre urbain, hors du *pomœrium* et de l'enceinte augustéenne, le long des axes de circulation (voies, fleuve, etc...). Ces occupations ne semblent pas fonctionner au-delà du III^e s. : au moment où le tissu urbain se modifie, elles sont probablement abandonnées au profit de nouveaux espaces, pris sur les anciens quartiers d'habitat du sud de la rive gauche et de la rive droite. Ainsi, pour respecter la loi des XII tables en se rapprochant au plus près de cette nouvelle ville, les parcelles ont nécessairement changé de statut.

À la fin du III^e ou au début du IV^e s., ce sont donc plusieurs nouvelles occupations funéraires, créées *ex nihilo*, qui se mettent en place dans ces espaces devenus suburbains, où certaines parcelles ont vu leur statut modifié pour un nouveau permettant l'accès des morts. Ces espaces sont d'ailleurs particuliers, propres à cette période : constitués d'une multitude des groupes de sépultures indépendants les uns des autres, ils présentent une grande variabilité dans les pratiques, la typologie et l'organisation spatiale.

Ils sont en cela très différents des occupations funéraires qui leur succéderont. On note qu'ils cessent tous de fonctionner à la même période (fin IV^e ou tout début du V^e s.). La topographie des lieux d'inhumation change alors encore une fois, et correspond là à la construction des premiers lieux funéraires chrétiens. Ce changement topographique, marqué dans la chronologie, s'accompagne de changements dans la typologie des tombes et l'organisation spatiale des ensembles.

À partir de la deuxième moitié du V^e s., les basiliques funéraires forment une « ceinture » autour du centre urbain, et les premiers établissements monastiques s'établissent réellement au sein de la ville. La récupération des matériaux des édifices de spectacles alimente ces constructions.

Cette récupération systématique des matériaux de construction pose des problèmes de droits de propriété, d'autorisation mais aussi d'économie locale. Le problème de la permanence du foncier se pose donc aussi pour l'installation (légale ou illicite ?) de nombreuses sépultures entre la fin du III^e et le V^e s. dans les bâtiments abandonnés ou en ruine, avant que l'Église organise de nouveaux espaces funéraires. Le lien -propriétaire de la parcelle et population inhumée- apparaît établi pour certains lieux privilégiés comme les propriétés collégiales, mais qu'en est-il des propriétés privées ? Les sépultures sont alors aménagées avec les matériaux récupérés sur place. Il sera présenté une cartographie précise et une étude de répartition des sépultures selon des critères croisés de localisation (publique-privée), de type de population, de types de sépultures...

Les études sur les quartiers délaissés de Vienne montrent une récupération rationnelle des monuments, sans doute sous l'égide des édiles, en ce qui concerne les édifices publics, mais aussi sous le contrôle des propriétaires privés (particuliers, associations). L'énorme masse de matériaux récupérés semble supérieure à leur utilisation locale et laisse envisager une exportation.

Bibliographie :

ADJADI F., LAUXEROIS R., HELLY B. 2014, *Vienne*, Paris. (*Carte Archéologique de la Gaule*, 38/3).

FAURE-BRAC O. (dir.) 2006, *Le Rhône*, Paris. (*Carte Archéologique de la Gaule*, 69/1).

GRANIER G., HELLY B., BIZOT B., SIGNOLI M. 2011, « La population du site de la place de l'Égalité à Sainte-Colombe (Rhône) : un cas archéologique de *Collegia* à vocation funéraire de l'antiquité tardive ? », *Bull. Mém. Soc. Anthropol. Paris*, 2011, 23, 3-4, p. 152-175.

LUCAS G. 2016, « Vienne dans les textes grecs et latins », *Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, N° 72, Lyon.

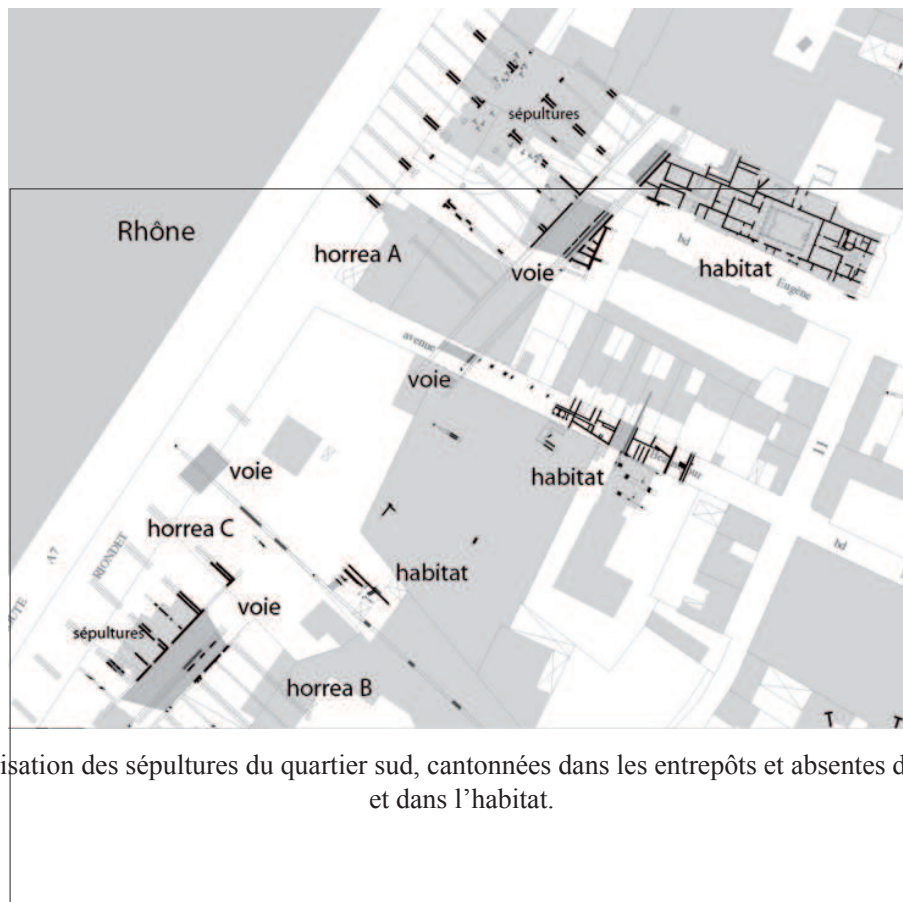


Fig. 1 : localisation des sépultures du quartier sud, cantonnées dans les entrepôts et absentes dans les voiries et dans l'habitat.

Aix-en-Provence entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge

Nuria NIN¹

Comparée à la ville du Haut-Empire, l'occupation tardo-antique et alto médiévale d'Aix-en-Provence reste encore méconnue (FÉVRIER 1977 ; GUYON 1986 ; GUYON *et al.* 1998 ; NIN 2006). Plusieurs traits essentiels se dégagent cependant, qui permettent de cerner à grands traits la topographie urbaine. Tout d'abord, une très importante rétraction de l'aire urbanisée. L'émergence également d'une nouvelle topographie chrétienne. La première attestation d'un évêque date de 408, mais la création de l'Église d'Aix pourrait remonter à 380, date correspondant à la promotion de la cité comme métropole civile de Narbonnaise Seconde. On citera, enfin, la concentration de l'occupation sur plusieurs sites monumentaux antiques, à l'origine de la structure polynucléaire de la ville des XI^e-XII^e s.

Limites et cadre urbain de la ville tardo-antique

Au début du III^e s., la ville d'*Aquae Sextiae* offre un aspect contrasté (NIN 1996). Alors que le cadre urbain reste inchangé, l'habitat résidentiel est affecté par un phénomène de délaissement s'accroissant aux IV^e-V^e s. L'espace occupé se concentre alors autour du groupe épiscopal à l'emplacement de la cathédrale Saint-Sauveur au nord-est, dans le quartier des thermes au nord, près de la porte d'Italie au sud-est, autour de la porte d'Arles et du théâtre à l'ouest. S'il a pu exister ailleurs d'autres lieux d'occupation non encore révélés par l'archéologie, l'évolution urbaine ultérieure tend à conforter l'idée d'une re-conformation du tissu urbain autour de ces quatre pôles monumentaux du Haut-Empire.

Ces concentrations urbaines que l'archéologie dévoile formaient-elles autant de noyaux distincts ? Il est difficile de le dire. On a évoqué la possible liaison entre les deux premières, assez proches, auxquelles pourrait s'adjoindre celle de la porte d'Italie, au sud-est, qui en est également peu éloignée. En revanche, nous n'avons aucune certitude que l'occupation ait été continue entre ces trois ensembles et le quartier du théâtre, distant de 600 m à l'ouest. C'est donc au mieux l'embryon d'une ville bipartite qu'il faut restituer, sinon tripartite.

Redéfinition des limites urbaines ?

La configuration nucléaire de l'habitat appelle à s'interroger sur sa délimitation physique. On peut, en effet, penser que les limites urbaines antiques furent elles aussi modifiées. Fernand Benoit, qui a dégagé plusieurs tronçons de la fortification ouest, la dit ruinée au milieu du IV^e s. (BENOIT 1954). C'est pourtant une tout autre image qu'ont donnée de ce même ouvrage les fouilles menées en 2010, 150 m au sud (NIN 2011). La porte d'Arles et l'enceinte y sont alors toujours en élévation, et la voie de contournement qui longe la courtine continue d'être utilisée en dépit de sa partielle colonisation par des petits bâtiments.

On sait d'autre part que la muraille d'âge impérial s'est également maintenue à l'est de la cathédrale. Son tracé correspond, en effet, à celui de la fortification médiévale orientale du bourg Saint-Sauveur, attestée aux XI^e-XII^e s. (GUYON *et al.* 1998). Au sud-est, la porte d'Italie et le mausolée-tour monumental érigé quelques mètres en avant d'elle ont connu la même longévité. En atteste leur conservation dans la masse architecturale du palais des comtes de Provence, dans lequel ces deux édifices se sont trouvés englobés au gré d'un processus d'enchâtellement qu'il sera sans doute à jamais impossible de restituer. Ainsi, la mise en défense des noyaux urbains restés occupés fut restructurée à partir des éléments remarquables de la fortification antique, notamment les portes situées au passage de la voie Aurélienne, et de monuments établis à leur proximité. On peut dès lors penser que les 4,2 km de muraille qui enserraient la ville du Haut-Empire n'ont plus été partout entretenus. Au nord, l'abandon du quartier résidentiel qui s'y développait ne justifiait plus le maintien de la fortification. Il a dû en aller de même au sud où le tissu urbain, plus lâche, fut pareillement marqué par un rapide délaissement. Pour autant, l'enceinte n'a sans doute pas immédiatement disparu. Comme en témoigne la permanence de son tracé dans la voirie actuelle, il a marqué longtemps encore le paysage, même s'il était en large part ruiné.

¹ Conservateur en chef du patrimoine, Directeur, Direction Archéologie de la Ville d'Aix-en-Provence.

Les témoins de l'urbanisme

Au sein de l'espace urbain ainsi recomposé, l'urbanisme antérieur semble s'être maintenu. Les deux voies principales, le *decumanus* et le *cardo maximus*, ont certes rapidement perdu leur monumentalité, mais leurs multiples réfections montrent qu'elles étaient très fréquentées. Il en va de même dans le quartier de la cathédrale et des thermes, où les quelques rues secondaires reconnues sont restées en fonction. Au sud-est, l'abandon constaté dans l'entretien des collecteurs publics ne traduit certainement pas celui des rues sous lesquels ils couraient, la pérennité ultérieure de leur tracé imposant, en effet, le maintien de leur usage. Dans le quartier ouest, où aucune rue n'est encore attestée, c'est l'organisation des maisons établies entre le théâtre et la fortification qui témoigne de la pérennité de l'urbanisme antérieur. Toutes respectent l'orientation fixée par la muraille du Haut-Empire. Ici, l'espace immédiatement périurbain a même été colonisé par des constructions qui dessinent l'ébauche d'un petit *suburbium* autour de la porte d'Arles.

La reconfiguration urbaine

Nous commencerons par le pôle d'occupation qui s'est développé dans le quartier de la cathédrale Saint-Sauveur. La construction, au tournant des années 500, d'un nouveau siège épiscopal, sans doute attribuable à l'évêque Basilius, a constitué une étape décisive dans la vie religieuse de la cité et pourrait avoir participé de ce phénomène de glissement des groupes épiscopaux vers le centre civique dont Arles offre en Provence un autre exemple plus tardif (GUILD *et al.* 1980). Parce qu'elle nécessitait l'éradication d'un important édifice public du Haut-Empire, elle revêt une grande valeur symbolique : l'émergence d'un monde nouveau. Le projet présente d'autre part une ampleur assez considérable. À quoi il faut ajouter une probable résidence épiscopale dont l'usage s'est maintenu jusqu'à l'édification, à son emplacement, du palais épiscopal d'âge roman (FIXOT *et al.* 1986). Cet ambitieux programme n'aurait ainsi pas seulement annihilé le *forum adjectum* de la cité, mais profondément remodelé aussi une bonne part du quartier situé entre le *cardo maximus* et l'enceinte, afin de le transformer en un quartier épiscopal. Cela donne la mesure de la maîtrise que l'Église avait acquise au VI^e s. sur la topographie aixoise qui en est restée marquée à jamais (GUYON, NIN 2014).

Dans le secteur des thermes, seuls les établissements balnéaires édifiés en rive nord du *decumanus maximus* semblent être restés en activité. Il est permis de le penser pour les thermes de cure que Sidoine Apollinaire (*Poèmes*, 23, 13) n'hésite pas à comparer à ceux de Baïes, à la fin du V^e s. D'autres monuments ont laissé place à des maisons modestes. Tout comme dans le quartier cathédral, la vitalité constructive s'opère ici dans le cadre urbain antérieur en respectant la structure interne des *insulae*. Le paysage urbain que restituent les vestiges apparaît par ailleurs très vivant. À côté d'édifices ayant peu ou prou conservé leur aspect d'origine, devaient s'en élever de nouveaux, construits avec des matériaux récupérés au gré des opportunités offertes par le démembrement des bâtiments délaissés. Moins bien entretenue, la voirie sert désormais de réceptacle aux déchets domestiques. L'accumulation des dépotoirs intra-muros est du reste caractéristique de cette période, l'évacuation des détritiques n'y fait plus l'objet d'une gestion raisonnée. Toutefois, l'occupation ne s'y maintient que jusqu'à l'orée du VIII^e s.

À l'ouest, aux abords de la porte d'Arles, le théâtre, qui a perdu sa fonction d'édifice de spectacle au milieu du V^e s. au moins, est alors colonisé par un habitat dont les recherches menées en 2004 ont mis en évidence la remarquable pérennité entre le V^e s. et la période médiévale (NIN 2008). Ce noyau d'occupation est à l'origine de la constitution de la ville des Tours (*villa inferior*, *villa Turrium* ou de *Turribus*, *Turres Aquenses* ou *Turres*) dont le nom est attesté dès 1048-1050 (POURRIERE 1938).

Il nous faut dire un mot, enfin, de l'ensemble monumental formé par la porte d'Italie et le mausolée des *Julii*, remarquablement conservés avant leur démolition intervenue entre 1778 et 1786. Par leur architecture turriciforme assez similaire, ces édifices ont pu participer d'un ouvrage défensif pour un habitat réduit, selon un processus bien connu dans nombre de villes au sortir de l'Antiquité. Reste à définir le lieu fortifié que l'on devine ancré sur ces monuments. Si la forteresse comtale bien attestée par les textes en 1153 en constitue le développement, les quelques découvertes récemment faites à ses abords laissent penser que l'occupation de l'espace compris entre ce fortin et l'enceinte du bourg Saint-Sauveur a dû rester longtemps très limitée.

Ainsi, c'est autour de ce palais des comtes de Provence installé au haut Moyen Âge sur la porte d'Italie, et du groupe cathédral qu'Aix est renée à l'époque romane, puis s'est développée, débordant très largement, au sud et au sud-est, les limites de l'enceinte antique.

Bibliographie :

- BENOIT F. 1954, « Recherches archéologiques dans la région d'Aix-en-Provence : le plan de la colonie d'Aix », *Gallia*, 12, 1954, p. 285-300.
- FÉVRIER P.-A. 1977, « Antiquité et haut Moyen Âge : les débuts d'une cité », dans BERNOS M., COULET N., DOLAN-LECLERC C., FÉVRIER P.-A., GONTARD M., GRANAI G., GRISSOLANGE B., VOVELLE M., *Histoire d'Aix-en-Provence*, Aix-en-Provence, p. 27-70.
- FIXOT M., GUYON J., PELLETIER J.-P., RIVET L. 1986, « Des abords du forum au palais archiépiscopal. Études du centre monumental d'Aix-en-Provence », *Bulletin Monumental*, 144, III, p. 159-290.
- GUILD R., GUYON J., RIVET L. 1980, « Recherches archéologiques dans le cloître de Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence. Bilan de quatre campagnes de fouilles (1976-1979) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 13, 1980, p. 115-164.
- GUYON J. 1986, « Aix-en-Provence », dans DUVAL Y., FÉVRIER P.-A., GUYON J., *Provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Embrun (Narbonensis Secunda et Alpes Maritimae)*, Paris (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, II), p. 17-28.
- GUYON J., NIN N., RIVET L., SAULNIER S. 1998, « *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale. 1 : Aix-en-Provence* », Paris. (*Revue archéologique de Narbonnaise*, supplément 30).
- GUYON J., NIN N. 2014, « La fin de l'Antiquité à Aix », dans NIN N. (dir.), *Aix en Archéologie. 25 ans de découvertes*, Bruxelles, p. 296-305.
- NIN N. 1996, « Modalités du délaissement de l'agglomération d'Aix-en-Provence », dans FICHES J.-L. (dir.), *Le III^e siècle en Gaule Narbonnaise. Données régionales sur la crise de l'Empire* (Actes de la table ronde du GDR 954 *Archéologie de l'espace rural méditerranéen dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge*, 15-16 sept. 1995), Aix-en-Provence, Sophia Antipolis, p. 135-154.
- NIN N. 2006, « Synthèse et pré-inventaire de la commune d'Aix-en-Provence », dans MOCCI F., NIN N. (dir.), *Aix-en-Provence, Pays d'Aix, Val de Durance*, Paris (*Carte Archéologique de la Gaule*, 13/4), p. 124, 169-493.
- NIN N. 2008, « La réoccupation des monuments antiques : l'exemple du théâtre d'Aix-en-Provence », dans BROCHIER J.-E., GUILCHER A., PAGNI M. (éd.), *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à G. Congès et G. Sauzade*, Aix-en-Provence (*Bulletin Archéologique de Provence*, Supplément, 5), p. 627-674.
- NIN N. 2011, « Limites urbaines et voies de circulation périphériques : le cas d'Aix-en-Provence antique », dans PASQUALINI M. (éd.), *Fréjus romaine. La ville et son territoire. Agglomérations de Narbonnaise, des Alpes maritimes et de Cisalpine à travers la recherche archéologique* (Actes du 8^e colloque historique de Fréjus, 8-10 octobre 2010), Antibes, p. 269-306.



Fig. 1 : Vue des maisons ayant colonisé la conque des gradins du théâtre antique entre la seconde moitié du V^e s. et le haut Moyen Âge (cliché N. Nin).

Nîmes entre Antiquité et Moyen Âge (IV^e-XI^e s.) : une ville polynucléaire et polymorphe

Odile MAUFRAS¹

La ville antique de Nîmes est bien documentée, à la faveur de la bonne conservation d'une partie de sa parure monumentale ainsi que celle de quelques grandes opérations de fouilles *intra muros*. La ville à la transition de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge est en revanche nettement moins bien connue. Il n'en reste rien en élévation et le sous-sol nîmois n'en a conservé que des vestiges épars. Néanmoins, quelques éléments sont livrés par les sources littéraires et archivistiques, par l'archéologie et par l'analyse des cadastres ; ils permettent de dresser le tableau général de la ville entre le IV^e et le XI^e s. et ils signalent quelques sites et temps forts de l'évolution. Après le Bas-Empire, Nîmes conserve son statut de *civitas*, reste occupée sans hiatus et se transforme apparemment sans rupture franche, très progressivement jusqu'au milieu du XIV^e s. pour atteindre alors sa forme médiévale « classique » que les premières gravures reproduisent au XVI^e s.

Dans le périmètre très vaste de l'enceinte du Haut-Empire (c. 220 ha) qui persiste à séparer l'*intra muros* de l'*extra muros* pendant tout le Moyen Âge, le tissu urbain s'éclaircit peu à peu. Le processus débute bien avant l'Antiquité tardive, dès le II^e s. (MONTEIL 1999), mais ne semble pas aboutir. Des points d'occupation dense ou pérennes se maintiennent ou se reforment tout au long de l'Antiquité tardive et du premier Moyen Âge, notamment autour des monuments et des lieux de siège des nouveaux pouvoirs. La ville devient ainsi et durablement polynucléaire (MAUFRAS 2010, 10-11). Deux de ces noyaux ont marqué la transformation du parcellaire. L'un est le bourg adossé au groupe cathédral, sans doute formé rapidement après la construction de l'église majeure, du baptistère et du palais épiscopal, entre la fin du IV^e et le début du V^e s. L'autre est le *castrum* des Arènes qui s'est développé à l'intérieur et autour de l'amphithéâtre romain, transformé en forteresse avant le VI^e s. (MANNIEZ, PELLÉ 2011, 139-140). D'autres lieux ont certainement attiré une concentration de l'habitat : ainsi certainement le forum, en particulier son temple qui deviendra maison des consuls de la ville (MÉNARD 1758), la grande rue qui y mène et qui n'est autre que la partie de la voie Domitienne pénétrant l'enceinte, enfin les deux principales portes du rempart romain, celle dite d'Auguste devenue « château de la Porte d'Arles » et, au sud de la ville, celle du Cadereau ou « Porte d'Espagne ». Deux de ces pôles au moins ont leur enceinte propre, formant des bourgs fortifiés dans les murs (fig. 1).

À l'écart de ces secteurs, sur le site du sanctuaire urbain protohistorique et antique, un monastère est fondé tandis qu'ailleurs l'espace est en friches et surtout en cultures. Les textes signalent du IX^e au XII^e s. des manses et leurs terres *infra civitate* (GERMER-DURAND 1874). Ils sont mentionnés avec les mêmes composantes que les établissements agricoles de la campagne nîmoise et montrent la ruralisation d'une grande partie de la ville. Et c'est bien ainsi que se dessine alors le paysage de Nîmes, en mosaïque. La juxtaposition de secteurs occupés par les édifices, l'habitat de type urbain, l'habitat de type rural, les jardins, les vergers, les champs, la rivière et, sur les hauteurs, des bois manifestement aussi, ne paraît pas se faire par grandes plages mais par un semi de petits secteurs imbriqués. Les mots des textes rendent partiellement compte de ce phénomène. La ville n'est jamais désignée par le mot *urbs* qui rendrait compte d'une certaine unité formelle mais par l'accumulation de ses parties : le bourg ou la ville pour désigner l'agglomération autour du quartier cathédral, les *castra* des Arènes, de la Porte d'Arles et Morocco.

En dépit de ces transformations profondes, des pans entiers de l'urbanisme nîmois ont perduré jusqu'à nos jours, notamment parce que les commanditaires des aménagements du haut Moyen Âge ont conservé les cadres antiques, en l'espèce notamment les grandes lignes de la trame viaire, qu'ils ont ainsi contribué à pérenniser. À titre d'exemple, le groupe cathédral et son enclos occupent six jugères et donc six îlots de la ville romaine (MAUFRAS 2010, 21). Les « temps barbares », loin d'avoir entraîné l'effacement complet de l'urbanisme nîmois, en ont au contraire assuré une certaine continuité.

¹ Inrap, UMR 5140 - Archéologie des sociétés méditerranéennes - Equipe TeSAM.

Bibliographie :

GERMER-DURAND É. 1874, *Cartulaire du chapitre de l'église cathédrale Notre-Dame de Nîmes*, Nîmes. (Catélan).

MANNIEZ Y., PELLÉ R. 2011, Données nouvelles sur l'enceinte du *castrum* des Arènes de Nîmes, *Revue Archéologique de la Narbonnaise*, 44, p. 125-143.

MAUFRAS O. 2010, « Le quartier cathédral entre Antiquité et époque moderne : la vision des archéologues », dans DEBANT R., CAILLAT G., MAUFRAS O., PUGNIERE (dir.), *Le quartier cathédral de Nîmes à travers les Âges*, Nîmes, p. 7-30.

MÉNARD L., 1750-1758, *Histoire civile, ecclésiastique et militaire de la ville de Nîmes*. Paris/Marseille, (rééd. 1975).

MONTEIL M. 1996, « Nîmes : un état des lieux contrasté », dans FICHES J.-L., (dir.), *Le III^e s. en Gaule Narbonnaise : données régionales sur la crise de l'Empire*, (Actes de la table ronde du GDR954 « Archéologie de l'espace rural méditerranéen dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge », Aix-en-Provence, 15-16 septembre 1995). Sophia Antipolis, APDCA, p. 155-176.

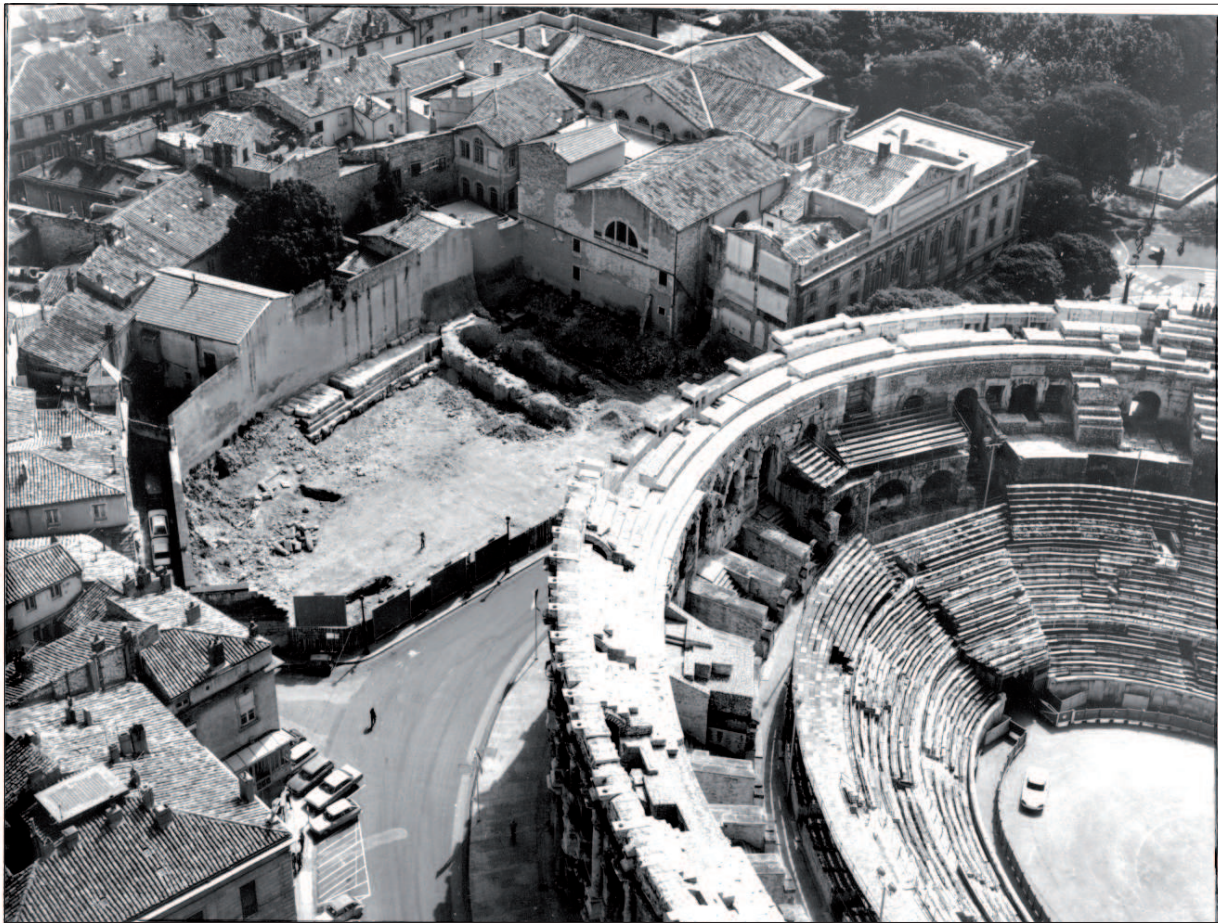


Fig. 1 : L'amphithéâtre antique de Nîmes, fortifié au tout début du Moyen Âge, est ceint avant le VI^e s. d'un rempart interne qui s'adosse à l'enceinte urbaine. On en voit ici la fondation en limite de la parcelle en chantier, derrière le chevet de la chapelle moderne. C'est probablement le mur mentionné par Julien de Tolède dans sa relation du siège de Nîmes par le roi Wisigoth Wamba en 673. Cl. Jean Pey, Ville de Nîmes, 1977.

Marseille, recherches nouvelles sur la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

Marc BOUIRON¹, Françoise PAONE²

Le V^e s., avec la construction des principaux monuments chrétiens, constitue pour Marseille un véritable âge d'or car il s'accompagne d'un renouveau urbain qui perdura jusqu'au VII^e s, à l'intérieur comme à l'extérieur des remparts. Pour le haut Moyen Âge, les sources historiques ont jusqu'à présent pallié la rareté des indices archéologiques et documentent la discontinuité du tissu urbain : une nouvelle division spatiale qui semble s'organiser autour d'enceintes secondaires. Lors d'opérations archéologiques récentes en lisière de la ville, la découverte de séquences de terres noires associées à un habitat en matériaux périssables ou à une sépulture nous amène à reconsidérer les modes de construction et d'occupation pour cette période.

Les découvertes archéologiques de ces trente dernières années ont fourni une masse documentaire importante pour l'étude de Marseille tardo-antique. La connaissance de cette période relevait principalement de la lecture de Grégoire de Tours et des éléments du baptistère paléochrétien retrouvés lors de la construction de la nouvelle cathédrale au XIX^e s., ainsi que de découvertes à la butte des Carmes mais plus encore dans la corne du port antique dans les années 1980. On peut désormais retracer l'évolution de la cité du V^e au X^e s. Même si pour les siècles les plus tardifs les données archéologiques restent encore très lacunaires, elles s'étoffent néanmoins. La ville tardive est surtout caractérisée à travers sa parure monumentale, et, en tout premier lieu, le groupe cathédral. Erigé en bordure de mer, il est positionné sur un replat dominant la mer de plusieurs mètres. Malgré la présence vraisemblable du rempart sur le front maritime, les bâtiments devaient dépasser largement et être visibles de loin, que ce soit depuis la mer comme depuis la voie terrestre qui venait d'Aix, la grande cité voisine. Cet ensemble de bâtiments est à peu de distance du cœur de la cité antique. Le forum s'étalait probablement sur deux niveaux : le forum supérieur à l'emplacement de la place de Lenche et le niveau inférieur en contrebas, en limite du plan d'eau du Vieux-Port. Entre les deux, le monument dit des Caves Saint-Sauveur devait avoir une grande importance puisqu'il est le seul de la zone à ne pas avoir été récupéré durant l'Antiquité tardive, à l'inverse du théâtre voisin. Nous avons proposé d'y voir le *cellarium fisci* mentionné dans les exemptions royales de l'époque mérovingienne (BOUIRON 2009a). Plus à l'est, les découvertes archéologiques confirment la permanence de l'occupation jusqu'à la ligne de rempart, voire même au-delà puisque l'habitat hors les murs a été fouillé à plusieurs reprises.

La ville antique subsiste ainsi jusqu'au milieu du VII^e s. sans transformation majeure, même si de très nombreux monuments, devenus inutiles dans cette nouvelle configuration chrétienne de la cité, ont été entre temps récupérés. Les ajouts importants se traduisent par un maillage de basiliques funéraires hors les murs, implantées sur l'emprise des anciennes zones de nécropoles antiques. La plus connue est celle de Saint-Victor sur la rive sud, transformée en monastère à l'époque carolingienne (FIXOT, PELLETIER dir. 2009). L'archéologie en a livré un exemple privilégié du fait de sa destruction rapide sur le site de la rue Malaval (MOLINER 2006). La fouille a révélé en particulier des aménagements liturgiques au niveau du chœur (avec une *memoria* et l'emplacement de tombes privilégiées) qui trouvent des parallèles avec les riches basiliques byzantines du Proche-Orient. D'autres ont été proposées également, composant une véritable couronne sainte autour de la cité et venant probablement en renforcer l'aura religieuse qu'un Jean Cassien ou un Salvien avaient donnée à Marseille.

L'étude des transformations urbaines du haut Moyen Âge est un des acquis de la recherche marseillaise de ces dernières années. On sait que la ville médiévale est séparée en deux puis trois entités : la ville vicomtale d'une part et la ville épiscopale (d'où est tirée la ville de la Prévôté et de l'Oeuvre au milieu du XII^e s.) d'autre part. Mais jusqu'à ces dernières années on ignorait l'origine de cette répartition, que l'on datait au mieux de la fin du XI^e s. L'étude approfondie des quelques actes subsistants des VI^e-X^e s. a montré qu'il fallait probablement mettre en corrélation la fortification dite du *castrum Babonis*, signalée dans les textes médiévaux, avec un évêque du même nom que nous avons attribué à la seconde moitié du VII^e s. Sur la base des indices disponibles,

¹ Directeur interrégional de Méditerranée INRAP, CEPAM-Université de Nice.

² Ingénieure de recherche INRAP, AMU-CCJ.

la restitution de cette fortification montre que la partie occidentale était aux mains de l'évêque dans un premier temps alors qu'ultérieurement la ville épiscopale s'étendra sur toute la partie nord de la ville (dite ville haute). En face, mais toujours dans la partie comprise dans la fortification antique, a fini par se mettre en place une seconde ville, la ville comtale.

La division de Marseille peut s'expliquer dans le contexte tendu entre les maires du palais austrasiens (Pippinides) et neustriens (principalement Ebroïn) qui semble se retrouver également en Provence. À Marseille, la possession austrasienne est le propre des patrices au moins jusqu'à Ansebertus, peut-être encore Nemfidius. En revanche son successeur Antenor, au début du VIII^e s., est en conflit avec Pépin de Herstal. Toutefois, entre 675 et 680, c'est-à-dire entre l'assassinat du patrice Victor sur l'ordre d'Ebroïn et la mort de ce maire du palais, on trouve un patrice nommé Audobertus/Audevert qui est vraisemblablement un neustrien. Bien que les textes nous manquent, on peut supposer que l'assassinat de Victor et son remplacement par un affilié au camp neustrien ont dû provoquer de grandes tensions. C'est pourquoi nous supposons que c'est durant cette période qu'un évêque du nom de Babon, très certainement austrasien, enferme alors la partie épiscopale de la cité dans une enceinte réduite par opposition à tout le reste de la ville qui est aux mains du comte neustrien.

En revanche, la création d'une ville réduite comtale positionnée sur la butte des Carmes, est probablement plus tardive ; nous l'envisageons plutôt dans le courant du IX^e s. bien que nous n'ayons aucune indication historique ou archéologique pour cela. Le sac de la ville par Charles Martel puis le petit renouveau de Marseille sous le règne de Charlemagne n'a probablement pas été le plus propice à cette création, qui peut intervenir à la suite de la division des fils de Louis le Pieux et le rattachement de la Provence à la Bourgogne (BOUIRON 2009b).

L'enjeu actuel pour les archéologues marseillais est de cerner quel a pu être l'impact réel de ces enceintes réduites sur la composition urbaine, très peu d'indices matériel de ces fortifications n'ayant été jusqu'à présent découverts. D'autre part, si l'absence de structures construites clairement attestées pour le haut Moyen Âge témoigne d'un net déclin de la ville durant cette période, le regroupement des populations au sein des enceintes réduites ne semble pas significatif. La fouille du quartier épiscopal de la Major a montré qu'entre le VIII^e et le XI^e s., l'ensemble des maisons est détruit, tout comme le palais de l'évêque, seuls la cathédrale et le baptistère subsistent. Cependant des indices de constructions rudimentaires et d'activité de chantier prouvent que ces terrains ne sont pas abandonnés. Sur la rive nord du port, dans un secteur intermédiaire entre les deux enceintes secondaires, les travaux de récupération de matériaux se poursuivent et une accumulation sédimentaire a été constatée mais mal caractérisée durant les fouilles (PAONE F., SILLANO B., BOUIRON M., SCHERRER N. 2011).

En lisière de la butte des Carmes où s'établit le pouvoir vicomtale, le site du boulevard des Dames a livré une puissance séquence de terres noires associée à un habitat en terre crue et cloison de bois. Situé à l'extérieur de l'enceinte vers l'est, cet habitat fait suite à l'abandon durant l'Antiquité tardive d'une voie qui longeait le rempart grec, et est reconstruit sans discontinuité jusqu'à la fin du X^e s. (PAONE en cours).

Localisée toujours hors les murs, la découverte, lors d'un diagnostic, de niveaux de terres noires dans lesquelles se trouvait une tombe isolée datée par ¹⁴C de la seconde moitié du VII^e ou VIII^e s, offre de nouvelles perspectives de recherches (MELLINAND 2016).

À l'occasion de ce colloque, une relecture attentive des fouilles antérieures et de l'actualité archéologique sera proposée pour mieux caractériser l'occupation de Marseille durant le premier Moyen Âge.

Bibliographie :

BOUIRON M. 2009a, « Marseille durant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge : mille ans d'évolution urbaine », *Revue Marseille*, 225, juin 2009, p.12-19.

BOUIRON M. 2009b, « Marseille de l'Antiquité tardive au Moyen Âge (VI^e-X^e) », dans PÉCOUT T. *Marseille au Moyen Âge entre Provence et Méditerranée. Les horizons d'une ville portuaire*. Faenza, p. 8-39.

FIXOT M., PELLETIER J.-P. (dir.) 2009, *Saint-Victor de Marseille. Étude archéologique et monumentale*. (Bibliothèque de l'Antiquité Tardive, 12).

MELLINAND P. (dir.) 2016, *L'Angle des rues Nationale et de la Fare, Marseille (Bouches-du-Rhône)*. (Rapport de diagnostic, Nîmes, Inrap Méditerranée).

MOLINER M. 2006, « La basilique funéraire de la rue Malaval à Marseille (Bouches-du-Rhône) », *Gallia*, 63, 2006. p. 131-136.

PAONE F., SILLANO B., BOUIRON M., SCHERRER N. 2011, « Synthèse chronologique », dans BOUIRON M. *et al.* (dir.) *Fouilles à Marseille. La ville médiévale et moderne*, (Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine, 7. Etudes Massaliètes 10, 2011), 427-442.

PAONE F. (dir) (en cours), *30-32 Boulevard des Dames, Marseille (Bouches-du-Rhône)*. (Rapport d'opération, Nîmes, Inrap Méditerranée).

Les villes des Alpes occidentales au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge

Yan BONFAND¹

Dès lors que l'on se prend à traiter des agglomérations alpines l'on se heurte à un ensemble de difficultés ainsi qu'à une nécessaire série de mises au point. Sans grande surprise, la question devient plus problématique dès lors que l'on cherche à aborder les périodes de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge.

C'est que traiter de l'espace alpin n'est pas sans soulever un certain nombre d'interrogations relatives au caractère même de ce qui est alpin – la stricte implantation géographique ; l'édification en hauteur et sur des hauteurs ; les besoins et fonctions inhérents à la montagne – qui ont parfois conduit, non sans raison, à chercher une spécificité alpine dans les modes d'occupations du territoire. Si les traces d'urbanisme des périodes protohistoriques font encore défaut, le mythe d'une désaffection des Romains pour les reliefs constitue aujourd'hui un argument éculé dont on perçoit les limites. Et pourtant, les données manquent bien souvent. Les lacunes d'une recherche archéologique trop peu développée sur un territoire difficile – prospections et fouilles – et peu sollicité par les acteurs économiques apparaît comme une explication justifiant notre ignorance, mais elle ne peut suffire.

Les principales agglomérations, implantées en plaines et vallées, répondaient à deux fonctions essentielles : permettre la traversée du massif alpin et en assurer le contrôle. Si ces thématiques paraissent correspondre à l'enjeu même de la conquête des Alpes au début de l'Empire, elles s'avèrent particulièrement d'actualité dès la fin du III^e s. Tour à tour délimitation fluctuante entre deux parties d'un empire fractionné puis entre un royaume barbare fédéré et l'Empire, elles devinrent une véritable frontière entre peuples rivaux. La ligne de partage, jamais précisément cernée, délimita des territoires au sein desquels les agglomérations connurent des postérités diverses. De façon générale, les transferts de pouvoirs spirituels et temporels d'une localité envers une autre au sein des cités, provinces et royaumes trouvèrent un écho dans l'évolution de l'urbanisme et, par extension, des aires d'influences et de l'attractivité de ces agglomérations.

Ainsi, à l'aune des recherches archéologiques, de nouvelles réalités urbaines sont à l'œuvre dès le IV^e s., avec l'affaiblissement de certains centres urbanisés et l'affirmation d'autres : l'ensemble corrobore la déprise souvent observée des agglomérations mais n'en atteste pas moins par la même occasion du maintien d'une certaine vitalité. Les vestiges civils des V^e, VI^e et VII^e s. sont diffus voire inexistant dans de nombreuses agglomérations, sans relation de causalité avec leur fonction ou importance initiale. Au fil des siècles, la cité – comprise dans son sens juridique – perd manifestement de son importance notamment au gré du recul des pouvoirs publics et de la désaffection des centres urbains par les élites. Et pourtant, toutes ces traces aussi ténues soient-elles témoignent de la pérennisation des échanges, des communications, des savoir-faire. Une vitalité qui se manifeste sur le plan archéologique avant tout dans l'émergence et l'affirmation du christianisme, particulièrement prégnant dans les cités et témoin d'une restructuration de l'espace en dehors des agglomérations – quoique cette vitalité se manifeste avant tout par des zones funéraires.

Un tel panorama, qui pourrait paraître des plus communs pour la période, appelle ainsi à reconsidérer les agglomérations dans un territoire et pas seulement dans les limites de leurs murs pour celles qui en sont pourvues. En effet, en raison des spécificités de l'unité urbaine au cours de la période corrélées à celles de l'ancrage géographique, la perception des agglomérations pourrait s'affiner voire présenter des particularités. Ainsi remarque-t-on l'absence, contre toute attente, d'une véritable politique de militarisation des Alpes, dont l'enjeu géostratégique n'est plus à démontrer, au profit du maintien de communications et d'échanges tout au long des siècles.

¹ Doctorant à l'Université Grenoble-Alpes.

Bibliographie :

FAVROD J. 1997, *Histoire politique du royaume burgonde (443-534)*, Lausanne. (Bibliothèque historique vaudoise, n°113).

LEVEAU P., RÉMY B. (dir.) 2008, *La ville des Alpes occidentales à l'époque romaine* (Actes du colloque international, Grenoble, 6-8 octobre 2006), Grenoble (*Cahiers du CRHIPA*, 13).

SEGARD M. 2009, *Les Alpes occidentales romaines. Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)*, Aix-en-Provence/Paris (Errances-Actes Sud, *Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine*, 1).

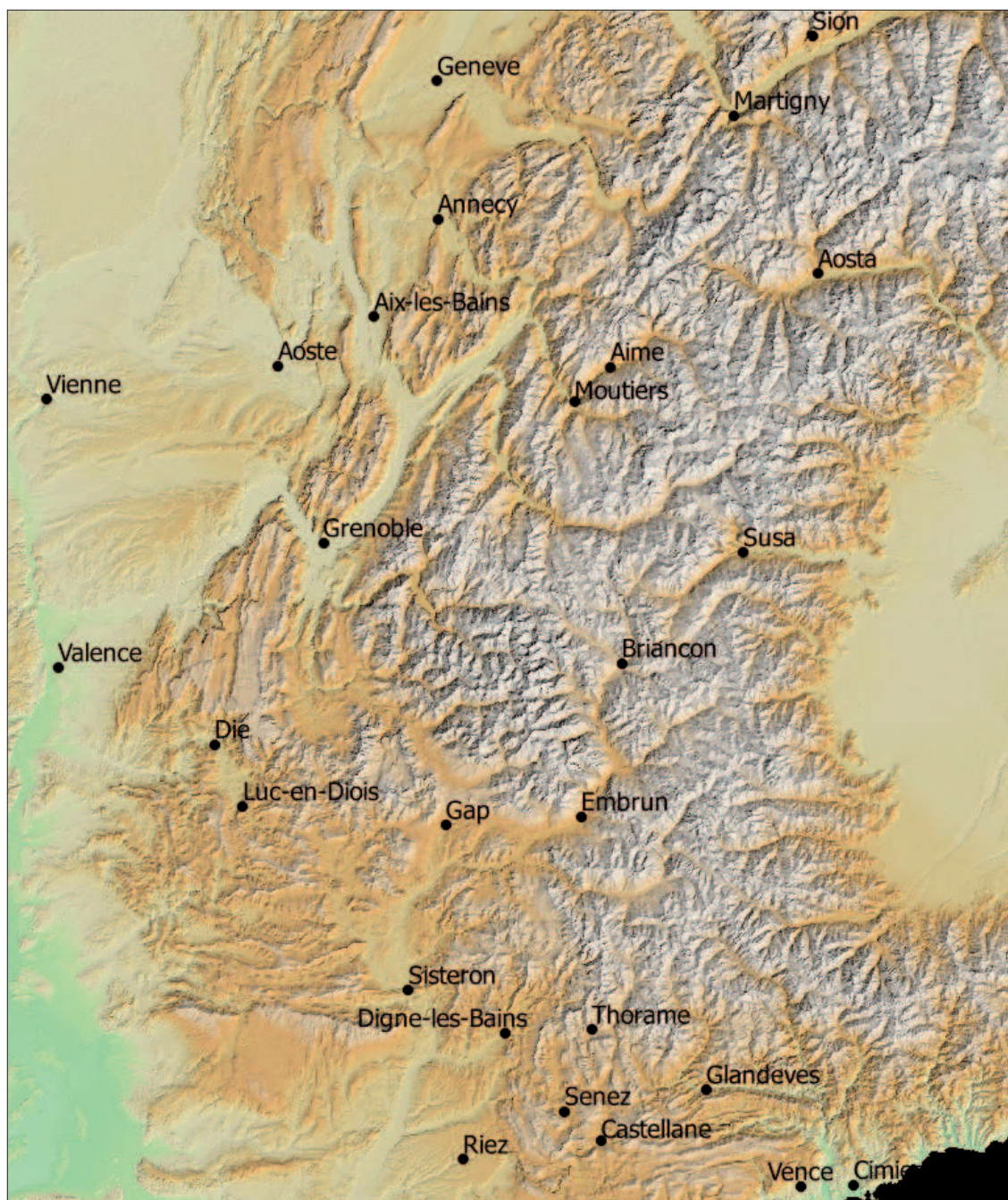


Fig. 1 : Principales agglomérations des Alpes occidentales.

Llivia : une agglomération de montagne entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge

Noémie LUAULT¹

À l'est des Pyrénées, Llivia se développe au pied d'une petite colline, à 1200 mètres d'altitude. Cet ancien chef-lieu de cité, fondé probablement au milieu du I^{er} s. avant notre ère, est situé au cœur d'un vaste plateau, la Cerdagne. À l'entrée d'une vallée donnant accès aux ressources de la haute montagne, Llivia est aussi proche des terroirs agricoles de la plaine cerdane, non loin d'une ramification de la *via domitia*, qui relie le sud de la Gaule au nord de la Péninsule ibérique.

L'histoire antique de l'agglomération sort peu à peu de l'ombre grâce, entre autres, aux recherches archéologiques menées depuis les années 1970 au cœur de ce qui est aujourd'hui une petite bourgade espagnole enclavée en territoire français. Le second Moyen Âge, matérialisé par ses églises et les ruines d'un château dominant le bourg, a également davantage retenu l'attention. Entre ces deux périodes, les siècles de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge demeurent moins bien connus. Pourtant, entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge, Llivia semble connaître une série de transformations.

L'objectif de cette communication est d'aborder ces transformations à travers différentes échelles spatiales, en dressant un état des lieux des connaissances et en explorant différentes hypothèses.

C'est d'abord au sein d'un réseau de villes régionales que la place de Llivia semble évoluer. Les quelques mentions écrites concernant l'agglomération suggèrent qu'elle perd son statut de chef-lieu dans un laps de temps situé entre le IV^e et le VI^e s. À cette date c'est une localité émergente, Urgel, qui parvient à capter le siège épiscopal. Au VII^e s., lorsque Llivia est à nouveau mentionnée dans les textes, elle n'est plus désignée que comme un *castrum*.

À une échelle plus réduite, ce sont les liens entre l'agglomération et son terroir montagnard qui méritent d'être interrogés. En Cerdagne, la période qui voit apparaître Llivia, au premier siècle av. J.-C., semble marquée par un recentrage de l'économie vers les productions de plaine, avec une fermeture du milieu en haute montagne. À partir du début du haut Moyen Âge et tout au long de cette période, plusieurs indices semblent montrer une intensification des activités humaines, en plaine comme en haute montagne.

Enfin, à une échelle plus réduite encore, l'archéologie apporte quelques points d'éclairage sur l'organisation et l'évolution des espaces urbains et périurbains entre Antiquité et Moyen Âge. Les quelques indices collectés semblent montrer une rétractation de l'habitat dès le III^e s. dans plusieurs secteurs tandis qu'une nécropole paraît s'implanter à partir du IV^e s. au cœur de l'agglomération. C'est justement à cette période qu'apparaît, dans la périphérie immédiate de Llivia, le site de *Coume Pairounell*. Les fouilles archéologiques menées récemment sur ce site localisé à seulement 1,5 km de Llivia invitent à réfléchir sur les liens entre l'agglomération et ses espaces périurbains durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge.

Bibliographie :

ALIAGA S., MERCADAL O., SUBIRANAS C., OLESTI O., 2011, « L'organització eclesiàstica de la Cerritania entre la fi de l'Antiguitat i l'Alta Edat Mitjana » dans O. Anchón, P. De Vingo, T. Juárez (éd.), *Esglésies rurals a Catalunya entre l'Antiguitat i l'Edat Mitjana (segles V-X)*, (Taula Rodona, Esparreguera-Montserrat, 2007), Bologne, p. 41-66.

BILLE E. 2016, « Le château de Llivia (IX^e-XVII^e siècle) : le singulier destin d'une citadelle de pierre », *Sources. Les Cahiers de l'Âne Rouge*, 2016-4, Sainte-Léocadie, 2016, p. 145-170.

¹ Doctorante, Université de Toulouse II Jean Jaurès, Laboratoire Traces UMR 5608.

- CONSTANT A. 2005, *Du castrum à la seigneurie : pouvoirs et occupation du sol dans le massif des Albères et ses marges (III^e siècle-XII^e siècle)*. (Thèse de doctorat, Université de Toulouse Jean Jaurès).
- GUÀRDIA J., MARAGALL M., MERCADAL O., OLESTI O., GALBANY J., NADAL J. 2014, « Mourir dans les Pyrénées. Enterrement d'un macaque de l'Antiquité Tardive en Iulia Libica (Llívia, la Cerdagne, Catalogne, Espagne) », *Sources : les Cahiers de l'Âne Rouge*, 2014-2, Sainte-Léocadie, p. 73-93.
- GUIHARD P.-M., OLESTI O., GUÀRDIA J., MERCADAL O. 2016, « Soutenir l'usage monétaire dans le nord de la Péninsule ibérique au VI^e siècle. L'exemple du dépôt de *Minimi* de Llívia (Espagne) » dans CHAMEROY J., GUIHARD P.-M. (dir.), *Produire et recycler la monnaie au Bas-Empire* (1^{ères} rencontres internationales de numismatiques, 2014), Mayence, 2016, p. 116-138.
- LEVEAU P., PALET J.-M., 2010, *Les Pyrénées romaines, la frontière, la ville et la montagne. L'apport de l'archéologie du paysage*, Pallas, 82, Toulouse, 2010.
- PADRÓ J., CAMPILLO J. 2000, *Excavacions arqueològiques a Júlia Libica (Llívia, Cerdanya)*, Gérone.
- RENDU C. 2003, *La montagne d'Enveig : une estive pyrénéenne dans la longue durée*, Perpignan.
- RICO C. 1997, *Pyrénées romaines : essai sur un pays de frontière (III^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C.)*, Madrid.
- SCHNEIDER L. 2007, « Structures du peuplement et formes de l'habitat dans les campagnes du Sud-Est de la France de l'Antiquité au Moyen Âge (IV^e-VIII^e s.). Essai de synthèse », *Gallia*, 64, p. 11-56.

Mutations de la ville romaine à la fin de l'Antiquité de part et d'autre des Pyrénées (Sud-Ouest de la Gaule et Espagne des III^e-VII^e s.)

Emmanuelle BOUBE¹

Les connaissances archéologiques sur la topographie des villes en Espagne et en France au cours de cette époque de transition entre Antiquité et Moyen Âge se sont véritablement développées à partir des années 1980 et surtout depuis les années 2000 avec la multiplication des fouilles préventives en milieu urbain. Cette évolution de l'archéologie est comparable dans les deux pays même si on peut noter, pour l'Espagne, de notables différences régionales.

Malgré ces avancées spectaculaires en quantité et en qualité, les problèmes en suspens restent cependant encore nombreux, faute, notamment, de sources écrites, en particulier pour la péninsule Ibérique. La multiplication de publications scientifiques permet de commencer à établir des études régionales synthétiques et donc de mieux saisir les tendances d'évolution de ces sociétés.

Cette communication propose d'analyser, à travers des exemples de villes des provinces hispaniques et de celles du Sud-Ouest de la Gaule, les derniers temps des grands monuments et espaces publics de la ville antique, le processus de leur abandon et celui de leur transformation. Parmi ces ensembles publics, l'espace civique du forum sera privilégié : place, basilique et sanctuaires. Ces derniers édifices, devenus inutiles en un temps où les détenteurs du pouvoir sont devenus chrétiens, ont sans doute été les plus menacés de disparition. Thermes publics et monuments dédiés au spectacle seront aussi pris en compte ainsi que la reconversion de l'ensemble de ces constructions et des terrains qu'ils occupaient en s'interrogeant sur les nouvelles activités qui remplacent celles de l'Antiquité.

Cette analyse permettra d'une part de dégager les tendances générales d'évolution urbaine communes à ces régions, - et plus largement communes à l'ensemble du monde romain occidental : points de rupture et de continuité de la ville antique et du mode de vie romain, naissance de la topographie chrétienne – qui seront évoquées à travers des exemples significatifs. Elle permettra d'autre part de dégager les points d'évolution divergents, révélant des spécificités régionales de part et d'autre des Pyrénées, dans des territoires ayant été sous autorité wisigothique, et les questions que cela soulève. Enfin, un troisième volet mettra plus particulièrement l'accent sur l'organisation générale de la ville, évolutions des quartiers et par là même des secteurs névralgiques.

Nous insisterons dans cette communication sur les grandes « métropoles » et sur les villes dont la connaissance archéologique est suffisamment développée comme Toulouse, Saint-Bertrand-de-Comminges, Barcelone, Valence ou encore Tolède.

Bibliographie :

BOUBE E. 2005, « L'urbanisme dans la province ecclésiastique de Carthaginoise de l'Antiquité tardive à la fin du royaume wisigothique (IV^e-VIII^e s.) », dans AURELL M., DESWARTE T. (dir.), *Famille, violence et christianisation au Moyen âge*, (Mélanges offerts à Michel Rouche), Paris (PUPS, *Cultures et civilisations médiévales*, n° 31), p. 365-376.

BOUBE E. 2012, « La mort lente du forum dans les villes des provinces hispaniques à la fin de l'Antiquité ou le symbole d'une société en cours de profonde mutation », dans BOUET A. (dir.), *Les forums de Gaule et des provinces hispaniques*, Bordeaux (*Ausonius Mémoires*, 31), p. 335-406.

HEIJMANS, M., GUYON J. (dir) 2006, « Antiquité tardive, haut Moyen Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Première partie : réseau des cités, monde urbain et monde des morts », *Gallia*, 63, 2006, p. 1-170.

PRÉVOT F., GAILLARD M., GAUTHIER N. 2014, *Topographie chrétienne des cités de la Gaule, Quarante ans d'enquête (1972-2012)*, Vol. 1 : *Images nouvelles des villes de Gaules* ; Vol. 2 : *Christianisation et espace*

¹ MCF Université de Toulouse Jean-Jaurès.

urbain : atlas, tableaux, index, Paris (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule du IV^e au milieu du VIII^e siècle, XVI*).

MORÍN DE PABLOS J., J. QUIROGA LÓPEZ, MARTÍNEZ TEJERA A. (dir.) 2010, *El tiempo de los Bárbaros : pervivencia y transformación en Galia y en Hispania* (ss. V-VI d.C.), Zona Arqueológica, 11, Alcalá de Henares, 2010.

RIPOLL G., GURT J.-M. (dir.) 2000, *Sedes regiae (ann. 400-800)*, Barcelone.

Lausanne-Lousonna (VD, Suisse) : du *vicus* à la capitale d'évêché

Clément HERVÉ¹, Romain GUICHON¹

Installé sur la rive nord du lac Léman, le *vicus* de Lousonna-Vidy doit son développement tout au long du Haut-Empire à sa position géographique. Ses installations portuaires, dont la connaissance vient d'être enrichie par la fouille du nouveau siège du CIO, servaient de point de rupture de charge entre les voies lacustres et fluviales des bassins rhodanien et rhénan. L'existence d'une corporation de nautes y est d'ailleurs attestée par l'épigraphie. Objets de nombreuses fouilles, notamment depuis les années 1960 et la construction de l'autoroute Lausanne-Genève, l'agglomération antique bénéficie d'un plan relativement bien connu, mais à la documentation très inégale. Longtemps, l'historiographie a retenu que le site de Vidy était abandonné dans le courant du III^e s. au profit de la colline de la Cité, site naturellement protégé distant de trois kilomètres. Si le schéma général de déplacement du centre urbain ne doit pas être remis en cause – la topographie actuelle de la ville avec la cathédrale et le centre historique médiéval à la Cité en témoigne encore –, de nombreux indices archéologiques permettaient déjà de le nuancer depuis longtemps. Les fouilles programmées et préventives de ces dix dernières années ont continué d'apporter de nouveaux témoignages qui éclairent d'un jour nouveau l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge lausannois.

Toutes les données des fouilles récentes n'ont pas encore été entièrement élaborées et la reprise de certains anciens dossiers s'avère nécessaire. Cette communication propose donc avant tout de faire un bilan de la documentation à disposition et des perspectives de recherches, déjà nombreuses, qui s'ouvrent aux différents chercheurs. Le contexte géomorphologique est l'un des principaux axes susceptibles de mieux expliquer la dynamique d'occupation du site de Vidy. L'ensablement des aménagements portuaires du Haut-Empire, constaté lors de chacune des fouilles, a sans aucun doute conduit à changer l'organisation et l'emplacement des installations tardo-antiques ou alto-médiévales qui, situées sans doute plus près de la rive actuelle du Léman, n'ont toujours pas été retrouvées. Ces profondes modifications du terrain se matérialisent par l'implantation d'une nécropole et d'un habitat à la fin de l'époque mérovingienne ou au début de l'époque carolingienne au sommet de cet ensablement (fig.1).

Pour l'Antiquité tardive, seul l'habitat du IV^e s. est documenté, avec toutefois une rétractation du secteur occupé dans la partie occidentale du *vicus*. Les trois siècles suivants n'ont pas encore été mis en évidence, mais quelques découvertes funéraires semblent toutefois palier ce manque. Si le lien reste à prouver, on ne peut éviter de penser que ce vide documentaire pourrait en partie s'expliquer par le tsunami de 563. Cet événement, attesté par deux sources historiques et provoqué par le décrochement d'un pan du Grammont à l'autre extrémité du lac, a peut-être eu des conséquences lourdes sur l'occupation de Vidy à cette époque-là. Une étude récente basée sur l'exploration d'un immense dépôt de sédiments dans le fond du lac a permis de proposer un modèle démontrant qu'une vague de plus de dix mètres s'est abattue sur la rive lausannoise.

De son côté, la Cité n'a pas eu la chance de bénéficier de nombreuses fouilles. Exploré au début du XX^e s., le sous-sol de la cathédrale a révélé les vestiges d'une première construction que l'on date, sans réelle preuve, des VI^e/VII^e s., période à laquelle Lausanne devient capitale d'évêché. Continuellement et densément occupée dès la fin de l'Antiquité, puis par endroit profondément transformée au XIX^e s. et au XX^e s., la colline a livré peu d'informations sur ses origines, qu'elles soient protohistoriques ou antiques. Quelques indices attestent d'une occupation au cours du Haut-Empire, mais ils se limitent pour le moment à quelques constructions sur poteaux. L'occupation massive dès le courant du III^e s. qu'impliquerait la chronologie retenue par l'historiographie peine également à être prouvée. Les lots de mobilier les plus abondants datent en effet de la fin du IV^e s. ou

¹ Archeodunum. Nous remercions pour leur collaboration et le partage de leurs données d'études ou de fouille : Fanny Lantheman et Louise Rubeli (Université de Lausanne), Sébastien Freudiger, Lucie Steiner et Sophie Thorimbert (Archeodunum), ainsi que Michel Guélat (Sediqua).

de la première moitié du V^e s. et proviennent de remblais au nord de la cathédrale qui trahissent sans aucun doute de profondes modifications du secteur au cours de cette période. C'est d'ailleurs au sommet de l'un de ces remblais qu'ont été découverts les vestiges d'un bâtiment d'une certaine importance et qui perdure jusqu'à l'époque carolingienne.

Toutes ces données méritent enfin d'être replacées dans un contexte régional marqué par la fortification de nombreux sites, visant à la défense de l'axe de communication menant au Rhin où la frontière a été ramenée après les réformes de Dioclétien. Le changement de site pour le centre urbain à Lausanne en est sans aucun doute une conséquence.

Bibliographie :

FREUDIGER S. (dir.) 2012, *Lausanne, Prés-de-Vidy*. (Rapport de fouille d'évaluation, Archeodunum, Gollion).

GUICHON R. 2016, « Lausanne VD, Vidy, Comité International Olympique », *AAS*, 100, 2017, p. 235-236.

HERVÉ C. 2008, « La céramique gallo-romaine de la colline de la Cité à Lausanne. Témoignage sur l'évolution de la ville au Bas-Empire », *Annuaire d'Archéologie Suisse* 91, p. 59-88.

HERVÉ C., STEINER L. 2010, « Des Germains, une capitale, un évêque », *Mémoire Vive*, 19, *La région lausannoise avant l'an mil*, p. 55-69.

HERVÉ C., STEINER L., MOTSCHL A. (coll.) 2016, « Du Rhône au Rhin entre Alpes et Jura : esquisse de l'occupation du territoire (IV^e-VII/VIII^e siècle), dans PEYTREMAN E. (dir.), *Des fleuves et des hommes à l'époque mérovingienne. Territoire fluvial et société au premier Moyen Âge (V^e – XII^e siècle)*, (Actes des 33^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, 28-30 septembre 2012, Strasbourg), Dijon, (RAE, 42^e supplément), p. 171-182.

LANTHEMAN F., LUGINBUHL T. 2014, *Lausanne-Vidy Boulodrome*. (Rapport d'intervention des fouilles école UNIL-IASA, Université de Lausanne, Section d'archéologie et des sciences de l'antiquité).

PAUNIER D. (dir.) 1987, *Le vicus gallo-romain de Lousonna-Vidy. Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles 1984*, Lausanne, (Cahiers d'Archéologie romande 40, Lousonna 6, 1987), 190 p.

STEINER L. (dir.) 2016, *Lausanne-Vidy, CIO 2006*. (Rapport sur les fouilles de la nécropole médiévale, Archeodunum, Gollion).

Notices sur Lausanne dans :

SPM V 2002 : FLUTSCH L., NIFFELER U., ROSSI F., *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen-Âge, t.5 : l'Époque romaine*, Bâle, Verlag Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte

SPM VI 2005 : WINDLER R., MARTI R., NIFFELER U., STEINER L. (dir.), *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen Âge, t.6 : Le haut Moyen Âge*, Bâle, Verlag Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte



Fig. 1 : Fouille du nouveau siège du CIO (2016) : apparition des premiers vestiges de l'occupation du haut Moyen Âge sur le site de *Lousonna-Vidy* (cliché Archeodunum).

Cologne between late Antiquity and Carolingian times

Priv.-Doz. Dr. Sebastian RISTOW¹

There are a lot of excavation sites in Cologne which have features and finds from the period between the 4th and 9th century². Hotspots for these sites are the churches with early Christian traditions [i. e. St. Gereon, originating in 4th century as monumental architecture with an unknown function, and in use as a church from the 6th century ; St. Ursula in the north, originating in 4th century as a late antique apsidial hall ; St. Severin in the south, originating in the 4th century as memorial architecture - all these examples built on cemeteries outside the city wall ; St. Pantaleon in the southwest, originating in the 7th century as a hall with tombs, St. Kunibert in the north as Merovingian church, as well as St. Caecilien (HÖLTKE 2014) and St. Kolumba in the centre of Cologne (For all buildings see RISTOW 2004, 2007, 2009a)], especially the cathedral and surrounding areas (*Ibid.* ; RISTOW 2002 ; BACK, HÖLTKE, HOCHKIRCHEN 2012). From the Roman monumental buildings, the baths, the capitol and also the late antique phase of the *praetorium* in the centre had successors or periods of use in the early medieval ages.

The historical sources are also relatively rich for this period (DOPPELFELD 1958 ; GAUTHIER, HELLENKEMPER 2002 ; RISTOW 2007). Over the last few years there have also been publications of the quarters near the banks of the river Rhine with private houses and small finds from early medieval times (HÖLTKE 2006, 2013, 2016). So, today we can interpret a lot more detail about the settlement archaeology of the late antique and early medieval Cologne than was possible half a century ago (DIETMAR, TRIER 2011).

The overview about the state of archaeological and historical publications, interpretations and reconstructions of the church excavations and the Old Town areas near the Rhine, shows that the rich scientific archaeological work of the last 20 years indicates some tendencies for late antiquity and early medieval times in Cologne. The mapping of early medieval pottery finds leads in general to the theory that we can talk about the continuity of settlement, especially in the eastern part of the city with the banks of the river Rhine (HÖLTKE 2013, see fig. 3; HÖLTKE 2016).

The early Christian baptistery (RISTOW 2009b) from 6th century had been found by the 1860's east of the cathedral, which itself is located in the north-eastern corner of the former Roman town (fig. 1). The excavation inside the cathedral was started in 1946. It became obvious that the church belonging to the early baptistery must have been situated to its west. At the instigation of Otto Doppelfeld, later to become the town archaeologist of Cologne, an investigation of the early church's foundations was started simultaneously with work undertaken to reconstruct parts of the cathedral damaged in the war. About 50 m west of the baptistery a keyhole-shaped ambo, representing the "pulpit" of an early medieval church (phase 3a/b, 2nd half of 6th century), was discovered along with parts of a choir screen. The early Christian church in Cologne was situated in the eastern third of the area of the present cathedral. Its liturgical centre lay under the middle of the Gothic choir, not far from the spot where the shrine of the Three Magi is placed today, thus showing continuity in the location of the altar. Beneath the round platform of the ambo construction, two graves from the 530s were found of members of the Frankish nobility, whose undisturbed assemblages of burial objects were salvaged in 1959/60 in the course of excavations (RISTOW 2002, 2012). These burials, and some more which had been robbed in medieval times, had been brought into the ground of an older building (phase 2, presumably 5th century or at latest early 6th century) which was erected in the late 4th or in the 5th century (phase 1). One of the graves (B1135) was visible inside the church between phase 3 up to its last phase (3d) of the 2nd half of 8th century, so the tomb was contemporary with the building complex of the 6th century which had an east west range of approximately 90m.

We don't know who was buried in that tomb, but some of the fragments of the mostly robbed grave inventory belong to a high ranking person of the 6th century. Especially amongst these a relatively big onyx could be from a big imperial brooch of late antique times. Possibly that stone has been re-used in the early medieval ages,

¹ MiQua. LVR-Jüdisches Museum im Archäologischen Quartier Köln / Universität zu Köln, Archäologie der römischen Provinzen.

² Thanks to Quentin Hutchinson/Seahouses for controlling the English manuscript.

like a similar object on the silver plate from Rulzheim. Everything for grave B1135 speaks for a high ranking owner, possibly a man, from the period around 500 or shortly later. All the tombs inside phase 2 were covered in the 2nd half of the 6th century with the new floor of phase 3a/b. In the 1st third of the 9th century the original Merovingian cathedral was replaced by the old cathedral of Carolingian times.

Of fundamental importance is the fact that, on the basis of the archaeological finds, it can be proved that the cathedral area was continuously used, without lying dormant, even temporarily. On the hill occupied by Cologne Cathedral, the continuity between the Roman era and the middle ages is substantiated by many hundreds of finds, and by the refuse of settlement areas and building sites which once existed here.

The quarter in the centre with the *praetorium* and the high medieval synagogue (of the 1st half of 11th century), which from 2020 is visible in the new archaeological museum of MiQua (RISTOW, TWIEHAUS 2017 with Lit.), shows also the continuity in administrative connections. The most common theory is, that the *praetorium* was in use up to 8th or latest 9th century as an administrative centre and palace of the Merovingian rulers and perhaps of the Cologne bishops. After this, possibly flood water damage in the artificial terraced underground of the monumental former Roman governors palace destroyed the building. Latest in the 9th century, in the times of the old cathedral, the bishop took his residence near the cathedral. The former palace area in the centre was reused by urban settlement zones with houses and from the 11th century with the Jewish quarter.

Directly east of the *praetorium* existed in early medieval times the “Rheinvorstadt” where in the later high medieval ages the rich harbour zone grew (HÖLTKE 2016, p. 187–188).

The late Roman bridge, which is said to be from Constantinian times, though there is no archaeological evidence for that, leads over the Rhine through an unknown period in early medieval times (TRIER 2011a) to the settlements in the area of the former castle of Deutz, existing from Merovingian times and which had been growing in the Carolingian and Ottonian period (HÖLTKE, KARAS 2016).

At least all of the early Christian finds of Cologne have been known for the last 50 years, but one new find from St. Gereon (SCHMITZ 2015) has finalised the number of late antique and early medieval inscriptions (SCHMITZ 1995). Some new aspects about late antique finds in the cathedral area are published by Marcus Trier (TRIER 2011b). The most important finds from the Merovingian times are collected by Ellen Rieme³.

Bibliographie :

BACK U., HÖLTKE TH., HOCHKIRCHEN D. 2012, *Der Alte Dom zu Köln*. Studien zum Kölner Dom 12 (Köln 2012).

DIETMAR C., TRIER M. 2011, *Colonia. Stadt der Franken. Köln vom 5. bis 10. Jahrhundert*, Köln, 2011.

DOPPELFELD O. 1958, *Quellen zur Geschichte Kölns in römischer und fränkischer Zeit*. Ausgewählte Quellen zur Kölner Stadtgeschichte 1 (Köln 1958).

GAUTHIER N., HELLENKEMPER N. 2002, « Cologne », dans GAUTHIER N., BEAUJARD B., PRÉVOT F. (dir.), *Province ecclésiastique de Cologne (Germania secunda*, Paris (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e s.*, XII), p. 25-69.

HÖLTKE TH. 2006, « Heumarkt V. Karolingisch-ottonische Hausbefunde vom Heumarkt in Köln », *Kölner Jahrbuch*, 39, 2006, p. 457–520.

HÖLTKE TH. 2013, « Early Medieval Crafts in Cologne », *Medieval and Modern Matters*, 4, 2013, p. 95–107.

HÖLTKE TH. 2014, « Frühmittelalterliche Funde aus dem ehemaligen Cäcilienstift in Köln », *Kölner Jahrbuch*, 47, 2014, p. 271–306.

³ RIEME 2006. – Some aspects about early medieval glass : HÖLTKE/TRIER 2016.

HÖLTKE TH. 2016, Zum Stand der frühmittelalterlichen Archäologie in Köln dans KOCH U. (dir.), Reihengräber des frühen Mittelalters. Nutzen wir doch die Quellenfülle! *Forschungen zu Spätantike und Mittelalter* 3 (Remshalden 2016), p. 181–192.

HÖLTKE TH., KARAS U. 2016, « Ausgrabungen in der Pfarrkirche St. Urban in Köln-Deutz », *Archäologie im Rheinland*, 2016, p. 163 f.

HÖLTKE TH., TRIER M. 2016, « Glas im frühen Mittelalter – Der Antike verpflichtet » dans TRIER M./NAUMANN-STECKNER F. (dir.), *Zerbrechlicher Luxus. Köln – ein Zentrum antiker Glaskunst*, Regensburg, 2016. (Catalogue d'exposition Römisch-Germanisches Museum der Stadt Köln), p. 150–178.

RIEMER E. 2006, « Merowingerzeitliche Funde im Stadtgebiet von Köln », *Kölner Jahrbuch*, 39, 2006, p. 253–455.

RISTOW S. 2002, *Die frühen Kirchen unter dem Kölner Dom. Befunde und Funde vom 4. Jahrhundert bis zur Bauzeit des Alten Domes*. Studien zum Kölner Dom 9 (Köln 2002).

RISTOW S. 2004, « Köln », Stuttgart, 2004 (Reallexikon für Antike und Christentum 21), p. 176–216.

RISTOW S. 2007, *Frühes Christentum im Rheinland. Die Zeugnisse der archäologischen und historischen Quellen an Rhein, Maas und Mosel*, Münster, 2007.

RISTOW S. 2009a, *Ausgrabungen von St. Pantaleon in Köln. Archäologie und Geschichte von römischer bis in karolingisch-ottonische Zeit*. Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters, Beiheft 21 (Bonn 2009).

RISTOW S. 2009b, Das Kölner Baptisterium am Dom und die frühchristlichen Tauforte nördlich der Alpen dans KRINGS U./WILL R. (dir.), *Das Baptisterium am Dom. Kölns erster Taufort* (Köln 2009), p. 22–44.

RISTOW S. 2012, Prunkgräber des 6. Jahrhunderts in einem Vorgängerbau des Kölner Domes dans Wamers E./Périn P. (dir.), *Königinnen der Merowinger*, Regensburg, 2012 (Catalogue d'exposition Frankfurt/Köln) p. 79–98.

RISTOW S./TWIEHAUS CH. 2017, The medieval Synagogue of Cologne : Archaeology and exhibition concept in the new museum « MiQua » dans KESSLER K. et al. (dir.), *Synagogue and Museum*, Petersburg, 2017 (Schriftenreihe der Bet Tfila-Forschungsstelle für jüdische Architektur in Europa 10), in print.

SCHMITZ W. 1995, « Die spätantiken und frühmittelalterlichen Grabinschriften in Köln (4.–7. Jahrhundert n. Chr.) », *Kölner Jahrbuch für Vor- und Frühgeschichte* 28, 1995, 643–776.

SCHMITZ W. 2015, Neue spätantik-frühmittelalterliche Grabinschriften in der Provinz Germania secunda dans CLEMENS L./MERTEN H./SCHÄFER CH. (dir.), *Frühchristliche Grabinschriften im Westen des Römischen Reiches* (Beiträge zur Internationalen Konferenz « Frühchristliche Grabinschriften im Westen des Römischen Reiches », Trier, 13.–15. Juni 2013), Trier, 2015 (Interdisziplinärer Dialog zwischen Archäologie und Geschichte 3), p. 87–111.

TRIER M. 2011a, « Agrippina Colonia und das Militärlager Divitia am Übergang von der Antike zum Mittelalter (400–700 n. Chr.) » dans KONRAD M./WITSCHEL Ch. (dir.), *Römische Legionslager in den Rhein- und Donauprovinzen – Nuclei spätantik-frühmittelalterlichen Lebens?* Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., 138 (München 2011), p. 175–195.

TRIER M. 2011b, « Rheinfranken in Köln. Funde des 5. Jahrhunderts zwischen Dom und Rheinufer », *Kölner Domblatt*, 76, 2011, p. 10–25.



Fig. 1 : Reconstruction of the Cologne baptistery, 6th century. – picture rights : ArchaeoPlanRistow, Köln (S. Ristow)/Narmer Architecture, Budapest (Zs. Vasáros, G. Nagy).

Au-delà du fleuve... L'occupation des agglomérations urbanisées et des établissements mérovingiens du bassin de la Meuse moyenne (Belgique).

Un état de la question

Amélie VALLÉE¹

Un important bilan des données archéologiques des agglomérations mosanes avait été réalisé dans le cadre de l'exposition itinérante consacrée à la Meuse mérovingienne en 1999 (PLUMIER-TORFS, REGNARD et DIJKMAN 1999). Le colloque organisé parallèlement par l'AFAM (*Commerce et économie le long des voies d'eau à l'époque mérovingienne*), et dont les actes sont parus en 2005 (PLUMIER, REGNARD coord. 2005), a, comme l'avait pressenti A. Dierkens, « fait date » (DIERKENS 2005, p. 366). Les activités artisanales à Namur, Huy et Maastricht – alors que les fouilles menées sur le site du confluent à Namur venaient de livrer les vestiges d'un quartier artisanal mérovingien (PLUMIER-TORFS 1996 ; PLUMIER *et alii* 2005) – ont été mieux documentées ; l'organisation spatiale urbaine précisée. Des réflexions ont entre autres été menées sur l'économie monétaire, et sur la place de la Meuse sur la scène du commerce du nord-ouest européen, précédemment privilégiée sinon surévaluée par F. Rousseau (ROUSSEAU 1930). Depuis lors, les pelles mécaniques ont réinvesti le site du Grognon à Namur. Les campagnes de fouille préventive, la multiplication des études relatives à certaines catégories de mobilier, et des analyses archéozoologiques et palynologiques, permettent à présent de dresser un bilan actualisé de l'occupation de ces sites mosans.

Au haut Moyen Âge, le bassin de la Meuse moyenne se localise en marge occidentale de l'Austrasie, au centre du diocèse de Tongres-Maastricht-Liège. Les centres urbanisés mérovingiens sont établis le long du fleuve : à Maastricht (siège d'évêché qui remplace Tongres à partir du début du VI^e s. au moins : GAUTHIER 2002), Huy, Namur, Dinant. Là se concentre l'habitat autour duquel s'organisent les nécropoles et viennent s'établir les établissements religieux. Sièges d'évêché, de représentants royaux et/ou villégiatures royales temporaires, ils revêtent des fonctions politique, administrative, institutionnelle et économique. Cette dernière est assurée par des activités de production (à Maastricht, Huy et Namur du moins) et commerciale. L'occupation régionale des campagnes est en revanche presque exclusivement documentée par l'archéologie funéraire (fig. 1).

Sans perdre de vue que chaque site possède ses caractéristiques et son évolution propre, un examen synoptique des agglomérations qui se développent en bord de fleuve à partir de la fin du IV^e s. permet d'identifier d'évidents parallélismes morphologiques dans les espaces urbanisés. Sur cette base, il est possible de réfléchir à des modèles d'organisation spatiale. Les schématiser induit forcément une perte de nuance mais offre la possibilité de mieux cerner ces cartes de répartition des vestiges archéologiques. Ainsi, à Dinant par exemple, et bien que l'image que nous livrent les données archéologiques demeure encore assez lacunaire pour les périodes antérieures au XI^e s., la multiplication des interventions archéologiques ces dix dernières années a permis d'en améliorer considérablement notre connaissance. Or, de nombreux parallèles pouvant être établis avec les autres agglomérations mosanes, il est désormais possible, au départ de ces mêmes données archéologiques, en prenant en compte les modèles établis, de proposer une dynamique générale de développement et d'occupation de l'agglomération ainsi définie.

Parallèlement à l'influence grandissante des Pippinides largement possessionnés dans la région liégeoise (WERNER 1980), et notamment à Jupille et Chèvremont, l'importance de la vallée mosane, amorcée dès le début du VIII^e s., ira croissante, et plus particulièrement au cours des premières années du règne de Charlemagne, lorsque celui-ci établit à Herstal sa résidence principale (JORIS 1973). C'est à ce moment, dans la deuxième moitié du VIII^e s. ou au début du IX^e s., que le siège d'évêché est déplacé de Maastricht à Liège (KUPPER 1984 notamment).

L'inégalité des données archéologiques des différents sites et des données issues des sources textuelles livrent pour cette période une vision contrastée des agglomérations urbanisées mosanes, et conduisent à l'impossibilité de dresser un schéma topographique général. En dépit de ces limites, F. Theuws a proposé un modèle interprétatif

¹ Université catholique de Louvain – Centre de recherches d'archéologie nationale.

de l'occupation carolingienne de Maastricht (THEUWS 2005, p. 106-114). Dans le même sens, il est aujourd'hui également possible de proposer un schéma d'organisation spatiale de Huy pour les VIII^e-IX^e s.

Le contexte plus large de leur considération conjointe et nos travaux sur les modalités d'occupation des territoires concernés notamment à l'aide de riches banques de données critiques, ainsi que leur intégration dans un SIG, autorisent une analyse renouvelée dont nous proposons de tracer les grandes lignes.

Bibliographie :

DIERKENS A. 2005, « Conclusions. *Mosa nostra* : un premier bilan », dans PLUMIER J., REGNARD M. (coord.), *Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne*, Namur (*Études et Documents. Archéologie*, 10), p. 361-369.

GAUTHIER N. 2002, « Tongres-Maastricht-Liège », dans GAUTHIER N., BEAUJARD B., PRÉVOT Fr. (éds.), *Province ecclésiastique de Cologne (Germania Secunda)*, Tours (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, XII), p. 70-73.

JORIS A. 1973, « Le palais carolingien d'Herstal », *Le Moyen Âge*, 79, p. 385-420.

KUPPER J.-L. 1984, « Saint-Lambert : de l'histoire à la légende », *Revue d'Histoire ecclésiastique*, 79, p. 5-49.

PLUMIER J., REGNARD M. (coord.) 2005, *Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne*, Namur (*Études et Documents. Archéologie*, 10).

PLUMIER J., PLUMIER-TORFS S., VANMECHELEN R., MEES N., ROBINET C. 2005, « Namuco fit. Namur du V^e au VII^e siècle », dans PLUMIER J., REGNARD M. (coord.), *Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne*, Namur (*Études et Documents. Archéologie*, 10), p. 219-231.

PLUMIER-TORFS S., J., 1996, « Namur. L'époque mérovingienne », dans PLUMIER J. (dir.), *Cinq années d'archéologie en province de Namur. 1990-1995*, Namur (*Études et Documents, série Fouilles*, 3), p. 91-94.

PLUMIER-TORFS J., S., REGNARD M., DIJKMAN W. (dir.) 1999, *Mosa Nostra. La Meuse mérovingienne de Verdun à Maastricht. V^e-VIII^e siècles*, Namur (*Carnets du Patrimoine*, 28).

ROUSSEAU F. 1930, « La Meuse et le pays mosan en Belgique. Leur importance historique avant le XIII^e siècle », *Annales de la Société archéologique de Namur*, 39-1, p. 1-248.

THEUWS F. 2005, « Drie modellen voor de ontwikkeling van het middeleeuwse Maastricht », dans RUTTE R., VAN ENGEN H. (éds.), *Stadswording in de Nederlanden. Op zoek naar overzicht*, Hilversum (*Middeleeuwse Studies en Bronnen*, LXXXV), p. 87-122.

WERNER M. 1980, *Der Lütticher Raum in frühkarolingischer Zeit. Untersuchungen zur Geschichte einer karolingischen Stammlandschaft*, Göttingen (*Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte*, 62).

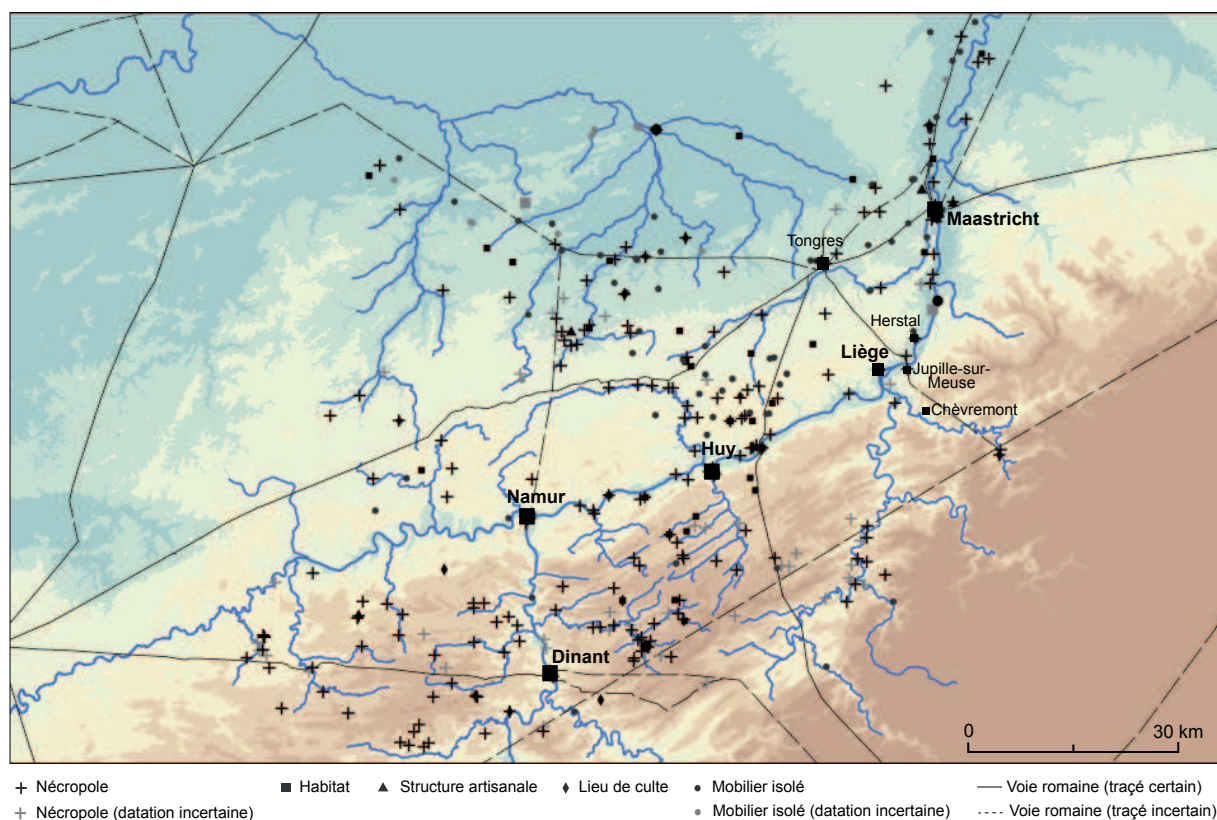


Fig. 1. : Occupation mérovingienne du bassin de la Meuse moyenne.

Metz : analyse de l'évolution morphologique du site urbain entre le milieu du III^e s. et le X^e s.

Franck GAMA¹, Pierre-Édouard WAGNER²

Avec la collaboration de Hélène BARRAND-EMAM³, Quentin BORDERIE⁴, Lonny BOURADA⁵, Gael BRKOJEWITSCH⁶, Arnaud LEFEBVRE⁵, Patrice PERNOT⁵, Rachel PROUTEAU⁵, Catherine XANDRY⁷

Le thème de « La ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge » constitue pour Metz, chef-lieu de cité durant le Haut-Empire, capitale transitoire d'Austrasie, puis de Lotharingie, et évêché, l'occasion d'établir une synthèse de son évolution topographique.

La présentation proposée s'attachera à l'étude du site urbain pour la période comprise entre le milieu du III^e s. et le X^e s. en s'appuyant sur une relecture récente des sources écrites et matérielles, l'analyse des dernières fouilles et l'apport des sciences environnementales. En s'appuyant sur un contexte historique réactualisé, le phénomène urbain sera présenté à travers les principales fonctions urbaines utilisées lors des synthèses par le passé : site naturel (relief et cours d'eau) ; voirie, franchissement ; fortifications ; édifices publics ; édifices religieux et sites funéraires ; productions artisanales ; habitat et sédimentation archéologique.

En s'exemptant des fourchettes chronologiques traditionnelles parfois inadaptées à la variété des sources, ce choix permet cependant d'analyser les modalités de continuité-discontinuité de la sédimentation archéologique, au sein d'un cadre antique supposé maintenu (voirie, principaux édifices publics) dans l'espace anciennement urbanisé et sa périphérie. Cette approche peut ponctuellement être étendue à certains sites ruraux dans l'emprise du ban de la cité médiévale.

¹ Service régional de l'archéologie Grand Est (site de Metz) – DRAC Grand Est.

² Conservateur en chef du patrimoine.

³ Archéologue-anthropologue à Antea.

⁴ Service de l'archéologie – Conseil général d'Eure-et-Loire.

⁵ Inrap.

⁶ Pôle d'archéologie préventive de Metz Métropole.

⁷ Université de Picardie.

Problématiques et état des recherches en cours du PCR « *Vesontio Christiana*. Topographie chrétienne de Besançon (IV^e-XI^e s.) »

Morana ČAUŠEVIC-BULLY¹, Marie-Laure BASSI²

La ville antique de Besançon/*Vesontio* s'est développée dans un méandre du Doubs appelé communément « la boucle », barrée au sud-est par le *Mont Caelius* (ou *Coelius*) des sources anciennes – occupé aujourd'hui par la Citadelle de Vauban. Capitale de la province séquanais dès l'époque Tétrarchique, Besançon aurait accueilli un siège épiscopal dès le III^e s., mais il faut attendre le IV^e s. pour s'en assurer. La ville est connue sous diverses appellations durant la période de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (BONNET *et al.* 2007) ; un des noms les plus intéressants est sans doute *Chrysopolis*, mentionné dans l'*Inventio* des saints Ferréol et Ferjeux rédigée entre les VII^e et VIII^e s., indiquant ainsi la dignité de la ville à cette époque.

En dépit de son importance avérée dans les quelques sources écrites anciennes, la ville tardo-antique, et encore davantage alto-médiévale, est archéologiquement encore très mal connue. Les conclusions des fouilles anciennes se contentent de constater un abandon quasi systématique de l'occupation dès la fin du III^e s., ou, dans le meilleur des cas, au cours du IV^e s. Et, même si des découvertes plus récentes ont tendance à nuancer cet abandon systématique des structures antiques dès le début de l'Antiquité tardive, notre connaissance est encore loin d'être décisivement améliorée.

En revanche, c'est bien la topographie ecclésiale antérieure au XI^e s., telle qu'elle peut être dessinée grâce aux sources écrites – et notamment à l'*Ordo canonicorum* –, qui nous donne la trame d'un possible développement de la ville entre le IV^e et le XI^e s. La construction de ces églises a entraîné un remodelage du paysage urbain sur une longue période, tout en s'adaptant à la topographie antique préexistante.

Le programme de recherche « *Vesontio Christiana*. Topographie chrétienne de Besançon (IV^e-XI^e s.) » propose donc de réexaminer le rôle des églises bisontines dans la mutation de la cité antique à la ville médiévale en interrogeant les conditions topographiques comme institutionnelles de leur fondation (comme leurs rapports avec des structures antiques, avec une possible polarisation de l'habitat en rupture avec l'urbanisme antique, etc.). Dès lors, il s'agit de confronter l'ensemble des données disponibles (documentation archéologique ancienne, archivistique et écrite) tout en produisant de nouvelles (fouilles, sondages, prospections géophysiques et archéologie du bâti).

Les deux premières années du PCR nous ont permis de travailler sur différents sites choisis, d'une part, en fonction de leur importance de leur place présumée dans la création du fait urbain tardif, et d'autre part, sur leur accessibilité sur la faisabilité et l'abondance de la documentation.

Ainsi, nous avons pu aborder deux sites situés hors de la boucle, *extra sinus* et *extra muros* de la ville antique : la basilique martyriale Saints-Ferréol et Ferjeux et l'église Outre-pont de La Madeleine.

À l'intérieur de la boucle, ce sont pour l'instant deux sites majeurs qui font l'objet d'un réexamen approfondi – le site monastique Saint-Vincent et son église Notre-Dame, et le groupe épiscopal. Dès la première année du PCR, l'église Notre-Dame et ses abords ont bénéficié d'une étude documentaire exhaustive, de prospections géophysiques et de sondages archéologiques, jetant une nouvelle lumière sur un potentiel archéologique non négligeable. Les premiers résultats concernant l'église primitive du XI^e s., ainsi que les phases de l'Antiquité tardive et alto-médiévales seront présentés dans le cadre de notre intervention.

Quant au quartier épiscopal et la cathédrale Saint-Jean, nos travaux ont commencé en 2016 et sont toujours en cours. Afin d' étoffer nos maigres connaissances sur la topographie du groupe épiscopal antérieure au XI^e s., nous avons engagé différentes approches susceptibles de répondre plus précisément à la question de son emplacement et à celle de son organisation primitive, à travers une relecture de la documentation ancienne, des prospections dans les caves, des prospections géophysiques et une révision de la documentation archéologique. Les recherches conduites cette année ont apporté des données inédites qui nourrissent significativement notre

¹ Université Bourgogne Franche-Comté / UMR 6249 Chrono-environnement.

² Direction du patrimoine historique de la Ville de Besançon / UMR 6298 ARTeHIS.

problématique, tournée principalement vers les questions de la topographie même du groupe épiscopal et de son positionnement par rapport aux monuments antiques marquants (arc de triomphe de la « Porte Noire », théâtre) et à la muraille présumée du *castrum* de l'Antiquité tardive. À la suite de cette première campagne, on peut désormais établir une première esquisse de l'organisation topographique du secteur aux IV^e-V^e s.

Outre ces premiers résultats seront présentés le montage d'une base de données géo-référencée et son intégration dans la constitution d'un Atlas historique, initié et porté par la Ville de Besançon et sa Direction du patrimoine historique.

Bibliographie :

BONNET C., LIEB H., SANTSCHI C., BEAUJARD B., JEANNIN Y., REYNAUD J.-F., VREGILLE B. DE, *Province ecclésiastique de Besançon (Maxima Sequanorum) et Valais*, Paris. (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle*, XV).

VREGILLE B. DE 1964, *Histoire de Besançon. Des origines à la fin du XVI^e siècle*, Folhen C. dir., Paris.

VREGILLE B. DE 1983, *Hugues de Salins, archevêque de Besançon, 1031-1066*, Lille-Besançon.

VREGILLE B. DE, VERGNOLLE E., DERIDDER A., BRUNET P., GAVIGNET J.-P., CHAUVE P. 2006, *La cathédrale Saint-Jean de Besançon, Les cahiers de la Renaissance du Vieux Besançon*, Besançon.

Autun / *Augustodunum* entre le IV^e et le IX^e s.

Michel KASPRZYK¹, Sylvie BALCON-BERRY², Yannick LABAUNE³

Ces deux dernières décennies, les opérations de fouille préventive et programmée ont largement renouvelé les recherches sur la ville d'*Augustodunum* / Autun durant l'Antiquité tardive et le début du Moyen Âge, tant en ce qui concerne la topographie urbaine, l'évolution de la parure monumentale que les activités urbaines.

La documentation montre que la seconde moitié du III^e s. constitue une première rupture, illustrée par une importante rétraction de la surface occupée, avec la désertion de près de 50 % des îlots, soit par « mitage » de la trame urbaine, soit par l'abandon de quartiers entiers.

Dans le *suburbium*, l'abandon du sanctuaire civique de la Genetoye illustre une mutation du rôle religieux du site urbain.

La ville n'en reste pas moins importante au début du IV^e s., comme l'attestent les discours d'ambassade conservés dans le recueil des *Panegyriques latins* qui témoignent de chantiers de restauration urbaine entrepris au début de l'Antiquité tardive, confirmés ces dernières années par plusieurs opérations archéologiques.

L'essentiel des monuments publics paraît encore en bon état et l'étude des structures d'habitat montre la poursuite de l'occupation dans le cadre architectural du Haut-Empire, mais aussi la réalisation de programmes décoratifs ostentatoires. Autun demeure un important centre intellectuel, sans doute stimulé par la présence d'une école de droit. C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers indices d'une communauté chrétienne avec l'évêque Rhéticius ou la célèbre inscription de Pectorios.

Les dernières décennies du IV^e s. et le début du V^e s. constituent une rupture avec le début de l'Antiquité tardive. On observe une nouvelle phase de rétraction de l'espace urbain en plusieurs pôles distincts. Les opérations archéologiques récentes documentent un démantèlement massif des monuments publics et l'apparition de formes d'habitat qui s'éloignent des modèles gallo-romains traditionnels. Une enceinte « réduite » est probablement érigée à cette époque dans le sud de la ville.

Dans le *suburbium*, la plupart des nécropoles en usage depuis le Haut-Empire semblent désormais abandonnées au profit du vaste pôle funéraire Saint-Pierre-l'Estrier, où se multiplient les lieux de culte chrétiens à partir du V^e s.

Parallèlement, dès la fin du IV^e s. ou le début du V^e s., le groupe épiscopal s'implante dans la pointe méridionale, la ville haute, à l'abri de l'enceinte réduite. En témoigneraient des structures pouvant appartenir à la *domus ecclesiae* primitive. Les fouilles de la cour du Chapitre ont permis de montrer l'évolution de ce bâtiment dont la partie occidentale sera cédée aux chanoines au IX^e s. pour constituer le cloître. Avec le baptistère, et une église parallèle - future Notre-Dame - Saint-Nazaire, la cathédrale des origines dont le vocable remonte au VI^e s., complétait le complexe épiscopal. À l'ouest, une construction de qualité, dont la première phase remonte au V^e s., a été interprétée comme étant au VII^e s. le lieu de la *matricula*, institution destinée à aider des pauvres.

Outre Saint-Pierre-l'Estrier et Saint-Etienne, mais aussi Saint-Martin et Saint-Symphorien, édifices chrétiens situés à l'ouest de la ville, Autun accueille intra-muros plusieurs pôles religieux importants, en particulier Saint-Andoche, possible emplacement du *xenodochium* fondé à la fin du VI^e s., qui deviendra une abbaye de femmes au VIII^e s.

Associés à de l'habitat, la topographie chrétienne va ainsi durablement façonner le visage de la ville.

¹ Inrap / UMR ARTEHIS.

² Université Paris-Sorbonne/Sorbonne Université/Centre André Chastel.

³ Ville d'Autun / UMR ARTEHIS.

Sens, du IV^e au XI^e s. : topographie, dynamiques d'occupation, apport et limite des données d'archéologie urbaine

Didier PERRUGOT

Sens (*Agedincum* aux I^{er}-III^e s. puis *Senones* dès le IV^e s.) est connue de longue date comme une ville au passé prestigieux : chef-lieu de la *Civitas senonum* dès l'époque augustéenne, siège d'un évêché dès le IV^e s., capitale de la IV^e Lyonnaise en 383, puis archevêché au VIII^e s., chef-lieu d'un comté sous Charlemagne et ses successeurs. Durant le haut Moyen Âge, l'archevêque de Sens est un personnage très important : il procède au sacre de plusieurs rois et il est aussi primat des Gaules et de Germanie, une dignité qu'il dispute à son homologue de Reims.

Depuis plus de 70 ans, la ville fait l'objet de travaux et fouilles qui ont contribué à renouveler complètement la connaissance que nous avons du passé de la cité, le passé gallo-romain bien sûr mais aussi le passé médiéval. De ce dernier et pour ce qui concerne la période qui va de l'Antiquité tardive aux XI^e-XII^e s., des matériaux ont été rassemblés, autorisant un nouveau regard sur la ville et ses abords. La réflexion se porte en particulier sur certains aspects qui sont les suivants : défense, voirie, éléments de topographie urbaine, dynamiques d'occupation (densité du peuplement),.... Certaines données sont inédites, d'autres sont anciennes mais ont été revisitées et corrigées pour permettre d'approcher au mieux la réalité du passé.

Le *castrum* de Sens est un des plus grands de la Gaule romaine (36 ha). Il est délimité par un puissant mur d'enceinte de près de 3 km de long. (ép. 3 m, ht. 8 à 10 m) pourvu de portes et tours, dont la construction a obligé à la récupération de multiples matériaux, ce qui lui donne un aspect très caractéristique avec, de bas en haut, l'assise « cyclopéenne » en grand appareil formé de réemplois (blocs issus du démontage des temples, thermes... y compris les monuments funéraires) puis l'élévation en maçonnerie avec parement en petit appareil coupé d'arases de briques. Pour ce qui est de la chronologie et quoi qu'il ait été dit à ce sujet (*contra* CAILLEAUX 2006, p. 608), la construction de l'enceinte date de la deuxième moitié du III^e s. On n'a pas la preuve d'un agrandissement au cours du IV^e s., vers l'est notamment.

Adossé à la rivière, le *castrum* a englobé le centre monumental d'*Agedincum* en y comprenant le nœud routier, point d'arrivée de multiples routes. Mais pour autant, le nombre de portes a été réduit à trois, deux sur le *cardo* (porte Saint-Didier au nord, Saint-Rémy au sud) et la troisième sur un *decumanus* à l'est (porte Saint-Léon). On ne sait pas s'il a existé des poternes. C'est donc une ville close qui s'impose dans le paysage avec d'importantes conséquences : par exemple et sauf exception (cimetières), tous les quartiers extérieurs sont abandonnés. À l'intérieur, la voirie est remaniée, quoique le quadrillage interne des rues principales soit maintenu en grande partie (*cardines* et *decumani*). Mais la construction du *castrum* oblige à de nouveaux aménagements : voie de desserte interne, talutage,... tout ceci destiné au déploiement éventuel des troupes vers la muraille. Diverses fouilles faites sur le lieu même du rempart ont permis de recueillir quelques objets caractéristiques d'une présence militaire à Sens au cours des IV^e-V^e s. (morceau d'arc réflexe...). N'est pas assuré pour autant le siège de Sens soutenu par le César Julien en 356.

Hormis la voirie urbaine, notre connaissance de l'habitat civil et des grands monuments reste lacunaire pour le IV^e s. Les marqueurs indiquent surtout que l'occupation du sol ne couvrait pas toute la superficie de la ville. Et c'est ponctuellement que l'on a trouvé quelques restes de bâtiments datant de cette époque, comme par exemple à l'aplomb sud de la cathédrale où sur les ruines d'un balnéaire, on avait construit un petit bâtiment utilisé jusqu'aux années 402-406, dont la fouille a livré les restes d'une activité de négoce, plus de mille monnaies notamment ainsi qu'une trentaine de peignes. D'importantes couches charbonneuses observées en plusieurs points de la ville et bien datées de la même période tendent à montrer que le bois entraînait pour une bonne part dans la construction. Ce constat reste à préciser. Il semble de toute manière qu'au V^e s., l'espace urbain utilisé était encore plus réduit qu'au siècle précédent.

Hors le *castrum*, une basilique dédiée aux saints Gervais et Protas passe pour avoir été la première cathédrale utilisée aux IV^e-V^e s. Elle se trouvait proche l'entrée est de la ville, à l'emplacement d'un vaste cimetière qui semble avoir accueilli les tombes des premiers évêques.

Sur l'histoire de la ville durant le haut Moyen Âge, on peut retenir que pendant une longue suite de siècles le *castrum* est comme une coquille vide ou presque. Hormis la cathédrale qui occupe le centre de la cité dès le VI^e s. et quelques édifices religieux (dont un baptistère), c'est à peine si on décèle ici et là quelques noyaux d'habitat dont la présence paraît d'ailleurs liée à un repère topographique ou à une fonction spécifique, voire les deux à la fois : le rempart, une porte, une rue ou un édifice religieux, une activité... Il n'y a pas de cimetière en ville. Il faut même imaginer qu'une partie des espaces inoccupés est utilisée à des fins agricoles, peut-être dans le cadre d'une agriculture d'appoint avec des terres, prés, vergers, jardins... et quelques fermes. Ce point resterait à préciser.

Hors les murs, dans des espaces où les ruines de la cité gallo-romaine s'étendent à perte de vue, églises et abbayes sont parfois à l'origine de quelques bourgs ou quartiers suburbains implantés le long des principales routes. Quelques uns de ces pôles d'habitats sont confirmés par des vestiges matériels datés des VIII^e-IX^e s. C'était aussi des lieux de sépultures pour les habitants.

Des traces de reprise économique sont perceptibles intra muros dès la seconde moitié du VIII^e s., dans un contexte général de restauration des pouvoirs sous les carolingiens : vestiges d'habitats plus nombreux, travaux de reconstructions (cathédrale,...), installation de moniales (Saint-Maximin, Saint-Hilaire),... Mais c'est surtout vers la fin du X^e s. et la première moitié du XI^e s., sous l'impulsion de plusieurs acteurs politiques et religieux dont le roi, que l'essor urbain est réactivé à Sens et que va s'imposer l'image de la ville médiévale, dynamique et industrielle, notamment à la faveur de grands chantiers. Sur la base de plusieurs fouilles et découvertes faites dans la partie occidentale de la ville, la plus proche de l'Yonne, les changements urbains sont spectaculaires : percement de la grande rue avec son débouché sur l'Yonne (construction de la porte et des ponts sur l'Yonne), construction de la tour du comte Renard I (fin du X^e s.), du palais royal capétien (avant 1048),... Outre ces chantiers, le secteur est dynamisé par afflux de population, de marchandises et autres denrées, des revenus tirés de la rivière,... des maisons commencent à peupler le secteur sur des parcelles déterminées. La tendance au lotissement se confirmera dans les siècles suivants, sans faire disparaître toutefois les grands espaces laissés libres : c'est ce qui explique qu'à Sens, au temps des épreuves (XIV^e-XV^e s.), plusieurs établissements religieux implantés hors les murs trouvent refuge dans la ville et ils y resteront, sans pour autant combler tous les vides urbains restants. Au XV^e s. encore, un de ces vides accueille,... un moulin à vent !

Bibliographie :

BOUVIER H. 1906, *Histoire de l'Eglise et de l'archidiocèse de Sens*, vol. I, Paris, 1906.

CAILLEAUX D. 2006, « De la ville antique à la cité médiévale : Sens au IV-X^e s. », dans *Artisanats, sociétés et civilisations : hommage à Jean-Paul Thevenot*, Dijon (24^{ème} supplément à la R.A.E.), p. 607-622.

DELOR J.-P. (dir.) 2002, *L'Yonne*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 89/1).

PERRUGOT D. 1994, *Fouilles archéologiques à Sens. Un quartier d'habitation*. Saint-Julien du Sault, 1994.

PERRUGOT D. 2002, *Sens, capitale de la Civitas Senonum*, dans DELOR J.-P. (dir.) 2002, *L'Yonne*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 89/1), p. 631-636.

PERRUGOT D., RONDEL G. 2014, « Les découvertes archéologiques du site de la résidence Gennetier à Sens, Grande Rue et rue de la Petite Juiverie, année 1982, deuxième partie : le Moyen Âge », *Bull. de la Soc. Arch. de Sens*, 8, p. 8-133.

PICARD J.-C., BEAUJARD B., DABROWSKA E., DELAPLACE C., DUVAL N., PÉRIN P., PIETRI L.. *Province ecclésiastique de Sens (Lugdunensis senonia)*, Paris (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e s.*, VIII), p. 19-32

SAPIN C. 1986, *La Bourgogne préromane*, Paris.

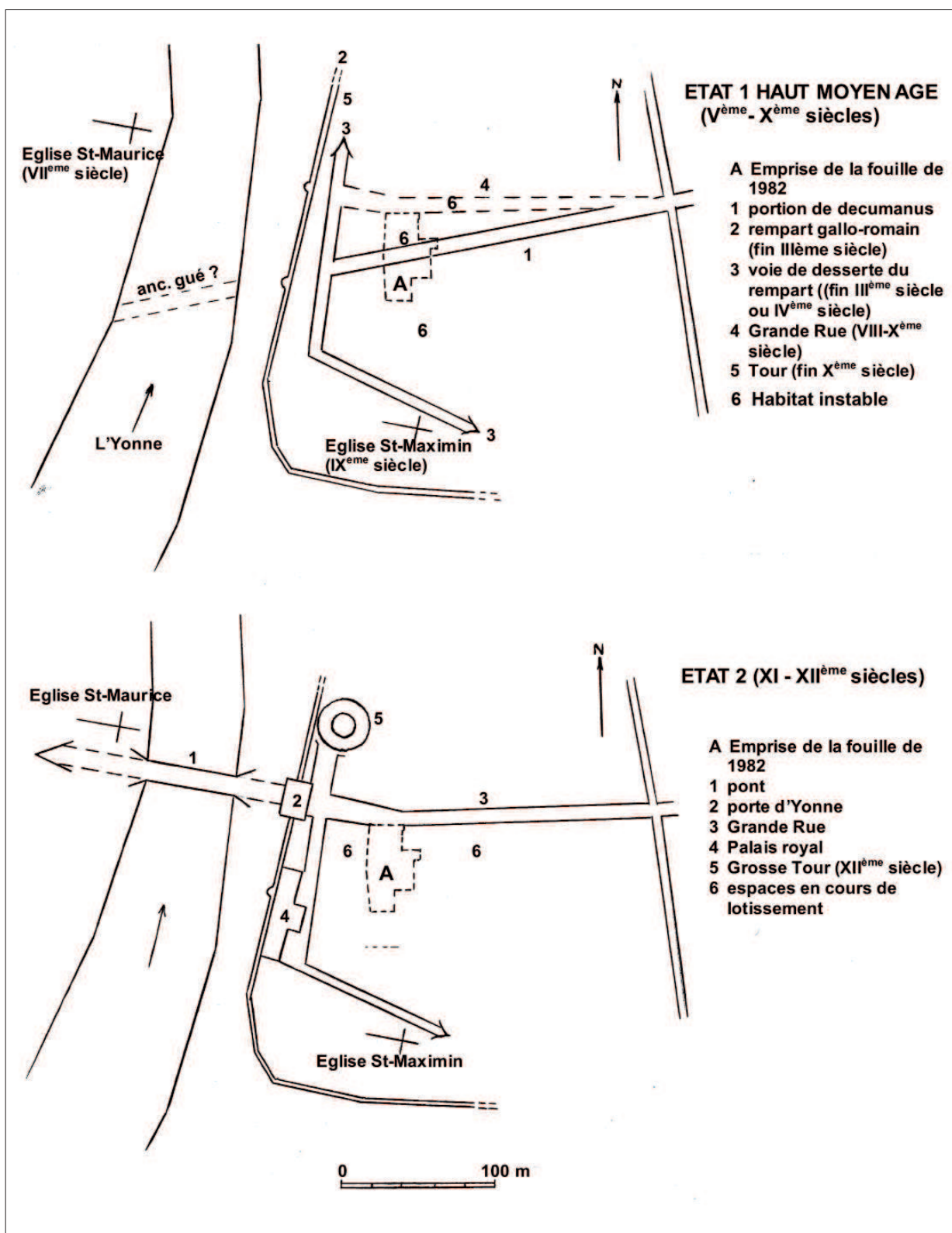


Fig. 1 : Sens. Croquis d'évolution du secteur ouest de la ville fermée, du V^e au XII^e s.
(d'ap. D. PERRUGOT 2014).

Éléments de morphologie urbaine de la ville d'Orléans entre l'accession au statut de chef-lieu de cité au IV^e s. et le grand incendie de 989

Julien COURTOIS¹, Laurine GUYOT², Sébastien JESSET¹, Pascal JOYEUX³, Thierry MASSAT³

La topographie chrétienne de la ville d'Orléans (PICARD 1992) offrait en 1992 une admirable synthèse de la forme religieuse de la ville principalement éclairée par une relecture des sources. 25 ans plus tard et à l'aune de quelques 250 opérations archéologiques supplémentaires, la ville de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge apparaît sous une forme plus contrastée.

La construction du *castrum* d'Orléans intervient au cours du troisième quart du IV^e s. (RANDOIN 1994, p. 84). Elle semble suivre l'accession de la ville au titre de chef-lieu de cité à une date imprécise, avant le milieu du IV^e s. L'enceinte a déjà été largement traitée⁴ et peu de nouveaux éléments justifient d'en développer la présentation. Dire qu'un ouvrage de l'ampleur du *castrum* continue à marquer le paysage au Moyen Âge est une évidence, d'autant que l'enceinte conserve, au moins en partie, sa fonction défensive. C'est ce que laissent supposer les marques de son entretien au haut Moyen Âge. L'enceinte antique paraît également conserver un rôle de frontière et semble contenir l'occupation urbaine à l'*intra-muros* jusqu'au X^e s (PETIT 1983, p. 62-63 ; JOYEUX 2012, p. 306). C'est à partir de cette date que le mur paraît percé de nouvelles ouvertures permettant des liaisons avec les faubourgs qui se développent à l'est, au nord et à l'ouest.

La construction de l'enceinte vient perturber l'organisation du réseau viaire structurant la ville au Haut-Empire (COURTOIS, JOYEUX à paraître). Les rues antiques sont pour une large part conservées mais certaines voies sortantes, n'étant pas reliées aux quatre portes dont l'origine antique est attestée, changent de fonction ou périssent. Ces mêmes voies évoluent peu au Moyen Âge, figées par l'implantation d'édifices religieux sur leurs bordures (JOYEUX *et al.* 2012, p. 223). Le *Cardo* et le *Decumanus* sont des cas à part qui voient leur importance encore renforcée par la construction de l'enceinte. Le *Cardo* en particulier, sous le tracé de l'actuelle rue Parisis, fait l'objet d'une monumentalisation au passage du mur (JOYEUX *et al.* 2012, p. 546). Malgré une fenêtre d'observation réduite au 191 rue de Bourgogne (CHIMIER *et al.* 1997, p. 53), c'est sans doute le forum gallo-romain qu'il faut restituer au croisement du *Cardo* et du *Decumanus*. Il fait l'objet d'une importante transformation au V^e s. À l'inverse, le théâtre localisé à l'est de la ville semble abandonné et ses matériaux récupérés à partir du III^e s. (MÉTÉNIER 2006, p. 87).

La présence urbaine durant l'Antiquité tardive n'a laissé que quelques traces ténues, qui se résument le plus souvent à des creusements et du mobilier fréquemment résiduel. L'activité artisanale récemment suspectée à l'ouest (site de l'Hôpital Porte Madeleine), la succession de niveaux mis au jour rue Emile Davoust au nord ou encore un foyer et une fosse datés du IV^e s. sur la place De Gaulle à l'ouest, ne rendent compte que de « présences » *extra-muros* difficiles à caractériser. La partie sud, en front de Loire, paraît plus dynamique et livre des aménagements plus tangibles. La fonction hydraulique est omniprésente sur les structures qui y sont retrouvées : conduites maçonnées, mur en mortier de tuileau (SERRE 2010, p. 101), égout... Cette densité, apparemment focalisée sur ce secteur de la ville, est probablement à mettre en lien avec la présence du port. L'actuel cœur de ville où siège la cathédrale a également livré quelques éléments de l'Antiquité tardive. En plus d'un mobilier résiduel bien présent, des sols et maçonneries ont été vus en coupe sous la place Sainte-Croix (JOYEUX *et al.* 2012, p. 669) et l'église Saint-Pierre-Lentin (DE KISCH, 1978, p. 22). Il existe donc une continuité de l'occupation entre le Haut-Empire (notamment plusieurs structures balnéaires appartenant probablement à de luxueuses demeures en bordure du *Cardo*) et le haut Moyen Âge, période pour laquelle deux édifices civils ont été repérés. La cathédrale est située à l'emplacement de l'actuel édifice depuis le VII^e s. Si le statut de siège d'évêché et la présence de l'évêque Diclopétus au IV^e s. induisent la présence d'un édifice antérieur, on en ignore encore la localisation.

¹ Pôle d'Archéologie de la ville d'Orléans.

² Université de Nantes.

³ Inrap.

⁴ L'inventaire de toutes ses portions conservées a notamment été réalisé dans le cadre d'une maîtrise universitaire en 1985.

Peu de structures peuvent être directement attribuées à des constructions du haut Moyen Âge. C'est donc essentiellement par la présence de zones de rejet et d'ensilage que les habitats de cette période sont perçus, principalement sur les marges à l'ouest (LALLEMAND 1988 ; PETIT 1986, p. 5 ; JOYEUX, GUILLEMARD 2012, p. 523-564 ; ROUX-CAPRON 2014, p. 52) mais aussi à l'est (ROBIN 2015, p. 73) de la ville. Quelques constructions maçonnées plus exceptionnelles se rattachent à un autre type d'habitat. Des maçonneries du VI^e s. découvertes en 1999 sur le site de la Charpenterie ont été interprétées comme les vestiges de la *Domus Regia* mentionnée par Grégoire de Tours (MASSAT *et al.* 1999, p. 171-188). Cette découverte semble indiquer l'implantation précoce du pouvoir royal dans le quart sud-ouest du *castrum*. Il y demeure ensuite avec la construction du Châtelet, à une date faisant débat mais qui pourrait remonter au IX^e s. L'interprétation d'autres bâtiments n'a pas été aussi poussée qu'à la Charpenterie. Des murs de qualité sont construits au IX^e s. au 191 rue de Bourgogne, anciennement occupé par le forum antique (CHIMIER *et al.* 1997, p. 97-122). Les bâtiments des VII^e et IX^e s. de la place Sainte-Croix s'ajoutent à ce corpus relativement étoffé pour la période. Toutefois l'appartenance de ces constructions au domaine civil ne peut être établie. C'est avant tout l'absence de marqueurs indiquant une autre fonction, ou de mention à laquelle associer ces vestiges, qui incite à cette interprétation.

Dans le domaine funéraire, deux cas de figure peuvent être distingués à la fin de l'Antiquité. À l'est de la ville, quelques groupes de sépultures isolées du IV^e s. semblent pérenniser des aires d'inhumations antiques. Cette continuité a été mise en évidence sur le site du lycée Saint-Euverte (COURTOIS, ZIEGLER à paraître). D'autres groupes, comme celui découvert rue Saint-Marc toujours à l'est de la ville, forment des ensembles plus homogènes se restreignant au IV^e s. Ils paraissent se constituer au Bas-Empire sans doute attirés par des lieux de culte ou des inhumations privilégiées. Cette organisation paraît similaire au haut Moyen Âge. À l'est, un groupe funéraire important se forme autour de Saint-Aignan. En parallèle d'autres groupes plus restreints, voire des sépultures isolées, se mêlent aux habitats des faubourgs de la ville (ROBIN 2016, p. 73). Cette configuration transparaît également à l'ouest.

L'implantation des premiers édifices religieux chrétiens est difficile à saisir mais il semble que des lieux de culte extra-muros se mettent en place très tôt. Trois églises à l'est et au nord du *castrum* sont mentionnées au VI^e s. par Grégoire de Tours (*Histoire des Francs*) : Saint-Marc, Saint-Aignan et Saint-Avit (PICARD 1992, p. 97). D'autres édifices pourraient également avoir une origine ancienne, notamment la cathédrale et l'église Saint-Euverte, qui pourrait remonter au IV^e s. C'est essentiellement au IX^e s. que se multiplient les mentions de lieux de culte *intra-muros*. Une part importante est tirée d'un diplôme daté entre 840 et 843 mais les églises citées peuvent être bien antérieures. Les constructions et rénovations qui paraissent nombreuses sous Robert le Pieux sont aussi le résultat d'un effet de source lié, entre autre, aux écrits du moine Helgaud de Fleury. C'est peut-être encore un effet de source qui tend à souligner l'importance de l'incendie qui ravagea une partie de la ville en 989 et de la reconstruction qui s'en est suivie.

Depuis 1969 et l'émergence d'une politique de suivi archéologique des transformations urbaines, plusieurs dizaines de sites ont livré des traces d'occupation entre le IV^e et le IX^e s. Ces données permettent aujourd'hui de mieux comprendre les rythmes de l'extension urbaine et d'en cerner les éléments structurants (rempart, forum, abbayes, églises ...). Force est de reconnaître qu'une carence demeure sur les formes de l'habitat civil et les pôles artisanaux de la ville. Gageons que les années à venir nous permettront de lever le voile qui recouvre actuellement ce pan de l'histoire d'Orléans.

Bibliographie :

CHIMIER J.-P. *et al.* 1997, Orléans, « Le Rio », 191 rue de Bourgogne. (Rapport de diagnostic archéologique, AFAN/SRA Centre).

COURTOIS J., JOYEUX P. à paraître, « L'enceinte d'Orléans : état des recherches et découvertes récentes », dans *Villes et fortifications de l'Antiquité tardive dans le nord de la Gaule, actes du colloque de Lille 2015*. (*Revue du Nord*, Hors-série).

COURTOIS, J., ZIEGLER L. à paraître, Orléans, 28 rue de l'Ételon, lycée Saint-Euvert. (Rapport de fouilles archéologiques préventives).

DE KISCH Y. 1978, Orléans, *Abords de la cathédrale, Saint-Pierre-Lentin*. (Rapport de fouilles de sauvetage programmé, DRAH).

- JESSET S. 2003, *Orléans, Rue de l'Abreuvoir*. (Rapport d'opération préventive de diagnostic, INRAP/SRA Centre).
- JOYEUX P., GUILLEMARD T. 2012, *Orléans, 2^e ligne de tramway, place De Gaulle : aux portes de la ville, les occupations de la place De Gaulle du II^e av. J.-C. à nos jours*. (Rapport de fouilles archéologiques préventives, INRAP/SRA Centre).
- JOYEUX P. et al. 2012, *Orléans 2^e ligne de tramway de l'agglomération orléanaise : rue Jeanne d'Arc et place Sainte-Croix*. (Rapport de fouilles archéologiques préventives, INRAP/SRA Centre).
- JOYEUX P. (dir.) 2014, *Regards sur Orléans, Orléans*. (Catalogue d'exposition, Musée des Beaux-Arts d'Orléans).
- LALLEMAND V. 1988, *Orléans, place Isaac Jogues*. (Rapport de fouilles de sauvetage urgent, DRAH).
- MASSAT T. et al. 1999, *Orléans, Îlot de la Charpenterie*. (Rapport de fouilles archéologiques préventives, AFAN/SRA Centre).
- MÉTÉNIER F. 2006, *Orléans, Rue de l'Abreuvoir*. (Rapport de fouilles archéologiques préventives, INRAP/SRA Centre).
- PETIT D. 1983, « Mail Pothier », *Revue archéologique du Loiret*, 9 (Archéologie de la ville, Orléans 1), p. 53-71.
- PETIT D. 1986, *Orléans, place du Martroi*. (Rapport de fouilles de sauvetage programmé, DRAH).
- PICARD J.-C. 1992, *Province ecclésiastique de Sens (Lugdunensis Senonia)*, Paris. (*Topographie chrétienne des Cités de la Gaule du IV^e au XIII^e siècle*, VIII).
- RANDOIN B. 1994, « La datation du mur », *Revue Archéologique du Loiret*, 19-20 (Archéologie de la ville, Orléans 5, l'enceinte du Bas-Empire), p. 87-89.
- ROBIN B. 2016, *Orléans, la Motte Sanguin, habitat romain et fortifications de la fin du Moyen Âge*. (Rapport de fouilles archéologiques préventives, SAMO/SRA Centre).
- ROUX-CAPRON E. 2014, *Orléans, Place du Martroi : suivi de travaux de requalification*. (Rapport d'opération préventive de diagnostic, SAMO/SRA Centre).
- SERRE S. 2010, *Evolution d'un cœur d'îlot au centre d'Orléans, de la période gauloise à la période moderne, Orléans 8-10 rue des Halles* (Rapport de fouilles archéologiques préventives, INRAP/SRA Centre).
- VERGNAUD-ROMAGNESI C.-F. 1830, *Histoire de la ville d'Orléans : de ses édifices, monuments, établissements publics*, Orléans.

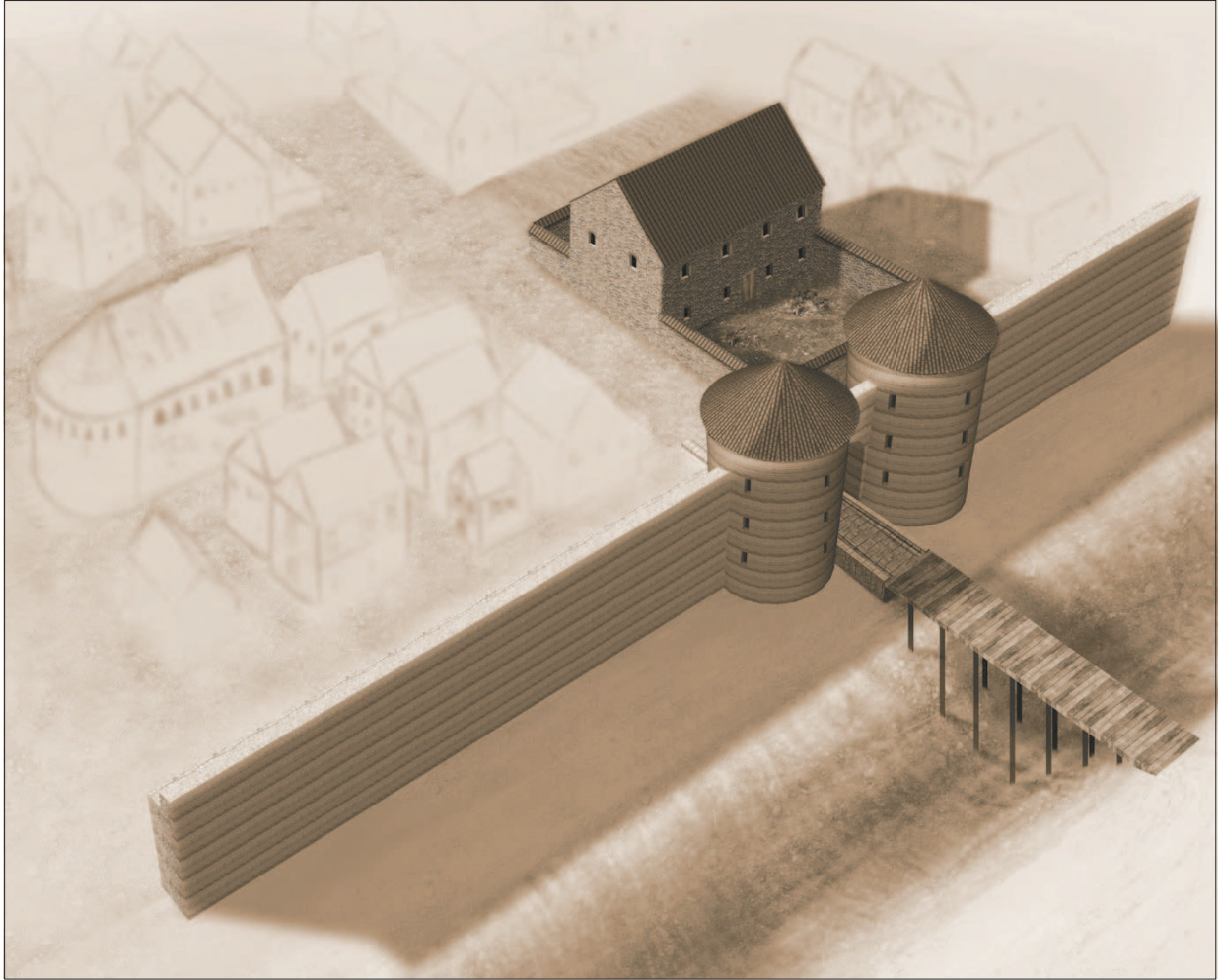


Fig. 1 : Évocation de la porte Parisis et du bâtiment de la place Sainte-Croix au VIII^e s. (Nicolas Treil, INRAP, 2012).

Chefs-lieux de cité de Normandie durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge : les exemples de Bayeux (Calvados) et d'Évreux (Eure)

Grégory SCHÜTZ¹, Pierre WECH² et Quentin BORDERIE³, avec la collaboration de Pierre-Marie GUIHARD⁴, Pierre MATHELART⁵ et Charles-Édouard SAUVIN⁶.

Parmi les chefs-lieux des huit cités gallo-romaines se trouvant sur le territoire de l'actuelle Normandie, la présente communication propose de s'intéresser aux cas de Bayeux dans le Calvados et d'Évreux dans l'Eure. Ces deux agglomérations, distantes d'environ 140 km, présentent la caractéristique d'avoir toutes deux fait l'objet de récentes opérations archéologiques (élément en soi notable au sein d'un territoire dans lequel l'activité archéologique en milieu urbain apparaît pour le moins inégale). Ces investigations variées ont permis d'apporter - à des dossiers documentaires relativement anciens et lacunaires - des éléments nouveaux sur les occupations de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge. Malgré des spécificités propres à chacune de ces villes, notamment en termes de dynamiques de recherche, il est apparu opportun de présenter ces faits nouveaux et de proposer un état des connaissances sur l'organisation interne, l'occupation et l'évolution de Bayeux et d'Évreux au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge.

Bayeux *Augustodurum* est au Haut-Empire le chef-lieu de la cité des Baïocasses au sein de la province de Gaule lyonnaise (DELACAMPAGNE, PAILLARD 1992). En l'état, la ville semble correspondre à une création *ex nihilo* du pouvoir romain au début du I^{er} s. de n.è., couvrant autour du II^e s. une superficie estimée à une cinquantaine d'hectares. L'organisation de cet espace est mal connue faute d'axes viaires et parcellaires attestés par l'archéologie. Les quelques mentions anciennes et découvertes récentes attestent néanmoins de l'existence d'ensembles riches et bien conservés correspondant à une ville de taille modeste, à l'image du territoire administré par cette petite cité du nord-ouest de la Gaule. Pendant l'Antiquité tardive, *Augustodurum* prit le nom de *Civitas Baiocassium* (*Notitia Galliarum*) et devint une cité de la province de Lyonnaise seconde. Elle se dote d'une enceinte doublée d'un fossé qui enclot une surface de 16 ha et semble marquer l'essentiel de l'extension de l'agglomération tardo-antique (SCHÜTZ *et al.* 2013). La *Notitia Dignitatum* mentionne d'autre part la présence d'un préfet des Lètes Bataves, troupes originaires de l'Est du Rhin, en cantonnement dans la région, attestant le rôle administratif et militaire de la ville. Avec la perte de statut de capitale de sa voisine *Aregenua* Vieux, vraisemblablement vers la fin du III^e s., Bayeux devient le chef-lieu des cités des Baïocasses et des Viducasses (GAUTHIER, FIXOT 1996, p. 37-48). La ville poursuit son développement en devenant siège épiscopal au premier Moyen Âge avec l'installation vraisemblable d'un groupe cathédral à proximité de l'angle sud-est du *castrum*, tandis que s'étend hors les murs un *suburbium* comportant des églises de cimetière (Saint-Exupère, Saint-Vigor, Saint-Loup) et des oratoires de route (Saint-Martin-des-Entrées, Saint-Germain-de-la-Lieue). Elle accueille probablement une implantation saxonne dont la présence dans le Bessin est attestée (Grégoire de Tours, *H.F.*, V, XXVI et X, IX). Au-delà de découvertes ponctuelles de structures artisanales (fours de potiers, four à chaux), de niveaux de circulation (Jardin Saint-Yves et Hôtel du Doyen) ou de bâtiments (chevet de la cathédrale), les principales données récentes proviennent d'abord de la relecture des résultats d'une fouille des années 1980 menée à l'emplacement d'un ensemble thermal gallo-romain au 12 rue Laitière (DELACAMPAGNE 1997 ; SCHÜTZ. *et al.* 2014 ; SCHÜTZ 2015). Le site était initialement considéré comme abandonné après sa destruction par un incendie à la fin du III^e s. La reprise entre 2012 et 2014 des données stratigraphiques de la fouille, l'étude des quelques 500 monnaies découvertes sur le site et celle du mobilier céramique, ont permis d'attester son occupation pendant toute l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge.

La fouille programmée en 2010 au 10 rue Franche a permis d'identifier la place du *forum* de la ville réoccupée

¹ Archéologue, Conseil départemental du Calvados - Chercheur associé UMR 6273 Centre Michel de Boüard CRAHAM.

² Archéologue, Conseil départemental de l'Eure - Chercheur associé UMR 7041 ArScAn.

³ Géoarchéologue, Conseil départemental d'Eure-et-Loir - Chercheur associé UMR 7041 ArScAn.

⁴ Responsable du service de numismatique, Université de Caen Normandie, UMR 6273 Centre Michel de Boüard CRAHAM.

⁵ Céramologue, INRAP - Chercheur associé Université Lille 3, Charles de Gaulle, Halma-Ipel, UMR 8164.

⁶ Archéologue contractuel, Conseil départemental du Calvados.

après le Haut-Empire par divers fonds de cabanes, silos et autres structures en creux (SCHÜTZ 2011 ; SCHÜTZ *et al.* 2012). Ce changement de destination de l'ancien *forum* est également caractérisé par la présence d'un ensemble stratifié de terres noires sur une épaisseur d'environ 50 cm qui a fait l'objet d'analyses micromorphologiques et physico-chimiques (fig. 1).

À l'instar de cette dernière approche mise en œuvre à Bayeux, c'est également, et essentiellement, par l'intermédiaire de l'analyse d'ensembles de terres noires que la connaissance d'Évreux - *Mediolanum Aulercorum* pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge a progressé ces dernières années. La ville, chef-lieu des Aulerques Eburovices, couvrait au II^e s. une surface estimée à environ 60 ha (WECH 2017 ; CLIQUET 1993). À la fin du III^e s., la construction d'une enceinte délimite un *castrum* d'environ 8 ha à l'intérieur duquel, pense-t-on, se concentre une population réduite (FOLLAIN E. 2005). La ville de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge demeure cependant encore méconnue, tant dans ses formes que dans son extension ou dans la nature des occupations qu'elle regroupe. En effet, bien que des découvertes exceptionnelles pour la période aient été faites à la fin du XX^e s., notamment la mise au jour de bâtiments sur solin de bois, et de limites parcellaires datés des IV^e-VI^e s. (GERBER F., GERBER F. 1998), rares sont les découvertes qui permettent d'en appréhender la nature et l'organisation précises. Les observations archéologiques réalisées depuis plusieurs décennies ne mentionnent en effet que très rarement la présence d'occupations de ces époques. En revanche, des terres noires sont régulièrement mises au jour (14 opérations archéologiques depuis 1980) dans l'espace du *castrum* et, plus rarement, dans certains secteurs *extra-muros*. Les terres noires semblent renfermer l'essentiel des vestiges de l'Évreux du début du Moyen Âge, et sont désormais l'objet d'analyses systématiques. De récentes opérations d'archéologie préventive, menées à plusieurs endroits de la ville par la Mission archéologique départementale de l'Eure, ont ainsi offert la possibilité, pour la première fois, d'examiner plus en détail ces terres noires. Pour ce faire, une approche géoarchéologique, couplant des observations micro-morphologiques à des analyses physico-chimiques, a été mise en œuvre. Les résultats obtenus sont encore peu nombreux à l'échelle de la ville, et ne permettent pas, loin s'en faut, d'en dresser un portrait précis aux périodes qui nous intéressent. Cependant, pour la première fois, ils offrent la possibilité de caractériser précisément la nature de certaines de ces occupations, et illustrent, si besoin en était, la grande variété des réalités sous-jacentes à l'appellation de « terres noires ». En effet, si des zones de rejets peu fréquentées ont été identifiées hors les murs, ce sont des espaces de circulations qui ont été révélés au cœur de la cité, au pied de la cathédrale (BORDERIE à paraître).

Ainsi, au-delà des différences entre les données disponibles à Bayeux et Évreux pour l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge et au-delà du traditionnel poids documentaire représenté par leurs enceintes urbaines, l'attention portée à ces deux chefs-lieux de cités antiques de l'actuelle Normandie révèle l'évolution récente de nos connaissances à leur sujet, entre similitudes et spécificités, plus particulièrement à travers l'analyse portant sur les ensembles stratigraphiques de terres noires.

Bibliographie :

Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, V, XXVI et X, IX

BORDERIE Q. à paraître, « Évreux. Hôpital Saint-Louis – Parvis de la cathédrale. Étude géoarchéologique », dans WECH P. à paraître, *Évreux / Abords de la Cathédrale – Parvis Nord et Ouest – Rue Charles Corbeau – Carrefour de la Crosse* (Rapport de fin d'opération de fouille archéologique préventive, Mission archéologique départementale de l'Eure, Le Vieil-Évreux).

CLIQUET D. 1993, « Évreux », dans CLIQUET D., *L'Eure*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 27), p. 124-147.

DELACAMPAGNE F., PAILLARD D. 1992, « Bayeux », Tours (*Documents d'évaluation du patrimoine archéologique des villes de France*).

DELACAMPAGNE F. 1997, « Les thermes de la rue Laitière à Bayeux (Calvados). Réflexions sur la topographie antique et médiévale d'un quartier de la ville », *Revue archéologique de l'Ouest*, 14, 1997, p. 125-173.

FOLLAIN E. 2005, *Guide du rempart gallo-romain*. Évreux.

GERBER F., GERBER F. 1998, Évreux, square George Brassens, "La Médiathèque" (Document final de synthèse de fouille préventive, SRA Haute Normandie, Évreux).

GAUTHIER N., FIXOT M. 1996, *Province ecclésiastique de Rouen* (Lugdunensis secunda), Paris (*Topographie chrétienne des cités de Gaule des origines au milieu du VIII^e s., IX*), p. 37-48.

SCHÜTZ G. 2011, Bayeux (Calvados). 10 rue Franche (Rapport de fouille archéologique programmée, Service archéologie, CG 14, Caen).

SCHÜTZ G., SAUVIN C.-É., BORDERIE Q., PIOLOT A., THIESSON J., SAVARY X. 2012, *Bayeux (Calvados)* (Rapport de synthèse des études menées à la suite de la fouille du 10 rue Franche, Service archéologie, CG 14, Caen).

SCHÜTZ G., SAUVIN C.-É., BORDERIE Q., PIOLOT A., THIESSON J. 2013, « Bayeux (Calvados) de l'Antiquité au haut Moyen Âge : approche interdisciplinaire des opérations récentes en centre-ville », dans LORANS É., RODIER X. (dir.), *Archéologie de l'espace urbain*, (Actes du colloque de Tours, 2012), Tours (Presses Universitaires François Rabelais / CTHS, Collection Perspectives Villes et Territoires), p. 93-107.

SCHÜTZ G. (dir.), GUIHARD P.-M., LACROIX A., MATHELART P., SAUVIN C.-É. 2014, *Bayeux (Calvados). 12 rue Laitière* (Rapport d'étude documentaire, Service archéologie, CG 14, Caen).

SCHÜTZ G. 2015, (avec la collab. de SAUVIN C.-É.), « Les établissements thermaux gallo-romains de Bayeux *Augustodurum* (Calvados, Normandie) », *Aremorica*, 7, 2015, p. 37-74.

WECH P. 2017, *Évreux. Place Sepmanville* (Rapport de fin d'opération de diagnostic archéologique, Mission archéologique départementale de l'Eure, Le Vieil-Évreux).



Fig. 1 : Ensemble stratifié de terres noires tardo-antiques et alto-médiévales reposant sur le dallage calcaire de la place du *forum* au niveau du 10 rue Franche à Bayeux (Calvados) (Service archéologie - Département du Calvados).

Les Barbares dans la ville : les tombes germaniques dans le contexte funéraire urbain de l'*Illyricum* du Nord à l'époque des Grandes Migrations

Michel KAZANSKI¹

Nous allons examiner la topographie des sépultures des V^e et VI^e s. à mobilier germanique découvertes dans les nécropoles urbaines de quelques villes d'*Illyricum* du Nord, étudiées à une large échelle : *Sirmium*, *Singidunum* et *Viminacium*. Les exemples choisis montrent deux types de répartition des tombes « barbares » dans les cimetières des villes nord-illyriennes : les sépultures isolées et les cimetières à dominante germanique situés à part. On peut supposer que ces deux organisations de l'espace funéraire urbain sont liées à différentes formes d'installation des Barbares sur la frontière danubienne de l'Empire.

Sirmium, ville principale de la province de Pannonie II et siège d'un évêché, devient un sujet de confrontation entre l'Empire et les Barbares (Goths, Gépides) à l'époque des Grandes Migrations, avant la conquête définitive de la ville par les Avars en 582 (Поповић 2003). Plusieurs cimetières du V^e-VI^e s. y ont été mis au jour (fig. 1.1). On peut constater qu'à l'époque des Grandes Migrations, les nécropoles de *Sirmium* gardent leur caractère romain. Ce sont des inhumations individuelles, souvent avec des aménagements en pierre, sans mobilier ou avec un mobilier réduit, comme des peignes en os et des boucles de ceinture. Dans certains cas, leur rattachement à des édifices religieux est évident - le Mausolée octogonal, la Basilique urbaine. Dans ce contexte incontestablement romain et urbain, les tombes peu nombreuses à mobilier « barbare » sont une exception. Elles ont été mises au jour aussi bien dans les cimetières *intra muros* (*Sirmium* 3) qu'à l'extérieur des remparts (nécropole de l'Est, Mačvanska Mitrovica, cimetière autour du Mausolée octogonal). La tombe 1 du secteur V, sondage 137 de 1961, dans la nécropole de l'Est (POPOVIĆ 1987, 127-128, Abb. 8) est parmi les plus anciennes de ce groupe. Elle contient des objets de la fin du IV^e - première moitié du V^e s.

L'époque des royaumes barbares, durant laquelle la ville est occupée tour à tour par les Ostrogoths et les Gépides, est représentée par deux tombes, contenant un costume féminin de tradition germanique orientale, à deux fibules ansées portées sur les épaules. Il s'agit avant tout la tombe 1.1959 du cimetière *Sirmium* 3 (MILADINOVIĆ-RADMILOVIĆ 2011, 421), qui a livré deux grandes fibules digitées d'origine gépide, de la deuxième moitié du V^e s.

D'autre part, il faut évoquer la tombe 149 du cimetière de Mačvanska Mitrovica, *extra-muros* (ERCEGOVIĆ-PAVLOVIĆ 1980, 15, 39, pl. 18 et 31; ERCEGOVIĆ-PAVLOVIĆ 1982), qui contenait, elle aussi, deux fibules ansées, mais de types différents. L'une, ansée à pied losangique et tête carrée, est de tradition gépide. L'autre fibule, en arbalète, appartient au groupe balkanique occidental des fibules à pied attaché, datant du V^e s. tardif. La même tombe a livré une plaque-boucle à plaque losangique, caractéristique des Germains orientaux et datée de la deuxième moitié du V^e s.

Il est plus difficile d'identifier les tombes découvertes autour du Mausolée octogonal *extra-muros* (Брукнер 1995). D'une part, ces tombes ont livré un récipient et une boucle de ceinture en os, attestés dans le contexte funéraire gépide, mais d'autre part, leur mobilier réduit, essentiellement des boucles de ceinture et des peignes, est plus caractéristique de la population romaine qui était sans aucun doute restée à *Sirmium*.

Pour conclure avec le matériel de *Sirmium*, on peut dire que malgré l'histoire politique et militaire mouvementée de la ville, la présence barbare dans le contexte funéraire est minime. Le fait que ces Barbares se font enterrer dans les cimetières appartenant majoritairement à la population romaine témoigne en faveur de leur intégration dans le milieu urbain romain.

Un autre site, dont la nécropole est actuellement bien connue, est *Singidunum*, Belgrade d'aujourd'hui, qui était à l'époque une ville de la province de Mésie I. C'est un *castrum* frontalier, qui a également été disputé entre l'Empire et les Barbares. La nécropole de *Singidunum* se forme autour du *castrum* et se divise en plusieurs cimetières (fig. 1.2). Contrairement à *Sirmium*, l'élément barbare, plus précisément germanique oriental, y est très visible grâce au mobilier funéraire. Quelques tombes isolées de la fin du IV^e - première moitié du

¹ CNRS-UMR 8167.

V^e s. à mobilier barbare et à armes ont été découvertes à Singidunum II (à l'intérieur du *castrum*), III et IV (BJELAJAC, IVANIŠEVIĆ 1993 ; IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI 2002 ; IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI 2007). Par la suite, à partir du milieu du V^e s., les tombes barbares sont attestées à *Singidunum* I - Ville basse, et à *Singidunum* II - *Castrum* et ailleurs, notamment à Karaburma et à Belgrade-Ostružnica. Un cimetière entier, *Singidunum* III, est à dominante germanique orientale. Les tombes féminines contenant des fibules digitées sur les épaules et parfois de grandes plaques-boucles à plaque rectangulaire sont les plus représentées. Ces sépultures appartiennent à la deuxième moitié du V^e - première moitié du VI^e s. et ont de nombreux parallèles dans les contextes funéraires gépides et ostrogothiques (IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI 2002). Quelques tombes correspondent à une époque plus tardive, quand les Hérules s'installent dans les alentours de *Singidunum*, sous Justinien. On peut conclure que le cimetière de *Singidunum* III appartient à une communauté à part, essentiellement germanique - gothique, gépide, hérule - qui n'a pas été intégrée au milieu romain. La présence même d'une nombreuse population romaine à *Singidunum* à cette époque paraît sujette à caution.

Enfin, examinons le cas de la ville de *Viminacium* (Požarevac actuelle), qui est également une forteresse frontalière de Mésie I et qui offre un tableau similaire à celui de *Singidunum*. Ici, dans une grande nécropole de l'époque romaine et des Grandes Migrations (13 000 inhumations datables du I^{er} au VI^e s.), trois cimetières se distinguent par la présence d'une composante barbare : Burdelj (*Viminacium* I), Više grobalja (*Viminacium* II) et Lanci (*Viminacium* III) (IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI, MASTYKOVA 2006) (fig. 1.3). La plupart des tombes de *Viminacium* I et II appartiennent à peu près à la même époque - milieu du V^e - milieu du VI^e s. Des sépultures « barbares » isolées de la fin du IV^e - première moitié du V^e s. sont attestées à *Viminacium* II. À partir du milieu du V^e s., un nombre important de sépultures avec un mobilier typique des Germains orientaux (Goths, Gépides etc.) apparaît dans les cimetières de *Viminacium* I - Burdelj et de *Viminacium* II - Više grobalja – secteur sud-est. Durant la première moitié du VI^e s., le caractère des tombes « barbares » de *Viminacium* change - le mobilier de tradition germanique orientale disparaît progressivement au profit de celui plus proche des Germains occidentaux. On peut expliquer ce phénomène par l'arrivée des Hérules, venant de pays nord-danubien où ils ont été pendant longtemps en contact avec des Germains occidentaux - les Thuringiens et les Lombards. Ainsi, la nécropole de *Viminacium* II - Više grobalja – secteur nord-ouest, peut être attribuée à des fédérés chargés de la défense des frontières de l'Empire sous Justinien I^{er} (IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI 2014). Le fait que les Germains de *Viminacium* aient leurs cimetières à part signifie qu'ils n'étaient pas pleinement intégrés dans la communauté romaine de *Viminacium*.

Le troisième site - Lanci - est lié à une forteresse byzantine (site de Svetinja), datée des années 570-580 (ПОПОВИЋ М. 1988, p. 34-35). Ce petit cimetière a livré seulement 27 tombes, dont une seule contient des armes et une garniture de ceinture « à la barbare ». Il est très probable que, dans le milieu hétérogène militaire de l'armée byzantine de l'époque post-justinienne, les coutumes funéraires « barbares » commencent à s'effacer.

On peut supposer que la séparation des cimetières à *Singidunum* et à *Viminacium* a la même raison - les Barbares installés représentent avant tout une force militaire frontalière, donc une structure sociale à part et formaient peut-être même la majorité de la population de ces villes de garnisons, contrairement à *Sirmium*, où la population romaine est toujours très visible grâce aux données archéologiques et très probablement majoritaire.

Bibliographie :

BJELAJAC LJ., IVANIŠEVIĆ V. 1993, « Les témoignages archéologiques des Grandes Invasions à *Singidunum* », *Старинар*, 42, p. 123-139.

ERCEGOVIĆ-PAVLOVIĆ S. 1980, *Les nécropoles romaines et médiévales de Mačvanska Mitrovica (Sirmium XII)*, Belgrade.

ERCEGOVIĆ-PAVLOVIĆ S. 1982, « An Eastern Germanic Grave from Mačvanska Mitrovica », dans DUVAL N., OCHSENSCHLAGER E.L., POPOVIĆ V. (dir.), *Sirmium IV*, Belgrade, Arheološki Institut, p. 19-27.

IVANIŠEVIĆ V., KAZANSKI M. 2002, « La nécropole de l'époque des Grandes Migrations à *Singidunum* », dans *Singidunum*, 3, p. 101-157.

IVANIŠEVIĆ V., KAZANSKI M. 2007, « Nouvelle nécropole des Grandes Migrations de *Singidunum* », *Старинар*, 58, p. 117-139.

IVANIŠEVIĆ V., KAZANSKI M. 2014, « Illyricum du Nord et les Barbares à l'époque des Grandes Migrations », *Старинар*, 64, p. 131-160.

IVANIŠEVIĆ V., KAZANSKI M., MASTYKOVA A. 2006, *Les nécropoles de Viminacium à l'époque des Grandes Migrations*, Paris.

MILADINOVIĆ-RADMILOVIĆ N. 2011, *Sirmium. Necropolis*, Beograd - Sremska Mitrovica.

POPOVIĆ V. 1987, « Die süddanubischen Provinzen in der Spätantike vom Ende des 4. bis zur Mitte des 5. Jahrhunderts », dans HÄNSEL B. (Hrsg.), *Die Völker Südeuropas im 6. bis 8. Jharhunderts*, Berlin-München, p. 95-140.

Брукнер О. 1995, « Маузолеј-октоagonalна грађевина (23) », dans Вапа З., *Археолошка истраживања дуж аутопута кроз Срем*, Нови Сад, с. 175-180.

Поповић В. 2003, *Sirmium. Град царева и мученика*, Сремска Митровица.

Поповић М. 1988, « Светиња, нови подаци о рановизантијском Виминацијуму », *Старинар*, 38, с. 1-35.

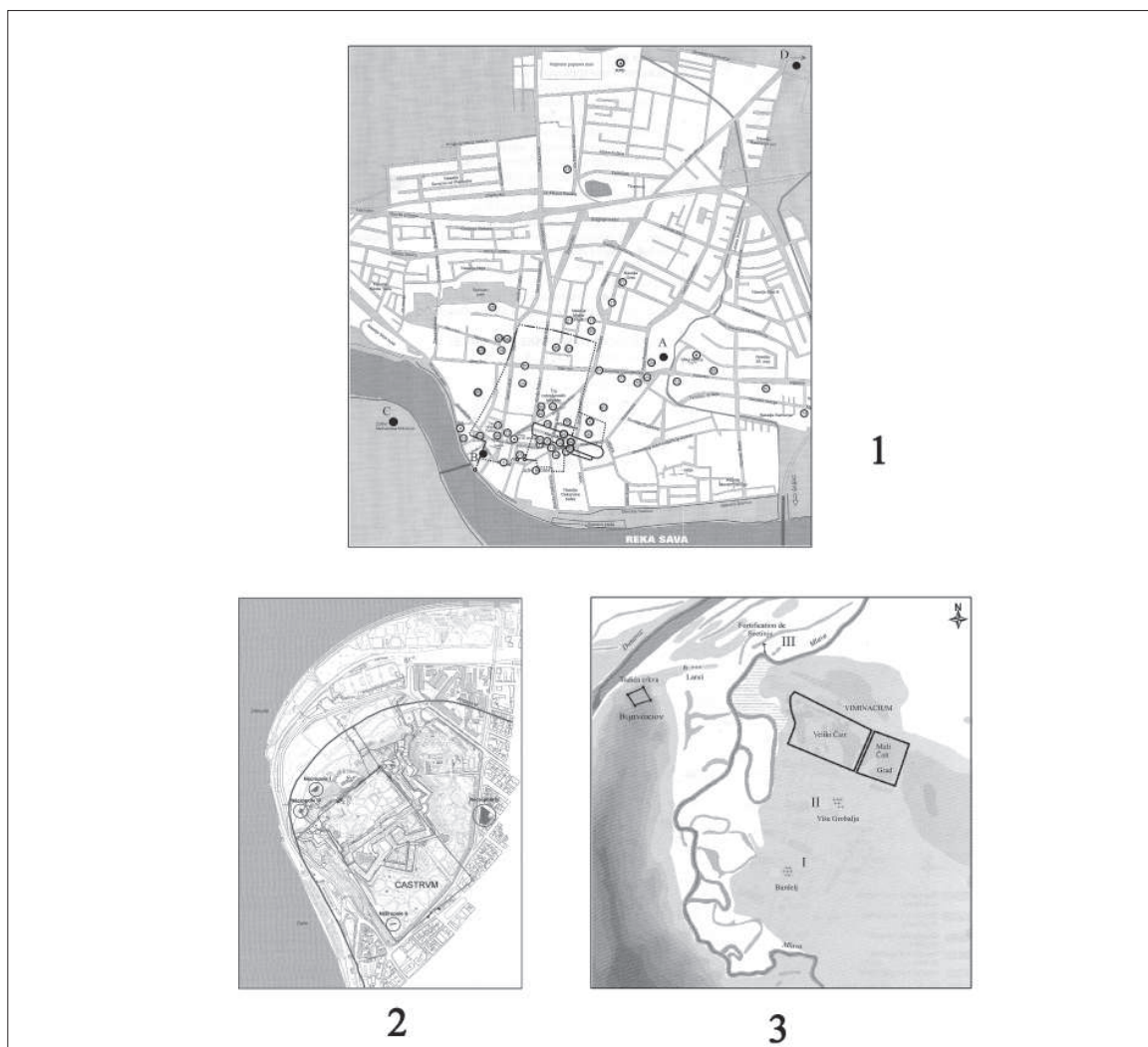


Fig. 1 : Les plans des nécropoles de *Sirmium*, de *Singidunum* et de *Viminacium*.

1. *Sirmium*. A : nécropole de l'Est, sondage V ; B : *Sirmium* 3 ; C : Mačvanska Mitrovica ; D : cimetière du Mausolée octogonal. D'après MILADINOVIĆ-RADMILOVIĆ 2011, Karta 1.

2. *Singidunum*. D'après IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI 2007, fig. 1.

3. *Viminacium*. I : *Viminacium* - Burdelj ; II : *Viminacium* - Više grobalja ; III : *Viminacium* - Lanci. D'après IVANIŠEVIĆ, KAZANSKI, MASTYKOVA 2006, fig. 1.

D'*Odomagus* à Château-Thierry

Sébastien ZIEGLER¹ et François BLARY²

Grâce aux études archéologiques et historiques menées depuis 30 ans à Château-Thierry, les origines de la ville médiévale et son passé antique ont été largement précisés. Les fouilles récentes, tant sur la ville médiévale que sur l'emplacement de l'ancien *vicus*, montrent comment s'articule la renaissance de la ville après l'apparent abandon du *vicus* au début du IV^e s., autour d'un château dont l'origine remonte au IX^e s. Très récemment, la découverte en 2010 d'une nécropole et d'un habitat du IX^e-X^e s., à l'emplacement d'un quartier que l'on pensait créé au XII^e s. a permis une remise en perspective de l'ensemble des données de ces périodes.

Le *vicus* d'époque romaine est connu depuis le XIX^e s. par de nombreuses observations éparses et dans le cadre d'opérations archéologiques depuis la fin des années 1980. Il se situe sur une colline à l'ouest de la ville médiévale, là où dans les années 1960 de grands ensembles immobiliers ont été construits, détruisant sans fouilles de nombreux vestiges. Depuis 2010, quelques opérations montrent un nouvel éclairage sur ce *vicus* (ZIEGLER 2017a, ZIEGLER 2017b). Centré autour de bâtiments publics, comme un théâtre, il connaît une forte expansion au III^e s. avant de péricliter à la fin de ce siècle et au début du suivant. Il est situé au croisement d'un axe routier nord-sud important et de la Marne, un carrefour où devait s'effectuer des ruptures de charge. Au cœur du territoire des *Suessionnes* entre celui des *Meldi* et des *Remi*, il devait aussi constituer un chef-lieu de *pagus* qui a été identifié depuis le XIX^e s. comme celui d'*Odomagus*, devenu à la période médiévale *Otmus* puis Omois. Il se caractérise par la présence d'habitats en îlots formant des *insulae* et la présence d'au moins un monument public, un théâtre repéré au XIX^e s. et en partie fouillé en 2001 par l'Unité d'archéologie de Château-Thierry (JOUANNEAUD *et al* 2013).

Après l'abandon apparent du *vicus* à la fin du III^e s. les indices d'une continuation de ces occupations sont ténus mais néanmoins présents. C'est autour de l'ancienne église Saint-Martin que l'attention doit se porter. Détruite au XIX^e s., elle porte une titulature, courante entre le V^e et le XI^e s., dont l'ancienneté a souvent été relevée. Ici, la proximité des vestiges romains, en particulier ceux du théâtre, permettent de privilégier l'hypothèse d'une titulature ancienne. Cette église serait alors le lointain écho de la rétractation du *vicus* autour des anciens monuments publics. Ce noyau d'habitat se serait vu christianisé entre le V^e et le VII^e s. Deux autres arguments viennent appuyer cette hypothèse. Tout d'abord, la présence de sarcophages en plâtre lors de la construction d'une école primaire à l'emplacement de l'ancienne église (ASHACT 1935, p.10). Ces observations faites en 1935 ne permettent pas d'être plus précis, car elles n'ont malheureusement pas laissé de traces iconographiques. Ensuite, l'existence de monnaies du VI^e-VII^e s. portant la légende *ODOMO FIT* (PONTON d'AMECOURT 1884, p. 354) vient aussi étayer la continuation d'un habitat au haut Moyen Âge. Quatre de ces monnaies ont été découvertes en 1888 à Château-Thierry (ASHACT 1888, p. 85).

La période mérovingienne est connue à Château-Thierry, comme souvent, par une nécropole importante, découverte lors de travaux au XIX^e s. en 1862 puis en 1883 (ANDRY 1928, p. 44) au lieu-dit les Chesneaux. Le mobilier issu de ces découvertes a malheureusement, en grande partie, disparu. Pratiquement, seuls des dessins réalisés par Jean-Pierre-François Lecart permettent de caractériser cette nécropole et de la dater des VI^e-VII^e s. La difficulté est maintenant de rattacher, cette nécropole à un habitat. S'agit-il de celui supposé autour du *vicus* rétracté ou d'un autre habitat restant à identifier ? Les érudits du XIX^e s. ont construit une légende à partir de cette nécropole et d'un toponyme voisin, le Montmartel, pour faire de ce lieu un ancien palais mérovingien, possession de Charles Martel qui y aurait installé le dernier roi mérovingien Thierry IV, qui serait à l'origine du nom de la ville. Aucune source ne vient corroborer cette construction fragile. Cependant, il est vrai qu'il faut probablement chercher l'habitat associé à cette nécropole sur la butte occupée plus tard par le château médiéval.

En effet, les fouilles menées depuis la fin des années 80 sur le site du château ont révélé une occupation remontant à la fin du IV^e s. Ces vestiges évoquent un *castrum* qui perdure jusqu'au VI^e s. d'après la céramique et sur le même principe que le site de Vireux-Molhain (Ardennes) (LEMANT *et al.* 1983 ; PÉRIN, FEFFER 1987, vol I,

¹ Ville de Château-Thierry.

² Professeur, Université Libre de Bruxelles.

p. 64) (BLARY 2013, p. 117). Ces horizons anciens sont recouverts par d'importants niveaux de terres noires, datées des VII^e-VIII^e s. Bien que difficiles à lire en plan, elles attestent d'une continuité de l'occupation grâce au mobilier archéologique qu'elles contiennent.

Une nouvelle phase d'occupation du début du IX^e s., de type agricole ou pastoral, se caractérise par quelques bâtiments sur poteaux plantés et quelques ateliers excavés. L'étroitesse de la zone de fouille ne permet pas d'identifier l'ensemble de l'occupation à laquelle ces structures se rattachent. Cependant, de nombreux sites en Europe voient des installations agricoles occuper des sites anciennement fortifiés à la même période : Douai (DEMOLON et LOUIS 1982), Notre-Dame-de-Gravenchon (LE MAHO 1987). C'est plus rarement le cas sur des sites de hauteur, peut-être à Blois (JOYEUX et RUFFIER 1992) ou Portchester (Angleterre) (CUNLIFFE 1976). Ces structures agraires sont remplacées dans la seconde moitié du IX^e s. par la toute première fortification attestée sur le site. Il s'agit d'une enceinte en bois sur laquelle vient s'adosser des bâtiments. Repérée à deux endroits, cette palissade en bois montre un vrai souci de défense. Chronologiquement, elle correspond à l'arrivée sur le territoire d'Herbert I^{er}, comte de Vermandois. À la suite des chercheurs allemands Karl Ferdinand Werner (WERNER 2004, p. 185) et Helmut Schwager (SCHWAGER 1994), il est probable qu'Herbert succède à Château-Thierry, comme ailleurs, à la famille des Thierry, à laquelle il est peut-être rattaché par sa mère, afin de constituer une marche militaire au nord de Paris depuis le Vexin jusqu'au Vermandois en incluant plus au sud, le Meldois, l'Omois et donc Château-Thierry. C'est probablement dans cette famille des Thierry qu'il faut chercher celui qui donna son nom à la ville. Base arrière des comtes de Vermandois, Château-Thierry constitue un des fondements avec Meaux de ce qui, plus tard, sera le comté de Champagne (BUR 1977). Dès le début du X^e s. la pierre fait son apparition dans la forteresse avec la construction de tours carrées et d'un donjon. Ce château devient dès lors le noyau originel de ce qui deviendra une ville médiévale.

Depuis les fouilles du château, une intervention préventive, à l'ouest de la butte du château, a permis en 2010 de nuancer cette vision d'une construction urbaine autour d'un pôle unique. En effet, avant la construction d'un ensemble immobilier au nord de Saint-Crépin, principale église paroissiale de Château-Thierry, une fouille a été prescrite sur 2 000 m². Cette fouille, au-delà des résultats attendus sur l'évolution d'un quartier suburbain cité à partir du XII^e s., a permis de renouveler notre vision de l'origine de ce quartier. Scellée par une fine couche de terres noires datant principalement du XI^e s., une nécropole d'une centaine de sépultures a été découverte. Les datations ¹⁴C la situent à l'articulation des IX^e et X^e s. Les structures en creux qui l'accompagnent témoignent d'une occupation agro-pastorale remontant au VIII^e s. L'étude anthropologique et des dosages des isotopes de l'azote et du carbone ont permis de caractériser une population, connaissant des stress alimentaires et physiques. Dans une perspective régressive à partir des données du XII^e s., il est probable que cette population soit à rattacher à l'abbaye Saint-Pierre de Chézy à qui tout le quartier appartient pendant toute la période médiévale et dont les origines sont colombaniennes (PATAT 1996, p. 13-14). Il s'agit peut-être là des vestiges d'une de ces *villae* carolingiennes décrites dans les polyptiques. L'usage de cette nécropole est court, pratiquement aucun recoupement n'a été observé. Cela peut s'expliquer par un déplacement mais aussi par les troubles entre 933 et 936 entre Herbert II et le roi Raoul de Bourgogne qui occasionnèrent plusieurs sièges de la forteresse voisine.

Il reste que cette population a vu se construire les premières fortifications du château et constitue un autre noyau de peuplement à l'origine de la ville. Ce noyau va perdurer autour de son église à tel point qu'elle sera au XII^e s. la principale église paroissiale de l'ensemble de la ville, pourtant située à l'extérieur de l'enceinte urbaine. Cette anomalie topographique s'explique maintenant que ses origines altomédiévales ont été découvertes.

Bibliographie :

ANONYME, « Renseignements sur les monnaies mérovingiennes actuellement connues et ayant rapport au département de l'Aisne », *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Château-Thierry*, 1888, p. 85.

ANONYME, « Comptes-rendus de séance », *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Château-Thierry*, 1934-1935-1936, p. 10.

ANDRY A. 1928, « Contribution à l'histoire de Château-Thierry. Château-Thierry des origines à l'an 943 apr. J.-C. », *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Château-Thierry*, 1928-1929, p. 44.

BLARY F. 2013, « Origines et développements d'une cité médiévale, Château-Thierry », Amiens, (*Revue archéologique de Picardie*, n° spécial 29), p. 117.

- BUR M. 1977, *La formation du comté de Champagne (v. 950-v. 1150)*, Nancy.
- CUNLIFFE B. 1976, « Excavations at Portchester Castle, vol. II : Saxon », *Society of Antiquaries of London*, vol. 33, 352 p.
- JOYEUX P. et RUFFIER O. 1992, *Archéologie urbaine à Blois (1991-1992)*. (Plaquette de la DRAC Centre et Ville de Blois).
- JOUANNETAUD M. et al. 2013, *Château-Thierry (Aisne), 31 bis, rue Jules Maciet*. (Rapport de fouille de sauvetage).
- LE MAHO J. 1987, « Notre-Dame-de-Gravenchon », *Chroniques de fouilles médiévales, Archéologie médiévale*, XVII, 1987, p. 247-250.
- LEMANT J.-P. et al. 1985, *Le cimetière et la fortification du Bas-Empire de Vireux Molhain*, dép. Ardennes, Bonn, 1985, 134 p. (*Monographien, Römisch-Germanisches Zentralmuseum*, 7).
- PATAT C. 1996, *Le bourg ecclésiastique, l'abbaye Saint-Pierre de Chézy-sur-Marne et son domaine du XII^e au XVIII^e siècle*, 2 vol., (Mémoire de maîtrise, université Paris I Panthéon-Sorbonne) vol. 1, p. 13-14.
- PÉRIN P., FEFFER L.-C. 1987, *Les Francs, t. I, à la conquête de la Gaule*, Paris, 1987, p. 64.
- PONTON d'AMECOURT G. de 1884, « Séance du 25 juillet », *Bulletin de l'académie des inscriptions et belles lettres*, 1884, p. 384.
- SCHWAGER H. 1994, *Graf Heribert II. Von Soissons, Omois, Meaux, Madrie, sowie Vermandois (900/06-943) und die Francia (Nord-Frankreich) in der 1. Hälfte des 10. Jahrhunderts*, 1994, 482 p.
- WERNER K.-F. 2004, *Enquêtes sur les premiers temps du principat français (IX^e-X^e siècles)*, p. 185.
- ZIEGLER S. (dir.) 2017, *Château-Thierry (Aisne), Avenue des Vaucrises*. (Rapport de diagnostic).
- ZIEGLER S. (dir.) 2017, *Château-Thierry (Aisne) La Rotonde*. (Rapport de sondage).

Blois du IV^e au X^e s. : premiers éléments de synthèse urbaine

Viviane AUBOURG¹, Didier JOSSET²

Les opérations d'archéologie préventive réalisées à Blois (Loir-et-Cher) depuis 1991 ont permis de mettre au jour suffisamment de témoignages matériels pour proposer une nouvelle synthèse de l'évolution urbaine durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Avec l'aide des données textuelles, des découvertes fortuites dites anciennes et des opérations d'archéologie programmée, ces éléments documentaires permettent de suivre la lente métamorphose de l'agglomération secondaire antique jusqu'à l'émergence de la ville médiévale aux IX^e-X^e s. Une quinzaine de points d'observation archéologique documentent directement la période étudiée. Ceux-ci sont néanmoins extrêmement mal répartis, laissant des surfaces considérables de la ville actuelle à l'écart de cette synthèse.

Les questions de l'évolution de la topographie et des fonctions urbaines, de la transformation du réseau viaire, des rythmes du développement de la ville du IV^e s. au X^e s. peuvent néanmoins être posées à la lumière d'une matérialité originale : en premier lieu révélée par les terres noires, mais aussi les témoignages d'occupations préservés (habitat et funéraire), la présence antique jusqu'aux réaffectations probables de constructions romaines et naturellement le mobilier.

L'omniprésence des terres noires dont l'épaisseur des séquences varie considérablement ont été observées dans à peu près tous les secteurs de la ville post-antique, à l'exception naturellement des vides documentaires. Associé à ces formations, le mobilier est inégalement dispersé. Pour l'essentiel, il s'agit de céramique décontextualisée dont la typo-chronologie est souvent lacunaire ; mais aussi des monnaies et enfin quelques objets métalliques pour lesquels la chronologie est bien établie. Quant aux aménagements et séquences d'occupation conservés, bien datés et/ou stratigraphiquement bien calés, quasi inexistantes pour l'Antiquité tardive, ils sont de plus en plus courants à partir du VII^e s. et nombreux aux IX^e et X^e s. Cela semble aller de pair avec d'évidents changements dans les modes d'occupations, quoiqu'encore souvent difficiles à décrypter. On le constate notamment par le creusement récurrent des silos et autres grandes excavations ; phénomène balbutiant aux VII^e et VIII^e s., il devient omniprésent à partir du IX^e s.

Fort de ces éléments originaux, on peut retracer le scénario d'évolution urbaine suivant, en commençant par le bref exposé de l'antécédent du Haut-Empire.

1. L'agglomération secondaire antique : une question d'héritage

La ville est vraisemblablement créée sous le règne d'Auguste. Le développement et l'occupation de l'espace urbanisé sont bien documentés pour les I^{er} et II^e s. ap. J.-C. sur les deux rives que relie un pont. L'agglomération antique est aujourd'hui identifiée sur une superficie de près de 30 hectares. Une trame urbaine commence à se dégager dans la plaine alluviale, en particulier en rive droite au sud-ouest de la ville et en rive gauche. L'expansion, la forme et la densité des secteurs habités sont très inégalement connues, bien que l'on devine des différences dans l'agglomération. Il est ainsi possible d'évoquer l'existence de quartiers aux fonctions urbaines affirmées (résidentielle, artisanale et éventuellement publique).

2. La ville indistincte (III^e-VIII^e s.)

Depuis 330 ap. J.-C. environ et la création de la *Civitas Aurelianorum*, la cité des Carnutes est amputée d'une partie de son territoire ligérien. Cette transformation notable place le Blésois dans une situation de confins méridional de la *Civitas Carnutorum*. Aux siècles suivants, l'unité territoriale administrée par Blois est un des sept *pagi* de cette *Civitas*.

¹ SRA Centre-Val de Loire, UMR 7324 CITERES-LAT.

² Inrap, UMR 7324 CITERES-LAT.

Dans les faits – archéologiques – c’est à la charnière des II^e et III^e s. que ce produit un important changement. Les preuves d’occupations sont bien moins nombreuses et globalement plus imprécises, tant du point de vue chronologique que de celui de leurs interprétations fonctionnelles. Il s’agit surtout de vestiges d’occupations non structurés et souvent en position résiduelle pour les III^e et IV^e s. On note toutefois que la nature de la stratification observée pour ces deux siècles, et ceux qui suivent, s’apparentent bien aux terres noires urbaines, ce qui révèle des processus de formations spécifiques et complexes. Alors que Blois semble connaître une baisse d’activité régulière jusqu’aux V^e-VI^e s., si l’on se fie aux seules données quantitatives du mobilier, cette époque coïncide avec les premières mentions de la ville : *castrum blesene* ou *castellum blesense* par Grégoire de Tours. Les découvertes de *tremisses* en or légendées *Bleso castro* attestent aussi la présence d’un atelier monétaire mérovingien.

L’entité topographique la mieux documentée pour toute la période considérée est le promontoire qui surplombe la ville. De rares vestiges matériels (surtout de la vaisselle en céramique) conduisent à y envisager une implantation stable, mais mal caractérisée, à partir du V^e et de la première moitié du VI^e s. Cela se rapporte certainement à un habitat à partir duquel on suppose une relative continuité d’occupation avec le développement du *castrum* des vicomtes de Blois au VII^e-VIII^e s.

Entre le III^e et la fin du VII^e s., l’habitat et les activités qui se développent certainement le long du fleuve sont établis selon des procédés et des modes de construction qui nous échappent pour la plupart. L’organisation du parcellaire ne peut être discutée faute d’informations.

La mise en place de la topographie chrétienne est perçue par la fouille de rares ensembles funéraires, quelques sépultures isolées et par les mentions de sanctuaires chrétiens. La sépulture fouillée la plus ancienne selon des mesures du ¹⁴C concerne un individu inhumé sur le plateau entre le début du V^e et la fin du VII^e s. De leur côté, les mentions historiques n’aboutissent qu’à des conjectures qui au mieux conduisent à entrevoir la création sur la rive droite du fleuve d’un monastère dédié à la Vierge à la fin du VII^e s. (abbaye Notre-Dame de Bourgmoyen) et d’un autre sanctuaire dédié à saint Pierre (future église Saint-Solenne) sur le plateau à la période dite mérovingienne. L’identification de sarcophages en quatre lieux de la ville, sans aucun critère stylistique et de datation connus, ajoute à l’incertitude sur la reconnaissance de plusieurs autres espaces funéraires en rive droite, sur le plateau et dans l’étroite plaine alluviale.

S’ils ne confirment pas ces mentions, les vestiges archéologiques attestent les très nettes évolutions topographiques et fonctionnelles qui touchent les lieux où ces édifices religieux sont supposés être implantés. On y perçoit, soit un environnement à l’évidence christianisé du fait de la présence des lieux d’inhumations au contact des secteurs habités, soit une zone dont le degré d’occupation avéré est déterminé par la présence des terres noires, d’aménagements divers et de mobilier. Dans le même temps, se confirme la mise en place d’un ou deux pôles d’occupation inédits sur le plateau.

3. Émergence de la ville médiévale (IX^e-X^e s.)

C’est dans le courant des VIII^e et IX^e s. que l’on place l’ascension notable des vicomtes et comtes de Blois, laquelle se traduit par le fort développement de la résidence seigneuriale. Le *castrum* devient alors un pôle d’activité très actif aux IX^e et X^e s.

De nouveaux lieux de culte chrétiens apparaissent dans le paysage urbain. Près du fleuve en rive droite, il s’agit de l’église Saint-Lubin, et plus hypothétique, de l’église Saint-Gervais. L’abbaye de Saint-Lomer serait fondée par les moines de Saint-Calais en 924. Dans la plaine alluviale en rive gauche, l’église Saint-Saturnin pourrait avoir été édifiée avant le XI^e s. Aux IX^e et X^e s., la puissance ecclésiastique se révèle donc au travers de son omniprésence dans l’agglomération. Les abbayes de Bourgmoyen et de Saint-Lomer occupent des emprises considérables dans la ville et le long du fleuve.

Pour cette époque, la ville est donc principalement perçue au travers de ces entités liées aux pouvoirs laïcs et ecclésiastiques. Le développement des établissements chrétiens dans la ville conduit aussi à reconnaître une distribution polynucléaire de la structure urbaine, interprétation à l’évidence forcée par la nature des sources, tant textuelles que matérielles. L’accroissement des structures et témoignages archéologiques d’occupations à vocation domestique, agro-pastorale et artisanale dans la ville n’en demeure pas moins notable, bien que leur caractère urbain soit parfois difficile à prouver. De plus, il est bien souvent impossible de démontrer leur entière disjonction vis-à-vis des entités précédemment citées.

Bibliographie :

AUBOURG V., JOSSET D. 2016, « Blois (Loir-et-Cher) », dans *Agglomérations secondaires antiques en région Centre-Val de Loire*, Tours (*Revue Archéologiques du Centre de la France*, supplément n° 63), p. 318-328.

COSPÉREC A. 1994, *Blois, la forme d'une ville*, Paris. (*Service de l'Inventaire de la région Centre*, coll. *Cahiers du Patrimoine*, 35).

JOSSET D., AUBOURG V., COUVIN F., RIQUIER S. 2004, « Topographie et constitution de l'espace urbain à Blois (Loir-et-Cher) de La Tène finale à l'an mil apport des recherches archéologiques préventives depuis 1990 », dans MAZZOCHI G. (éd.), *Approche archéologique de l'environnement et de l'aménagement du territoire ligérien*, (Actes du colloque d'Orléans, 2002), Neuville-aux-Bois / Orléans (Fédération Archéologique du Loiret / Etudes Ligériennes), p. 199-234.

Les origines antiques et alto-médiévales de deux villes bourbonnaises, Souvigny et Montluçon, à la lumière des fouilles archéologiques de 2009-2012

Sophie LIEGARD¹ et Alain FOURVEL¹

Situé aux confins du Berry, de l'Auvergne et de la Bourgogne, le Bourbonnais se forme progressivement à partir des X^e et XI^e s. Si la généalogie de la famille des Bourbons est assez bien connue, elle ne remonte néanmoins pas au-delà du X^e s. Le plus ancien représentant connu de cette lignée est un certain Aymard. En 915 ou 920, il donne à Cluny sa *villa* de Souvigny qui compte déjà une église dédiée à Saint-Pierre. Mais les textes sont muets sur l'origine de cette agglomération qui va devenir, au fil des siècles, l'un des principaux lieux de résidence des Bourbons. De 2009 à 2012, quatre campagnes de fouille archéologique préventive ont précédé et accompagné le réaménagement de ce centre bourg permettant d'appréhender près d'un hectare de son sous-sol.

De longue date, l'origine antique de Souvigny était suspectée, mais jusqu'à peu, les preuves archéologiques manquaient. La découverte de vestiges essentiellement mobiliers témoigne d'une fréquentation régulière du centre bourg depuis l'époque augustéenne. Toutefois, en l'état actuel des connaissances, ce secteur ne semble pas avoir été bâti avant le milieu du VI^e s. La reconnaissance d'un alignement de trois poteaux de bois appartenant à une palissade ou à un bâtiment confirme la présence de structures bâties sur le site dès l'époque mérovingienne. Mais ces seuls vestiges apportent assez peu d'information sur l'occupation de cette période qui reste méconnue.

La présence de céramique mérovingienne résiduelle dans les niveaux postérieurs pourrait inviter à considérer qu'il s'agit d'une occupation essentiellement domestique, mais la découverte d'une dizaine de sarcophages mérovingiens, remployés entre le IX^e et le XIII^e s., semble témoigner de la proximité d'un lieu d'inhumation, des VI^e et/ou VII^e s., d'où proviennent ces éléments. L'origine du centre actuel de Souvigny pourrait donc découler de l'implantation d'un habitat mérovingien (*villa* ?) dans l'environnement duquel devait se trouver au moins une nécropole, voire peut-être aussi un lieu de culte. Les données à notre disposition ne permettent pas aujourd'hui de confirmer cette hypothèse qui témoignerait d'un mode évolutif trouvant des parallèles avec quelques autres sites régionaux.

Quoi qu'il en soit, à partir de cette période, le bourg va se développer précisément dans ce secteur, comme en témoignent les vestiges carolingiens mis au jour, ces derniers pouvant être mis en relation avec la *villa* mentionnée par les textes. Ceux-ci comprennent des structures fossoyées, des constructions sur poteaux de bois, sur solins maçonnés, ainsi qu'un probable four domestique. Un bâtiment de cette époque, édifié sur poteaux de bois, est relativement singulier. De moins de 5 m de large, celui-ci renfermait plusieurs grandes soles foyères - dont les diamètres variaient de 1 à 1,30 m - aménagées directement sur les sols en terre successifs de la construction. Il est probable que cet espace ait été destiné à la préparation de repas, autrement dit qu'il s'agissait d'une cuisine, hypothèse non démentie par le mobilier mis au jour et par les résultats des analyses palynologiques, carpologiques et archéozoologiques conduites sur les vestiges en question.

L'établissement carolingien se trouvant dans le cœur de l'agglomération actuelle, son étude en est d'autant plus délicate. Néanmoins, les investigations liées à la réfection des réseaux permettent d'estimer qu'il occupait une surface minimale d'environ 1 ha. Au moins vers l'ouest, il était délimité par un large fossé dont l'aménagement pourrait avoir tiré profit de la préexistence d'un paléo-chenal. Durant les siècles qui vont suivre, cette limite va être plusieurs fois repoussée vers l'ouest pour permettre l'agrandissement de l'agglomération ; les enceintes successives se présentant sous la forme de fossés, d'une palissade associée à une maçonnerie et enfin, d'un rempart bâti.

Bien que l'existence de la *villa* d'Aymard soit connue de longue date, bien souvent, le développement de Souvigny est présenté comme étroitement lié à l'implantation du prieuré clunisien dans le courant du X^e siècle. Il est bien évident que la présence de cette communauté monastique a joué un rôle essentiel dans l'histoire de ce site, mais les origines de cette ville médiévale sont à rechercher bien avant, dans le courant du haut Moyen Âge,

¹ Service archéologie préventive du département de l'Eure-et-Loir.

et semblent davantage être liées au pouvoir laïc qu'à celui de l'église. L'implantation d'un habitat aristocratique pourrait bien avoir favorisé le développement de cette agglomération qui restera pendant plusieurs siècles, un des lieux de résidence de la famille des Bourbons, ainsi que leur nécropole familiale.

Montluçon, à quelques 50 km au sud-ouest de Souvigny, est une ville médiévale dont l'histoire est aussi étroitement liée à cette dynastie, le château de Montluçon étant également une de leurs principales demeures. Mais contrairement à Souvigny, les Bourbons ne semblent pas posséder le site avant le début du XIII^e s., date à laquelle il leur est donné par Philippe-Auguste. Antérieurement, il existe bien un château, comme le confirme un acte du milieu du XI^e s., mais on ne dispose pas d'information sur les seigneurs qui occupaient ce lieu avant le XII^e s.

Jusqu'à peu, les découvertes archéologiques réalisées sur ce site ne permettaient pas de faire remonter son origine au-delà de l'an mil. Une évaluation conduite en 2000 sur l'esplanade du château a bien révélé la présence d'une occupation d'époque carolingienne, mais cette dernière a été observée trop ponctuellement pour qu'il soit possible d'en préciser la nature exacte. La fouille préventive réalisée en 2010, à moins de 100 m au nord-est du château, sur le site du prieuré Notre-Dame a permis d'apporter de nouvelles données.

L'étude des constructions du bas Moyen Âge et de l'époque moderne a entraîné la découverte de fragments de parois de sarcophages mérovingiens remployés. Contrairement à Souvigny, les remplois ne se font pas en contexte funéraire, mais dans des maçonneries. Néanmoins, la présence de ces blocs témoigne de la probable proximité d'une nécropole mérovingienne. En 1972, des sarcophages auraient été observés autour de l'église Saint-Pierre, située à moins de 100 m au nord-ouest de Notre-Dame. Il semble donc possible qu'un lieu d'inhumation d'époque mérovingienne ait existé dans le centre ancien de Montluçon et qu'il faille donc faire remonter les origines du site à cette période. Mais contrairement à Souvigny, les indices en faveur de cette hypothèse sont ici très fragiles.

Si l'église Notre-Dame et le cimetière qui l'environnait ne semblent pas être antérieurs au début du XI^e s., les abords nord-est de l'ensemble ecclésial ont livré des vestiges plus anciens. Ce secteur se trouve en bordure d'une rupture de pente naturelle qui délimite une zone propice à l'implantation humaine. Dans ce secteur, une quinzaine de trous de poteau a été mise au jour. Les quatre plus gros creusements forment un alignement d'au moins 17 m de long qui, du fait de ses dimensions, ne semble pas être en relation avec un bâtiment, mais plutôt avec une palissade monumentale longeant la rupture de pente. Le mobilier recueilli dans ces structures étant indigent et peu caractéristique, deux prélèvements de charbons de bois ont été analysés et ont permis d'attribuer ces vestiges à la période carolingienne.

La présence de ces structures n'est pas surprenante, mais ce qu'il l'est davantage, c'est la nature de l'ouvrage auquel elles appartiennent. En effet, la topographie de l'esplanade du château offre un site qui se prête facilement à une occupation fortifiée et la découverte en 2000 de niveaux carolingiens indique que ce promontoire a bien dû être le siège d'un habitat, probablement privilégié, avant le XI^e s. Le secteur Notre-Dame, en contrebas, occupe une sorte de crête, dominant la vallée du Cher, qui constitue un des accès au site castral par le nord-est. La découverte de cette probable palissade indique donc que les abords du promontoire ont été fortifiés dès la fin du IX^e ou le début du X^e s. Cet aménagement pourrait avoir permis de protéger l'accès nord-est au site castral en délimitant une zone où a pu se développer une agglomération à l'abri d'une enceinte palissadée.

La surface limitée de la fouille de 2010 et les perturbations liées aux aménagements postérieurs ne permettent pas de se rendre véritablement compte de la nature des occupations qui se sont développées sur le site entre le IX^e et le XI^e s. Néanmoins, des lambeaux d'un niveau en lien avec un atelier métallurgique ont pu être datés de la fin du X^e ou du début du XI^e s. Ceux-ci pourraient témoigner de la vocation artisanale de ce quartier, avant que celui-ci ne soit investi par l'église Notre-Dame et son cimetière. Même si ces observations restent ponctuelles, elles invitent à considérer que la ville de Montluçon pourrait trouver son origine dans le courant de l'époque carolingienne avec la mise en place d'une enceinte palissadée protégeant un secteur où a pu se développer les premières occupations urbaines en contrebas du site castral installé sur le promontoire.

Les fouilles conduites à Souvigny et Montluçon de 2009 à 2012 attestent l'intérêt que revêt ce type d'opérations préventives qui fournissent souvent des informations inédites et inattendues. Ces interventions ont livré des données qui renouvellent largement les connaissances sur la formation et les caractéristiques de ces centres anciens, abritant un substrat antique, mais dont le développement n'intervient véritablement que dans le courant du haut Moyen Âge. Plus largement, il semble que dans l'ensemble de la région, cette période clé soit effectivement marquée par la création de nouveaux centres de peuplement, ceux-là même sur lesquels les Bourbons s'appuieront pour construire leur seigneurie.

Bibliographie :

FIOCCHI L., LIEGARD S., MOREL D. 2010, « Du monde des morts au monde des vivants : le bois et la pierre au Moyen Âge à Souvigny », *Revue d'Auvergne*, 595-596, 2010, p. 139-174.

LIEGARD S. 2016, « La terre comme dernière demeure ; les pratiques funéraires d'époque romane dans le nord de l'Auvergne », dans *La terre à l'époque romane* (Actes du 24^e colloque international d'art roman, Issoire 2014), *Revue d'Auvergne*, 619, p. 219-242.

LIEGARD S., FOURVEL A. 2011, « Chronologie de l'occupation du site de Souvigny », dans *Un siècle d'archéologie à Souvigny*, Souvigny, 2011, p. 15-28. (Catalogue d'exposition, Musée de Souvigny).

LIEGARD S., FOURVEL A. (dir.), « Un prieuré médiéval à Montluçon », dans *Carnet de fouille, l'actualité de l'archéologie dans l'Allier*, Moulins, 2011, p. 124-145. (Catalogue d'exposition, Musée de Moulins).

LIEGARD S., FOURVEL A., MOREL D. 2013, « Apport des fouilles archéologiques à la connaissance du prieuré médiéval Notre-Dame de Montluçon », *Bulletin des amis de Montluçon*, 64, 2013, p. 83-96.

De nouveaux ensembles de mobilier de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge (IV^e-VII^e s.) dans les campagnes lyonnaises

Amaury GILLES¹, Clément RAULTHERVÉ², Agata POIROT², Aline COLOMBIER-GOUGOUZIAN³, avec la collab. de Benjamin CLÉMENT³, Julien COLLOMBET², Aurélie DUCREUX⁴, Damien TOURGON⁵, Vincent RAULT

Cette communication, issue d'un travail collectif, vise à présenter plusieurs ensembles de mobilier recueillis lors de fouilles récentes et inédites réalisées en région lyonnaise. Il s'agit ici de prendre en compte la vaisselle en céramique, en verre, le petit mobilier (parure, outillage, éléments d'ameublement) et les monnaies. Ces lots, datés entre le IV^e s. et le VII^e s., viennent s'ajouter aux ensembles de référence publiés dans la monographie *Vivre à la campagne au Moyen-Âge* (FAURE-BOUCHARLAT dir. 2001), puis plus récemment dans le cadre d'un article collectif consacré aux campagnes lyonnaises durant l'Antiquité Tardive (SILVINO *et al.* 2011), ainsi qu'aux études portant sur la même période et consacrées aux mobiliers issus de fouilles urbaines (AYALA 1998 ; HARRY 2000 ; SILVINO 2007 ; BATIGNE VALLET, LEMAÎTRE 2008).

Il convient donc de préciser le contexte des mobiliers abordés dans la présente étude. On prend ici en compte l'occupation tardive d'un vaste établissement gallo-romain, Pommiers - Bel Air (69), implanté à proximité de la voie de l'Océan, l'habitat rural alto-médiéval de Colombier-Saugnieu - Reverolle (38) et les habitats groupés tardo-antiques et alto-médiévaux d'Anse - Dame Blanche (69) et Villette d'Anthon - Charvas sud (38).

Les sites de Pommiers et Anse, sont peu éloignés, et leur corpus de mobilier est chronologiquement complémentaire. Le site de Pommiers - Bel Air, fouillé en 2014 sous la direction de D. Tourgon, est un établissement de près de 1,1 ha dont l'occupation s'échelonne du I^{er} au V^e s. ap. J.-C. L'occupation tardo-antique, datée entre le IV^e et le début du VI^e s. se concentre autour des bâtiments thermaux (ens. 1 et 5) alors vraisemblablement reconvertis en habitat à partir du IV^e s., comme en témoignent les modifications apportées à ces constructions et la présence d'une série de foyers. Outre une fonction domestique, on note également plusieurs foyers livrant des témoins d'activité métallurgique. Une part des bâtiments fait l'objet de récupérations, tandis que l'on ignore si le vaste bâtiment de stockage édifié au nord-ouest est encore utilisé. Le mobilier étudié provient essentiellement d'une fosse et des niveaux de remblais et de sols liés à la reconversion des espaces thermaux, mais aussi d'une tombe issue d'un groupe de quatre sépultures été retrouvées en marge de l'emprise de fouille.

À cette phase d'occupation datée du courant du IV^e s. voire du début du V^e s., succède une phase d'abandon accompagnée de récupérations de matériaux dans le courant du V^e s. ou au début du VI^e s. À la différence du premier horizon qui livre un mobilier diversifié, le corpus issu de ces niveaux est trop maigre pour aborder pleinement le faciès de cette période, mais n'est pas dénué d'intérêt typologique.

Le site d'Anse - Dame Blanche, fouillé en 2015 sous la direction B. Clément, a concerné une surface de 4500 m². Les vestiges comprennent des bâtiments édifiés durant les II^e et III^e s. appartenant à la *pars rustica* de la villa de la Grange du Bief. Ces constructions sont abandonnées dans le courant du IV^e s.

Entre le milieu du V^e s. et le VI^e s., l'occupation du site est matérialisée par un ensemble d'une douzaine de bâtiments excavés reliés entre eux par des palissades ; son organisation est régie par deux orientations. Ces vestiges couvrent environ 2000 m², mais doivent s'étendre hors de l'emprise de fouille, au nord et à l'ouest. Ces vestiges nous fournissent une documentation privilégiée pour cette période. Le mobilier issu du bâtiment 2072 scellé par un niveau de démolition livre un riche corpus peu fragmenté et diversifié. Le comblement des autres bâtiments recèle également un mobilier abondant, mais plus fragmenté, pour cette période encore peu documentée en région lyonnaise.

¹ Chercheur associé UMR 5140, ASM, Lattes.

² Archeodunum SAS.

³ Chercheurs associés UMR 5138, Archeodunum SAS.

⁴ Chercheur associé UMR 6298, Artheis, Dijon ; Archeodunum SAS.

⁵ Bureau d'études EVEHA.

Sans doute peu de temps après cette phase, une vaste opération de récupération des matériaux de la *villa* est mise en place, associée au creusement de fosses d'extraction de terre. Cette ultime phase voit l'édification d'un large mur de au nord duquel est accolé un petit bâtiment agricole ou de service. Au sud, un chemin est mis en place le long duquel au moins deux bâtiments maçonnés sont édifiés. Les ensembles de mobilier appartiennent au même faciès que précédemment.

À cette occupation est associée une petite zone funéraire, peut-être postérieure et exempte de dépôt, datée entre la seconde moitié du VI^e s. et la première moitié du VII^e s.

Les lots de mobilier issus des occupations tardives des établissements d'Anse – Dame Blanche et Pommiers – Bel Air viennent avantageusement compléter les données rassemblées dans la récente monographie consacrée à Anse et *Ludna* (BÉAL *et al.* 2013).

À l'est de Lyon, la fouille de Villette d'Anthon – Charvas sud, dirigée par A. Poirot entre 2012 et 2013, à l'ouest du marais de Charvas, a permis d'étudier sur une surface de 4,1 ha un site complexe puisqu'occupé de manière discontinue entre l'âge du Bronze final et le haut Moyen-Âge.

Durant les IV^e et V^e s., on distingue une zone d'habitat constituée d'un vaste bâtiment sur solins de galets (1200m²) ouvert sur une cour et trois bâtiments à ossature de bois dont deux de type « cabane ». À 25 m de ces constructions, une aire d'environ de 700m² a livré un mobilier diversifié renvoyant à un usage collectif, notamment dans le cadre d'échanges, plutôt qu'à une vocation domestique et pastorale.

À la périphérie de l'habitat, à quelque 150 m de distance au nord-ouest, 15 sépultures sont disposées le long d'un fossé. Certaines d'entre elles ont livré un mobilier à la fois riche et caractéristique du Bas-Empire. Une sépulture datée des décennies centrales du V^e s., que l'on peut considérer comme privilégiée, se distingue par sa position à l'écart de l'espace funéraire, sa construction et l'important lot d'outils déposé aux côtés du défunt : faux, faucilles, fourche, bêche, mais aussi un seau, une truelle et une sonnette de bovin.

Durant le VI^e s., une aire d'ensilage, utilisée jusqu'au IX^e s., et 8 autres bâtiments semi-excavés organisés selon un axe nord-sud de 130 m de long viennent compléter l'organisation de l'habitat. L'espace funéraire conserve sa fonction et accueille alors 104 fosses ayant pu accueillir 113 individus. Certaines de ces sépultures ont livré du mobilier renvoyant au faciès chronologique du début de l'époque mérovingienne.

Entre les VII^e et IX^e s., deux nouveaux bâtiments à sol excavé et trois nouvelles constructions sur solins en pierres sont érigés, les sols de ces dernières étant constitués d'un radier de galets.

Le mobilier étudié provient du comblement de deux constructions excavées contemporaines de celles d'Anse et de vestiges associés à l'occupation des VII^e-VIII^e s.

Le mobilier issu de la fouille de l'habitat rural alto-médiéval de Colombier-Saugnieu – Reverolle (69), réalisée en 2013 sous la direction de C. Hervé, vient compléter les données relatives à ce dernier faciès. Associé à des analyses C14, il permet de dater l'occupation du site autour des VII^e et VIII^e s., même s'il est peu abondant.

Le site est caractérisé par une série de constructions érigées sur des solins de pierres. Avec un plan presque complet, un bâtiment était particulièrement bien conservé, couvrant une surface d'environ 80m². Quelques sols et foyers pouvaient en outre lui être associés.

Ces nouvelles données viennent étoffer les corpus régionaux en particulier pour la fin du V^e et le début du VI^e s. En outre, à travers l'étude d'une gamme variée d'objets touchant aux différents domaines de la vie quotidienne nous tentons de mieux cerner les évolutions touchant les modes de vie entre le IV^e s. et le VII^e s. en milieu rural. Cette approche comparative vise aussi à examiner les éventuelles différences qui pourraient exister d'un site à l'autre et à s'interroger plus globalement sur la valeur du mobilier comme marqueur statutaire durant la période mérovingienne, en s'appuyant notamment sur les critères d'apparition de la vaisselle en verre ou du mobilier de parure.

Bibliographie :

AYALA G. 1998, « Lyon, Saint-Jean : évolution d'un mobilier céramique au cours de l'Antiquité tardive », *Revue archéologique de l'Est*, 49, 1998, p. 207-247.

BATIGNE VALLET C., LEMAÎTRE S. 2008, « Le mobilier céramique d'un site antique du Vieux-Lyon fréquenté entre

le deuxième quart du I^{er} s. av. J.-C. et le début du V^e s. ap. J.-C. : le Musée Gadagne », *Revue archéologique de Narbonnaise*, 41, 2008, p. 211-260.

BÉAL J.-C., COQUIDÉ C., TENU R. dir. 2013, *Ludna et Asa Paulini. Deux étapes antiques du Val de Saône sur la route de Lyon*, Lyon, 2013, p. 440 (*Dara*, 39).

FAURE-BOUCHARLAT E. dir. 2001, *Vivre à la campagne au Moyen-Age : l'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné), d'après les données archéologiques*, Lyon (*Dara*, 21), 431 p.

HORRY A., « Lyon, Presqu'île contribution à l'étude des céramiques du haut Moyen Âge », *Archéologie du Midi médiéval*, 18, 2000, p. 1-26.

SILVINO T. 2007, « Lyon. La fouille du Parc Saint-Georges : le mobilier céramique de l'Antiquité tardive », *Revue archéologique de l'Est*, 56, 2007, p. 187-230.

SILVINO T., BONNET C., CÉCILLON C., ROBIN L., CARRARA S. 2011, « Les mobiliers des campagnes lyonnaises durant l'Antiquité tardive : premier bilan », dans KASPRZYK M., KÜNHLE G. (dir.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule, I. La vallée du Rhin supérieur et les régions limitrophes. Actualité de la recherche. Actes des rencontres de Strasbourg, 2008*, Dijon, p. 109-172 (Supplément à la *Revue archéologique de l'Est*, 30)

De la ville à la campagne : céramiques du quotidien en Lyonnais au haut Moyen Âge

Alban HORRY¹

Malgré la réalisation de nombreuses fouilles archéologiques depuis les années 1980, la documentation sur les céramiques à Lyon entre VI^e et X^e s. reste encore parfois assez lacunaire. Il faut alors se tourner du côté des zones rurales autour de la ville et élargir aux régions limitrophes pour caractériser ou compléter les constituants du vaisselier domestique. Les analyses qu'il est possible d'effectuer à ce jour reposent exclusivement sur des assemblages issus des sites de consommation. En effet, aucun atelier ou structure de fabrication du haut Moyen Âge n'a été découvert en région Rhône-Alpes. Du très haut Moyen Âge à la fin de la période carolingienne, il est aujourd'hui possible de percevoir une évolution qui tend progressivement vers une paupérisation du répertoire qui caractérisera plus tard les assemblages régionaux des environs de l'An Mil. La disparition des importations méditerranéennes ou la suprématie des céramiques grises sont parmi les aspects les plus marquants. Il est enfin également utile de replacer cette documentation lyonnaise dans un espace géographique plus large entre Dauphiné et Auvergne qui ont ces dernières années livré des informations de premier ordre.

Au début du haut Moyen Âge, la présence de quelques céramiques d'importation atteste que la région lyonnaise n'est pas encore totalement isolée de l'extérieur (AYALA 1998). Plus tard, de rares découvertes peuvent être signalées, à Lyon en particulier, dans des contextes du VII^e s. (AYALA *et al.* 2003, HORRY 2013). Ce sont donc les rares et derniers témoins d'un lien commercial avec la Méditerranée, pâle reflet des riches approvisionnements que la région a connu entre les III^e s. et V^e s. Les vaisselles du quotidien diffusées et utilisées en Lyonnais et Dauphiné à partir du VI^e s., sont à peu de choses près identiques à celles connues dans les régions voisines. Des études récentes ont démontré qu'une part non négligeable des céramiques est importée depuis les ateliers bourguignons du secteur de Sevrey dans le Val-de-Saône (DELOR-AHU *et al.* 2005) qui ont diffusé leurs produits jusque dans les pays Alps, voire dans les régions méridionales (MANI 2004). Un phénomène de commercialisation d'importance sur une longue distance de la vaisselle de terre durant le haut Moyen Âge est alors mis en évidence. Ces productions aujourd'hui regroupées sous la dénomination du « Service bistre » s'illustrent au sein d'un répertoire fonctionnel destiné à la cuisson, la préparation ou la consommation. Les pots à cuire sont encore très proches des récipients culinaires de l'Antiquité tardive et en particulier de ceux en pâte rouge apparus dans le courant du V^e s. et révélés par plusieurs assemblages du Lyonnais. Sur d'autres vases, les profils et les décors vont jusqu'à imiter les céramiques fines tardives. Ce vaisselier que l'on qualifiera de transition est analysé dans la synthèse réalisée par Elise Boucharlat en 2001 sur la Bresse, le Lyonnais et le Dauphiné (FAURE-BOUCHARLAT dir. 2001, p. 67). Il est donc encore largement empreint des caractères de l'Antiquité tardive tant dans le répertoire des formes que dans les techniques de fabrication. En effet, le début du haut Moyen Âge reste caractérisé par une majorité de vaisselles élaborées en céramique à cuisson post-oxydante aussi bien pour la vaisselle culinaire que dans celle pour la consommation collective ou individuelle.

À partir du début du VII^e s. s'amorcent les changements qui vont fixer le faciès céramique médiéval et ce pendant près de cinq siècles. Plusieurs ensembles découverts à Lyon et en périphérie de la ville permettent aujourd'hui d'évoquer les constituants du vaisselier (FAURE-BOUCHARLAT, REYNAUD 1986, MACCARI-POISSON 1994, MACCARI-POISSON 1991, HORRY 2000). Pour résumer, les céramiques rouges seront progressivement remplacées, et ce définitivement au début de la période carolingienne, par des productions exclusivement réalisées en pâte grise et dont l'origine non renseignée est peut-être à rechercher dans le Val-de-Saône, en particulier dans le secteur du Beaujolais près de Lyon. Les études réalisées sur les contextes régionaux attestent d'un appauvrissement assez net du répertoire des formes et ce dès la fin du VII^e s. Le pot globulaire ou ovoïde en pâte grise, à lèvre en bandeau, sans anses et à fond plat, règne désormais sur le vaisselier domestique. Les seules évolutions perceptibles pour cette forme jusque dans le courant du Moyen Âge central affecteront surtout les profils de bords avec des nuances qui ne rendent pas toujours aisées les déterminations chronologiques. Les autres types de vases sont bien plus rares avec ça et là quelques récipients particuliers et c'est aussi le cas des formes ouvertes seulement attestées par des récipients cylindriques en pâte grise apparus au VI^e s. et attestés jusqu'à la

¹ Inrap Auvergne - Rhône-Alpes.

fin de la période carolingienne. Ces pots rappellent par ailleurs fortement les vases en pierre ollaire des régions alpines et dont les similitudes sont perceptibles à la fois dans le profil et jusque dans les décors peignés présents sur les panses. D'autres de taille plus modeste évoquent des gobelets. Ce vaisselier « simplifié » caractérise tous les assemblages jusqu'au tournant des X^e-XI^e s. Un peu avant l'An Mil, le répertoire des vaisselles est somme toute des plus restreints en s'inscrivant dans un phénomène assez général du « tout gris » à quelques exceptions près que l'on perçoit également dans les régions limitrophes d'un large sillon Saône-Rhône. Faisant suite à cette paupérisation du répertoire amorcée à la fin du haut Moyen Âge, le pot globulaire sans anses, multifonctionnel évoluera quelque peu avec l'utilisation maintenant quasi systématique du fond lenticulaire ou bombé omniprésent du IX^e aux XII^e s.

Il faut s'éloigner un peu de la ville pour intégrer l'étude des assemblages céramiques découverts récemment au sud et l'ouest de Lyon. D'une part, ils livrent des données essentielles pour la connaissance des vaisselles domestiques au haut Moyen Âge et d'autre part, ils permettent d'intégrer les données du Lyonnais dans un cadre plus global. Au nord et à l'est de Lyon, en complément des sites localisés en périphérie de la ville publiés en 2001, on dispose aujourd'hui de nouvelles données pour les V^e-VII^e s. Les informations en Dauphiné restent ponctuelles avec par exemple un lot découvert lors de prospections réalisées dans les Basses-Terres près des Avenières (Isère). Ce dernier a mis en évidence des similitudes évidentes dont une présence remarquée de produits très proches du « service bistre ». Le sud du Dauphiné bénéficie de données récentes issues de sites d'habitats ou fossoyés qui révèlent des différences notables mais avec néanmoins des analogies dans les grands traits du répertoire typologique et qui viennent compléter les études réalisées lors des fouilles du TGV Méditerranée (HORRY 2006). Pour finir, on constatera également un manque flagrant d'informations sur la production des céramiques ce qui revanche n'est pas le cas à un peu plus d'une centaine de kilomètres à l'ouest de Lyon. En effet, de récentes opérations archéologiques ont livré des informations de premier ordre sur l'artisanat de la céramique entre le VII^e et le IX^e s. à Lezoux (Puy-de-Dôme). Des dépotoirs de grande ampleur issus d'ateliers divers ont révélé les particularités d'un vaisselier proche de celui de la région lyonnaise par certains aspects mais qui présente aussi des aspects significatifs.

Bibliographie :

- AYALA G. 1998, « Lyon Saint-Jean : évolution d'un mobilier céramique au cours de l'Antiquité tardive », *Revue Archéologique de l'Est*, 49, p. 207-247.
- AYALA G., BLAIZOT F., HORRY A., ARGANT T. 2003, « Un habitat et des sépultures du haut Moyen Âge sur les pentes de la Croix-Rousse à Lyon », *Archéologie médiévale*, 33, p. 33-62.
- DELOR-AHU A., SIMONIN O., LEGROS A. 2005, « Sevrey "Les Tupiniers" (Saône-et-Loire) : données nouvelles sur les ateliers de potiers médiévaux », *Revue Archéologique de l'Est*, 54, p. 249-298.
- FAURE-BOUCHARLAT E. dir. 2001, *Vivre à la campagne au Moyen Âge : l'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon (Dara, 21), 431 p.
- FAURE-BOUCHARLAT E., REYNAUD J.-F. 1986, « Les vases funéraires de la nécropole Saint-Laurent de Lyon (haut Moyen Âge) », *Archéologie Médiévale*, 16, p. 41-64.
- HORRY A. 2000, « Lyon Presqu'île : contribution à l'étude des céramiques du haut Moyen Âge », *Archéologie du Midi Médiéval*, 18, p. 1-26.
- HORRY A. 2006, « La céramique dans la moyenne vallée du Rhône (VI^e-XIII^e s.) », dans MAUFRAS O. éd., *Habitats, nécropoles et paysages dans la moyenne et la basse vallée du Rhône (VII^e-XV^e s.) : contribution des travaux du TGV-Méditerranée à l'étude des sociétés rurales médiévales*, Paris (*Documents d'archéologie française*, 98), p. 363-406.
- HORRY A. 2013, « Analyse des ensembles de datation La vaisselle en terre cuite médiévale. Les terres cuites modernes et contemporaines », dans AYALA G. dir. *Lyon, Saint-Georges : Archéologie, environnement et histoire d'un espace fluvial en bord de Saône*, Paris (*Documents d'archéologie française*, 106), p. 158-230.
- MACCARI-POISSON B. 1994, « Les céramiques médiévales et modernes », dans ARLAUD C. dir., *Lyon, Saint-Jean. Les fouilles de l'îlot Tramassac*, Lyon (Dara, 10, série lyonnaise 4), p. 93-116.

MACCARI-POISSON B. 1991, « Contribution à l'étude des poteries du haut Moyen Âge : le quartier Saint-Jean à Lyon (IX^e-X^e s.) », dans *A ceramica no Mediterraneo occidente* : actes du congrès, Lisbonne 1987, Mertola, p. 147-160.

La villa de Goiffieux, données archéologiques et historiques

Matthieu POUX¹, Jean BERGER²

1. Présentation du site

Au niveau du gisement archéologique anciennement remarqué de Goiffieux, les fouilles programmées de 2008 à 2011, diligentées par l'Université Lyon 2, ont mis en évidence, sur le site d'une villa coloniale précédée par un établissement indigène de la Tène finale, l'édification à l'époque augustéenne d'un vaste établissement agricole associé à un complexe résidentiel de type palatial. Probablement vers la fin du I^{er} s., à la suite d'une destruction par incendie, la reconstruction de ces bâtiments a privilégié l'activité viticole et les infrastructures de production.

L'occupation de l'Antiquité tardive, bien que malmenée par les perturbations et l'érosion des sols dues au labour, se caractérise d'abord par un système de solins s'organisant en cohérence avec le plan et l'orientation de l'établissement antique. Prolongeant souvent de façon périphérique et vers les extérieurs les murs de l'ancienne villa, leurs fondations révèlent des marqueurs céramiques ramenant au plus tôt au IV^e s. Les niveaux d'occupations des états les plus tardifs, le plus souvent brassés par l'érosion ayant arasé les vestiges, s'observent toutefois plus distinctement dans plusieurs fosses où, parfois associé à des éléments de démolition de la villa antique, prend place un niveau extrêmement plus « organique », caractérisé par sa densité de faune et charbons. Ces structures livrent en contexte des formes céramiques s'échelonnant du IV^e au VI^e s., plus particulièrement centrées sur le V^e s. Un habitat sur l'ensemble du site de la villa, bien que plus épars, modeste et déconcentré, reste donc une réalité pour la suite tout au long du VI^e au XI^e s. Mais, alors que les principales ailes méridionales paraissent délaissées dès la fin du III^e s., au cours du V^e-VI^e s., une occupation plus dense s'est concentrée sur le secteur balnéaire, suivant un schéma reconnu par ailleurs dans plusieurs autres villae fouillées.

Ce balnéaire est un bâtiment isolé, orienté est-ouest, sis au niveau de l'enceinte nord de la villa. Présentant deux fonds de bassin, et probablement doté d'une abside sur son côté nord dans un second temps, ses maçonneries sont tout particulièrement massives, rappelant en cela le dernier état de la villa. Malgré l'absence de sols conservés, la présence dans la couche de démolition de tesselles et d'enduits peints, en considération des bassins évoqués, fait de cet édifice balnéaire un lieu probable et privilégié de réception. C'est autour ou à l'intérieur de ce bâtiment que se concentre par la suite une activité funéraire. La vingtaine de tombes à inhumation a livré de rares éléments mobiliers et deux datations ¹⁴C, tous datés de l'époque mérovingienne.

La connaissance précise des occupations successives des balnéaires, postérieurs au III^e s., est gênée par un mauvais état de conservation et par l'arasement important des sols. Pourtant ces vestiges posent une nouvelle fois la question de l'évolution de leur statut et de leur chronologie au sein de ce type de site. C'est plus particulièrement la conversion et l'utilisation religieuse, potentiellement attestée par l'utilisation funéraire cohérente et concentrée qui y prit place au VII^e s., qui doivent être envisagées, en regard du statut palatial ancien de la villa, mais aussi des proportions monumentales de l'exploitation viticole qui lui succéda, comme du recours constant au nom du lieu pour désigner durablement le vaste territoire d'un ager éponyme dans les chartes jusqu'au seuil de la Féodalité.

2. Une désignation prédiiale originale

La première attestation écrite du domaine de Goiffieux remonte à 908. À l'occasion d'un synode de prélats bourguignons, l'évêque de Lyon Hawala restitua le presbytérat de l'*ecclesia matrix* de Mornant à l'abbaye de Savigny avec une liste de villae circumvoisines au sein desquelles figure Vofiaco. Aux X^e-XI^e s., au sein des chartes de ce même monastère, le nom de la villa sert très fréquemment comme centre référent de l'*ager Gofiacensis/Goffiacensis/Gophiacensis*. Or Goiffieux appartient, mis-à-part deux Gouffé en Vienne et Sarthe, à une petite série de référents essentiellement lyonno-dauphinoise. Les désignations toponymiques dite prédiales

¹ Professeur à l'université Lumière Lyon 2, lab. ArAr, UMR-5138.

² Docteur, Lyon, CIHAM, UMR-5648.

issues d'une suffixation en -ACU, bien connues (cf. GOUVERT 2008), produites dès la conquête romaine, seraient très majoritairement basées sur un nom de personne. La désignation Goiffieux se caractériserait par un emprunt au superstrat germanique, ici au nom *Vulfoald*. Celui-ci renvoie directement à une dynastie de maires du palais austrasien : les Wulfoald (fin VII^e - début du VIII^e s.), relativement synchrones avec la datation des sépultures du bâtiment balnéaire/oratoire (?) dégagé au nord de la *villa*. Localement, de petites séries de formation comparable (*Ulfico*...), très minoritaires, attestent ce type de désignations prédiales, parfois jusqu'au seuil des temps carolingiens. Toutefois l'assiette sociologique des individus désignés semble drastiquement se resserrer au plus près des maires du palais de Bourgogne. Ainsi mettre en regard ces figures éminentes et éponymes avec les vestiges archéologiques pourrait donner quelques indices sur le statut du lieu.

3. Goiffieux, son ager et le peuplement en mornantais au premier Moyen Âge

Le plateau mornantais, terroir de rapport de l'Ouest Lyonnais et du Jarez oriental, à proximité de la confluence du Gier et du Rhône, fut un espace charnière longtemps disputé entre les cités de Vienne et Lyon. Les premières synthèses à propos des établissements de l'Antiquité tardive récemment fouillés en Lyonnais relèvent une continuité topographique voire fonctionnelle entre les sites gallo-romains et médiévaux. Il en va ainsi du site de Goiffieux, d'abord avec ce petit édifice balnéaire tardo-antique probablement reconverti en oratoire (POUX 2016), ensuite avec ses sépultures adjacentes synchrones avec la désignation **Vulfoaldiacum*, et enfin, de façon plus générale avec les traces d'une réoccupation éparse du site jusqu'au XI^e s., période même où l'on recourrait à l'*ager Gofiacensis* dans les chartes saviniennes. Goiffieux, centre d'un *ager* annonçant l'ancien canton de Mornant, forme dès le X^e s. un net appendice au « presbytérat » de l'église de Mornant. Les chartes saviniennes mettent en avant une directe épiscopale et subordination « presbytérale » de la *villa* à sa toute proche *ecclesia matrix* Saint-Pierre-Saint-Martin de Mornant, succursale remarquable de l'abbaye et seule place dotée d'un marché. En regard du **fundus* voisin de Goiffieux, Mornant pourrait s'apparenter à un *vicus* ou à une « agglomération secondaire ». Le déclassement de l'*ager Gofiacensis* par l'*ager Mornatensis* dans les chartes au seuil du XI^e s. au profit de Mornant s'est fait dans le cadre de peuplement à la fois dense et déconcentré de l'Ouest Lyonnais. Il n'y a probablement pas eu qu'un transfert unilatéral d'occupation d'un site à l'autre, mais plutôt une suite d'évolutions conjoncturelles rééquilibrant de façon circulaire les relations entre instances complémentaires, et cela à l'échelle d'un même terroir cohérent : le mornantais.

Bibliographie :

« La Pancharte du droit de cire et d'encens dû à l'Église de Lyon » (éd. Bernard A.), dans *Cartulaire de Savigny*, op. cit., vol. 2, p. 1054-1059.

DAVID M. 1942, *Le Patrimoine foncier de l'Église de Lyon de 984 à 1267. Contribution à une étude de la féodalité dans le Lyonnais*, Lyon.

Cartulaire de Savigny suivi du Petit cartulaire de l'abbaye d'Aynay, (éd. Bernard A.), Paris, 1853.

CELLI P. et alii 2000, « *Lugdunum* en territoire Ségusiave : les limites occidentales de la colonie retrouvées ? », *Revue archéologique du Centre de la France*, vol. 39, p. 235-243.

FAURE-BOUCHARLAT É., REYNAUD J.-F. 2006, « Le haut Moyen Âge : cadre historique et données archéologiques », dans FAURE-BRAC O. (dir.), *Le Rhône*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 69, 1), p. 111-120.

FAURE-BRAC O. (dir.) 2006, *Le Rhône*, Paris (*Carte archéologique de la Gaule*, 69, 1).

GANIVET P. 2000, *Recherche sur l'évolution des pouvoirs dans les pays Lyonnais, de l'époque carolingienne au lendemain de l'an mil* (thèse inédite, Clermont 1, sous la dir. de Ch. Lauranson-Rosaz).

GANIVET P. 2002-, « Pagus et comitatus (X^e-XI^e siècles). Retour sur les origines du comté de Forez », *Bulletin de la Diana*, 61, fasc. 3, 2002, p. 255-280 et 62, fasc. 3, 2003, p. 220-224, 3^e volet à paraître.

GANIVET P., PUEL O. 2016, « Les origines de l'abbaye lyonnaise Saint-Martin de Savigny », *Bucema*, h.-s., 10.

GAUSSIN P.-R. 1955, « De la seigneurie rurale à la baronnie : l'abbaye de Savigny en Lyonnais », *Le Moyen Âge*, 61, p. 139-176.

GOUVERT X. 2008, *Problèmes et méthodes en toponymie française. Essais de linguistique historique sur les noms de lieux du Roannais* (thèse inédit, Paris 4, sous la dir. de J.-P. Chambon).

MORLET Th 1968-1985, *Les noms de personne sur le territoire de l'ancienne Gaule du VI^e au XII^e siècle*, 3 vol., Paris ; ici vol. 1, *Les noms issus du germanique continental et les créations gallo-germaniques*, et vol. 3, *Les noms de personne contenus dans les noms de lieux*.

Pouillés de la province de Lyon (A. LONGNON éd.), Paris, 1904 : pouillé c. 1225, auj. AD 69, 10 G 558, anc. fonds Aaron, vol. XXX, 1, p. 1-29.

POUX M. (dir.) 2008, 2009, 2010 et 2011, *Villa de Goiffieux à Saint-Laurent-d'Agnay* (Rapports de fouilles programmées inédits SRA, 1 à 4).

POUX M., SILVINO T. *et alii* 2016, « Les formes de l'habitat dans les campagnes lyonnaises durant l'Antiquité Tardive : données anciennes et récentes », dans ACHARD-COROMP N., KASPRZYK M. (dir.), *L'Antiquité tardive dans l'Est de la Gaule*, 2, *Sépultures nécropoles et pratiques funéraires en Gaule de l'Est. Actualités de la recherche* (Actes du colloque de Chalons-en-Champagne, 16 - 17 septembre 2010), Dijon (*Supplément à la Revue Archéologique de l'Est*, 41.), p. 433-468.

POUX M. *et alii* 2011, « Le “ vin du Triumvir ” à Lyon. Témoignages archéologiques et littéraires d'une production de vin sur le territoire colonial de *Lugdunum* », dans ID., BRUN J.-P., M-L. HERVÉ-MONTEIL (dir.), *La vigne et le vin dans les Trois Gaules*, p. 13-91 (*Gallia*, 68-1).

RUBELLIN M. 2003, « L'Abbaye de Savigny, en Lyonnais au Moyen Âge : vie et effacement d'une puissance régionale », dans RUBELLIN M., *Église et société chrétienne, d'Agobard à Valdès*, Lyon, p. 295-326.

SCHNEIDER L. 2007, Structures du peuplement et formes de l'habitat dans les campagnes du sud-est de la France de l'Antiquité au Moyen Âge (IV^e-VIII^e s.) : essai de synthèse », dans Heijmans M., Guyon J. (dir.), *Antiquité Tardive, haut Moyen Âge et premiers temps chrétiens en Gaule méridionale. Seconde partie : Monde rural échanges et consommation*, p. 11-56 (*Gallia*, 64)

VACHEZ A. 1868, « L'ager Gofiacensis ou le canton de Mornant (X^e-XI^e siècle) », *Revue du Lyonnais*, 5, 1, p. 281-294, p. 343-357 et p. 419-435.

Un enclos ecclésial du haut Moyen-Âge à Aoste

« Les Communaux – ZAC PIDA » (Isère)

Marie-José ANCEL¹

L'opération d'archéologie préventive menée à Aoste du 27 juin au 18 août 2016, sur une surface de 17 000 m², a permis de révéler la présence d'une église paléochrétienne prenant place au sein d'un double enclos fossoyé (ANCEL, TOURGON 2017). Vingt-trois sépultures à inhumation sont associées à cet édifice, et environ 600 structures viennent compléter le plan de ce site qui forme un ensemble homogène et cohérent, tant du point de vue chronologique que thématique.

1. La chronologie

Le site s'est avéré très arasé et très pauvre en mobilier archéologique.

La séquence chronologique s'appuie donc sur une série de 15 datations radiocarbone, ce qui a permis d'affiner et de confirmer les résultats obtenus notamment par le biais de l'étude céramique.

L'occupation principale du site se caractérise par l'implantation de l'église et de structures domestiques à la fin du V^e s. L'occupation se développe au moins jusqu'au VII^e s. voire jusqu'aux IX^e-X^e s.

2. L'organisation du site

L'organisation du site est conditionnée par l'enclos qui délimite un espace d'environ 2700 m². À l'intérieur de l'enclos, il est possible de diviser l'espace en quatre quartiers, globalement en fonction des points cardinaux. Dans le quart nord-est, se trouve l'église, de rares structures en creux éparses et un petit bâtiment sur quatre poteaux. Dans le quart sud-est, l'espace est quasiment vierge et pourrait correspondre à une aire dédiée au travail agricole, voire à un espace dédié à des jardins/potagers. Dans le quart sud-ouest se trouvent des fosses d'extraction, un puits, un bâtiment sur quatre poteaux et un bâtiment ayant pu revêtir un usage spécifique de stockage ou de stabulation. De nombreux trous de poteau pourraient s'intégrer à d'autres types d'installations légères, comme par exemple des gerbiers, des palissades... Enfin, le quart nord-ouest est occupé par plusieurs bâtiments d'habitation et de probables greniers.

À l'extérieur de l'enclos, quelques bâtiments sur poteaux sont dispersés autour de celui-ci (principalement des greniers), et un réseau de fossés se développe dans la partie sud du site.

3. L'église

Les fondations de l'édifice prennent racines dans un terrain sableux et gravillonneux résultant de la fluctuation de nombreux paléochenaux. Le substrat est donc très instable et les murs ont été montés sur des fondations sur pieux dont certains sont encore conservés.

L'église mesure 11,50 m de longueur maximale et 10,70 m de large, hors œuvre. Elle se caractérise par la présence d'une abside semi-circulaire peu développée à l'est et qui se situe dans le prolongement des murs de la nef. Cette dernière est encadrée par une galerie en U divisée en cinq espaces. En avant de la nef se trouve un premier espace pouvant être interprété comme un porche. Les quatre autres espaces correspondent à des annexes pour lesquelles plusieurs fonctions peuvent être envisagées : sacristie, chapelle, pièce réservée à la conservation des instruments liturgiques...

Les sépultures s'installent majoritairement à l'extérieur de l'édifice, le long des murs, mais quelques-unes, sans doute privilégiées, prennent place à l'intérieur, au niveau du porche et de la nef. On dénombre 11 individus immatures et 17 adultes.

¹ Responsable d'opération, archéo-anthropologue - Archeodunum - Lyon.

La complexité du plan, au vu des petites dimensions de l'édifice et du faible nombre de sépultures, ainsi que l'aspect soigné voire « riche » de l'aménagement intérieur (sol en mortier de tuileau, mosaïque, vitraux, marbre), semblent indiquer un statut élevé de cet édifice et des pratiques liturgiques développées.

4. Les bâtiments d'habitation

Au total six bâtiments sur poteaux sont envisagés dans la partie occidentale de l'enclos. Ils sont occupés durant au moins deux phases distinctes. Les plans de ces bâtiments sont variés, que ce soit au niveau du nombre de poteaux, de la forme générale ou des potentiels cloisonnements internes.

Les surfaces semblent assez faibles en regard de ce qui est observé généralement sur les sites d'habitat de cette époque : en moyenne entre 13 et 15 m². Le contexte particulier dans lequel s'implantent ces habitations explique peut-être cette différence. En effet, nous ne sommes pas en présence d'un village classique, et le nombre d'habitants semble très restreint.

Dans l'axe de l'entrée de l'église prend place un bâtiment de plus grande dimension, constitué d'un seul espace interne et pouvant revêtir une fonction communautaire.

5. Les greniers sur poteaux

Le site n'a livré aucun silo, le stockage se faisait donc uniquement dans des greniers surélevés sur quatre ou six poteaux. Treize bâtiments ont été interprétés comme tels sur l'ensemble du site. Les superficies sont assez variées : pour ceux sur quatre poteaux, elles s'échelonnent entre 6 et 18 m², et pour ceux sur six poteaux entre 5 et 25 m².

6. Une tour ?

Un bâtiment carré de 4 m de côté, constitué de quatre poteaux conservés, est localisé à côté de l'entrée sud de l'enclos, au niveau de l'angle sud-ouest de celui-ci. Profondément ancrés dans le sol et solidement calés par de très gros blocs architecturaux, les poteaux réalisés à l'aide de troncs de châtaigniers témoignent d'une élévation importante (fig. 01).

7. Divers systèmes sur poteaux

De nombreux trous de poteau n'ont pas pu être rattachés à des bâtiments. Plusieurs alignements peuvent correspondre à des palissades délimitant des espaces de circulation ou des petits enclos ouverts. On notera également la présence ponctuelle de poteaux regroupés par deux ou trois qui pourraient correspondre à l'emplacement de gerbiers. De nombreuses possibilités sont envisageables, les activités domestiques, artisanales ou liées à l'élevage ou la stabulation des animaux peuvent nécessiter l'utilisation de petites constructions en matériaux légers ; leur identification est toutefois délicate à définir archéologiquement.

8. Le contexte religieux et le développement du monachisme

Les découvertes réalisées sur le site d'Aoste nous encouragent tout naturellement à réfléchir au contexte religieux de l'époque et à l'implantation de ce type d'église.

Pour la région des Alpes occidentales et la vallée du Rhône, la christianisation est assez précoce, les premiers évêques sont connus dès le IV^e s. (REYNAUD 2005).

Aux IV^e-V^e s., on voit la création de petits mausolées ou oratoires, de plan simple avec parfois une abside semi-circulaire ou rectangulaire.

Parallèlement se développe, en Occident, le monachisme qui s'inspire des règles monastiques orientales. De nombreuses règles monastiques voient le jour aux V^e et VI^e s., dont la règle de saint Benoît ou celle de saint Colomban. La région Rhône-Alpes jouera un rôle stratégique dans l'expansion du monachisme car elle se retrouve à la croisée de plusieurs influences entre les IV^e et VII^e s. (Lérins, Saint-Martin-de-Tours, Grigny, et l'Irlande avec la *peregrinatio* colombanienne).

L'organisation interne des monastères varie sensiblement d'un lieu à l'autre, il n'y a pas de normes strictes mais néanmoins quelques règles primitives.

La présence d'un oratoire est systématique. Il est également fait mention d'annexes au sein de l'église, où peuvent être entreposés le pain de l'eucharistie, les objets liturgiques, les textes sacrés. La présence d'un réfectoire communautaire semble également récurrente.

À partir du VI^e s., le dortoir commun va remplacer progressivement les cellules individuelles. Cette transformation a été observée notamment sur le site d'Hamage où un grand bâtiment compartimenté remplace les cellules individuelles au VIII^e s. (LOUIS, BLONDIAUX 2009, p. 295). Mais nos connaissances des bâtiments monastiques proprement dits restent très lacunaires.

9. Conclusion

L'aspect des monastères précoces nous échappe donc presque totalement, et le cas d'Aoste s'avère être un des rares où l'on puisse tenter de reconnaître les éléments constitutifs d'un ensemble monastique, à savoir : une **clôture** matérialisée par un double enclos fossoyé ; une **église** polarisant un petit nombre de **sépultures** en comparaison avec les cimetières d'églises paroissiales ou ceux des basiliques funéraires ; un **habitat** caractérisé par la présence de petites cellules d'habitation et de bâtiments plus grands pouvant revêtir des fonctions **communautaires** ; une organisation spatiale qui pourrait faire apparaître un secteur réservé au **jardin** et un autre plutôt dédié aux **activités domestiques** voire artisanales. D'autres éléments sont plus difficilement rattachables à l'aspect monastique du site, telle que la **tour**, qui peut néanmoins permettre de marquer dans le paysage l'emplacement du monastère.

Par ailleurs, l'habitat mis au jour à Aoste ne ressemble pas à ce que l'on observe habituellement sur les villages mérovingiens.

Ces différentes observations nous engagent donc à proposer cette hypothèse d'ensemble monastique, mais nous sommes également conscients que le travail de recherches effectué dans le cadre du rapport de fouille comporte encore des lacunes et méritera par la suite un développement plus important afin de pouvoir argumenter plus sereinement sur cette fonction monastique.

Bibliographie :

ANCEL M.-J., TOURGON D. 2017, *Aoste « Les Communaux – ZAC PIDA »*. Région Auvergne-Rhône-Alpes, Isère (38). (Rapport d'opération d'archéologie préventive, Archeodunum, SRA Auvergne-Rhône-Alpes, Chaponnay, 3 volumes).

LOUIS E., BLONDIAUX J. 2009, « L'abbaye mérovingienne et carolingienne de Hamage (Nord). Vie, mort et sépulture dans une communauté monastique féminine », dans ALDUC-LE BAGOUSSE A. (éd.), *Inhumations de prestige ou prestige de l'inhumation ? Expression du pouvoir dans l'au-delà (IV^e-XV^e siècle)*, Caen, p. 291-323.

REYNAUD J.-F. 2005, « Lieux de culte du V^e au IX^e siècle, en milieu rural et en région Rhône-Alpes », dans DELAPLACE CH. (éd.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, (Actes du colloque international, 21-23 mars 2003, Toulouse), Paris, p. 59-71.



Fig. 1 : poteau en bois conservé du bâtiment interprété comme une tour (cliché : Archeodunum).

Les sarcophages monoxyles carolingiens d'Aurillac (Cantal)

Nicolas CLÉMENT¹

Un projet d'aménagement du cœur de ville médiévale d'Aurillac a conduit à l'ouverture d'une procédure d'archéologie préventive. Un immeuble et un parking souterrain devaient prendre lieu et place d'un espace de 3000 m² immédiatement au sud de l'église abbatiale, sur la rive droite de la Jordanne. Après une série de 10 sondages menés en deux temps par les archéologues de l'INRAP, le diagnostic s'est conclu par la rareté des vestiges conservés. Le Ministère de la Culture a toutefois prescrit une opération d'archéologie préventive, conduite par l'opérateur *Mosaïques Archéologie* entre fin 2013 et début 2015.

Dès le premier décapage, des vestiges conservés entre 0,50 et 1,50 m d'élévation ont été dégagés sur près de 600 m². Il s'agit de toute l'aile orientale du cloître de l'abbaye Saint-Géraud qui venait d'être découverte. L'ensemble de l'espace concerné par la prescription d'archéologie préventive a finalement livré de nombreuses structures maçonnées du Moyen Âge aux Temps modernes (CLÉMENT 2016). Ainsi, ont été identifiés la fontaine de la maison abbatiale, des lieux funéraires, un lieu de culte ou encore des bâtiments de servitude comme une écurie. Ces espaces et bâtiments participent à la connaissance de la topographie monastique et de son évolution entre le X^e et le XVIII^e s.

L'appellation « abbaye Saint-Géraud d'Aurillac » est en réalité abusive bien qu'elle apparaisse en tant que telle dans la documentation écrite médiévale et moderne. Ainsi dès 1233, il est question du *monasterii Beati Geraldi Aureliacensis* (GRAND 1945, p. 6). C'est à un seigneur laïc, Géraud, que l'on doit la fondation de cet établissement monastique vers 894. Il appartient à l'une de ces grandes familles méridionales, apparenté même à Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine et comte d'Auvergne, à l'origine de l'abbaye de Cluny. Géraud établit un monastère sur son patrimoine foncier qu'il dédie, d'après une copie d'un diplôme de Charles le Simple de 899, au Prince des Apôtres, saint Pierre, et à saint Clément (VIGIER 1635, p. 652). On apprend dans la *Vita sancti Geraldi Auriliacensis* que Géraud fait construire son monastère à proximité d'une église dédiée à saint Clément, construite ou reconstruite par son père (BURLLOT-VERLEYSSEN 2009 : *Est autem sita e regione illius ecclesie quam pater eius dudum in honore sancti Clementis construxerat*). L'archéologie préventive confère à ce lieu de culte un autre statut que celui de la simple église patrimoniale. La présence de sépultures se développant sur un espace de plus de 1000 m² associe étroitement lieu funéraire et lieu de culte à Aurillac pour au moins le milieu du IX^e s. Jusque-là, il s'agit d'un cas classique d'un espace polarisé autour d'une église, d'un cimetière et d'un site de peuplement, mouvement s'amplifiant au cours des VII^e-VIII^e s. (LAUWERS 2005, p. 39). Ainsi, la rive droite de la Jordanne était anthropisée avant la fondation du monastère par Géraud à la fin du IX^e s.

Les fouilles préventives ont donc permis de mettre au jour des inhumations en espace colmaté dans un ancien méandre de cette rivière. La plus ancienne sépulture datée situe la genèse de ce lieu funéraire entre le milieu du V^e et le celui du VII^e s. Dans la partie méridionale du site, une série de contenants funéraires tout à fait remarquables a été mise au jour. Il s'agit de sarcophages monoxyles datés entre le VIII^e et le dernier quart du X^e s. (fig. 1). Ce type de contenant funéraire reste rare dans les découvertes archéologiques et couvre une fourchette chronologique relativement large, jusqu'au XII^e s. Des exemplaires ont déjà été identifiés en France comme à Landévennec dans le Finistère (BARDEL 1985), à Vert-la-Gravelle dans la Marne (SALIN 1952), à Cagnotte dans les Landes (BAVOILLOT 1977), à Marsan dans le Gers (GEORGES *et al.* 2009), à Aubeterre-sur-Dronne en Charente (PERESSINOTTO *et al.* 2009), à Saint-Germains-des-Fossés et à Souvigny dans l'Allier (CORROCHER *et al.* 1991 ; FIOCCHI *et al.* 2012) et plus localement avec le sarcophage monoxyle de Glénat conservé et présenté au Musée d'Histoire de l'Art et d'Archéologie à Aurillac. Leur rareté en fait toujours des artefacts tout à fait remarquables. Néanmoins, l'unicité de la découverte aurillacoise réside en la qualité de conservation et en la densité de ces sarcophages monoxyles. Au total ce ne sont pas moins de 24 sarcophages qui ont été identifiés dont 12 en parfait état de conservation, ainsi qu'une tombe en coffre de planches pour un sujet immature. Les conditions taphonomiques ont été idéales avec un encaissant argileux régulièrement noyé par la nappe phréatique. Ces contenants funéraires sont réalisés à partir de grumes de chêne et de hêtre d'une longueur maximale de 2,35

¹ Responsable d'opération, *Mosaïques Archéologie*.

m. Chaque sarcophage est constitué d'une grume fendue en deux. Les deux parties sont traitées de façon à réaliser une cuve et un couvercle. Chaque sarcophage est constitué de ces deux parties provenant de la même grume. Le traitement du bois varie. Certains sont totalement écorcés, d'autres conservent encore des fragments d'écorce, d'autres sont épannelés. Ce sont les couvercles qui offrent la plus grande variabilité dans le traitement de surface en fonction de la forme voulue. Ainsi, une arête longitudinale courant sur le dos du couvercle pouvait être dégagée. Dans ce cas, des orifices sub-rectangulaires étaient aménagés à chaque extrémité permettant la manipulation du couvercle. Des éléments de type poignée pouvaient aussi être dégagés directement depuis le dos du couvercle. Les deux demies grumes sont évidées afin de recevoir le défunt. Une logette céphalique marque bien entendu l'emplacement de la tête. Là encore, on remarquera une variabilité dans la morphologie : ovale, carrée, rectangulaire. De nombreux stigmates laissés par les outils ont aussi été observés. Il y a des traces de haches d'abattage, de doloires, de planes ou encore d'herminettes.

Le recrutement de la population inhumée dans ces sarcophages est mixte : femmes, hommes et enfants. Il n'y a donc aucune spécificité, sauf s'il y a un lien avec le rang social du défunt mais en l'absence de mobilier d'accompagnement, il serait hasardeux pour le moment de s'aventurer sur une telle piste. Cependant, de rares témoins vestimentaires indiquent par exemple qu'un défunt portait des chausses de cuir, ou d'autres des morceaux de cuir triangulaires cousus sur un linceul ou un vêtement textile disparu. À plusieurs reprises, des restes de branchages attestent d'un dépôt volontaire de végétaux sur le couvercle, voire même sur le fond de la cuve avant même la mise en bière du défunt. Encore plus originale, la découverte de pupes d'asticots dans des sarcophages dont la cuve avait commencé à sécher et le bois à s'écarter, d'où d'urgentes réparations avec tenons et mortaises, révèle la présentation du corps au monde des vivants pendant un certain laps de temps.

Outre le renouveau de la typo-chronologie de ce type de contenant funéraire et de l'histoire des techniques, c'est aussi tout un pan des pratiques funéraires carolingiennes qui peut être revisité.

Bibliographie :

BARDEL A. 1986, « L'abbaye avant le XII^e siècle », dans SIMON M. *et al.*, *L'abbaye de Landévennec de saint Guénolé à nos jours*, Rennes.

BAVOILLOT R. 1977, « Sépultures vicomtales d'Orthe en l'abbatiale Notre-Dame de Corhéta », *Bulletin de la Société de Borda*, 366, 1977, p. 159-194.

BURLOT-VERLEYSEN A.-M. 2009, *Odon de Cluny. Vita sancti Geraldii Auriliacensis*, Bruxelles (Société des Bollandistes, *Subsidia Hagiographica*, 89).

CLÉMENT N. 2016 : « Un riche contexte d'implantation pour l'abbaye Saint-Géraud d'Aurillac (Cantal) : l'apport de l'archéologie préventive », dans BULLY S., SAPIN C. (dir.), *L'origine des sites monastiques : confrontation entre la terminologie des sources textuelles et les données archéologiques*, (4^{èmes} Journées d'études monastiques, Baume-les-Messieurs, 2014), (*Bulletin de centre d'études médiévales d'Auxerre, Hors-série, n°10*, 2016, <https://cem.revues.org/14464>).

CORROCHER J., LALLE P., SOULIER D. 1999 : « Sépultures mérovingiennes sur le site de l'ancien prieuré de Saint-Germain-des-Fossés (Allier) », dans *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours : histoire et archéologie* (Actes des XIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Clermont-Ferrand, 1991), Clermont-Ferrand (*Mémoires de l'AFAM*, XII), p. 187-195.

FIocchi L., CHEVALIER P., LAPIE O. 2012, « Les cercueils monoxyles du milieu du X^e siècle à Souvigny (Allier) », dans CARRÉ F., HENRION F. (dir.), *Le bois dans l'architecture et l'aménagement de la tombe : quelles approches ?* (Actes de la table ronde d'Auxerre, 2009), Saint-Germain-en-Laye (*Mémoires de l'AFAM*, XXIII), p. 143-150.

GEORGES P., KACKI S., DUCHESNE S., MILLE P. 2012, « Les sarcophages monoxyles du site médiéval de « Lasserre » à Marsan (Gers) : de l'exemple conservé aux observations archéologiques et taphonomiques », dans CARRÉ F., HENRION F. (dir.), *Le bois dans l'architecture et l'aménagement de la tombe : quelles approches ?* (Actes de la table ronde d'Auxerre, 2009), Saint-Germain-en-Laye (*Mémoires de l'AFAM*, XXIII), p. 151-162.

GRAND R. 1945, « Les « Paix » d'Aurillac. Étude et documents sur l'histoire des Institutions municipales d'une ville (XII^e-XIV^e siècle) », Paris.

LAUWERS M. 2005, *Naissance du cimetière, lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Paris, (Aubier, collection Historique).

PERESSINOTTO D., PIAT J.-L., BELINGARD C. 2012, « Un sarcophage monoxyle conservé du XII^e s. dans l'église souterraine d'Aubeterre-sur-Dronne (Charente) », dans CARRÉ F., HENRION F. (dir.), *Le bois dans l'architecture et l'aménagement de la tombe : quelles approches ?* (Actes de la table ronde d'Auxerre, 2009), Saint-Germain-en-Laye, (*Mémoires de l'AFAM*, XXIII), p. 163-168.

SALIN R. 1952, *La civilisation mérovingienne d'après les sépultures, les textes et le laboratoire*, 2, Paris.

VIGIER G. (Dominique de Jésus), *Histoire paraenétique des trois saints protecteurs du Haut Auvergne, Flour, Mary et Géraud, avec quelques remarques sur l'histoire ecclésiastique de la Province*, Paris, 1635, 798 p.



Fig. 1 : sarcophages monoxyles, au premier plan en fin de fouille, en arrière plan avec son couvercle.

Aux origines du monastère de Saint-André-le-Haut à Vienne (Isère)

Anne BAUD¹, Anne FLAMMIN², Monique ZANNETTACCI³

L'abbaye des moniales de Saint-André-le-Haut appartient à une importante vague de fondations monastiques que connaît la ville de Vienne à la fin de l'Antiquité tardive. Abandonnée à la Révolution, elle connaît plusieurs phases d'occupations. Elle est implantée à flanc de colline, entre la rivière de la Gère au nord et la colline de Pipet au sud où s'installe le théâtre antique. À l'époque romaine, la colline est aménagée en une succession de quatre terrasses où passaient les aqueducs de la vallée. Au VI^e s., l'environnement urbain de Vienne est composé de nombreuses ruines antiques, vestiges des bâtiments édilitaires qui occupaient le centre et ses abords. C'est dans ce paysage tardo-antique qu'un certain Ansemond et sa femme Ansleubane demandent à leur fille Eugénie de construire un monastère en l'honneur de saint André. Les époux donnent un courtil situé devant la porte de la ville au lieu-dit « de Mars ». Cette propriété est placée à proximité immédiate de bâtiments publics, dont le théâtre antique abandonné probablement dès la fin du III^e s. ou au début du IV^e s. L'abbaye adopte la règle de saint Léonien. Son développement est peu connu jusqu'au XI^e s., période à laquelle Rodolphe III (993-1032) et sa femme Ermengarde entreprennent la restauration spirituelle et matérielle de Saint-André-le-Haut en y installant des moniales bénédictines de Saint-Césaire d'Arles.

Désaffecté depuis une vingtaine d'années, le site fait l'objet de fouilles archéologiques dans le cadre d'un chantier école de l'université Lyon 2 dirigé par Anne Baud, Anne Flammin et Monique Zannettacci.

Les recherches menées à l'intérieur de la nef ont permis de mettre au jour un petit oratoire funéraire (fin V^e-VII^e s.) que l'on peut très vraisemblablement mettre en relation avec le premier monastère (fig. 1). Orienté et de modestes dimensions, il s'installe directement sur une plateforme antique dont le sommet est constitué par un mur de soutènement au nord et un aqueduc au sud. De ce petit édifice sont conservés le chevet très légèrement trapézoïdal, l'épaulement et le départ de la nef. Son extrémité ouest reste encore à fouiller. Une tombe au moins, renfermant un individu avec un mobilier en verre, est contemporaine de la construction de l'oratoire.

Nous ignorons l'étendue primitive du monastère mais il devait se développer sur une surface analogue à celle que nous connaissons au XVIII^e s. Les terrasses aménagées à flanc de collines induisent des espaces plus ou moins larges toutefois contraints par les bâtiments antiques. Leur proximité immédiate est attestée par l'usage des très nombreux remplois dans l'architecture monastique. Des vestiges de bâti tardo-antiques pourraient être mis en relation avec les premiers bâtiments conventuels.

L'oratoire ruiné semble connaître un regain d'intérêt pendant une courte période, entre le IX^e et la fin du X^e s. Un cimetière, en effet, s'implante sur l'édifice et ses abords. Bien que nous n'ayons pas ses limites, l'organisation des sépultures met en évidence la forte attraction qu'exercent les ruines de l'édifice, plaidant ainsi en faveur d'une ancienne chapelle funéraire, et incite à penser qu'il accueille un corps saint ou des reliques.

L'abandon du cimetière pourrait correspondre à l'arrivée des moniales de Saint-Césaire d'Arles.

¹ Maître de conférence - Université de Lyon2, UMR 5138 Archéologie et Archéométrie.

² Ingénieur d'étude CNRS, UMR 5138 Archéologie et Archéométrie.

³ Archéologue municipale de la Ville de Vienne.

La fouille est menée en collaboration avec : Mathilde Duriez (archéologue et doctorante UMR5138) ; Audrey Gaillard, Vanessa Granger, Delphine Linard (étude anthropologique) ; Gérard Charpentier (CNRS, MOM) et Damien Laisney (CNRS, MOM) (analyse de la topographique et architecturale) ; Céline Brun (CNRS, UMR5138) et F. Notter-Truxa (T CNRS, MOM) (étude céramique) ; Anna Delassiaz (étude pétrographique) ; Nathanaël Nimmegeers (étude des sources médiévales) et les étudiants de l'université de Lyon2.

Bibliographie :

BAUD A., NIMMEGEERS N. et FLAMMIN A. 2016, « L'abbaye de Saint-André-le-Haut à Vienne. Origine et développement d'un monastère de moniales », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 10 | 2016, mis en ligne le 09 décembre 2016, consulté le 09 juillet 2017. URL : <http://cem.revues.org/14485> ; DOI : 10.4000/cem.14485

BAUD A., ZANNETTACCI M., FLAMMIN A. *et al.* 2016, *Vienne (38), église Saint-André-le-Haut*. (Rapport de fouille programmée, SRA Rhône-Alpes), 2 volumes.

BAUD A., ZANNETTACCI M., FLAMMIN A. *et al.* 2015, *Vienne (38), église Saint-André-le-Haut*. (Rapport de fouille programmée, SRA Rhône-Alpes), 2 volumes.

BAUD A., ZANNETTACCI M., FLAMMIN A. *et al.* 2014, *Vienne (38), église Saint-André-le-Haut*. (Rapport de fouille programmée, SRA Rhône-Alpes), 2 volumes.



Fig. 1 : Vienne, église St-André-le-Haut. Vue vers l'est de l'oratoire et de la crypte romane. © Équipe de fouille VSAH.

Architecture et topographie monastique du haut Moyen Âge en Lyonnais. L'Île-Barbe et Savigny du IX^e au X^e s.

Charlotte GAILLARD¹, Olivia PUEL¹

Le diocèse de Lyon comportait, au Moyen Âge, onze établissements monastiques répartis sur un territoire géographiquement contrasté. Dans et à proximité de la ville de l'évêque, se côtoyaient Saint-Martin de l'Île-Barbe, Saint-Martin d'Ainay, Saint-Pierre et, plus en retrait, Saint-Martin de Savigny. Aujourd'hui mieux connus grâce à des fouilles archéologiques et des recherches historiques récentes, les deux abbayes de l'Île-Barbe et Savigny ont été créées à deux époques différentes : la première au cours du V^e s., durant la première vague d'implantations monastiques en Gaule ; la seconde dans le premier quart du IX^e s., au cours de la grande *renovatio* carolingienne réalisée sous Louis le Pieux. Ils constituent deux exemples bien différents de fondations monastiques, tant par le choix du site que par la topographie de leurs édifices cultuels et conventuels.

Si ces deux établissements ont été implantés sur des sites très différents, ils relèvent cependant de logiques comparables où le *topos* du désert monastique joue autant que les motivations d'ordre économique et politique. L'Île-Barbe a été fondée sur une île de la Saône, à 5 km au nord de la ville de Lyon, aux confins du *suburbium*. Contrairement aux églises de Saint-Irénée et de Saint-Just, desservies par des communautés monastiques, qui étaient situées sur la colline de Fourvière (REYNAUD 1998), cette abbaye était installée au-delà des zones artisanales, symboliquement hors de la ville, et par là-même du cœur politique et économique. Qui plus est, comme pour d'autres fondations insulaires, les eaux de la Saône contribuaient à séparer matériellement le site du reste du territoire (DESSI, LAUWERS 2006). L'abbaye de Savigny était en revanche située en milieu rural. Excentrée par rapport à la ville de Lyon, elle était localisée dans la vallée de la Brévenne que délimitent les Monts de Tarare et du Lyonnais. Le site, placé sur le versant ouest de cette vallée, au-dessus de la rivière du Trésonce, ne constituait pas un environnement *a priori* favorable à l'installation d'une communauté de religieux. Sa topographie marquée, qui se caractérise par une double pente prononcée, du nord au sud et d'ouest en est, et l'absence de ressources hydriques naturelles ont en effet nécessité des travaux importants, aussi bien pour créer des terrasses artificielles, sur lesquelles ont été construit les édifices monastiques, que pour dévier une source importante. L'abbaye occupait d'ailleurs une position relativement isolée dans la mesure où, à cause des terrasses, elle surplombait nettement les alentours.

Les avantages économiques et politiques du territoire sur lequel ces monastères ont été implantés paraissent toutefois bien réels, contrebalançant l'idée de « fuite du monde ». L'Île-Barbe annonce l'entrée de la ville de Lyon, située en amont du cœur urbain et de la résidence épiscopale mais à laquelle elle est finalement bien connectée grâce à la voie fluviale. L'occupation de l'âge du Bronze mise au jour sur l'île (GAILLARD dir. 2012) ou la découverte récente d'une grande *villa*, datée du I^{er} au II^e s., à proximité directe de l'abbaye, sur la rive droite de la Saône (NOURISSAT 2010), soulignent tout l'intérêt que ce secteur a pu susciter. De surcroît, la Saône constitue dès l'Antiquité un axe d'échanges et de circulations important entre les régions septentrionales et méridionales, qui perdurera dans l'empire carolingien et le royaume de Bourgogne, comme l'atteste par exemple la libre circulation de deux bateaux concédée par Louis le Pieux en 816 (BNF, lat. 8837 fol. 7v^o). De la même manière, le site de Savigny n'était pas forcément inoccupé avant l'arrivée des moines. Si les preuves archéologiques font encore défaut, le fait que *Saviniacum* ait donné son nom à l'*ager Saviniacensis*, comme en témoignent de nombreuses chartes du *Cartulaire de Savigny* (BERNARD 1853), plaide en faveur de la présence antérieure d'un établissement, peut-être laïc, suffisamment important pour devenir le chef-lieu de cette circonscription territoriale (PUEL, GANIVET 2016). Par la suite, grâce à la bienveillance de l'évêque et à l'appui politique des rois de Bourgogne qui, à la charnière du X^e s. et du XI^e s., ont fait de ce monastère un maillon essentiel de leur politique en Lyonnais (DEMOTZ 2008, p. 470-472), Savigny a fini par se trouver à la tête d'un patrimoine foncier dense et homogène et par acquérir une puissance politique indéniable dans la région (RUBELLIN 2003). Sa position, relativement éloignée de Lyon, constituait un avantage certain, lui permettant sans doute de subir un contrôle épiscopal moins strict que les monastères plus proches.

¹ Service archéologique de la ville de Lyon, UMR 5138 ArAr (Archéologie et Archéométrie).

Par ailleurs, la restitution de la topographie monastique, fondée sur les résultats archéologiques confrontés aux données graphiques et textuelles, a mis en lumière deux organisations spatiales bien distinctes. À l'Île-Barbe, le rocher accidenté, que les moines ont progressivement aménagé en terrasses, rend propice la dispersion des édifices sur toute l'île. Deux églises au moins ont été édifiées au cours du haut Moyen Âge. Au nord, l'église Saint-Martin, attestée par les sources carolingiennes, était dédiée à la vie communautaire. À l'est, la petite église funéraire Saint-André a accueilli de nombreuses sépultures datées du V^e au VII^e s. Mais l'implantation atypique de certains édifices construits entre le XI^e et le XIII^e s., très excentrés par rapport au cloître roman, autorise à penser qu'ils ont pu être édifiés à une période antérieure. Ainsi à l'ouest, l'église Sainte-Marie a été profondément remaniée au XII^e s. pour accueillir un pèlerinage marial et, sur le promontoire du Châtelard, la chapelle romane Sainte-Marie-Madeleine repose sur des fondations plus anciennes. Certes le grand chantier de reconstruction qui affecte tout le monastère du XI^e au XIII^e s. rend délicate toute restitution avant l'époque romane. Malgré tout, l'Île-Barbe semble bien constituée, durant le haut Moyen Âge, de plusieurs églises, distantes les unes des autres de plusieurs centaines de mètres et qui bornent l'espace insulaire.

Dans le cas de Savigny, la topographie monastique a pu être appréhendée sur la longue durée, depuis l'époque carolingienne jusqu'à l'époque moderne. La restructuration complète des édifices cultuels et conventuels, qui est intervenue entre le XI^e et le XIII^e s., a déterminé le cadre architectural pour plus de cinq siècles. Elle a aussi profondément transformé l'établissement originel, dans lequel coexistaient avant l'an mil deux églises parallèles, distantes d'environ 25 m : Saint-Martin, au nord, et Sainte-Marie (?), au sud. La première est connue par des mentions textuelles qui décrivent un mobilier liturgique digne des grandes abbayes carolingiennes. La seconde est connue par les vestiges conservés au sein d'un bâtiment viticole qui présente des dimensions surprenantes (au moins 13 m de long et 10,80 m de large dans-œuvre, pour une hauteur minimale de 13 m) pour un édifice censé être secondaire. Entre ces deux lieux de culte, le vaste espace intermédiaire, dans lequel sera construit le cloître roman, était vraisemblablement utilisé lui aussi, sans qu'il soit possible à ce jour de déterminer la forme et la nature de cette occupation. Si ces bâtiments dessinent, pour une période antérieure à l'époque romane, un plan finalement assez classique, avec deux églises autour d'un espace central, il faut toutefois se montrer très prudent quant à la restitution de la topographie primitive. La datation présumée romane de l'enceinte et de la tour monumentale, qui marquait l'entrée de l'abbaye, interdit d'attribuer au monastère originel la même emprise. Des données archéologiques inédites invitent d'ailleurs à s'interroger sur l'espace situé au sud de l'église méridionale (soit à l'exact opposé de l'abbatiale), qui pourrait également être investi dès cette époque.

Aussi les abbayes de l'Île-Barbe et de Savigny semblent-elles avoir été conçues selon deux modes d'organisation bien différents, qui reflètent sans doute deux états dans l'histoire du monachisme.

Bibliographie :

Diplôme de Louis le Pieux 816 : BNF, lat. 8837 fol. 7v° (Charte Artem/CMJS n°5002 [En ligne] <http://www.cn-telma.fr/originaux/charte5002/>. Date de mise à jour : 29/03/12).

BERNARD A. 1853, *Cartulaire de l'abbaye de Savigny (suivi du Petit cartulaire de l'abbaye d'Ainay)*, t. 1 (Cartulaire de Savigny), Paris.

DEMOTZ F. 2008, *La Bourgogne, dernier des royaumes carolingiens : (855-1056) roi, pouvoirs et élites autour du Léman*, Lausanne.

DESSIR M., LAUWERS M. 2009, « Désert, église, île sainte. Lérins et la sanctification des îles monastiques de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge », dans CODOU Y., LAUWERS M. (dir.), *Lérins, une île sainte de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, p. 231-279.

GAILLARD C. (dir.) 2012, *Lyon 9^e, Île-Barbe, Sainte-Anne, Chemin du Bas-Port* (Rapport final d'opération, SRA Rhône-Alpes/INRAP, Lyon).

GAILLARD C., à paraître, « Topographie monastique de Saint-Martin de l'Île-Barbe à Lyon à l'époque carolingienne », dans *Lyon dans l'Europe carolingienne autour d'Agobard (816-2016)* (Actes du colloque, 2016).

NOURISSAT S. 2010, « Lyon 9^e, 25-29 rue Joannès Carret », *BSR Rhône-Alpes*, p. 173-174.

PUEL O., GANIVET P. 2016, « Les origines de l'abbaye lyonnaise Saint-Martin de Savigny », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre*, [En ligne], Hors-série n° 10, 2016.

PUEL O., à paraître, « Architecture et topographie de l'abbaye de Saint-Martin de Savigny à l'époque carolingienne », dans *Lyon dans l'Europe carolingienne autour d'Agobard (816-2016)* (Actes du colloque, 2016).

REYNAUD J.-F. 1998, *Lugdunum christianum : Lyon du IV^e au VIII^e siècle*, Paris. (*Documents d'Archéologie Française*, 69).

RUBELLIN M., 2003. « L'abbaye de Savigny en Lyonnais au Moyen Âge : vie et effacement d'une puissance régionale », *Église et société chrétienne d'Agobard à Valdès*, Lyon, p. 295–326. (*Collection d'histoire et d'archéologie médiévales*, 10).

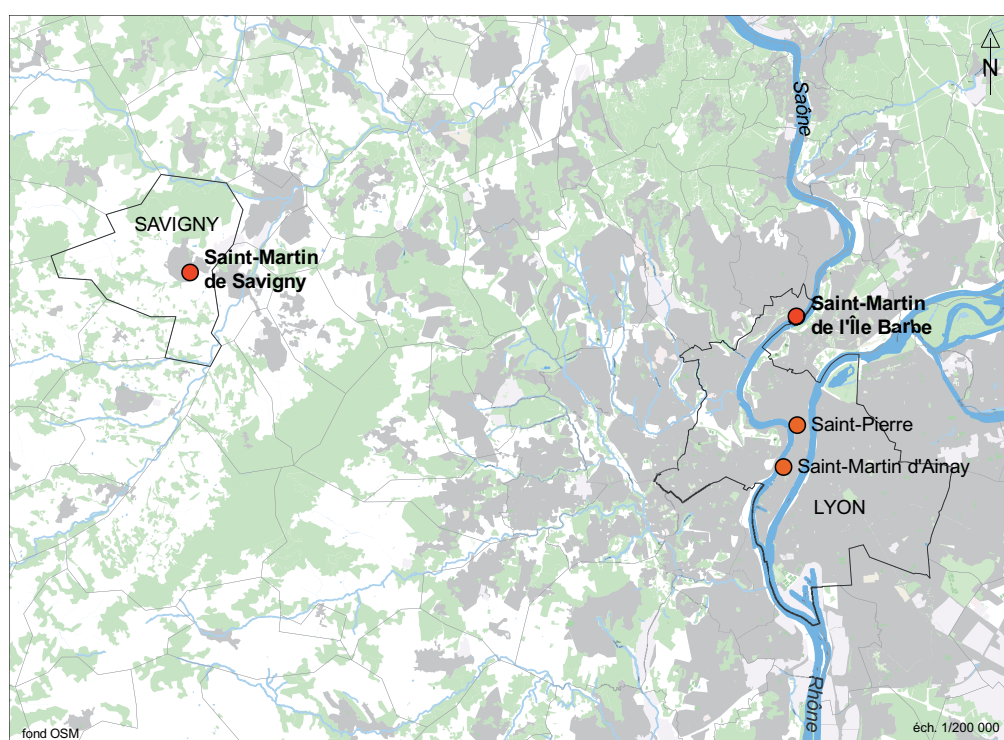
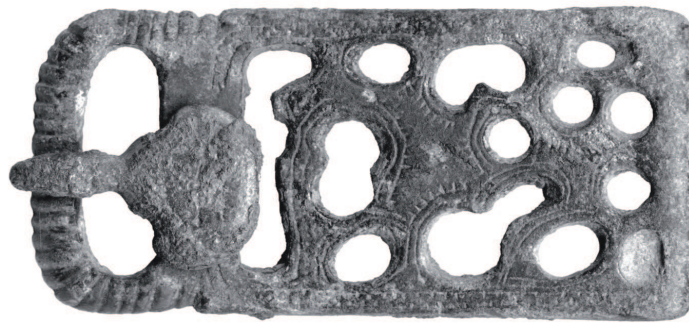


Fig. 1 : Localisation des monastères de l'Île-Barbe et de Savigny dans la région lyonnaise.

Posters



La nécropole de Bellegarde-en-Forez (42), Ruffy 2 : des tombes du très haut Moyen Âge sans os ni mobilier

Stéphane ADAM¹, Alexis CORROCHANO², Simon LEMAÎTRE³

La nécropole de Ruffy située sur la commune de Bellegarde-en-Forez (42) a été découverte et intégralement fouillée en 2015, dans le cadre d'une opération d'archéologie préventive (ADAM, LEMAÎTRE 2017) en préalable à un projet d'aménagement (Société des Carrières de la Loire). Ce sont plus de 70 sépultures qui ont ainsi été étudiées, sachant que les limites de l'emprise de fouille ont probablement permis de décaper l'intégralité de la nécropole. En plan, elle se développe en rangées parallèles de tombes, globalement orientées nord-ouest / sud-est (fig. 1).

En l'absence d'ossements et de mobilier funéraire, les critères de datation et d'interprétation de cet ensemble funéraire reposent essentiellement sur des datations par mesure du radiocarbone effectuées sur des charbons, sur l'étude du mobilier céramique résiduel issu du remplissage des fosses et enfin sur des comparaisons bibliographiques régionales et extra-régionales qui permettent de rapprocher le site des nécropoles rurales longtemps dénommées « de plein champ » et dont la pleine utilisation s'établit entre l'Antiquité tardive et la fin du haut Moyen Âge.

Plusieurs scénarios ont été proposés au cours de l'étude, à l'issue desquels nous avons retenu une proposition de datation à partir du V^e siècle de notre ère et probablement au cours des siècles suivants. Le poster présente les résultats principaux de cette étude archéologique, en insistant sur la difficile question de la datation et de la durée de l'occupation du site funéraire, en l'absence d'éléments fiables de datation. Il s'agira également de replacer la nécropole de Ruffy dans son contexte local (VALETTE 1983) et régional (LAVENDHOMME 1997 ; FIZELLIER-SAUGET DIR. 1999) afin de mieux cerner les caractéristiques du haut Moyen Âge dans cette région, à la charnière entre la plaine du Forez et les Monts du Lyonnais, qui demeure mal connue pour la période considérée.

Bibliographie :

ADAM S., LEMAÎTRE S. 2017, *Bellegarde-en-Forez (42), «Ruffy 2», Rapport final d'opération archéologique*, Évêha – Études et valorisations archéologiques (Limoges, F), 2 vol., SRA Rhône-Alpes, Lyon, 2017.

FIZELLIER-SAUGET B. (dir.) 1999, *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours : histoire et archéologie*, (Actes des XIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Clermont-Ferrand, 3-6 oct. 1991), Clermont-Ferrand (*Publ. de l'Institut d'études du Massif central*, 14).

LAVENDHOMME M.-O. 1997, *LA LOIRE*, PARIS, (*CARTE ARCHÉOLOGIQUE DE LA GAULE*, 42).

VALETTE P. 1983, « Le haut Moyen Âge en Forez », *Cahiers archéologiques de la Loire*, 3, 1983, p. 73-88.

¹ Responsable d'opération, Évêha (agence Paris).

² Spécialiste du petit mobilier, évêha (agence Toulouse).

³ Responsable d'opération, évêha (agence Lyon), Membre associé ARAR (UMR 5138).



Fig. 1 : Vue générale du site en cours de fouille (cliché : Eveha, 2015)

Le Mont Châtel à Pressiat (Ain) : un établissement de hauteur du haut Moyen Âge (VI^e-VIII^e s.)

David BILLOIN¹

Le Mont Châtel occupe la place centrale dite des « trois monts » sur les contreforts du Revermont, entre le mont Myon et Montfort, à 18 km au nord-est de Bourg-en-Bresse. Ces trois collines offrent un paysage particulier, aisément identifiable de loin depuis la plaine bressane.

L'occupation se développe sur la partie sommitale de la colline (1,2 ha), selon une orientation nord-sud et s'étage sur deux terrasses. La plus haute (607 m d'altitude), d'une longueur de 160 m et large de 15 à 20 m, offre un espace relativement régulier dans lequel des édifices prennent place. Elle est ceinturée d'une seconde terrasse étroite correspondant à un espace de circulation, souligné au sud par une levée de pierres et de terre. L'ensemble est bordé de pentes abruptes et de petites falaises au nord. Des petites plateformes et des anomalies du microrelief signalent de multiples constructions et des aménagements, tels qu'une vraisemblable citerne et une petite carrière.

Deux églises sont implantées sur le point culminant à une soixantaine de mètres l'une de l'autre. Ces édifices occupent la totalité de la largeur de la terrasse supérieure, selon une orientation est-ouest. Celle au centre affiche une nef quadrangulaire prolongée d'un chevet plat de 11 m sur 16 m, puis des pièces annexes implantées de part et d'autre du chœur l'agrandissent selon un plan classique en tau. La fonction funéraire des lieux est attestée par de nombreuses sépultures à l'intérieur du bâtiment, avec des dispositifs originaux. Ainsi, deux sépultures en coffres naviformes sont construites en même temps que le chœur de l'église, selon une orientation nord-sud, et des sarcophages en grès sont incrustés dans l'épaisseur des murs de la nef. L'un d'eux est orné d'un motif gravé sur son panneau de tête, représentant un chrisme encadré de deux croix latines. Il trouve une comparaison avec un sarcophage issu de l'église Saint-Clément de Mâcon, alors que l'analyse pétrographique du grès indique une fabrication dans les carrières du Maconnais. Les différents types de tombes observés sont caractéristiques du domaine romano-burgonde, en usage du VI^e au VIII^e s.

La seconde église est bâtie à l'extrémité nord du mont et visible de très loin depuis la plaine. De plan rectangulaire à chevet plat de 16 m sur 12 m, elle est composée d'une nef centrale flanquée de galeries latérales, une troisième constituant la façade ouest de l'édifice. La présence d'un autel quadrangulaire est reconnue au centre du chœur. Hormis des claveaux en tuf utilisés dans les voûtements des ouvertures, un fragment de fût de colonnette galbé est recueilli dans la démolition. Ce rare élément architectural utilise un poudingue à l'aspect particulièrement décoratif, un type de roche connu dans les carrières anciennes de Savoie autour de Chambéry. Une petite aire funéraire vient s'adosser à l'édifice religieux et se caractérise par des tombes couvertes de dalles monolithiques en calcaire, dont cinq sont accolées. Un modeste bâtiment rectangulaire de 6 m sur 4,20 m est construit parmi les sépultures à proximité immédiate de l'église et selon la même orientation. Il reprend l'alignement des cinq tombes regroupées, en lien probable avec la mémoire des défunts. Un fragment d'épithaphe en l'honneur d'un défunt est retrouvé à proximité, ainsi que du verre à vitre et des fragments de vitraux.

La qualité des édifices doit être soulignée par un mode de construction en pierre utilisant ponctuellement l'*opus spicatum* et la présence de couverture en tuile à la romaine, révélant des productions mérovingiennes par les modules utilisés. Le mobilier recueilli sur le mont est assez modeste et lié à la fonction religieuse des édifices partiellement étudiés à ce stade. À côté de la céramique des VI^e et VII^e s., notamment du service bistre, la vaisselle en verre est composée de gobelets et de flacons ayant pu avoir une fonction liturgique, ce qui expliquerait leur présence à l'intérieur des églises. Du luminaire est également attesté sous la forme de lampions suspendus, notamment à l'intérieur du chœur de l'église funéraire. Plusieurs monnaies romaines tardives, essentiellement des *aes* 4 théodosiens, sont également à noter. L'ensemble de ces éléments contribue à placer le début de l'occupation dans la seconde moitié du VI^e s., corroboré par deux datations C¹⁴, et un abandon des lieux vers le VIII^e-IX^e s. Un programme d'ampleur de récupération des matériaux de construction est engagé autour des XI^e-XII^e s., non sans occasionner le bris de nombreuses sépultures. Le mont tombe peu à peu dans l'oubli alors

¹ UMR 5140 ASM, Université Paul Valéry Montpellier 3.

que l'implantation castrale de Montfort s'installe au sommet de la colline voisine au sud.

La fouille pluriannuelle en cours (2016-2018) porte désormais sur les vestiges d'un grand bâtiment en pierre adossé à la terrasse supérieure, vraisemblable habitat doté d'une structure de combustion d'un mètre de diamètre creusée dans la roche. À terme, l'objectif est d'obtenir une lecture des éléments structurant cette occupation perchée, replacée dans son environnement large. Ces travaux de recherche enrichissent singulièrement la question du perchement de l'habitat alto-médiéval et la mise en place d'une nouvelle géographie du pouvoir, ce pôle de peuplement du Mont Châtel évoque une petite agglomération de hauteur, point d'ancrage du christianisme, intégrant peut-être une communauté monastique aux confins des diocèses de Lyon et de Besançon.

Bibliographie :

BILLOIN D. (dir.) 2016, *Pressiat (Ain) Le Mont Châtel, Fouille pluriannuelle 2016-2018*, ASM, (Rapport de fouille programmée 2016).

BILLOIN D. (dir.) 2015, *Prospection thématique avec sondages 2015, Pressiat (Ain) Le Mont Châtel*, Programme collectif de recherche Les sites de hauteur de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge en Franche-Comté (IV^e-IX^e siècle), 2015.

<http://patrimoines.ain.fr/n/le-mont-chatel-haut-lieu-de-l-archeologie-merovingienne/n:1371>.

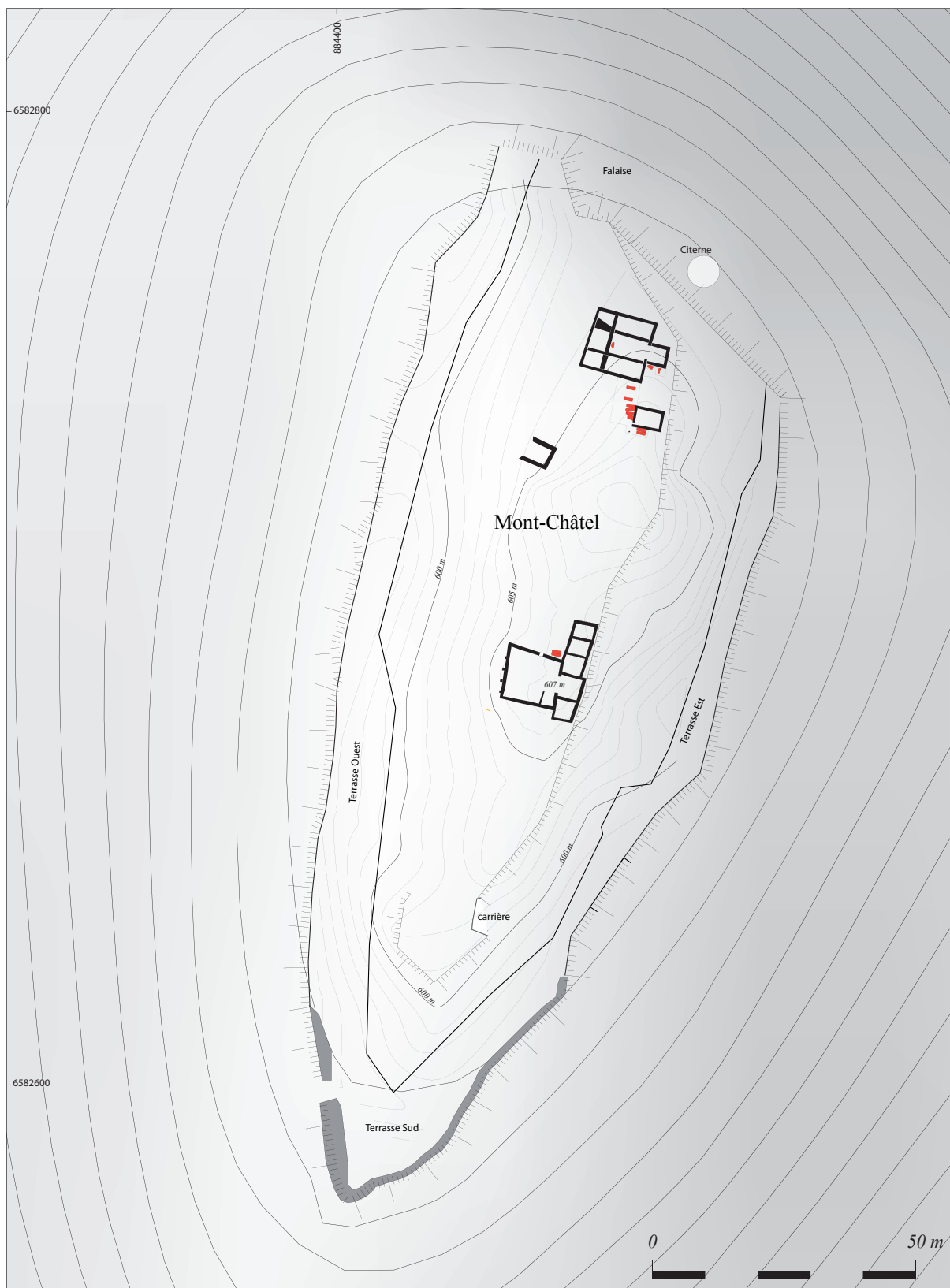


Fig. 1 : Plan général de l'établissement de hauteur du Mont Châtel, état 2016 (D. Billoin).

Un guerrier magyar dans les Alpes françaises. Nouvelles données sur les contacts transalpins au début du X^e s.

Ilona BEDE¹, Péter LANGÓ², Guillaume SARAH³

Le petit village d'Aspres-lès-Corps (Hautes-Alpes, à la frontière de l'Isère) se trouve dans la vallée du Champsaur entre les massifs du Dévoluy et des Écrins, haute vallée du Drac qui relie Grenoble (*Gratianopolis*) et Gap (*Vapincum*).

C'est là qu'à la fin de juillet 1885, un chaudronnier découvrit au milieu d'un champ, sous un amas de pierres au pied d'un très vieux noyer, le squelette assez bien conservé d'un individu inhumé la tête orientée vers l'ouest, les bras croisés sur la poitrine. « Aucune trace de tombe ou de bière » n'a été observée par le découvreur. Le squelette fut attribué à un jeune adulte de sexe masculin car « pas une dent ne manquait à ses mâchoires » et il avait été inhumé avec une « courte et large épée de 78 centimètres ». Celle-ci portait les traces d'un décor d'argent sur la poignée. La bouterolle en alliage cuivreux à la pointe de l'épée témoignait de la présence d'un fourreau. À cette arme s'ajoutaient « six fers de lance (...) », deux agrafes en bronze (...), une chaînette (...) terminée par deux pendelocques (...) [et] neuf disques en argent percés d'un trou au centre et ayant servi de boutons » (ROMAN 1886).

Les objets ont d'abord été datés du XIV^e s. (LEMAITRE 1886). L'examen des « disques en argent » par Joseph Roman, avocat et historien local qui rapporta la découverte, lui a permis de reconnaître des monnaies carolingiennes d'Italie du premier quart du X^e s. Il identifia ainsi un « soldat (...) probablement italien, ou venant d'Italie (...) certainement chrétien », qui avait dû mourir subitement dans un « petit combat » contre des « brigands sarrasins » et être inhumé à la hâte par ses compagnons (ROMAN 1886).

Si le rapporteur ne s'est pas trompé dans la datation de la monnaie de l'empereur Bérenger I^{er}, il admit ne pas connaître d'autre exemple de monnaie carolingienne montée en bouton. Après un oubli de près d'un siècle, Mechthild Schulze-Dörrlamm reprit le dossier et identifia la sépulture la plus occidentale connue d'un guerrier hongrois de la période des incursions magyares (SCHULZE 1984).

Lors de son investigation, seule l'une de ces deux agrafes (aujourd'hui disparue !) a pu être retrouvée au Musée Archéologique de Gap. Les plus proches parallèles se trouvent en Hongrie et Slovaquie et ont été interprétés comme des attaches de carquois datées des IX^e et X^e s. À cette époque, les Hongrois (ou Magyars) ont investi le Bassin des Carpates, leur technique de combat est celle de la cavalerie légère, armée d'arcs et de sabres. Les six « fers de lances » seraient ainsi des pointes de flèches et la longue lame à un seul tranchant un sabre, comme l'avait suggéré la première mention du dépôt (LEMAITRE 1886). Ces armes sont très fréquemment retrouvées dans les sépultures magyares et l'utilisation de monnaies comme boutons y fut également très répandue. L'étude de Mechthild Schulze-Dörrlamm a notamment montré que l'emploi à cet effet des deniers de Bérenger I^{er} n'était pas rare.

En 2013, lors d'un inventaire du médailler du Musée Museum départemental des Hautes-Alpes, Joël François, numismate de Marseille, a retrouvé six monnaies de l'ensemble d'Aspres-lès-Corps que Guillaume Sarah a pu étudier en détail (SARAH 2014). Celui-ci a remarqué que les monnaies au nombre de neuf dans le rapport détaillé de Joseph Roman n'étaient que six dans la première mention (LEMAITRE 1886) et plus que « quatre ou cinq » en 1888 (ROMAN 1888, p. 143).

L'étude monétaire a montré que les deniers étaient des *denari scodellati*, présentant une forme bombée caractéristique des monnayages frappés en Italie du Nord à la fin du IX^e et au début du X^e s., face concave systématiquement au droit pour cet ensemble. À une exception près, le percement central assez grossier a été effectué du droit vers le revers de la monnaie. Trois monnaies portent le nom de Bérenger (ou *Berencarius*) dont deux avec la titulature IMP pour le titre d'« empereur des Romains » qu'il porta entre 915 et 924. Les

¹ Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 8167 Orient et Méditerranée - Monde byzantin.

² Institut archéologique de l'Académie des Sciences de Hongrie.

³ CNRS, UMR 5060 IRAMAT - Centre Ernest-Babelon.

trois autres sont attribuables à Hugues de Provence, roi d'Italie de 924 à 947, et probablement frappées avant 931. Alors que Mechthild Schulze proposait de relier la sépulture au raid hongrois de 924 depuis l'Italie vers la Francie occidentale, la présence des monnaies d'Hugues de Provence oblige à proposer un *terminus post quem* plutôt en 926.

En 2016, interpellés par Ilona Bede et Péter Langó sur la sépulture d'Aspres-lès-Corps (BEDE, LANGÓ 2015), les archéologues du service départemental (Cellule Alpine de Recherches Archéologiques, CARA) ont retrouvé dans les réserves du Musée Museum départemental des Hautes-Alpes un lot de mobilier en fer mal attribué⁴. Une étude préliminaire a permis d'identifier quatre fers de flèches qui présentent les caractéristiques des pointes magyares du X^e s. (SCHULZE-DÖRRLAMM 2002, 2010), un fer de lance et un fragment de couteau. Une étude plus approfondie aura lieu avant les journées de l'AFAM et le poster livrera les premières propositions des auteurs sur la redécouverte de cet ensemble.

Bibliographie :

BEDE I., LANGÓ P. 2015, « Az Asprés-lès-Corpsban talált leletek » [Les découvertes d'Aspres-lès-Corps], dans PETKES Zs., *Honfoglalók fegyverben* [Les Conquérants en armes], Budapest, p. 191.

LEMAÎTRE (?) 1886, « Procès-verbaux des séances, 19^e séance, du samedi 13 mars 1886 », *Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 5^e année, 1886, p. 231.

ROMAN J. 1886, « Sépulture carolingienne découverte à Aspres-lès-Corps (Hautes-Alpes) », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1886, n°1, p. 454-455.

ROMAN J. 1888, *Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes*, Comité des travaux historiques et des sociétés savantes, Paris.

SARAH G. 2014, « Le trésor d'Aspres-lès-Corps (Hautes-Alpes) : des monnaies italiennes dans la tombe d'un cavalier hongrois du début du X^e siècle », *Bulletin de la Société française de numismatique*, 69^e année – n°6, Juin 2014, p. 151-161.

SCHULZE M. 1984, « Das ungarische Kriegergrab von Aspres-lès-Corps. Untersuchungen zu den Ungarneinfällen nach Mittel-, West- und Südeuropa (899-955 n. Chr.) mit einem Exkurs zur Münzchronologie altungarischer Gräber », *Jahrbuch des Römisch-germanischen Zentralmuseums Mainz*, 31, 1984, p. 473-514.

⁴ Les auteurs remercient Baptiste Vappereau et Audrey Copetti qui ont retrouvé l'ensemble lors du rangement des réserves archéologiques, ainsi que Frédérique Verlinden, directrice du Musée, qui leur a permis l'étude des objets.

Valence : un point sur son urbanisation pour l'Antiquité tardive

Pascale CONJARD RÉTHORÉ¹

Le semis de fenêtres ouvertes sur l'ensemble du sous-sol de la ville de Valence depuis trente ans, lors de fouilles ou de simples diagnostics selon les règles de la fouille stratigraphique, ont livré, par petites touches, de nouveaux indices de l'occupation durant l'Antiquité tardive. Il montre une nouvelle dynamique ou, tout au moins, une autre façon d'occuper l'espace que celle mise en place durant le Haut Empire, tout en conservant le cadre structurant de son maillage viaire. Bien sûr, il manque encore trop de pièces au puzzle de l'urbanisation de cette ville pour tenter d'en proposer une véritable synthèse ; néanmoins les nouveaux éléments concernant ce dossier doivent être versés au pot commun de la recherche. Ils ont touché aux nécropoles, à une part significative du domaine religieux, et à quelques éléments de son habitat et de ses rues. Il nous paraît opportun de confronter les bribes de cette occupation, observées ces dernières années, à celles des autres cités, pour tisser un raisonnement sur cette thématique.

La période de crise que représente traditionnellement la seconde moitié du III^e s. doit être nuancée à Valence qui se situerait plutôt parmi les villes ayant connu le « délaissement » urbain de la fin du II^e s. (VAN OSSEL 2011, p. 9-21). On note qu'il se produit bien un changement au III^e s, mais qu'il est difficile d'associer aux "vagues d'invasions" et même à une rupture relevant de la fameuse crise de la deuxième moitié du III^e s.

P. Van Ossel signale à quel point les niveaux d'incendie sont fréquemment évoqués en lien avec les invasions barbares et l'abandon des sites. À Valence rien de tel n'est observé. On peut même dire qu'aucun incendie ne caractérise cette période de la deuxième moitié du III^e s. En revanche, sur un site fouillé au nord de la ville, place Charles Huguenel, deux périodes d'incendie sont la cause de la destruction d'une *insulae*, mais elles interviennent dans la première moitié du I^{er} s. Après une phase d'abandon durant la deuxième moitié du I^{er} s., l'*insulae* est de nouveau occupée au cours du II^e s, avant d'être définitivement détruite au début du III^e s (RÉTHORÉ 1988). L'évolution des périodes de destruction de cette *insulae* est donc loin du scénario des crises de la deuxième moitié du III^e s.

Un schéma évolutif comparable a été perçu sur un site situé non loin, à l'angle des rues Balthazar Baro et Quatorze-Cantons. Une *domus* donnant sur une rue est-ouest évolue en se transformant de l'époque augustéenne au II^e s., avant d'être détruite, à la fin de ce siècle ou au début du III^e s., remplacée par un jardin. Un petit *ambitus*, large de 3 m, sépare cette *domus* d'une zone de probables boutiques ou ateliers donnant sur le *cardo maximus*. À l'arrière de ces ateliers ou de ces boutiques, trois puits perdus sont progressivement comblés jusqu'au III^e s. Tous les murs sont alors détruits et le terrain est nivelé au profit d'un espace libre, peut-être un terrain vague. L'*ambitus* est alors décaissé sur près d'un mètre, avant d'être comblé aux IV^e-V^e s : carrière d'extraction de terre ou vaste dépression servant de fossé drainant/chemin creux succédant à l'*ambitus* du Haut-Empire ? On ne le sait, mais ces deux raisons peuvent être évoquées (CONJARD RÉTHORÉ, rapport en cours).

Plus à l'est, la fouille d'un terrain à l'angle des rues Arménie-Bouffier, a montré l'évolution d'un autre îlot urbain, des origines de la colonie à la fin du IV^e s. (SILVINO 2009). Le secteur occidental de l'îlot est occupé par une grande *domus* de rapport implantée en front de rue et datée du Haut-Empire. L'arrière de l'îlot, d'abord vierge de tout bâti (jardin ou terrain vague en attente de lotissement), est loti au début du III^e s. Les murs de ce nouvel habitat sont de belle facture, alors que les nouveaux murs de l'habitat qui succède à la grande *domus* sont construits de façon plus modeste. Entre les deux secteurs de construction de l'îlot, un vaste fossé drainant à fond plat a été mis en évidence (la base du fossé est large de 3 m pour 4,78 m à l'ouverture et 0,90 m de profondeur). Il est daté du III^e s. Que ce soit sur le site de la rue d'Arménie ou sur celui de l'îlot Baro, on observe donc que les espaces situés entre deux zones d'occupation distinctes ont perduré sous la forme de ruelles, mais de ruelles atypiques, plus évocatrices des « chemins creux » ruraux que des rues urbaines. Rue d'Arménie, l'habitat semble abandonné à la fin du IV^e s.

¹ Archéologue chargée d'études et de recherches, Inrap / Centre de Valence.

Au centre de la ville, plusieurs diagnostics ont révélé d'importantes phases de destruction des bâtiments du Haut-Empire dans le courant du IV^e s. (Place Juiverie, rue de l'Université, RÉTHORÉ 2012 ; CONJARD RÉTHORÉ 2014).

Dans le secteur sud-ouest de la ville un schéma évolutif assez comparable aux précédents sites fouillés a été mis en évidence. Les fouilles de la place des Ormeaux et du Musée ainsi qu'un suivi de travaux sur la place des Clercs révèlent que trois zones très distinctes du Haut-Empire (une *domus*, des petites boutiques et ateliers sur rue et un édifice monumental interprété comme un odéon) sont laissées à l'abandon; ou servent de carrière à partir du début du III^e s. La *domus* est abandonnée à la fin du II^e s. C'est au IV^e s. que l'ensemble du secteur connaît une reprise bien marquée : certaines parties du monument public sont utilisées, la *domus* est reconstruite sur un schéma proche de celui du Haut-Empire. Un vaste espace, qui correspond actuellement à la place des Clercs, voit les murs des constructions du Haut-Empire dérasés, comme pour fixer, dès cette période, un espace libre, prémices de la place actuelle. Ce secteur sud-ouest devient le siège du palais épiscopal de la ville, vraisemblablement dès le IV^e s. sans que l'on puisse être plus précis quant à sa chronologie d'apparition. La tenue d'un concile à Valence en 374 implique cependant, que la communauté chrétienne était suffisamment bien établie pour se permettre d'accueillir une telle assemblée (RÉTHORÉ 2000, GABAYET 2004, CONJARD RÉTHORÉ, DELOMIER 2014).

À l'est, juste en périphérie de la ville, une nécropole datée de la fin du III^e s. au V^e s., se développe au nord d'un des *decumanus* de la ville, un temps considéré comme le *decumanus maximus*, et au sud d'un axe correspondant à une limite de centurie du territoire, formant le tracé probable du *decumanus maximus*, jamais fouillé (RONCO 2008).

Le bilan de l'ensemble de ces données indique que la ville a éprouvé quelques difficultés à la fin du II^e s., avant de connaître une nouvelle dynamique dans le courant du III^e s., et surtout au IV^e s. Il est possible que ce nouvel élan urbain ait été porté par la communauté chrétienne valentinoise. Les quartiers nord de la ville délaissés dès la fin du II^e s. ont en effet été utilisés en jardins, drainés de fossés-chemins creux, tandis que l'espace urbanisé s'est concentré sur le noyau central et les secteurs sud et est de l'agglomération antique, des quartiers où l'attractivité liée au fait chrétien apparaît tangible. Au sud, se trouve le palais épiscopal et ses sanctuaires ; à l'est, l'occupation semble avoir été captée par une probable basilique funéraire et martyriale dédiée aux martyrs Félix, Fortunat et Achillée, qui sera à l'origine du couvent médiéval Saint-Félix (FÉVRIER 1986, p. 72 ; GOY 1992). Toutefois, même délaissé et en partie accaparé par de nouveaux pôles, la trame urbaine augustéenne, « véritable arête structurante de l'espace bâti », a cependant été conservée (BLIN 2017, p. 24). Ce respect s'est prolongé jusqu'aux X^e-XII^e s., où les rues ont été très souvent utilisées en aires d'ensilage. Ceci pourrait suggérer que ces anciennes rues, même difficilement distinguables en tant que telles des espaces de friches ou de jardin dans lesquels elles se situaient, ont conservé un statut à part, sans doute encore public ou au moins non privatisé. De fait, une importante part du réseau viaire actuel de la ville trouve son origine dans le canevas urbain augustéen. L'installation au Moyen Âge, de fosses silo à l'emplacement de ces rues traduit-il une accapuration du domaine public par le domaine privé ou ces aires d'ensilages correspondent-elles à une gestion collective des denrées alimentaires ? Les données archéologiques ne permettent pas de répondre à cette question. Toutefois, la trame urbaine antique encore présente dans le parcellaire actuel inciterait plutôt à considérer ces aires d'ensilage comme des réserves gérer collectivement.

Bibliographie :

BLIN O. 2017, « Vague terrain, terrain vague ?, Un espace ouvert au cœur du vicus de Jouars-Pontchartrain-Diodurum », Terrains vagues, *Archéopages*, 44, p. 20-25

CONJARD RÉTHORÉ P. 2012, *Valence, 15 Rue de l'Université*. (Rapport de diagnostic, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, SRA Rhône-Alpes).

CONJARD RÉTHORÉ P. 2013, « Place Juiverie », *Valence, Drôme, Rhône-Alpes*. (Rapport de diagnostic, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, SRA Rhône-Alpes).

CONJARD RÉTHORÉ P., DELOMIER C. 2014, « Musée des Beaux-Arts et d'archéologie, place des Ormeaux », *Valence, Drôme, Rhône-Alpes*. (Rapport de fouille, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, S.R.A. Rhône-Alpes).

CONJARD RÉTHORÉ P. 2017, « Angle des rues B. Baro et 14 Cantons », *Valence, Drôme, Rhône-Alpes*. (Rapport

de fouille, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, SRA Rhône-Alpes) en cours.

GABAYET F., Valette C., Rigaud P. 2004, *Valence, place des Ormeaux*. (Rapport de fouille d'archéologie préventive, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, S.R.A. Rhône-Alpes).

GABAYET F., 2006, « Un complexe épiscopal sous la place des Ormeaux », *De mémoire de palais*, Musée de Valence, 2006, p. 84-110.

GOY M. 1992, *Topographie religieuse de Valence entre le IV^e et le V^e siècles*. (Mémoire de maîtrise d'archéologie médiévale, sous la dir. de J. F. Raynaud, Université Lumière-Lyon II).

RÉTHORÉ P. 1988, *Valence, Salle des fêtes, fouilles de sauvetage*. (Rapport de fouilles, Afan, S.R.A. Rhône-Alpes).

RÉTHORÉ P. 2000, *Valence, Places des Clercs et de l'Université, chevet de la cathédrale*. (Rapport de surveillance de travaux, Afan, S.R.A. Rhône-Alpes).

RONCO C. 2010, « Valence, fouille du parking Montalivet », *Rapport de fouille archéologique*, INRAP Rhône-Alpes-Auvergne, S.R.A. Rhône-Alpes, 2010.

SILVINO T. 2009, « Valence – (Drôme), Angle des rues d'Arménie et Bouffier », Rapport de fouille de sauvetage, *Archéodunum*, S.R.A. Rhône-Alpes, 2008.

FÉVRIER P.-A., 1986, « Valence, Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIII^e s. », Provinces de Vienne et d'Arles, t. III, 1986, pp. 69-72.

VAN OSSEL P. 2011, « Les cités de la Gaule pendant la seconde moitié du III^e siècle, état de la recherche et des questions », dans SCHATZMANN R., MARTIN-KILCHER S. (dir.), *l'Empire romain en mutation, répercussions sur les villes dans la deuxième moitié du III^e siècle*, (Actes du colloque de Bern/Augst 2009), *Archéologie et histoire romaine*, 20, p. 9-21.

La ville de Chinon (Indre-et-Loire) du V^e s. au X^e s. – Synthèse des données archéologiques à la lumière des dernières découvertes

Marie-Denise DALAYEUN¹, Bruno DUFAY²

Les fouilles menées sur la forteresse de Chinon ont amené en 2009 la découverte de vestiges de l'enceinte fortifiée du Bas-Empire, mentionnée par Grégoire de Tours. Son existence était certaine, mais elle n'avait jamais été observée. En plusieurs points, ont pu être dégagées des portions de courtine, ainsi que l'angle nord-est, flanqué d'une tour circulaire (fig. 1). Une restitution de l'ensemble a pu être proposée. Elle a été datée du début du V^e s., sans doute en relation avec les migrations des Vandales et des Alains se dirigeant vers l'Espagne (DUFAY 2012 ; DUFAY 2016).

L'emprise de cette enceinte demeura occupée durant tout le haut Moyen Âge, et les murailles ne furent peu à peu remplacées par des fortifications nouvelles qu'à partir du XI^e s. Cette occupation, toutefois, reste mal connue faute de fouilles extensives. Seuls quelques silos ont été mis au jour. À partir de l'époque carolingienne, le site devient un centre domanial des comtes de Blois.

L'occupation du bourg durant le haut Moyen Âge est, quant à elle, mal renseignée ; elle l'est essentiellement au travers de données historiques (église fondée par l'évêque de Tours, Brice, sanctuaire de Saint-Mexme). Plusieurs opérations archéologiques localisées sur le parking de la Brèche, directement en contrebas du promontoire rocheux où est installé le château, ont néanmoins permis d'appréhender cet espace de manière plus précise (CARLIER 2006 ; DALAYEUN 2008a, DALAYEUN 2008b, DALAYEUN 2016). Elles ont montré un changement radical de l'occupation des lieux dès la fin du II^e s. : une occupation peut-être funéraire ou cultuelle (dépôts de vases, inhumation des III^e-V^e s. dans des « terres noires ») succède à un habitat du I^{er} s. ap. J.-C. particulièrement dense. L'absence d'habitat dans ce secteur s'affirme ensuite très clairement à partir du V^e s. et jusqu'au X^e s., se traduisant par des apports de remblais massifs, exempts de mobilier archéologique. Outre la thèse du déclin urbain attaché à cette période du haut Moyen Âge, l'hypothèse d'un abandon en raison de phénomènes naturels dangereux tels que des mouvements de terrain, auxquels la ville est soumise depuis toujours, est ici envisagée. Des effondrements auraient par ailleurs modifié l'espace disponible de ce secteur par un recul d'une trentaine de mètres de la ligne du coteau vers le sud, un coteau contre lequel l'habitat s'installera de nouveau, à partir du XI^e s.

Bibliographie :

CARLIER M. 2006, *Chinon - Impasse Jean Macé (Indre-et-Loire)*. (Rapport de diagnostic d'archéologie préventive inédit, site 37.072.013 AH, Orléans, SRA Centre).

DALAYEUN M.-D. 2008a, *Chinon, Impasse Jean Macé, site n°37.072.013.AH*. (Rapport d'opération préventive de fouille archéologique (03/09/07 – 19/10/07), Orléans, SRA Centre).

DALAYEUN M.-D. 2008b, L'Hôtel-Dieu et ses dépendances : un quartier médiéval de la ville de Chinon, *Bulletin des Amis du Vieux Chinon*, 11, p. 208-209.

DALAYEUN M.-D. 2016, *Chinon (Indre-et-Loire), rue du Puy des Bancs, Impasse Jean Macé, rue des Caves Vaslin, Place Hofheim – Aménagement du « Cœur de ville »*. (Rapport de diagnostic d'archéologie préventive, site n° 37.072.025 OP, Orléans, SRA Centre).

DUFAY B. 2012, « L'évolution d'une agglomération : l'exemple de Chinon », dans BOUCHER T. (éd.), *Les Gallo-romains entre Loire et Vienne*, Savigny-en-Véron, Écomusée du Véron (Catalogue de l'exposition), p. 31-36.

DUFAY B. 2016, « Un nouveau regard sur la forteresse de Chinon (Indre-et-Loire) : bilan de dix années de fouilles archéologiques (2002-2012) », dans JOURD'HEUIL I., MARCHANT S. (éd.), *Châteaux en Val de Loire*,

¹ Inrap, UMR Citères-Lat 7324.

² SADIL, UMR Citères-Lat 7324.

chantiers et découvertes, Tours (Presses Universitaires François Rabelais collection Patrimoines en région Centre-Val-de-Loire), p. 18-41.



Fig. 1 : Fragment de la courtine du V^e s. du *castrum* de Chinon (fouilles Sadil, B. Dufaÿ, 2009)

Matières organiques et minérales dans les terres noires urbaines : comment et pourquoi analyser les stratifications du Bas-Empire et du haut Moyen Âge

Mélanie FONDRILLON¹

Des recherches récentes, menées en Région Centre-Val de Loire (Tours, Orléans, Blois, Bourges), ont concerné des séquences de terres noires urbaines, du Bas-Empire et du haut Moyen Âge. Les différents travaux menés intègrent une problématique d'archéologie urbaine, en questionnant trois principaux aspects des villes passées : la forme et la fonction des espaces, les dynamiques urbaines et, par extension, la communauté d'habitants (GALINIÉ 2004).

Dans cette démarche, les archives du sol sont considérées comme un enregistrement des activités passées. Cet enregistrement peut être brouillé, tronqué ou mal conservé, mais il constitue généralement la principale voie de connaissance des pratiques urbaines sur la plupart des sites archéologiques. Depuis plus d'une vingtaine d'années, l'expérimentation puis l'élaboration de méthodes d'analyses des terres noires ont permis de proposer des protocoles d'études systématiques et interdisciplinaires (CAMMAS *et al.* 1995 ; DAVID 2004). Un panel relativement étendu d'outils est maintenant à disposition pour aborder l'ensemble des matériaux qui caractérisent les terres noires.

Loin d'être des couches organiques à proprement parler, excepté dans des contextes de formation très particuliers, les terres noires sont des niveaux humifères dont la part et la nature des matières organiques varient en fonction des activités pratiquées. Le recours à des méthodes d'analyse chimique permet donc de caractériser ces résidus d'activités qui contribuent fortement à la coloration des couches. À Tours, deux méthodes de quantification et d'identification de la matière organique ont été utilisées : la méthode des palynofaciès et la pyrolyse *Rock-Eval*. Ces analyses ont mis en lumière la part de matière organique fraîche dans les terres noires étudiées : en dépit d'un taux important de micro-charbons de bois dispersés dans la matrice, indiquant un remaniement post-dépositionnel, les strates comportent une part élevée de matière organique fraîche, caractéristique du développement des sols extérieurs. Ces résultats, corrélés avec ceux des autres analyses, ont permis d'identifier plusieurs séquences de mise en culture successives (FONDRILLON 2012).

À Bourges, les études géochimiques ont porté davantage sur l'assemblage chimique des sédiments, avec la reconnaissance de traceurs d'activité (phosphore organique et inorganique, carbone, azote total, calcium total...). Ce protocole d'analyses géochimiques, en routine pour la caractérisation des stratifications archéologiques, est couplé systématiquement aux observations micromorphologiques, et permet ainsi de quantifier les matériaux observés en lame. Ces études ont notamment révélé des taux très élevés de matériaux organo-phosphatés, attestant des rejets artisanaux issus du traitement des carcasses animales, au sein de terres noires du Moyen Âge central (FONDRILLON, MAROT 2013, p. 199-200).

Bien entendu, en fonction des conditions de conservation et des contextes de découverte, tout le panel des études archéo-zoologiques (macro-restes, parasites, restes malacologiques ...) et archéo-botaniques (grains de pollen, graines et carporestes, phytolithes...) permet d'identifier la nature des rejets, d'identifier des activités spécifiques et de restituer partiellement les conditions environnementales de formation des dépôts.

Par ailleurs, de nombreuses études ont porté sur les assemblages de constituants et les faciès sédimentaires. Outre la micromorphologie, utilisée en routine pour caractériser les terres noires (MACPHAIL 2013), des expérimentations ont concerné les éléments grossiers appréhendés au travers d'analyses sédimentologiques, comme la pétrographie sédimentaire et l'analyse minéralogique sur la fraction sableuse, ou encore la microarchéologie sur la fraction gravillonneuse. Dans le cas de Tours, ces deux méthodes ont été couplées sur des séquences de terres noires et ont permis d'identifier l'usage des strates. À Orléans et à Blois, la microarchéologie a révélé des occupations extérieures au sein de l'habitat ou dans des zones de passage, accumulées progressivement.

¹ Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 7324 CITERES (LAT).

Les synthèses des résultats combinés ont ainsi permis de proposer des usages (fonctions) à l'origine des sédimentations au travers de l'identification des matériaux rejetés (organiques et minéraux) et des processus post-dépositionnels conduisant à l'homogénéisation des dépôts. La mutation urbaine qui s'opère dès le Bas-Empire est progressive et atteste non seulement les changements dans les techniques de construction et dans la gestion des déchets mais aussi dans les relations des habitants à leur espace. Les efforts doivent être maintenant tournés vers l'application de protocoles d'analyse des sols et de leurs constituants en routine, de sorte à développer les sites de comparaison et constituer un corpus national.

Enfin, il est indispensable de développer une approche stratigraphique et spatiale des terres noires dès la phase de terrain (géophysique, fouille extensive ou en carrés, cotation 3D dans certains cas...). De cette étape préalable découle un échantillonnage et des études mobilières raisonnées et problématisées. Ces approches archéologiques, qui devraient être au centre du dispositif d'étude des terres noires, sont encore aujourd'hui le parent pauvre de la recherche et nécessitent une mise en commun des expériences.

Bibliographie :

CAMMAS C. *et al.* 1995, « Le problème des « terres noires » sur les sites urbains tardo-antiques et médiévaux : réflexions et propositions méthodologiques à partir de l'exemple du Collège de France à Paris », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 61, p. 22-29.

DAVID C. 2004, « Les « terres noires » : outils méthodologiques, propositions analytiques et perspectives à partir de quelques exemples de sites à « terres noires » de l'Antiquité tardive et du haut Moyen-Age du nord de la France », dans VERSLYPE L., BRULET R. (dir.), *Terres noires. Dark Earth*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, p. 12-31.

FONDRILLON M. 2012, « Formation des sols et usages sociaux : les terres noires urbaines en France », dans ARCHAMBAULT DE BAUNE S., FRANCFORT H.-P. (dir.), *L'archéologie à découvert*, Paris, CNRS Editions, p. 144-151.

FONDRILLON M., MAROT E. 2013, *Un quartier de frange urbaine à Bourges (I^{er} s. ap. J.-C.-XX^e s.)*, 2 vol., Bourges / Tours, 2013, 824 p. (Monographie Bituriga, 2013-1, Suppl. à la RACF, 48).

GALINIÉ H. 2004, « L'expression « terres noires », un concept d'attente », dans VERSLYPE L., BRULET R. (dir.), *Terres noires. Dark Earth*, Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, p. 1-11.

MACPHAIL R. I. 2013, « Reconstructing past land use from dark earth: examples from England and France » dans LORANS É., RODIER X. (dir.), *Archéologie de l'espace urbain*, (Actes du colloque de Tours, 2012), Tours (Presses Universitaires François Rabelais / CTHS, Collection Perspectives Villes et Territoires), p. 251-262.

Les franges de la ville entre le IV^e et le VI^e s. à Bourges : l'état des connaissances à partir des fouilles récentes

Mélanie FONDRILLON¹, Raphaël DURAND², Emmanuel MAROT¹

Le développement de l'archéologie préventive associé à l'essor des outils numériques de traitement des données archéologiques à l'échelle de la ville (SGBD, SIG) a permis le renouvellement des connaissances relatives à la ville de l'Antiquité tardive et des premiers temps du Moyen Âge à Bourges. Les données concernent principalement les espaces de frange urbaine, soit au nord de l'éperon, dans une zone humide anthropisée depuis la période antique, et au sud-est, sur un plateau calcaire occupé depuis La Tène ancienne. Les recherches issues de fouilles *intra muros* ont mis en évidence la continuité de l'occupation à l'intérieur du *castrum* du Bas-Empire, mais ces investigations sont rares et relativement anciennes. Pour les secteurs suburbains, si la topographie chrétienne est assez bien connue et fait état d'au moins quatre basiliques funéraires et oratoires édifiés dans le courant des V^e et VI^e s. (MAÇON 2008, p. 9-11), la nature et la densité de l'habitat sont en revanche très peu documentées. Toutefois, quelques fouilles récentes permettent de renouveler le schéma d'occupation du sol durant l'Antiquité tardive (Fig. 1).

Pour les secteurs situés au nord de l'éperon, la ville antique a gagné progressivement sur les prairies humides et a abouti à la formation d'un quartier d'habitation comportant une ou plusieurs *domus* périurbaines (FONDRILLON, MAROT 2013, p. 72-74). L'abandon de ce secteur intervient dans la première moitié du IV^e s., et permet la récupération du gisement antique, pour approvisionner le chantier de construction du *castrum*. Les analyses de sol et de matériaux archéologiques contenus dans les terres noires ont démontré qu'à la période suivante (fin du IV^e s.-fin du VI^e s.), les terrains sont mis en culture en certains endroits du site ou simplement fréquentés, avant d'être investis, à la fin du VI^e s., par une petite zone funéraire. Loin d'une vision catastrophiste, les découvertes archéologiques montrent que ce secteur est alors devenu un espace libre au contact du *castrum*, une zone vivrière, périphérique et maîtrisée.

Plus à l'ouest, jusqu'au tracé de l'Auron, la documentation est issue d'opérations archéologiques relativement anciennes. La trame actuelle des rues suburbaines à proximité de l'enceinte et quelques découvertes archéologiques, malgré tout ténues (généralement des terres noires), laissent supposer une continuité de l'occupation *extra muros*, du moins du tissu urbain, durant l'Antiquité tardive. Cette pérennité s'opère le long d'un axe majeur (vers *Argentomagus*), situé au-delà de la Porte d'Auron (porte occidentale).

En rive gauche de l'Auron, un quartier artisanal antique est abandonné dans le courant du III^e s. et n'est pas réurbanisé avant la fin du XVIII^e s. Seuls quelques vestiges très diffus (des terres noires et un bâtiment sur poteaux bordé d'un chemin, d'origine antique) témoignent d'une occupation tardive le long de la voie (FOURNIER *et al.* 1996). La tradition historiographique mentionne également la présence d'une nécropole antique (« *Le Champ des tombeaux* »), au croisement des voies en direction d'*Argentomagus* et de Tours, mais ce cimetière n'est quasiment pas documenté (PIC, DURAND 2001, p. 91).

Concernant la périphérie sud-est, la nécropole du *Fin Renard* installée au Haut-Empire pourrait avoir subi, à la fin du III^e s., un déplacement ou un abandon progressif, au profit de l'apparition d'un nouvel espace funéraire, à quelques centaines de mètres au nord, au croisement de deux voies importantes (*Saint-Martin-des-Champs*) (DURAND 2005). Dans ce secteur, la présence de séquences de terres noires sur plusieurs sites implique une occupation régulière de l'espace. Un autre argument en faveur d'une continuité de l'occupation est la pérennité des axes viaires, notamment celui en direction de Nevers, le long duquel quelques sépultures sont installées entre le V^e et le X^e s. (BLANCHARD 2008, p. 283-288). Pôles d'attractivité puissants, ces espaces constituent des interfaces perméables entre ville et *suburbia*, évoluant parfois du funéraire au cultuel de l'Antiquité au Moyen Âge.

¹ Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 7324 CITERES (LAT).

² Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 5199 PACEA.

En revanche au sud, la nécropole de *Séraucourt* relève pour l'heure davantage d'une tradition historique que de découvertes matérielles tangibles (TROADEC 1996, p. 30). Les fouilles récentes de la frange ouest de la place Séraucourt ont montré que le secteur est occupé par une ou plusieurs *insulae* jusqu'au milieu du III^e s. L'abandon du quartier est opéré avant le IV^e s. et la réoccupation des lieux n'intervient que tardivement, à la fin de la période médiévale.

Ainsi, qu'il s'agisse des axes qui perdurent et polarisent habitats et sépultures, qu'il s'agisse des nécropoles et de leur économie propre, ou qu'il s'agisse de vastes zones où l'accumulation de terres noires atteste non pas un abandon mais une nouvelle forme d'occupation (zones vivrières, activités domestiques), l'espace *extra-muros* continue à se structurer à la fois pour les besoins de la ville enclose et pour ceux des nouveaux pôles suburbains. Le développement des études portant sur les zones funéraires et leurs abords, ainsi que sur les séquences de terres noires permettrait d'aborder la question des formes urbaines tardo-antiques. L'analyse régressive montre les prémices de la forme segmentaire de l'habitat du haut Moyen Âge, attiré par les grands centres religieux et économiques suburbains, le long des grands axes de circulation (bourg Saint-Sulpice, bourg de Brives ...), et de son insertion dans le réseau local et supra-local.

Bibliographie :

BLANCHARD P. 2008, « Évolution d'un axe de circulation entre le I^{er} et le XX^e siècle à Bourges », dans BALLEP P., DIEUDONNÉ-GLAD N., SALIOU C. (dir.), *La rue dans l'antiquité : définition, aménagement et devenir de l'orient méditerranéen à la Gaule*, (Actes du colloque de Poitiers, 2006), Rennes, p. 283-288.

DURAND R. 2005, *La mort chez les Bituriges Cubes. Approches archéologiques et données biologiques d'une cité de Gaule romaine*, Paris. (Thèse de doctorat inédit, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne).

FONDRILLON M., MAROT E. (dir.) 2013, *Un quartier de frange urbaine à Bourges (I^{er} s. ap. J.-C.-XX^e s. : les fouilles de la ZAC Avaricum*, vol. 1, Bourges / Tours (*Bituriga Monographie*, 2013-1, *Suppl. à la RACF*, 48).

FOURNIER F., GAULTIER M., TALIN D'EYZAC S. 1996, *Bourges : 72 rue J.J. Rousseau*. (D.F.S. de sauvetage urgent, site n° 18033 501 A.H., Orléans).

MAÇON P. 2008, *Les espaces funéraires et la ville. Cimetières médiévaux de Bourges, formation et transformation (5^e-15^e siècles)*, Bourges. (*Bituriga Dossier*, 2007-2).

TROADEC J. 1996, *Bourges*, Paris. (*Document d'évaluation du patrimoine archéologique urbain*, 14).

PIC V., DURAND R. 2001, « Topographie urbaine et dynamique des nécropoles », *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire du Berry*, 144-145, 2000-2001, p. 89-93.

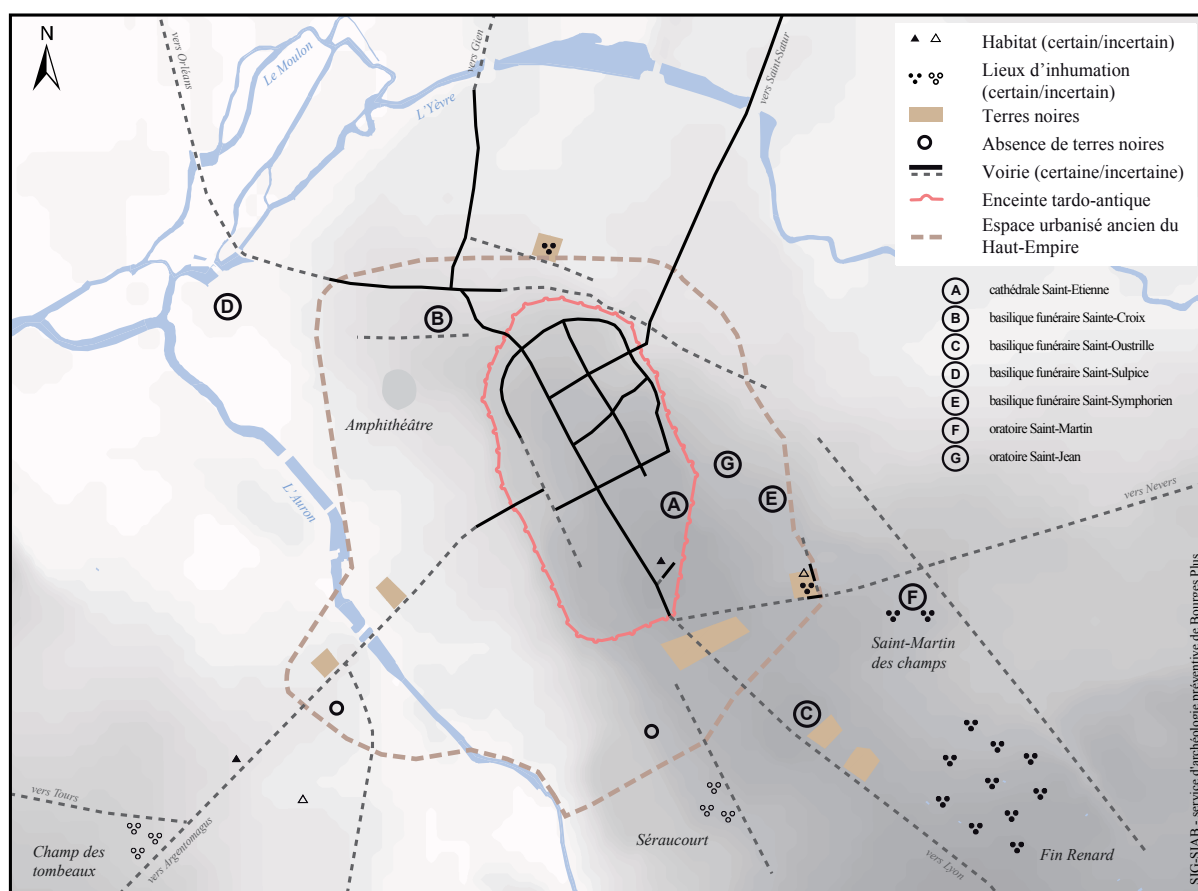


Fig. 1 : Topographie historique de Bourges, aux IV^e-VI^e s.

La nécropole ouest du *vicus* de *Boutae* - Annecy (Haute-Savoie)

Franck GABAYET¹, Mikael ROUZIC², Natacha CRÉPEAU³

Durant les étés 2014 et 2016, deux opérations d'archéologie préventive ont été engagées à Annecy sur des parcelles mitoyennes aux 41 et 39, avenue des Romains, localisées dans l'emprise d'un vaste espace funéraire, dit « nécropole ouest ». Depuis la fin du XIX^e s., il était entendu que cette première zone funéraire, et la principale au moins en nombre de sépultures, avait été implantée au Haut Empire pour perdurer jusqu'à une période aux contours flous, entre les VI^e et VII^e s., une époque qui se serait caractérisée par une densification liée au nombre important de tombes « barbares », les fameux *burgundes* chers aux érudits annéciens. Les nouvelles données permettent de réviser le dossier.

Durant l'Antiquité, *Boutae* est un *vicus* dépendant de la Cité de Vienne, capitale des Allobroges, puis de Genève après les réformes de la fin du III^e s. La bourgade est établie dans ce cadre depuis la seconde moitié du I^{er} s. av. n.è. L'essor de la ville, sous Auguste, est sans doute à corréliser avec les progrès du réseau viaire. La grande période de prospérité se situe toutefois dès la seconde moitié du I^{er} s., jusqu'à la première moitié du III^e s. *Boutae* s'inscrit alors dans un triangle évalué à une trentaine d'hectares. La ville compte une place publique, assimilée à un *forum*, avec sa basilique, des thermes, un théâtre et des aires sacrées... À côté des monuments publics, de nombreuses habitations – *domus* et maison-boutique – ou ateliers privés, voire de véritables quartiers artisanaux témoignent de la vitalité urbaine. Une partie de l'agglomération est encore occupée au début du haut Moyen Âge, comme en atteste la présence de tombes de traditions « germaniques », signalées depuis le XIX^e s. au sein de l'espace urbain et dans la nécropole ouest. L'abandon des espaces funéraires, sans doute à partir de la moitié du VII^e s., correspond à la disparition définitive de *Boutae*. À l'issue des deux opérations archéologiques, il est désormais assuré que la nécropole ouest, bien plus tardive qu'admis jusque-là, est en fait installée sur les ruines d'un quartier occupé du I^{er} à la fin du II^e s. de n. è. C'est au sein de ces friches urbaines que s'est installé le nouvel ensemble funéraire, à la toute fin de l'Antiquité.

Le corpus compte environ 250 tombes. Les sépultures fouillées n'étant pas toujours bien préservées, une architecture funéraire a pu être restituée pour seulement une partie d'entre elles. De nombreux types sont identifiés, coffrages de bois calés au moyen de matériaux de récupération divers, contenant monoxyles, coffrages mixtes périssables ou non, avec en particulier un nombre important de coffrages en dalles de molasse. Un peu plus d'un tiers des sépultures présentent des éléments indiquant une réutilisation des tombes et des emplacements, avec jusqu'à quatre niveaux de sépultures reconnus.

Le travail d'identification biologique a été conditionné par la représentation et la conservation des individus. Si l'étude de l'âge et du sexe, dont les résultats sont limités, n'apporte pas d'argument pour discuter d'une sélection particulière de la population, des comparaisons avec des sites inscrits dans des chronologies similaires ont montré qu'à Annecy, la stature des hommes comme des femmes est bien au-dessus des valeurs habituelles. Autre particularité, deux sujets adultes de sexe indéterminé présentent des blocs craniofaciaux qui pourraient avoir fait l'objet d'une déformation artificielle.

Pour ce qui est des dépôts associés aux sépultures, au 41, avenue des Romains, seule une douzaine de tombes est gratifiée de mobilier, porté ou volontairement disposé dans la fosse sépulcrale. Le nombre des objets et des tombes concernées s'est révélé beaucoup plus élevé lors de la fouille du 39, avenue des Romains. Sans livrer un inventaire exhaustif, on peut signaler trois monnaies – frappée aux IV^e et V^e s. –, des peignes décorés en os (trois au 41, auxquels s'ajoutent sept spécimens découverts au 39), de nombreuses perles en verre ou en pâte de verre accrochés à des châtelaines ou portées en colliers, des épingles en bronze ou en argent, plusieurs boucles de ceinture, des fragments de plaques-boucle, un bracelet en argent massif et un nécessaire de toilette en argent disposé dans une tombe du 39, et comme souvent plusieurs fibules. Cinq fibules ansées à digitation en argent rehaussées d'or ont ainsi été découvertes, mais également plusieurs fibules zoomorphes avec notamment six

¹ Inrap/ARAR-UMR5138, archéologue, responsable d'opération.

² Inrap/ PACEA-UMR5199, archéo-anthropologue.

³ Inrap, archéo-anthropologue.

exemplaires de petits chevaux en argent et une fibule aviforme. On peut encore signaler un pendentif estampé d'origine syro-palestinienne, très fréquent dans sa région de production, mais plutôt rare sur le territoire français où seulement trois exemplaires sont répertoriés en contexte archéologique. Un autre cas exceptionnel, pour Annecy, est celui de la sépulture d'un homme décédé à plus de 40 ans, qui disposait d'une aumônière à fermoir en fer déposée à ses pieds, la seule identifiée sur le site. L'aumônière contenait plusieurs objets en fer, dont une pointe de flèche. Les dépôts d'armement sont très rares à *Boutae* et la pointe de flèche constituait d'ailleurs la seule arme inventoriée jusqu'à la découverte en 2016 au 39, avenue des Romains, d'un scramasaxe et d'une partie de son fourreau en bois.

L'étude du mobilier, des architectures funéraires et huit datations par le radiocarbone fournissent des données cohérentes pour préciser la chronologie de l'occupation funéraire, que l'on peut désormais fixer entre la deuxième moitié du V^e s. et la première moitié du VII^e s., pour ce qui est de la parcelle explorée en 2014. Les résultats de la fouille de 2016 devraient confirmer cette première proposition. Les fouilles auront en premier lieu permis d'assurer que la zone étudiée ne correspondait pas au secteur funéraire traditionnel des habitants de *Boutae*, durant la période romaine, mais à un quartier excentré urbanisé aux I^{er} et II^e s. Laissé en friche durant près de trois cents ans, le secteur est réinvesti à des fins funéraires seulement à partir la période alto-médiévale.

Près de 250 tombes ont donc été fouillées. Les lacunes identifiées, à mettre au compte pour l'essentiel, d'interventions radicales préalables à la ré-urbanisation du secteur à partir de la fin du XIX^e s. et au début du suivant, incitent à restituer un nombre beaucoup plus important d'inhumations. Plusieurs centaines de tombes ont ainsi disparu. Les données issues de l'archéologie préventive, aussi ténues et imprécises soient-elles, viennent conforter, et surtout compléter les exposés traditionnels. La datation des tombes, la localisation de l'ensemble funéraire dans le territoire de l'ancienne cité de Genève, à une quarantaine de kilomètres à peine de la première capitale du nouveau royaume burgonde, le type de mobilier exhumé, les déformations volontaires de crânes, voire la stature des individus inhumés sont autant d'indices sérieux pour désormais assurer de la présence d'une population burgonde dans cette partie de la nécropole.

Pour produire des résultats plus aboutis, il faudra finaliser les études et synthétiser l'ensemble des données et en premier lieu attendre la réalisation du rapport de fouille de l'opération du 39, *avenue des Romains*. Il restera aussi à mettre en œuvre des analyses complémentaires, notamment isotopiques et, à termes, sur l'ADN... pour espérer comprendre un peu plus précisément la nature et le parcours de ces migrants, qui, au V^e s., sont venus enrichir le substrat local.

Bibliographie :

GABAYET F. dir. 2015, *Les marges orientales du vicus de Boutae. Les fouilles Galbert à Annecy (Haute-Savoie)*, Lyon. (*Dara*, 42).

MARTEAUX C., LE ROUX M. 1913, *Boutae vicus gallo-romain de la Cité de Vienne, Annecy*.



Fig. 1a : Vue générale de la fouille



Fig. 1b : Fibule « cruciforme » à trois digitations (origine thuringienne ?)
clichés : Inrap, équipe de fouille

L'occupation du haut Moyen Âge du site de la clinique Champvert à Lyon : un nouvel habitat aux abords du vallon de Trion

Yves GLEIZE¹, Jules RAMONA²

La fouille du site de la clinique de Champvert, 71, rue Benoist Mary à Lyon réalisée au cours de l'hiver 2010/2011 (GLEIZE 2013), à la suite d'un diagnostic conduit au printemps (AYALA 2010) a livré au-dessus d'un espace funéraire antique des vestiges alto-médiévaux. Ces éléments complètent les connaissances sur l'occupation du haut Moyen Âge à la périphérie occidentale de l'agglomération lyonnaise. Les structures observées se répartissent principalement au sud-ouest et au nord-ouest du secteur 2 de la zone fouillée, soit sur le versant occidental d'un talweg. La pente naturelle du terrain, suivant une orientation sud-nord, atteint une moyenne de 10,8 % à l'ouest du site.

Ce secteur connaît une occupation à la fin de l'Antiquité ou au tout début du Moyen Âge qui s'installe dans des niveaux de colluvions tardo-antiques. Au sud-ouest de l'emprise de fouille, a été identifié un chemin creux F2144 (4,50 m de large) qui descend vers le nord. Uniquement observé en coupe, où il ne présente nul aménagement ou niveau de fréquentation, le chemin est large de 4,6 m et présente un fond horizontal, relativement plat et régulier, encadré de parois verticales à subverticales élevées sur une quarantaine de centimètres. À proximité, une petite série de fosses peuvent être attribuées à cet état. Parallèle à ce chemin à l'est, distant de 4 m de sa bordure orientale, est creusé un fossé (F2120) d'axe nord/sud. Plus au nord, une série de trous de poteaux et fosses pourrait adopter un axe comparable à celui du chemin creux. L'hypothèse de la mise en place d'une clôture en bordure de voie sur la partie nord du secteur pourrait être évoquée.

À l'est du fossé, le secteur a fait l'objet d'un réaménagement important. L'installation d'un ensemble bâti en dur sur une double terrasse aménagée pour l'occasion modifie ainsi le paysage. Le sommet de la bordure occidentale du talweg fait l'objet d'un terrassement au moins sur deux étages. Sur la terrasse supérieure, l'édification d'une série de maçonneries forme un ou plusieurs bâtiments plus ou moins bien observés.

La construction d'un mur M2091 permet de retenir les mouvements de terrain sur le bord méridional de la terrasse supérieure. Également, il pourrait permettre de fermer un espace semi-couvert comme l'atteste la présence d'un foyer F2099 à proximité. Au nord de ce mur, a été installé un bâtiment (Bâti 1) de plan rectangulaire. Sans doute initialement élevé sur solins, il présente des maçonneries liées à la terre, composées d'assises de galets surmontées de blocs de gneiss disposés de chant, à l'occasion accompagnés de blocs de granite ou de calcaire (blanc oolithique ou jaune à entroques). Malgré la fuite d'une partie des maçonneries en dehors des limites d'emprise de la fouille, les dimensions de l'habitation ont pu être restituées : 4,75 x 6 m, soit une surface intérieure de 28,5 m².

Ces constructions (Bâti 1 et M2091) sont associées à des sols en terre battue. La cuisson des aliments peut y être mise en évidence, notamment par la présence de la sole foyère F2111. Outre la découverte des fragments de céramique commune et de verre à proximité immédiate de la structure, le remplissage de la fosse F2115 livre un petit lot d'ossements d'animaux appartenant à la sphère domestique. L'activité ne se concentre pas uniquement dans l'espace interne du Bâti 1 puisque deux foyers F2099 et F2143 se trouvent en périphérie immédiate de l'unité d'habitation.

Il semble qu'un des éléments ayant commandé à l'abandon de l'habitat soit un incendie localisé dans la partie sud du bâtiment comme l'attestent des niveaux de parois rubéfiées sur les sols d'occupation et des traces de chauffe observées sur les faces extérieures du mur méridional du bâti 1.

Plus au nord, sur la terrasse inférieure, les vestiges insuffisamment conservés (érosion liée à la présence du talweg et passage d'une canalisation contemporaine) n'ont été que très partiellement observés. Ils comprennent un mur M2133 contre lequel s'appuie un niveau soigné F2139 se présentant sous la forme d'un dense agencement de

¹ Inrap, UMR 5199.

² SAVL, UMR 6573.

galets calibrés. Il pourrait correspondre, soit à l'espace intérieur d'un deuxième bâtiment, soit à un sol de cour. Les éléments de datation dont nous disposons (analyses ¹⁴C, céramique et verre) permettent de proposer une occupation de ces espaces centrée sur le VI^e s. de notre ère. Quelques fosses sont antérieures au niveau d'occupation du bâti 1 (F2142 et F2141 et peut-être F2140) et pourraient témoigner d'une occupation post- plus fugace.

Après l'abandon du chemin creux, une voie F2221 (= F2127) de 6 m de large est installée directement à l'ouest du bâti 1. Sa bande de roulement est composée d'un dense agencement de galets plus ou moins calibrés, de quelques rares petits blocs de granite et de gneiss, et de rares fragments de T.C.A. Elle est décalée de 4 m vers l'est par rapport à l'ancien chemin et semble, dans la partie nord du site, longer le bord occidental du talweg. Au niveau de la terrasse inférieure, un dallage de gneiss à plat F2072 semble passer sur l'arase du mur M2133 et pourrait témoigner d'un réaménagement de la zone. Il pourrait être lié avec le niveau us 2155 (démolition) et correspondre à un niveau de circulation.

Enfin sur le long du versant opposé du talweg est identifié le mur de délimitation M2030. Toutefois rien ne permet de l'associer chronologiquement à l'occupation du haut Moyen Âge.

Sans éluder l'extension très probable des structures en dehors des limites de fouille, une caractérisation partielle de l'occupation peut être avancée. S'organisent ainsi autour et dans une unité d'habitation de plan simple, des activités domestiques : probable cuisson et consommation des aliments. Si des activités agricoles et de petit artisanat pourraient par ailleurs leur être associées, manquent cependant les traces matérielles. L'installation des hommes sur le versant occidental du talweg est ainsi largement contrainte par le contexte topographique préexistant, imposant à l'implantation des bâtiments un terrassement, préalable indispensable à l'annulation du double pendage sud-nord / ouest-est. Cet ensemble médiéval est à mettre en parallèle avec différentes occupations installées sur des versants de pente et attenantes à la voie, située à moins de 400 m, reliant l'agglomération lyonnaise à la plaine de Vaise par le vallon de Trion (CHASTEL, HÉNON 1987 ; BEL, GISCLON 1995 ; GISCLON 2001 ; FAURE-BOURCHALAT 2001 ; AYALA 2006).

Bibliographie :

AYALA G. 2010, *Lyon 5e, 71 rue Benoist Mary*. (Rapport de diagnostic archéologique, INRAP Bron, SRA Rhône-Alpes).

AYALA G. 2006, *Lyon : 117-121 rue Pierre Audry*. (Rapport d'opération archéologique, INRAP Bron, SRA Rhône-Alpes), 2 vol.

BEL V., GISCLON J.-L. 1995, *Nécropole gallo-romaine et habitat médiéval : Lyon 54 bis, rue Pierre Audry*. (DFS de sauvetage programmé, AFAN, SRA Rhône-Alpes), 2 vol.

CHASTEL J., HÉNON P. 1987, *Sondages archéologiques dans l'emprise de la ZAC Michel Berthet (Quartier Saint-Pierre, Vaise) à Lyon Rhône*, (Rapport, AFAN, SRA Rhône-Alpes).

FAURE-BOUCHARLAT E. (dir.) 2001, *Vivre à la campagne au Moyen Âge : l'habitat rural du V^e au XII^e s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*, Lyon (Dara, 21), 431 p.

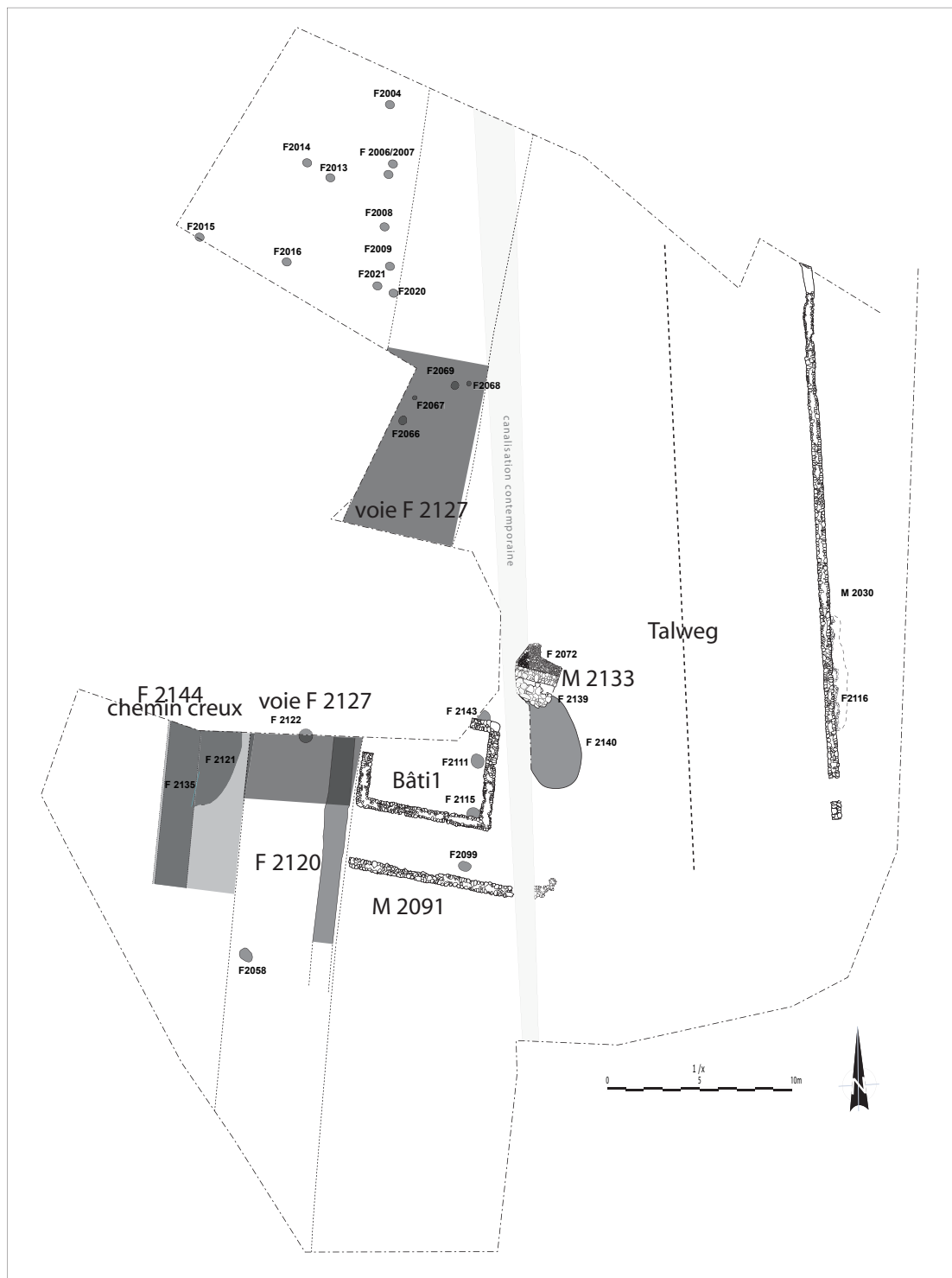


Fig. 1 : Plan général des principales structures médiévales présentes sur le secteur 2 du site Clinique Champvert 71, rue Benoist Mary (Lyon)

Devenir de l'agglomération antique de Bonnée (Loiret) au haut Moyen Âge. Synthèse de quinze ans de diagnostics d'archéologie préventive

Stéphane JOLY¹, Mathilde NOËL², Sébastien MILLET², Magali DETANTE²

Bonnée, dans le val d'Orléans, n'est actuellement qu'un modeste village qui s'aménage rapidement. La présence d'une agglomération antique avec une certaine parure monumentale (théâtre) (CRIBELLIER 1999), connue depuis le XIX^e s. et supposée s'étendre sur une vingtaine d'hectares tout en longueur sur un axe SO-NE, a motivé les premières interventions d'archéologie préventive. Depuis 2001, neuf diagnostics, sur 8,6 ha impactés, ont été réalisés, sur des terrains souvent mitoyens, l'ensemble formant un large transect NO-SE, épargnant toute la partie occidentale et le cœur du village actuel. Le rythme d'intervention a tendance à accélérer parallèlement à la diminution des surfaces concernées. Malgré les limites inhérentes aux données de ce type d'intervention, les informations accumulées sont quantitativement et qualitativement très importantes, avec 0,9 ha décapés et près de 600 vestiges repérés dont plus de 200 ont été fouillés. Le spectre chronologique des principales occupations repérées va de l'âge du Bronze final IIIb jusqu'au Moyen Âge et dépasse largement les périodes chronologiques attendues et recherchées initialement. Croisées avec d'autres sources historiques, planimétriques notamment, et de trop rares mentions textuelles médiévales, ces données permettent d'entrevoir la continuité de l'occupation du I^{er} s. jusqu'à nos jours et ses évolutions, tant topographique que morphologique.

Archéologiquement, aucun hiatus chronologique n'est perceptible du I^{er} s. jusqu'au VII^e s., voire VIII^e s., et l'occupation apparaît toujours dense même si elle se transforme profondément au Bas-Empire et à la fin du premier haut Moyen Âge. À partir du Bas-Empire et jusqu'au milieu du VII^e s., les anciens secteurs urbanisés antiques semblent quasi désertés : le mobilier et les vestiges altomédiévaux découverts y sont très rares (JOLY *et al.* 2014). Même en supposant une difficulté d'identification des niveaux altomédiévaux, les terrains semblent plus fréquentés ou utilisés (à des fins agricoles ?) que densément occupés ou bâtis, même si on ne peut exclure quelques constructions. Parallèlement, de nouveaux habitats apparaissent à proximité immédiate, sur des terrains autrefois périphériques et visiblement non bâtis. Les rares vestiges antiques facilitent certes l'identification de ces occupations autant qu'elles l'expliquent, les habitants ayant vraisemblablement évité les contraintes liées aux anciens secteurs bâtis. Cette mobilité est récurrente, l'habitat du Bas-Empire de la rue des Sentes (JOLY *et al.* 2016) étant visiblement remplacé au cours du V^e s. par celui des Terres à l'Est du Bourg qui perdure jusqu'au milieu du VII^e s. avant de progressivement disparaître (JOLY *et al.* 2008). La centaine de vestiges identifiés sur plus d'un hectare, avec des constructions sur poteaux, plusieurs fours et foyers et un possible fond de cabane, permet d'y supposer un habitat relativement dense. A peine 40 m plus à l'ouest, près de l'actuelle église et de l'ancien théâtre antique, une trentaine de trous de poteau et fosses témoignent aussi d'un habitat de la seconde moitié du VI^e - première moitié du VII^e s. apparaissant sur des terrains vierges d'occupation antérieure (NOËL 2017). De petits ensembles de sépultures médiévales succèdent, peut-être rapidement (au dernier quart du VII^e - VIII^e s. d'après une unique datation radiocarbone) voire en coexistence des derniers états, à ces deux dernières occupations domestiques. Ces occupations ne semblent pas se différencier des établissements ruraux habituels en termes de vestiges, de structurations ou même de mobilier mais plutôt par leurs surfaces importantes, même si l'ensemble de ces terrains n'ont sans doute pas été occupés strictement au même moment.

La raréfaction des données archéologiques à partir de la seconde moitié du VII^e s. pourrait marquer un changement important de l'occupation. Les sources écrites confirment pourtant la poursuite de celle-ci. La plus ancienne, une chronique du IX^e s., mentionne l'existence vers 660 d'une *basilica* dans le *praediolum Bonodium* (HTSB 1858, p. 9-10). La localisation de cette *basilica* est inconnue mais il est tentant de la supposer sous ou près de l'église figurée sur le cadastre de 1837. La proximité de l'ancien théâtre antique, dont les ruines - encore visibles au XIX^e s. (JOLLOIS 1836, p. 56-61) - montrent qu'il a sans doute joué un rôle dans la topographie médiévale, du carrefour des principaux chemins attestés ultérieurement et d'anomalies parcellaires, étaye l'hypothèse que les terrains du centre bourg de 1837 ont concentré les occupations antérieures. La nature, l'étendue et la chronologie de celles-ci nous échappent. Il est donc difficile de caractériser ce phénomène du milieu du haut Moyen Âge (seconde moitié VII^e - VIII^e s.) : simple nouveau déplacement sur des terrains sans doute urbanisés à l'époque antique mais délaissés au début du haut Moyen Âge ou concentration voire rétractation de l'occupation sur

¹ Inrap, UMR Citères-Lat 7324.

² Inrap.

un de ses quartiers monumentaux occupés depuis la fondation de l'agglomération ? Archéologiquement, les occupations plus tardives restent elles aussi peu connues et supposées sous le bâti actuel. Le cadastre de 1837 illustre un modeste regroupement centré sur le croisement près de l'église et un étalement plus éparpillé le long des chemins principaux.

Si l'agglomération antique de Bonnée continue d'être occupée assez densément pendant toute l'Antiquité tardive et le premier haut Moyen Âge, son occupation semble continuellement mobile au cours de cette période, délaissant au moins une partie de ses anciens secteurs urbanisés au profit de terrains autrefois périphériques. La seconde moitié du VII^e - VIII^e s. marque un nouveau changement, encore incompris, l'hypothèse étant que désormais l'occupation se concentre voire se rétracte à l'ouest, préfigurant spatialement le village moderne et contemporain.

Bibliographie :

CRIBELLIER C. 1999, « Bonnée (Loiret) », dans BELLET M.-E. *et al.* (dir.), *Agglomérations secondaires antiques en Région Centre*, (*Supplément à la Revue archéologique du Centre de la France*, 17), p. 195-197.

HTSB 1858 : *Historia translationis sancti Benedicti / ab Adrevaldo scripta*, Paris, Société de l'histoire de France.

JOLLOIS J.-B. 1836, *Mémoires sur les Antiquités du Loiret*, Paris.

JOLY S., DETANTE M., FONTAINE A., LIARD M., MERCEY F., MILLET S. 2008, « Terres à l'Est du Bourg » à Bonnée (45.039.018.AH), *Arr-Presc-Diag* 07/519, p. 94. (RFO de diagnostic, Inrap).

JOLY S., AUNAY C., BARRET M., CHAMBON M.-P., LIARD M., LUSSON D. 2014, *Rue Creuse à Bonnée* (45.039.022.AH), *Arr-Presc-Diag* 13/0755, p. 92. (RFO de diagnostic, Inrap).

JOLY S., CRIBELLIER C., FOURRÉ A., ROBERT G. 2016, « L'occupation tardive de l'agglomération de Bonnée (Loiret) : l'habitat III-IV^e siècles de la Rue des Sentes », dans ACHARD-COROMPT N., KASPRZYK M. (dir.), *L'Antiquité Tardive dans l'Est de la Gaule, II, Sépultures, nécropoles et pratiques funéraires en Gaule de l'Est*, (Actes du colloque de Châlons-en-Champagne, 2010), (*Supplément à la Revue Archéologique de l'Est*, 41), p. 491-500.

NOËL M., MILLET S., JOLY S. 2017, *Bonnée (Loiret), Route d'Ouzouer – « Terres à l'Est du Bourg »* (45.039.023.AH), *Arr-Presc-Diag* 2016/0613, p. 82. (RFO de diagnostic, Inrap).

L'espace urbain et périurbain de *Biterris* (Béziers, Hérault) du IV^e au XI^e s.

Franck MARTIN¹, Élian GOMEZ², Elsa VIDIL³

Il y a presque trente ans, Paul-Albert Février rédigeait une notice sur la topographie religieuse de Béziers (FÉVRIER 1989), le *terminus ante quem* choisi étant le VIII^e s. : il signait ainsi la première synthèse à partir de données tant écrites qu'archéologiques sur l'agglomération tardo-antique et alto-médiévale. État de la question oblige, les « archives du sous-sol » disponibles étaient en nombre réduit et peu explicites. Cette documentation ne permettait d'aborder que quelques points : les remparts et les principaux édifices cultuels. P.-A. Février soulignait par ailleurs « l'absence de fouilles de quelque étendue », laissant ainsi le paysage urbain invisible « sous les remaniements médiévaux et modernes » (*Ibidem*, p. 34). Quinze ans après, L. Schneider devait constater à son tour que la cité de Béziers demeurait encore « peu étudiée pour ce qui concerne le haut Moyen Âge. » (SCHNEIDER 2007).

Depuis, de nouvelles données archéologiques se sont faites jour et, concurremment avec les quelques textes qui nous sont parvenus, elles attestent d'une relative continuité dans l'occupation de l'assiette urbaine et périurbaine de *Biterris* depuis l'antiquité jusqu'à la fin du haut Moyen Âge. À proximité du forum mais aussi plus au nord, des domus restent occupés jusqu'aux V^e et VI^e s. Des fragments de voirie et de niveaux de circulation contemporains de ces résidences ont aussi été observés par ailleurs. Les vestiges de l'habitat domestique urbain deviennent ensuite fugaces jusque tardivement (début XI^e s.) sinon sous la forme de structures associées à l'agriculture et au stockage (fosses, silos) ou tels ces puissants remblais qui viennent sceller une large part de l'agglomération antique.

L'espace religieux de la ville du haut Moyen Âge est plus aisé à révéler bien que des zones d'ombre subsistent toujours. Deux monuments se disputent le statut de plus ancien lieu de culte chrétien de la ville, Saint-Aphrodise et Saint-Nazaire, ce dernier étant la cathédrale de la cité. Et si un concile s'est tenu à Béziers en l'an 356, aucun texte ne permet toutefois de déterminer sur quel site il s'est tenu. Les réflexions sur cette question gagneront sans nul doute à s'appuyer sur le dossier archéologique de l'église de Saint-Aphrodise, plus fourni que celui de Saint-Nazaire. Mais le maillage religieux de l'agglomération ne se limite pas aux édifices cultuels : des nécropoles dont, pour certaines, le recrutement paraît s'étirer de l'époque paléochrétienne jusqu'à la fin du haut Moyen Âge, ont ainsi été mises en évidence *intra-muros* comme hors les murs, en bordure de voies antiques.

In fine, passé les IV^e et V^e s., le tissu bâti paraît opérer un mouvement de contraction ou de repli du sud vers le nord - vers les hauteurs, donc - tout en paraissant, dans le même temps, plus lâche, plus aéré, bien que l'effet de sources soit sans nul doute ici très fort (fig. 01)

De son côté, si l'habitat péri-urbain paraît attesté dès le VI^e s., le processus de mise en valeur des terres orientales aux portes de *Biterris* ne se serait véritablement engagé que courant VIII^e s. avant de prendre une ampleur considérable jusqu'aux X^e-XI^e s. mais selon des aspects polymorphes. Car l'activité d'ensilage prendrait deux formes selon les données de terrain : de vastes aires dépourvues ou presque de bâtiments et, de plus petits ensembles, associés à du bâti modeste. Les deux types paraissent se côtoyer à l'est et au nord de l'agglomération et témoigneraient de régimes d'exploitation distincts. Le premier cas est illustré par l'étude du site de Saint-Jean d'Aureilhan où plusieurs centaines de silos datés des VIII^e-XI^e ou XII^e s. s'étalent sur

¹ Docteur en archéologie médiévale (EHESS - CIHAM.UMR 5648).

² Chef du Service Archéologique Municipal de Béziers, UMR 7299.

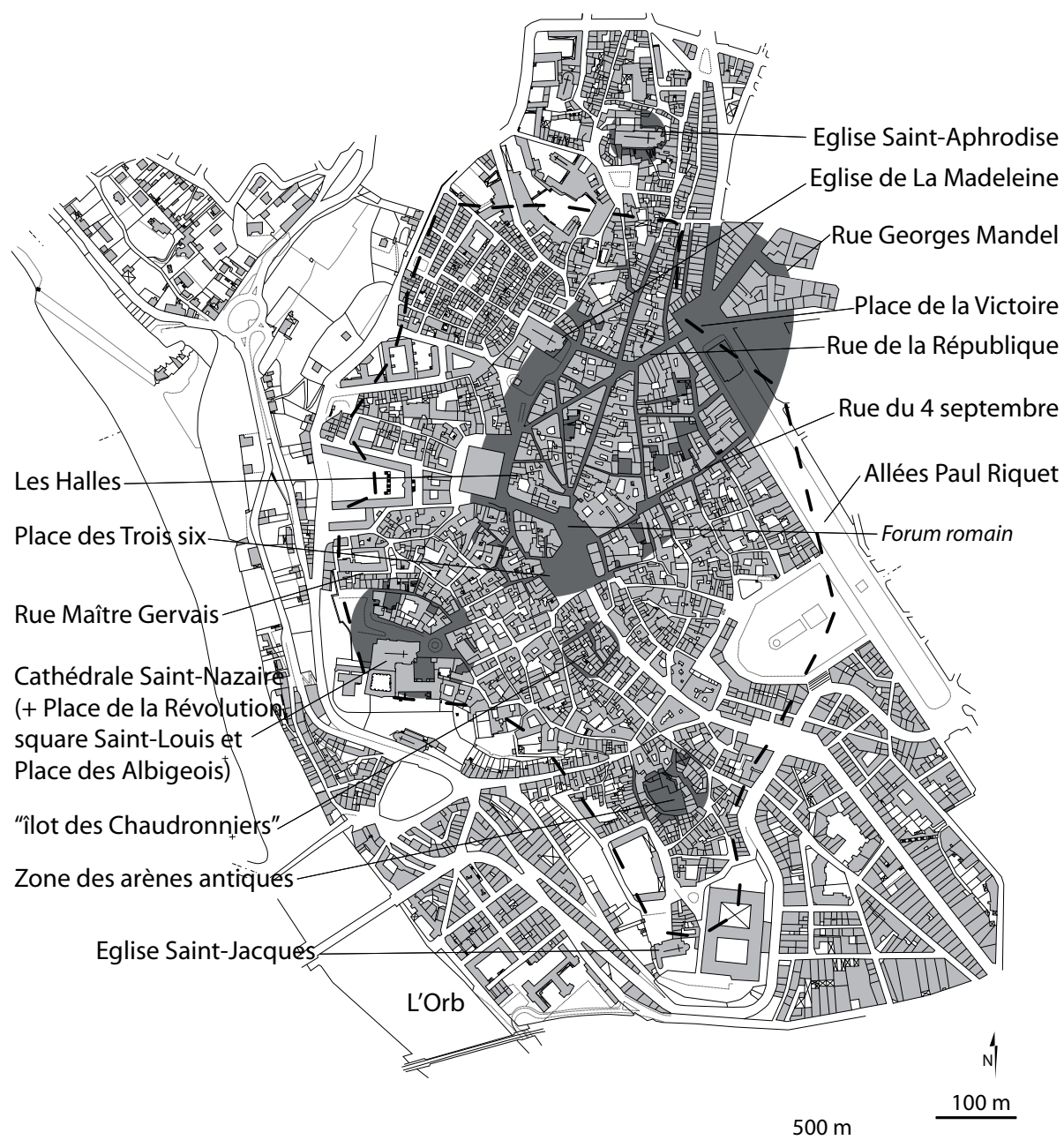
³ Service Archéologique Municipal de Béziers.

plusieurs hectares et jouxtent de rares fonds de cabane. Des chiffres qui placent Saint-Jean parmi les plus importants regroupements d'aires d'ensilage du Midi. Les nombreuses opérations préventives et programmées qui se sont succédé durant près de vingt ans sur cette zone ont chacune enrichi un dossier scientifique important sur les silos, leur regroupement en batterie, le parcellaire associé, l'habitat, les puits et structures de chauffe qui les accompagnent. Enfin, c'est aussi là un dossier qui permet d'éclairer la venue des *Hispani* aprisionaires et leur rôle dans le nouvel essor que connaît l'agglomération au sortir du haut Moyen Âge.

Bibliographie :

FÉVRIER P.-A. 1989, « Béziers (notice) », dans FÉVRIER P.-A., BARRAL I ALTET X. (dir.), *Province ecclésiastique de Narbonne (Narbonensis prima)*, Paris (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule, des origines au milieu du VIII^e siècle, VII*), p. 33-38.

SCHNEIDER L. 2007, « Cités, campagnes et centres locaux en Gaule narbonnaise aux premiers siècles du Moyen Âge (V^e-IX^e s.) : une nouvelle géographie, de nouveaux liens », dans SÉNAC P. (dir.), *Villes et campagnes de Tarraconaise et d'Al-Andalus (VI^e-XI^e s.) : la transition*, (*Actes du colloque de Saragosse (Espagne) en novembre 2006*), Toulouse (éditions Université du Mirail, *Collection Méridiennes, Série Études médiévales Ibériques*), p. 13-23.



— —
| | Emprise théorique de l'agglomération antique
— —

● Zones de concentration des vestiges tardo-antiques et du haut Moyen Âge

Fond : cadastre actuel
DAO : F. Martin © 2017

Fig. 1 : Béziers, centre-ville. Localisation des vestiges archéologiques tardo-antiques et du haut Moyen Âge (© F. Martin, 2017).

Le costume féminin germanique dans le contexte funéraire des villes grecques du Nord de la mer Noire (V^e-VI^e s.)

Anna MASTYKOVA¹

Cette étude est consacrée aux sépultures contenant des éléments du costume germanique oriental découvertes dans les nécropoles urbaines de Chersonèse (Crimée du Sud-Ouest, cf. AJBABIN 2011 ; à propos des Barbares à Chersonèse cf. KAZANSKI 1998) et du Bosphore Cimmérien (Crimée orientale et péninsule de Taman, cf. AJBABIN 2011), faisant partie de l'Empire d'Orient aux V^e et VI^e s. Notre but est de proposer une explication de l'apparition de ces tombes « barbares » dans les cimetières des villes grecques du Nord de la mer Noire et d'examiner le niveau d'intégration des Germains orientaux à la société urbaine de cette région à l'époque des Grandes Migrations. En effet, le costume féminin est une catégorie de matériel particulièrement intéressante de ce point de vue, car il représente un trait culturel très rigide dans les sociétés traditionnelles et sert de repère « ethnographique », à l'exception du costume « princier » qui est plutôt un marqueur social.

Les sépultures féminines du début du Moyen Âge au Nord de la mer Noire considérées comme germaniques se distinguent par un costume incluant des fibules ansées en tôle métallique (fig. 1.1-4,13) ou digitées (fig. 5.5,17,18), portées par paire sur les épaules à la mode germanique orientale. À partir du VI^e s., ce costume comporte de grandes plaques-boucles à plaque rectangulaire, parfois ornée de tête d'aigle (fig. 1.19,20), ou encore à plaques losangiques portant un décor zoomorphe. En dehors d'un contexte urbain, ce costume est très bien représenté dans les sépultures féminines du milieu rural du Sud-Ouest de la Crimée (par ex. ZASETSKAYA 2004 ; FOURASSIEV 2012). Cette région, appelée le pays de Dori, était peuplée de Goths subordonnés à l'Empire. Archéologiquement, ces Goths sont connus par de grandes nécropoles comme Suuk-Su, Skalistoe ou Loutchistoe, d'où viennent les tombes féminines en question (AJBABIN 2011).

En ce qui concerne le milieu urbain, les sépultures à mobilier féminin germanique du V^e - VI^e s. se divisent en plusieurs horizons chronologiques. Les tombes contenant de petites fibules à tête semi-circulaire et pied losangique (fig. 1.1,4), de la tradition venant de la civilisation gothique de Tcherniakhov (III^e - au début du V^e s., sur le territoire de l'Ukraine, de la Moldavie et de la Roumaine d'aujourd'hui) (MASTYKOVA 2007). Ces sépultures sont attestées surtout dans le Bosphore Cimmérien. Plusieurs tombes sur le territoire du Bosphore Cimmérien contiennent des éléments du costume germanique « princier » de la première moitié et du milieu du V^e s. (fig. 1.2,3). Mais la plupart des sépultures féminines à mobilier germanique appartiennent à une époque plus tardive, qui va des années 470/480 et jusqu'aux années 600 (fig. 1.5-20). Ces sépultures sont attestées à Chersonèse et à Kertch/Bosporos. Il faut souligner la présence d'objets du VI^e s., d'origine gépide (par ex. ; fig. 2.1,2) et italo-ostrogothique (par ex. fig. 1.20).

Le type dominant de sépultures à mobilier féminin germanique est une inhumation dans des tombeaux collectifs. Ces tombeaux sont des caveaux funéraires de tradition purement grecque, bien attestés au Nord de la mer Noire à une époque antérieure. D'autre part, les mêmes caveaux contiennent des inhumations avec un costume germanique et celles de tradition grecque locale. Enfin, les caveaux contenant un mobilier germanique n'ont pas de secteur réservé dans les nécropoles urbaines et ne forment pas de groupe distinct. Ainsi, on peut affirmer que les sépultures avec des parures germaniques sont bien intégrées dans le contexte funéraire grec du Nord de la mer Noire. Les tombes isolées contenant des objets féminins germaniques sont peu nombreuses.

Les inhumations contenant des objets germaniques correspondent à différents niveaux de richesse qu'on peut déceler dans les nécropoles urbaines. Pour le V^e s., on peut notamment distinguer les tombes nettement privilégiées à riche mobilier (fig. 1.1). En revanche, pour le VI^e s., toutes les tombes ayant livré des parures germaniques (par ex. fig. 1.5-20) correspondent approximativement à une « classe moyenne ».

Selon les auteurs anciens (Jean Chrysostome), les Goths occupent même une place dominante dans le Bosphore Cimmérien autour de 400, ce qui explique leur intégration dans les élites locales, comme on le voit d'après les

¹ Institut d'Archéologie, Académie des sciences de Russie.

riches tombeaux du Bosphore Cimmérien. Plus tard, en 534, Justinien fait revenir la région sous le pouvoir de l'Empire. Les auteurs anciens précisent que les fédérés gothiques étaient présents dans les troupes byzantines, envoyées au Nord de la mer Noire. Ainsi, les chercheurs expliquent l'apparition d'objets germaniques orientaux dans cette région par l'arrivée et l'installation du corps expéditionnaire de Justinien, dans lequel les soldats barbares ont été accompagnés de leurs familles. D'autre part, il ne faut pas oublier une autre pratique courante de l'Empire à l'égard des Barbares : la déportation et l'installation des prisonniers sur les frontières sensibles de l'Empire. On peut ainsi expliquer l'apparition des objets italo-ostrogothiques et gépides en Crimée (KAZANSKI 1996, p. 330 ; KAZANSKI 2013).

Cependant, malgré les événements historiques différents et le statut varié des Germains orientaux dans les villes grecques nord-pontiques, ils finissent toujours, autant qu'on puisse en juger d'après les données du costume féminin provenant d'un contexte funéraire, par intégrer la société urbaine grecque.

Bibliographie :

AJBABIN A.I. 2011, *Archäologie und Geschichte der Krim in byzantinischer Zeit*, Mainz.

FOURASSIEV A. 2012 « Byzance et la Crimée du Sud-Ouest au VI^e siècle : relations culturelles et particularités du costume féminin », dans IVANIŠEVIĆ V., KAZANSKI M. (dir.), *The Pontic -Danubian Realm in the Period of the Great Migration*. Paris - Belgrade, p. 363-381.

I Goti 1994, (Catalogue d'exposition), Milano.

KAZANSKI M. 1996, « Les Germains orientaux au Nord de la mer Noire pendant la seconde moitié du V^e s. et au VI^e s. », *Материалы по Археологии, Истори и Этнографии Таврии*, 5, p. 324-337.

KAZANSKI M. 1998, « Les Barbares à Chersonèse (V^e-VI^e s.) », dans BALARD M. et alii (dir.), *Εννοχία. Mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*. II. Paris, p. 329-344.

KAZANSKI M. 2013, « Les Gépides et la Crimée », *Starinar*, 63, 2013, p. 115-130

MASTYKOVA A. 2007, « Le costume féminin de la civilisation de Černjahov avec des fibules en tôle métallique », dans TEJRAL J. (Hrsg.), *Barbaren im Wandel. Beiträge zur Kultur- und Identitätsbildung in der Völkerwanderungszeit*. Brno, p. 201-217.

ZASETSKAYA I. 2004, « On the Chronology of Eagle-Head Buckles from the Necropolis of Bosphorus and South-Crimean Burial-Grounds of the Early Medieval Period (6th –early 7th Centuries AD) », *Ancient Civilisations from Scythia to Siberia*, 10/1-2, p. 77-138.

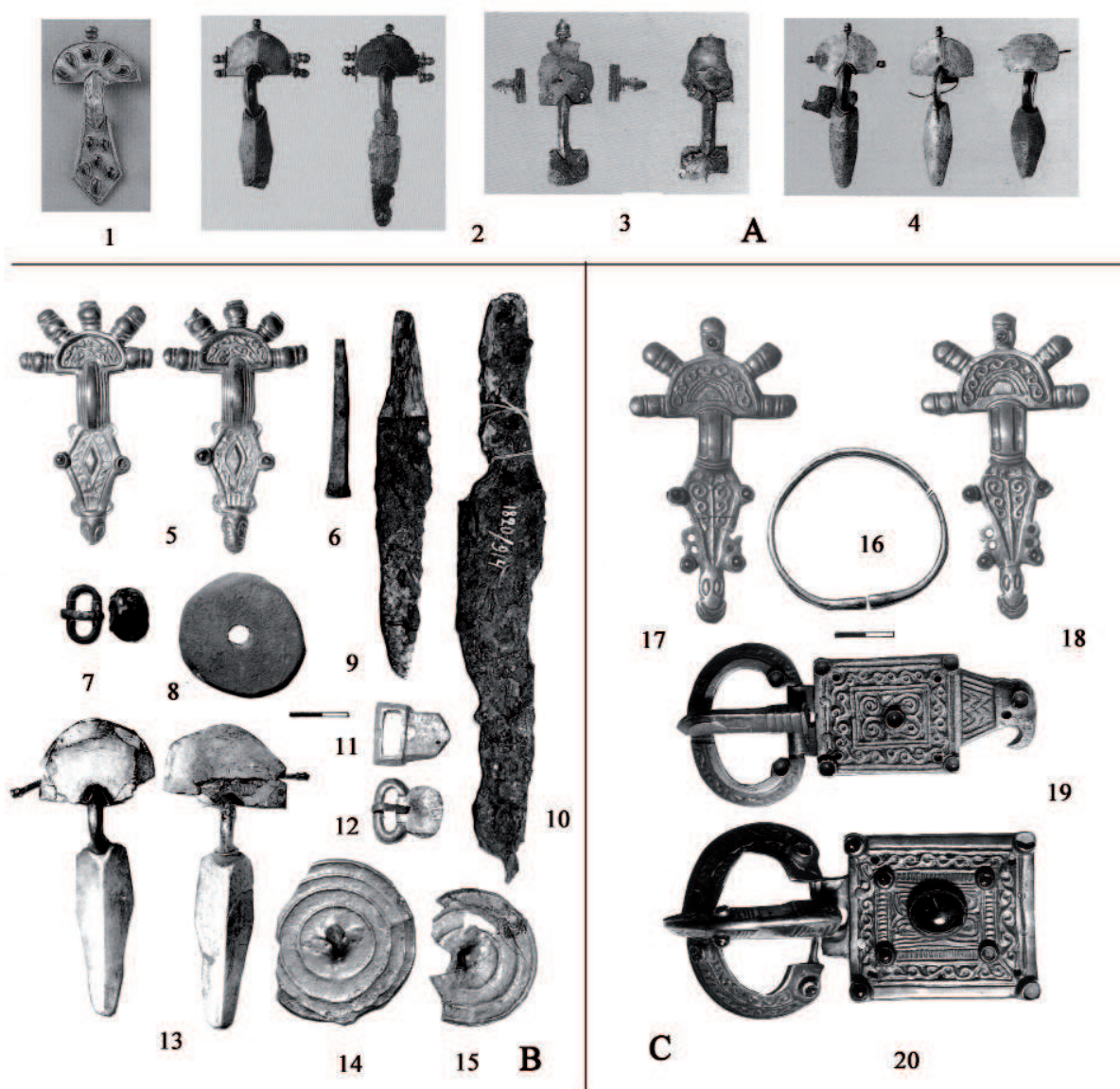


Fig. 1 : Le mobilier de tradition germanique orientale provenant des sépultures de Kertch/Bosporos.

1 : deux tombeaux du 24.06.1904; 2 : tombeau 154.1904; 3-5: tombeau 165.1904 ; 6 : tombeau 180. 1904; 7 : tombeau 78.1907 ; 5-15: tombeau 78.1907 ; 17-20 : Dolgaïa Skala 1875.

1-4: d'après *I Goti* 1994, fig. II.9.k, II.28, II.34,35 ; 5-15: d'après KAZANSKI 1996, fig. 8 ; 17-20 : d'après KAZANSKI 1996, fig. 4.

***Ruessium* et *Anicium* (Haute-Loire), itinérance du pouvoir et dynamiques urbaines en Velay**

Elise NECTOUX¹

« Construire c'est collaborer avec la terre : c'est mettre une marque humaine sur un paysage qui en sera modifié à jamais ; c'est contribuer aussi à ce lent changement qui est la vie des villes », Marguerite Yourcenar, *Mémoire d'Hadrien*, 1951.

F. Prévot présentait en 1994 une synthèse très complète sur l'organisation territoriale vellave pendant l'Antiquité tardive et relatait les imprécisions concernant l'emplacement du siège épiscopal, la date du transfert de Chef-lieu et ses causes (PREVOT 1994). En effet, le Chef-lieu de cité vellave, *Ruessium* / Saint-Paulien, est déchu à la fin de l'Antiquité au profit d'*Anicium* / Puy-en-Velay (fig. 1). Depuis, plusieurs équipes tentent de préciser la date de ce transfert et en comprendre les raisons.

Pour notre part, un regard critique a été porté sur la documentation du XIX^e s., complété par une étude détaillée des vestiges antiques (NECTOUX, WITTMANN 2016). L'antiquité tardive au Puy-en-Velay a été étudiée dans le cadre du PCR sur le baptistère Saint-Jean (MEREL-BRANDENBURG *et al.*).

1 Le transfert de chef-lieu, une histoire économique

La voie Bolène, principal axe de circulation du Velay, grandes réparations ou réaffirmation politique d'un axe déjà désuet ?

Si l'origine gauloise de la voie « Bolène », reliant Feurs à Rodez, est possible (KURZAJ 2012), les vestiges archéologiques attestent une mise en place après le premier tiers du I^{er} s. de notre ère (DACKO 2016, p. 232). La durée de l'occupation est relativement difficile à appréhender, faute de données claires. Une réfection du tracé est réalisée dans la première moitié du III^e s., attestée par la série de milliaires de Maximin et de son fils (ILA, Vellaves, DACKO 2016, p. 232). Les « miliars dédicaces » rappellent que le rôle politique et stratégique du tracé est toujours vivace au III^e s. Les magistrats vellaves réaffirment ainsi le pouvoir local. La réalité de la réfection n'est pas évidente, faute de données archéologiques tangibles. Trois chefs-lieux de cité sont déclassés sur cet itinéraire, successivement Feurs, Saint-Paulien, Javols. Coïncidence ? Il n'est pas impossible que le déclassement de la voie Bolène, pour une raison que l'on ignore, soit l'une des causes. Le déclassement des chefs-lieux engendre-t-il le déclassement de la voie ? Ou inversement ?

2 Le transfert de chef-lieu, une histoire religieuse

Réflexions autour des nécropoles

Si les constructions chrétiennes primitives du Puy-en-Velay ont fait l'objet d'une étude récente (MEREL-BRANDENBURG *et al.*), le site de Saint-Paulien offre peu de vestiges construits pour cette période. Une comparaison des nécropoles connues dans ces deux lieux apporte un complément de réflexion.

Au Puy-en-Velay, sont recensés deux fragments de sarcophages du IV^e s., paléochrétiens. Ce sont les plus anciens sarcophages chrétiens du Velay. L'un était remployé dans la façade sud du baptistère Saint-Jean (sarcophage dit du Mariage de la Vierge), l'autre était remployé comme simple matériau dans les fondations d'une maison médiévale en haut de la rue Rochetaillade. Près de ce dernier, furent découvertes plusieurs sépultures recouvertes par des tuiles, que l'on peut assimiler à des sépultures en coffre de *tegulae*. À titre d'hypothèse, nous proposons de localiser une nécropole de l'Antiquité tardive dans ce quartier, en contre-bas du groupe cathédrale.

À Saint-Paulien, les sépultures chrétiennes les plus anciennes ont été découvertes en 2011, lors d'une fouille préventive menée par F. Méténier au lieu-dit « Chemin de la Naute ». La présence d'un sarcophage trapézoïdal indique le V^e-VI^e s., ce qui fut confirmé par les datations ¹⁴C. Il est possible que les sarcophages découverts autour de l'église Saint-Georges lors de travaux dans les années 1960 (construction des toilettes publiques), ainsi que celui mis au jour en 2000 approchent cette même chronologie². Plusieurs remployaient des blocs antiques.

¹ INP, ArAr.

² Aucune datation n'a été faite sur cette série, les vestiges sont détruits.

Christianisation et organisation spatiale

On connaît des baptistères implantés en dehors de l'évêché, dans des agglomérations secondaires, ayant souvent un rôle évangélisateur aux confins des territoires. Les exemples les plus proches sont ceux de Roanne (Loire) ou de Brioude (Haute-Loire, ancien diocèse de Clermont). Le cas du baptistère du Puy-en-Velay ne peut être comparable, simplement en raison de la centralité de l'agglomération dans le territoire vellave. C'est plutôt *Ruessium* qui apparaît géographiquement en marge de cette petite cité, mais situé sur le principal axe routier antique.

3 Le transfert de chef-lieu, une histoire politique

Évolution du statut des deux agglomérations

Si les sources traditionnelles sont peu dissertes sur le Velay³, les sources médiévales locales expliquent partiellement l'évolution du statut de Saint-Paulien. Loin d'être totalement abandonnée, la ville perdure, même si l'on peine à percevoir sa forme pour l'Antiquité tardive.

Au IX^e s., le cartulaire de Sauxillange indique un changement de nom pour les deux villes, attestant d'un changement majeur pour l'organisation territoriale du Velay : *Ruessium* est nommée « *civitas vetula* », tandis qu'*Anicium* est nommée « *Civitas nuova* ». Si Saint-Paulien, chef-lieu de cité antique, apparaît nettement déclassé, la ville reste un pôle politique notable durant la période médiévale, bien que secondaire. En 940 le cartulaire de Brioude mentionne *Ruessium* comme l'une des *vicaria* du Velay (Cartulaire de Brioude). Ces circonscriptions territoriales sont mises en place à la fin du haut Moyen-Âge et correspondent à un découpage des anciens *pagi*, généralement centré autour d'un *vicus*. À Saint-Paulien, les monuments datables de cette période ne sont pas conservés et l'archéologie n'a pour l'instant pas révélé de structures. Force est de constater que rien ne reflète aujourd'hui cette richesse du haut Moyen-Âge.

Au Puy-en-Velay, les dernières études indiquent la présence d'un groupe cathédral dès le VI^e s. (MEREL-BRANDENBURG *et al.*). Ce site étant pendant l'Antiquité un lieu de culte, sa christianisation est manifeste mais le transfert du Chef-lieu, pour sa partie politique, n'est pas assuré. L'ampleur des constructions ponctuelles, telles que décrites aujourd'hui, invite à voir un groupe cathédral et donc un siège épiscopal, dès le VI^e s. Grégoire de Tours mentionne à la même époque *Anicium*, que l'on peut assimiler au Puy-en-Velay.

Les acteurs de la politique vellave

Le *tempo* politique d'une Cité est visible dans le maillage de grands domaines agricoles et, d'après les mausolées. En effet, leurs emplacements indiquent la localisation des élites sur le territoire de la Cité. Espaly-Saint-Marcel (à proximité du Puy-en-Velay) apparaît comme un lieu privilégié dans l'Antiquité, avec la présence de l'un des plus importants domaines du Velay, et d'une nécropole. Le site est toujours occupé pendant l'Antiquité tardive. La présence d'élites aux environs proches du Puy-en-Velay a-t-elle joué un rôle dans l'implantation du christianisme ? Quelle influence ont-elles eu dans le fonctionnement du sanctuaire païen, puis chrétien ? La chapelle Saint-Marcel (Espaly-Saint-Marcel), dont l'ancienneté ne fait guère de doute (basilique funéraire ?) et qui réutilise massivement des fragments de mausolées antiques, est-elle le reflet de la présence d'une élite christianisée influente, aux portes du Puy-en-Velay ?

Conclusion

Si la date du transfert de Chef-lieu est toujours approximative, la population chrétienne est implantée au Puy-en-Velay dès le IV^e s., et le groupe épiscopal semble constitué au VI^e s.. Le Puy-en-Velay fait probablement partie de ces agglomérations secondaires promues au rang de capitales en recevant l'évêché⁴. L'emplacement de la cathédrale, manifestement dicté par le temple antique réutilisé, apparaît idéalement situé pour implanter le pouvoir triomphant de l'église naissante en Velay.

Bibliographie :

Cartulaire de Brioude, éd. H. DONIOL, Clermont-Ferrand 1863, n°88 en 940-941 et n°265 en 969

³ Par exemple, la *Noticia Galliarum* ne précise pas le chef-lieu ou le siège épiscopal du Velay.

⁴ À l'image des exemples méridionaux comme Uzès, Nice, Toulon, Agde, Maguelone.

DACKO 2016, *Circuler dans le massif central à l'époque romaine : réseaux, infrastructures et équipements routiers. Le cas des cités arverne et vellave*. (Thèse de doctorat sous la dir. de F. Trément, Clermont-Ferrand).

KURZAJ M.-C. 2012, *Peuplements et échanges en Gaule interne et Gaule méditerranéenne dans le sud-est du Massif Central à la fin du Second âge du Fer (160-25 avant J.-C.)*. (Thèse de doctorat sous la dir. de J.-P. Guillaumet, Dijon).

MEREL-BRANDENBURG et alii sous presse, Le Baptistère Saint-Jean du Puy-en-Velay

NECTOUX E., WITTMANN A. 2016, Le Puy-en-Velay (Haute-Loire) et la monumentalisation du Mont Anis : de l'agglomération secondaire à la civitas nuova, *Monumental ! La monumentalisation des villes de l'Aquitaine et l'Hispanie septentrionale durant le Haut-Empire*, (Actes du colloque de Villeneuve-sur-Lot), (*Aquitania*, supplément 37/1), p. 723-748.

PREVOT F. 1994, « Le chef-lieu de cité des vellaves et les origines du siège épiscopal du Velay », *Antiquité tardive*, 2, Paris, p. 263-278.



Économie de la construction, hypothèses sur l'opportunité du emploi d'éléments funéraires antiques en Velay

Élise NECTOUX¹, Laura FOULQUIER²

En Velay, les emplois antiques issus du domaine funéraire sont légion, dans les monuments de l'Antiquité tardive, du Haut Moyen Âge et plus largement de la période médiévale dans son ensemble.

Il est question ici de l'évolution de la ville pendant la fin de l'Antiquité et le haut Moyen Âge et plus précisément de la gestion des constructions gallo-romaines que l'on déconstruit, et des espaces chrétiens, que l'on construit. De quelle façon le funéraire antique (païen) s'ancre-t-il dans le paysage du haut Moyen Âge ? Y a-t-il une exploitation subie ou au contraire voulue, portée par l'évergétisme ? Est-ce un usage conforme à une volonté publique ou privée ?

1 Le paysage monumental antique pendant le haut Moyen Âge

Le paysage monumental antique de la cité vellave est composé de deux centres : le sanctuaire du Puy-en-Velay (NECTOUX, WITTMANN 2016), et le chef-lieu de Cité *Ruessium* (Saint-Paulien) à une quinzaine de kilomètres au nord-est. Concernant les monuments funéraires, les éléments lapidaires en sont les seuls témoins, excepté à Espaly-Saint-Marcel (un mausolée fouillé).

Faute de structures archéologiques et de perception détaillée de l'occupation du sol de la cité, la localisation même de ces monuments est liée à la connaissance des pratiques de récupération : les constructeurs avaient-ils l'habitude d'utiliser des monuments locaux, ou bien de se servir de monuments plus lointains, choisis pour la qualité des matériaux ou pour servir une idéologie ? Peut-on rassembler les éléments en emploi dans un même édifice, pour les attribuer à une même nécropole ? La question s'avère complexe et proche du paradoxe de l'œuf et de la poule : peut-on étudier les mausolées à partir des emplois, et inversement ?

La question de la propriété des monuments paraît essentielle, car de là découle les possibilités pratiques d'exploitation des lieux. Qui peut prendre la décision de les exploiter ?

Dans le droit romain, les mausolées entrent dans le cadre général de la propriété immobilière. J. Dubouloz a publié plusieurs synthèses sur ce sujet. Lorsque le dernier descendant du propriétaire initial disparaît, la cité peut faire valoir ses droits de propriété. S'il s'agit de biens de la cité, plusieurs nécropoles peuvent servir de carrière. Il n'est pas interdit de penser que les nécropoles du chef-lieu-de cité (Saint-Paulien) aient servi de stock de matériaux, comme le proposaient les auteurs du XIX^e et du début du XX^e siècle.

2 Déconstruire pour reconstruire

2.1 Question de rythme, chronologie relative

Le Baptistère Saint-Jean au Puy-en-Velay présente dans l'élévation du chevet des blocs antiques, qui peuvent tous provenir de monuments funéraires. Le sanctuaire voisin n'a semble-t-il pas été exploité pour cette construction. Cette observation offre un indice sur le rythme de déconstruction du sanctuaire, son éventuelle utilisation dans sa forme antique pendant l'Antiquité tardive avant son démantèlement pour la construction de la cathédrale (NECTOUX, WITTMANN 2016). En revanche, qu'en est-il des monuments funéraires : proviennent-ils d'une nécropole proche, ou plus lointaine ?

Le chevet de la cathédrale renferme dans son élévation (clocher), de très nombreux éléments funéraires. Certains forment une série appartenant au moins à un mausolée, orné d'amours affairés. L'un des blocs est réemployé au chevet du baptistère. Le même monument aurait donc servi dans un premier temps, pour le baptistère, puis peu après, pour le chevet de la cathédrale. Sa localisation initiale reste toutefois inconnue.

¹ Institut National du Patrimoine.

² ArAr, MSH Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Université Lyon 2.

2.2 État des pratiques dans l'architecture

- Une exploitation pragmatique des ressources, une émulation aussi sans doute

Certains monuments antiques étaient encore visibles et l'on peut tout logiquement penser que ces réutilisations émanaient d'une émulation entre monuments antiques et médiévaux. Au Puy-en-Velay, un morceau de pile funéraire a été réemployé à la période médiévale, pour faire une copie de biche courant³, frise antique en remploi au chevet de la cathédrale. La datation de cette seconde sculpture n'est pas facile, elle est assurément médiévale, peut-être du haut Moyen Âge.

- Des matériaux incorporés dans l'édifice, durablement oblitérés

Si l'on compare les différentes phases de construction de la cathédrale du Puy-en-Velay, il apparaît que les blocs réemployés dans les phases anciennes sont plus largement mis en exergue, que pour les phases plus tardives. Ils ne sont cependant pas absents des phases tardives, mais plus souvent oblitérés, cassés, découpés. La documentation fournie au XIX^e s., lors du démontage de la cathédrale, offre des indications intéressantes pour notre réflexion. Cette analyse doit être poursuivie, pour tenter une chrono-typologie des pratiques de récupération locales, à partir de l'exemple ponot.

- Des matériaux mis en exergue dans l'édifice, affirmant l'antiquité de la fondation

La visibilité et la non visibilité sont les deux faces d'une même médaille ; les desseins ne sont pas les mêmes. Il y a dans la visibilité voulue des éléments réutilisés, une volonté de démonstration. Ce sont autant d'arguments qui vont étayer les prétentions d'un édifice (FOULQUIER, NECTOUX 2012).

3 La volonté d'asseoir l'ancienneté et l'autorité de l'Eglise vellave ?

Si la propriété des nécropoles antiques est dans le giron des autorités administratives, nous pouvons admettre que ce n'est pas un fait d'évergétisme. La volonté de réemployer, recycler, relève sans doute d'une décision publique. De telles décisions doivent être argumentées, débattues. L'emploi de morceaux de monuments antiques peut étayer un discours politique sur l'ancienneté des lieux, étayant une légitimité peut-être faiblissante ou en cours de construction. La mise en scène est voulue et savamment orchestrée. Bien souvent, on trouve de tels étalages d'ancienneté dans des édifices qui recourent aux réécritures, aux forgeries pour ancrer la fondation de leur établissement dans un passé lointain et affirmer ainsi leur autorité. Dans ce cas, les remplois font mémoire.

Un exemple, avec Le Puy et Saint-Paulien :

Un sacramentaire parisien, composé au X^e s., évoque les noms de cinq évêques honorés le 10 novembre pour avoir bâti un lieu de culte à la Vierge (« *domum beatae Virginis Mariae* ») (Paris, BnF, ms. lat. 2294, folio 7). Ces évêques sont de nouveau mentionnés, au XI^e s., dans le Martyrologe de Clermont (Paris, BnF, ms. lat. 9085). Durant le haut Moyen Âge, les cinq évêques sont donc honorés comme les fondateurs de l'Église du Velay. Mais si le rédacteur du sacramentaire les considère comme les bâtisseurs de la Maison de la Vierge (que l'on peut logiquement associer à la cathédrale du Puy-en-Velay, placée sous le vocable de Notre-Dame), il ne mentionne nullement ce lieu. Un siècle plus tard, le rédacteur du martyrologe rapporte quant à lui que les saints évêques sont honorés « *apud Anicium urbem* », comme si l'association du sanctuaire primitif à la cité du Puy n'était plus si évidente. Pourquoi choisir d'apporter cette dernière précision et justifier de cette façon la primauté du Puy ? Tout simplement parce que dans le même temps, saint Paulien s'échine à son tour à remémorer ses origines chrétiennes et n'hésite pas à procéder à un certain nombre d'inventions. Dans ce contexte de batailles mémorielles, il n'est pas inintéressant de considérer les pratiques de récupération auxquelles s'adonnent les deux cités, d'un point de vue idéologique.

Bibliographie :

AYMARD A. 1866, « Résumé des séances, janvier », *Annales de la société académique du Puy-en-Velay*, 28, 1866-67, p. 15-19.

AYMARD A. 1866, « Découverte d'antiquités effectuée à la cathédrale du Puy en 1865 et 1866 », *Annales de la société académique du Puy-en-Velay*, 28, 1866-67, p. 599-655.

DELISLE L. 1857, « Notice sur un sacramentaire de l'Eglise de Paris », *Recueil des Mémoires de la société*

³ Espérandieu : 12-1661, 02 et 12-1661, 01.

impériale des Antiquaires de France, 23, 1857, p. 165-171.

FOULQUIER L., NECTOUX E. 2012, “Les pratiques de récupération en Velay, Spolia in the late antiquity and the middle ages, ideology, aesthetics and artistic practice”, (XVII international IRCLAMAC colloquium), *Hortus Artium Medievalum*, 17, 2012, p. 209-218.

NECTOUX E., WITTMANN A. 2016, « Le Puy-en-Velay (Haute-Loire) et la monumentalisation du Mont Anis : de l’agglomération secondaire à la civitas nuova », dans BOUET A. (dir.) *Monumental ! La monumentalisation des villes de l’Aquitaine et l’Hispanie septentrionale durant le Haut-Empire*, (Actes du colloque de Villeneuve-sur-Lot), Bordeaux (*Aquitania*, supplément 37/1), p. 723-748.



Fig. 1 : Cathédrale du Puy. Chevet depuis le clocher. Cliché E. Nectoux.

Nouvelles données sur le *castrum* de Tours, le site de la chapelle Saint-Libert (Indre-et-Loire, France)

Samuel RIOU¹, Bruno DUFAY²

La fouille en vue de sa restauration de la chapelle romane Saint-Libert, située en bord de Loire, a été l'occasion de renouveler nos connaissances sur le *castrum* de Tours. En effet, elle se trouve bâtie partiellement sur le rempart gallo-romain, et une portion inédite de 24 m de long et 6 m de hauteur a pu en être observée. Sa construction est classique, avec son parement en petits moellons cubiques, ses lits de briques et son soubassement en blocs de grand appareil récupérés sur des monuments du Haut-Empire. Pour la première fois, sa datation absolue a pu être établie grâce à une trouvaille monétaire dans la tranchée de fondation. Elle montre que la construction n'est pas antérieure à 315-316 et a probablement été autorisée par l'empereur Constantin (mort en 337). Cette découverte a aussi été l'occasion de préciser le plan de l'enceinte et, par delà, de proposer une restitution de la structure urbaine du *castrum* de Tours.

Dans le secteur de la future chapelle Saint-Libert, à l'intérieur du *castrum*, une séquence stratigraphique de « terres noires » a permis de mettre en évidence deux phases s'articulant sur une couche d'incendie qui a aussi laissé des traces sur le rempart. Cette catastrophe est sans doute celle qui est mentionnée par Grégoire de Tours pour l'année 558. Jusqu'à cette date, on a plutôt le sentiment d'espaces extérieurs, probablement liés à une zone d'entrepôts ou de déchargement du port d'amont de la ville. Après l'incendie, la zone est restructurée et bâtie. Il est probable que, vers la fin du VI^e s., la collégiale Saint-Martin de Tours acquit ces parcelles pour y installer un refuge *intra-muros*, la communauté ayant été durement touchée au cours des campagnes de Chilpéric. Il est certain, en tous cas, que la l'établissement était propriétaire de cette zone avant 870, comme l'indiquent des sources écrites. C'est cette institution aussi, sans doute, qui a diligenté la construction de la première chapelle Saint-Libert, à la fin du VII^e ou au début du VIII^e s.

La reprise de la documentation a permis de proposer une nouvelle image du *castrum* pour l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. Si le tissu urbain ordinaire n'est pas connu, divers indices laissent supposer une densification de la population aux VII^e-VIII^e s., après les crises du VI^e s. Des pôles de pouvoir ont été identifiés aux quatre angles du *castrum* : groupe épiscopal, palais comtal, enclave martinienne et présence militaire structureront ainsi durablement l'espace.

Bibliographie :

RIOU S., DUFAY B. 2016, *Le site de la chapelle Saint-Libert dans la Cité de Tours. Histoire et archéologie d'un espace urbain du IV^e siècle à nos jours*, Tours, SAT/FERACF. (Société archéologique de Touraine, Mém. LXXIII, *Revue Archéologique du Centre de la France*, 61^e suppl.)

¹ Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire.

² Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire et UMR 7324 CITERES / LAT.

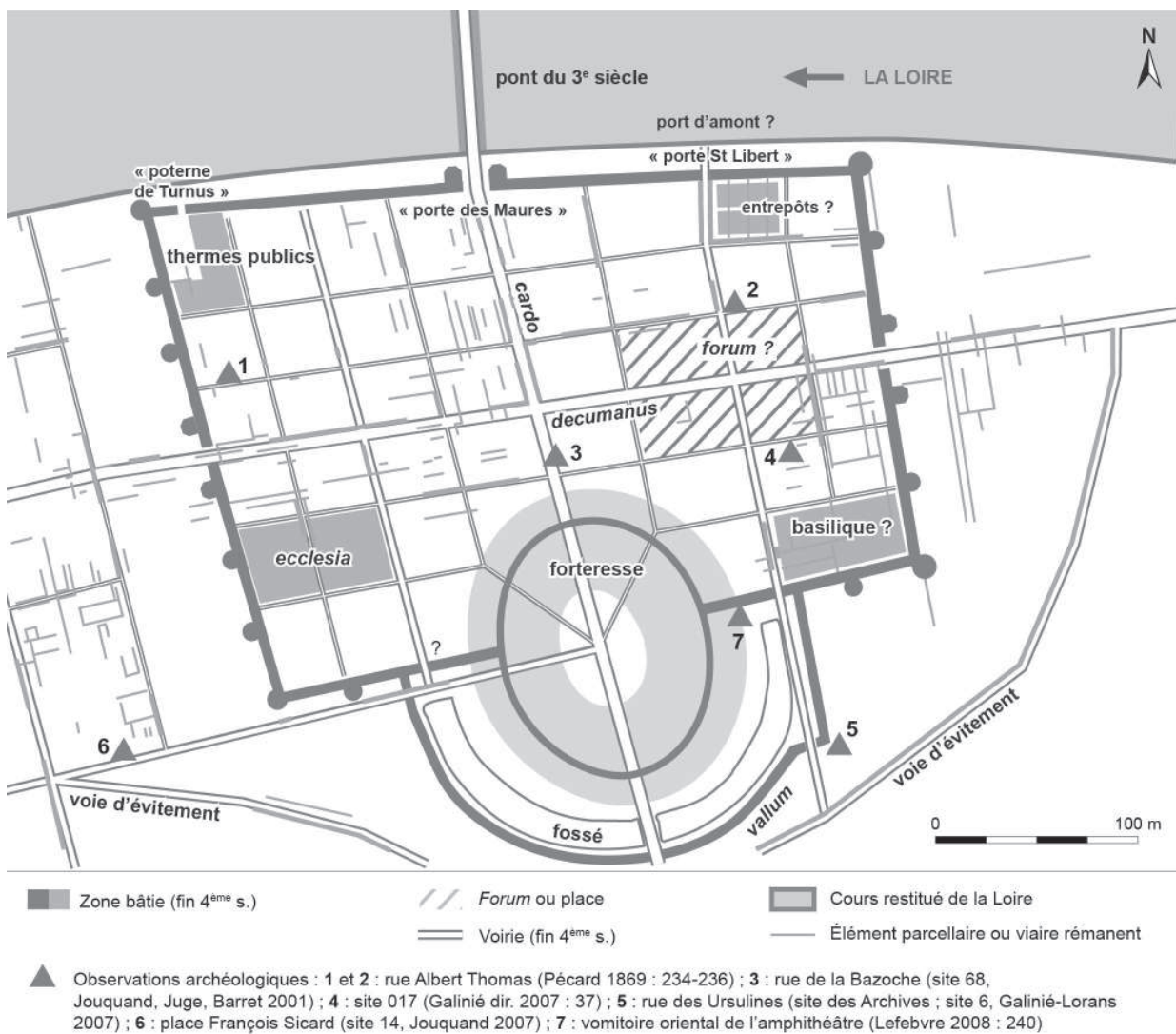


Fig. 1 : La reprise de la documentation archéologique et une analyse de morphologie urbaine ont permis de proposer une restitution du *castrum* de Tours pendant l'Antiquité tardive ; le site de la chapelle est au nord-est, au niveau de la « porte St. Libert » (dessin SADIL).

Un ensemble de sépultures du haut Moyen Âge à l'Hôtel-Dieu de Lyon : problématiques et caractéristiques de l'organisation des espaces funéraires alto-médiévaux en Presqu'île.

Anne-Catherine GERMANAUD-LE MER¹, Sandra DAL COL¹, Otilia STOICA¹, Emma BOUVARD-MOR¹

La fouille de la cour Sainte-Marie à l'Hôtel-Dieu, située à l'extrémité nord-est de l'ensemble s'est déroulée sur deux mois, à la fin de l'année 2015. L'espace est caractérisé par une forte densité d'aménagements contemporains, lié d'une part aux installations de buanderie et de chaufferie au XIX^e s., de l'autre aux très nombreux réseaux plus récents venus bouleverser la stratigraphie sur un mètre d'épaisseur minimum, parfois jusqu'au niveau de gravier du Rhône.

Un ensemble de huit sépultures a néanmoins été mis au jour dans l'emprise de fouille, exceptions faites de la zone investie par la buanderie, ainsi que de la zone au sud-est. Réparties selon un maillage assez lâche, ces inhumations ont toutes entaillé les niveaux antiques et l'une d'entre elles, au nord, est installée sur l'arase d'un mur antique.

Le corpus osseux des sépultures mises au jour se compose de neuf individus, répartis en sept adultes et deux enfants en bas âge. Les chronologies établies par ¹⁴C situent les inhumations entre la deuxième moitié du VII^e s. et le IX^e s. de notre ère.

Les sépultures sont primaires et individuelles, à l'exception d'une inhumation double. Les individus sont allongés sur le dos et leur orientation ne semble pas répondre à une norme, bien qu'une majorité soit orientée selon un axe est-ouest, la tête à l'ouest. Les défunts ont pour la plupart été inhumés dans des fosses plutôt étroites et concaves. Leur cadavre, épousant de manière générale la morphologie du fond de la fosse, s'est de ce fait décomposé selon les contraintes de cette dernière (étroitesse et concavité de la fosse, effet de butée, tassement contre une paroi, surélévation de certaines régions anatomiques...). Les tombes présentaient en outre des indices de décomposition en espace vide, souvent minimes mais illustrant un système de couvercle en matériau périssable et parfois des parois latérales en bois non clouées. Deux sépultures situées au nord de la zone fouillée, présentent également un aménagement constitué de deux éléments de coffrage en gneiss qui la limitent au nord et à l'ouest et qui proviendraient directement de la spoliation du mur antique voisin, encore visible au moment où des inhumations. En outre, en 2016, une sépulture, datée au radiocarbone du haut Moyen Âge, fut mise au jour dans la cour de la Pharmacie. S'installant également sur des niveaux antiques, elle comporte un système de calage de bloc de gneiss similaire à ceux découverts et présentés ici. Ces blocs associés aux interprétations archéothanatologiques viennent renforcer les hypothèses d'un système de couvercle associé parfois à des parois latérales en bois.

Deux inhumations du haut Moyen Âge avaient été précédemment mises au jour à l'Hôtel-Dieu. Situées dans un secteur éloigné du petit groupe découvert en 2015, le lien entre ces deux occupations ne peut être établi, en dehors de leur relative contemporanéité. Les deux sépultures primaires individuelles accueilleraient des sujets immatures datés par radiocarbone entre le dernier tiers du VIII^e s. et le dernier tiers du IX^e s. Les pratiques funéraires mises en évidence ne diffèrent guère de l'ensemble funéraire décrit ci-avant : les corps ont été déposés allongés sur le dos, tête à l'ouest, pieds à l'est, et la décomposition s'est opérée en espace vide probablement au sein d'un réceptacle périssable (coffrage, fosse munie d'un couvercle ou autre). Leurs tombes prenaient place dans des dépôts alluviaux scellant un niveau de circulation du IV^e s. Quelques trous de piquet ainsi qu'une structure empierrée relativement sibylline appartenaient potentiellement à ce même horizon chronologique (Bertrand *et al.* 2015).

À l'heure actuelle, ces onze sépultures constituent le corpus de tombes le plus important daté de la deuxième moitié du haut Moyen Âge mis au jour au sein de la presqu'île lyonnaise. Ces tombes ne semblent pas refléter une utilisation intensive de l'espace à des fins funéraires. Aucune sépulture ne se recoupe ni ne s'accroche à une

¹ Service archéologique de la Ville de Lyon.

autre, ce qui laisse envisager un espace plutôt « libre », tout du moins non restreint spatialement et/ou ayant fonctionné sur une courte durée. Néanmoins, il convient de rester prudent car, si une partie de cet ensemble a été mise au jour, son étendue n'est pas connue.

Toute mesure gardée, leur orientation et leur disposition ne semblent pas être rattachées à un édifice religieux contemporain. En outre, on ne peut exclure une installation de ces tombes bien en marge d'habitats non connus. On peut supposer, soit que des structures légères construites essentiellement en matériau périssable aient disparu et n'aient pas laissé de trace tangible, soit que l'on se trouve dans un espace à seule vocation funéraire, à proximité d'autres espaces non perçus à ce jour.

En ouvrant plus largement notre champ d'investigation sur la presqu'île de Lyon durant le premier Moyen Âge, données historiques et archéologiques confondues, il ressort que la fréquentation et les usages de cet espace restent très mal connus. Ces sépultures interrogent donc le contexte social et paysager de la ville de Lyon durant la période carolingienne : expriment-elles une polarisation spécifique, de quelconque nature que ce soit (habitat, zone d'activité particulière, noyau familial, pôle religieux encore inconnu ou autre), ou bien traduisent-elle un environnement en déshérence, « impropre » aux vivants ? Si les réponses ne nous sont pas accessibles en l'état de la documentation, ces découvertes inédites nous offrent toutefois l'occasion de discuter des problématiques d'occupation du territoire.

Bibliographie :

BERTRAND E. *et al.* 2015, *Reconversion du site de l'Hôtel Dieu 69002 Lyon, tranches 1 et 2.* (Rapport de fouille d'archéologie préventive, Service Archéologique de la Ville de Lyon).

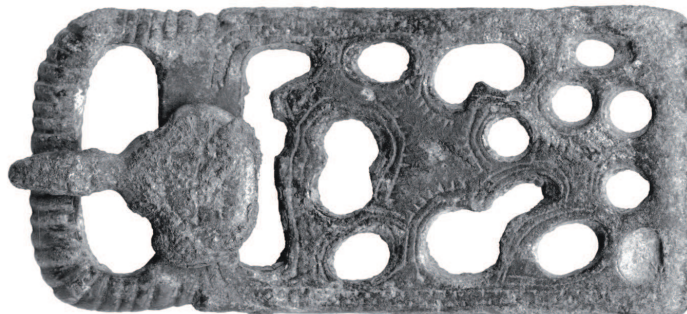
LE MER *et al.* 2017, *Reconversion du site de l'Hôtel Dieu 69002 Lyon, tranche 4, cour Sainte-Marie.* (Rapport de fouille d'archéologie préventive, Service Archéologique de la Ville de Lyon).

ARDOUIN S. *et al.* à paraître : — *Reconversion du site de l'Hôtel Dieu 69002 Lyon, tranche 6, cour de la Pharmacie.* (Rapport de fouille d'archéologie préventive, Service Archéologique de la Ville de Lyon).



Fig. 1 : Sépulture double avec aménagement de gneiss

Liste des intervenants (communications et posters)



- ADAM Stéphane** - Éveha (agence Paris) - stephane.adam@eveha.fr
ANCEL Marie-José - Archeodunum SAS - mj.ancel@archeodunum.fr
ARDOUIN Stéphane - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - stephane.ardouin@mairie-lyon.fr
AUBOURG Viviane - SRA Centre-Val de Loire, UMR 7324 CITERES-LAT - viviane.aubourg@culture.gouv.fr
BALCON Sylvie - Université Paris IV - balconweb@aol.com
BARRAND-EMAM Hélène - ANTEA archéologie
BASSI Marie-Laure - Direction du patrimoine historique de la Ville de Besançon, UMR 6298 ARTeHIS - marie-laure.bassi@besancon.fr
BAUD Anne - Université Lumière Lyon 2, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - anne.baud@univ-lyon2.fr
BEDE Iona - Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, UMR 8167 Orient et Méditerranée - Monde byzantin - ilonabede@yahoo.fr
BERGER Jean - CIHAM, UMR 5648 - odilonis@gmail.com
BERTRAND Éric - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - eric.bertrand@mairie-lyon.fr
BILLOIN David - UMR 5140 ASM, Université Paul Valéry Montpellier 3 - david.billoin@inrap.fr
BLARY François - Université Libre de Bruxelles
BODET Catherine - Musée des Confluences - catherine.bodet@museedesconfluences.fr
BOISSAVIT-CAMUS Brigitte - Université Paris Paris-Ouest Nanterre La Défense, UMR 7041 ArScAn - brigitte.boissavit-camus@u-paris10.fr
BONFAND Yann - Université Grenoble-Alpes - LUHCIE - yann.bonfand@laposte.net
BORDERIE Quentin - Service de l'archéologie - Conseil général d'Eure-et-Loire - quentinborderie@yahoo.fr
BOUBE Emmanuelle - Université de Toulouse Jean-Jaurès - eboube@free.fr
BOUIRON Marc - Directeur interrégional de Méditerranée Inrap, CEPAM-Université de Nice - marc.bouiron@inrap.fr
BOURADA Lonny - Inrap
BOUVARD-MOR Emma - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie, UMR 7268 ADES, Anthropologie bio-culturelle, droit, éthique, santé - emma.bouvard@mairie-lyon.fr
BRKOJEWITSCH Gaël - Pôle d'archéologie préventive de Metz Métropole
CAUŠEVICBULLY Morana - Université Bourgogne Franche-Comté, UMR 6249 Chrono-environnement -

morana.causevic-bully@univ-fcomte.fr

CHARBOUILLOT Sabrina - Bureau d'études Eveha (agence Lyon) - sabrina.charbouillot@eveha.fr

CLÉMENT Benjamin - Archeodunum SAS, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - b.clement@archeodunum.fr

CLÉMENT Nicolas - Mosaïques Archéologie - ncarcheo@aol.com

COLLOMBET Julien - Archeodunum SAS

COLOMBIER-GOUGOUZIAN Aline - Archeodunum SAS, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - aline.colombier@gougouzian.fr

CONJARD-RETHORÉ Pascale - Inrap - pascale.rethore@inrap.fr

CORROCHANO Alexis - Éveha (agence Toulouse) - alexis.corrochano@eveha.fr

COURTOIS Julien - Pôle d'Archéologie de la ville d'Orléans - julien.courtois@orleans-metropole.fr

CREPEAU Natacha - Inrap - natachacrep@hotmail.com

DAL COL Sandra - Service archéologique de la Ville de Lyon - sandra.dalcol@mairie-lyon.fr

DALAYEUN Marie-Denise - Inrap, UMR 7324 CITERES (LAT) - marie-denise.dalayeun@inrap.fr

DETANTE Magali - Inrap

DUCREUX Aurélie - Archeodunum SAS, UMR 6298 Arthehis - a.ducieux@archeodunum.fr

DUFAY Bruno - Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire, UMR 7324 CITERES, Cités, TERritoires, Environnement et Sociétés - bdufay@departement-touraine.fr

DURAND Raphaël - Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 5199 PACEA - raphael.durand@agglo-bourgesplus.fr

FERBER Emmanuel - Inrap, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - emmanuel.ferber@inrap.fr

FLAMMIN Anne - UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - anne.flammin@mom.fr

FONDRILLON Mélanie - Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 7324 CITERES (LAT) - melanie.fondrillon@agglo-bourgesplus.fr

FOULQUIER Laura - UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - laurafoulquier@wanadoo.fr

FOURVEL Alain - Service de l'archéologie – Conseil général d'Eure-et-Loire

GABAYET Franck - Inrap, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - franck.gabayet@inrap.fr

GAILLARD Charlotte - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - gaillard.charlotte@yahoo.fr

GAMA Franck - SRA Grand Est (site de Metz), DRAC Grand Est - franck.gama@culture.gouv.fr

GERMANAUD-LE MER Anne-Catherine - Service archéologique de la Ville de Lyon - anne-catherine.lemer@mairie-lyon.fr

GILLES Amaury - UMR 5140 ASM, Archéologie des Sociétés Méditerranéennes - amaury.gilles@gmail.com

GISCLON Jean-Luc - Inrap, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - jean-luc.gisclon@inrap.fr

GLEIZE Yves - Inrap, UMR 5199 PACEA - yves.gleize@inrap.fr

GOMEZ Elian - Service archéologique de la Ville de Béziers - elian.gomez@ville-beziers.fr

GRANIER Gaëlle - UMR 7268 ADES, Anthropologie bio-culturelle, droit, éthique, santé - ggranier2@gmail.com

GUICHON Romain - Archeodunum SA

GUIHARD Pierre-Marie - Université de Caen Normandie, UMR 6273 Centre Michel de Boüard CRAHAM

GUYOT Laurine - Université de Nantes - laurineguyot@hotmail.fr

HELLY Benoît - SRA Auvergne-Rhône-Alpes, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - benoit.helly@culture.gouv.fr

HERVÉ Clément - Archeodunum SAS - c.herve@archeodunum.ch

HORRY Alban - Inrap Auvergne-Rhône-Alpes - alban.horry@inrap.fr

JESSET Sébastien - Pôle d'Archéologie de la ville d'Orléans - sebastien.jesset@orleans-metropole.fr

JOLY Stéphane - Inrap, UMR 7324 CITERES (LAT) - stephane.joly@inrap.fr

JOSSET Didier - Inrap, UMR 7324 CITERES-LAT - didier.josset@inrap.fr

JOYEUX Pascal - Inrap - pascal.joyeux@inrap.fr

KASPRZYK Michel - Inrap - michel.kasprzyk@yahoo.com

KAZANSKI Michel - CNRS -UMR 8167 Orient et Méditerranée - michel.kazanski53@gmail.com

LABAUNE Yannick - Service archéologique de la ville d'Autun - yannick.labaune@autun.com

LANGÓ Péter - Institut archéologique de l'Académie des Sciences de Hongrie - lango.peter@btk.mta.hu

LEFEBVRE Arnaud - Inrap Grand Est Nord - arnaud.lefebvre@inrap.fr

LEMAÎTRE Simon - Éveha (agence Lyon), UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - simon.lemaitre@eveha.fr

LIÉGARD Sophie - Service de l'archéologie – Conseil général d'Eure-et-Loire - s.liegard@hotmail.fr

LORANS Elisabeth - Université François Rabelais, Tours, UMR 7324 CITERES (LAT) - elisabeth.lorans@univ-tours.fr

LUAULT Noémie - Université de Toulouse II Jean Jaurès, laboratoire Traces UMR 5608, équipe Terrae - noemieluault@yahoo.fr

MAROT Emmanuel - Service d'archéologie préventive de Bourges Plus, UMR 7324 CITERES (LAT) - emmanuel.marot@agglo-bourgesplus.fr

MARTIN Franck - EHESS - CIHAM, UMR 5648 - duricio@hotmail.fr

MASSAT Thierry - Inrap - thierry.massat@inrap.fr

MASTYKOVA Anna - Institut d'Archéologie, Académie des sciences de Russie - amastykova@mail.ru

MATHELART Pierre - Inrap, Université Lille 3, Charles de Gaulle, Halma-Ipel, UMR 8164

MAUFRAS Odile - Inrap - odile.maufras@inrap.fr

MILLET Sébastien - Inrap

NECTOUX Élise - INP, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - elisenectoux@msn.com

NIN Nuria - Direction Archéologie de la Ville d'Aix-en-Provence - ninn@mairie-aixenprovence.fr

NOËL Mathilde - Inrap

PAONE Françoise - Inrap, Aix-Marseille Université - UMR 6573 Centre Camille Julian - francoise.paone@inrap.fr

PARIENTE Anne - Service archéologique de la Ville de Lyon - anne.pariante@mairie-lyon.fr

PERNOT Patrice - Inrap

PERRUGOT Didier - didier.perrugot@wanadoo.fr

POIROT Agata - Archeodunum SAS - a.poirot@archeodunum.fr

POUX Matthieu - Université Lumière Lyon 2, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - poux@univ-lyon2.fr

PROUTEAU Rachel - Inrap

PUEL Olivia - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - puel.olivia@gmail.com

RAMONA Jules - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 6573 Centre Camille Jullian - jules.ramona@mairie-lyon.fr

RASSART Vianney - Service archéologique de la Ville de Lyon - vianney.rassart@mairie-lyon.fr

RAULT Vincent

REYNAUD Jean-François - UMR 5138 ArAr, Archéologie et Archéométrie - jeanf.f@orange.fr

RIOU Samuel - Service de l'archéologie du département d'Indre-et-Loire - sriou@departement-touraine.fr

RISTOW Sebastian - MiQua. LVR-Jüdisches Museum im Archäologischen Quartier Köln / Universität zu Köln, Archäologie der römischen Provinzen - sebastian.ristow@lvr.de

ROUZIC Mikaël - Inrap, UMR 5199 PACEA - mikael.rouzic@inrap.fr

SARAH Guillaume - CNRS, UMR 5060 IRAMAT, Centre Ernest-Babelon - guillaume.sarah@cnrs-orleans.fr

SAUVIN Charles-Édouard - Conseil départemental du Calvados

SCHÜTZ Grégory - Conseil départemental du Calvados, UMR 6273 Centre Michel de Bouïard CRAHAM - gregory.schutz@calvados.fr

SILVINO Tony - Bureau d'études Eveha (agence Lyon) - tony.silvino@eveha.fr

STOÏCA Otilia - Service archéologique de la Ville de Lyon - cochilia@gmail.com

THOMPSON Ivy - Inrap, UMR 7264 CEPAM - ivy.thomson@inrap.fr

TOURGON Damien - Bureau d'études EVEHA

TRONCHÈRE Hervé - Service archéologique de la Ville de Lyon, UMR 5600 EVS, Environnement, Ville, Société - herve.tronchere@mairie-lyon.fr

VALLÉE Amélie - Université catholique de Louvain - Centre de recherches d'archéologie nationale - amelie.vallee@uclouvain.be

VERSLYPE Laurent - Université Catholique de Louvain - Centre de recherches d'archéologie nationale - laurent.verslype@uclouvain.be

VIDIL Elsa - Service archéologique de la Ville de Béziers

WAGNER Pierre-Edouard - Conservateur en chef du patrimoine
WECH Pierre - Conseil départemental de l'Eure, UMR 7041 ArScAn - pierre.wech@eure.fr
XANDRY Catherine - Université de Picardie
ZANNETACCI Monique - Service archéologique municipal de Vienne
ZIEGLER Sébastien - Ville de Château-Thierry - seziegler@wanadoo.fr

La vie de l'association



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 07 OCTOBRE 2016

L'assemblée générale ordinaire 2016 de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne (AFAM) s'est tenue le **vendredi 07 octobre 2016** à Saint-Dizier, dans le théâtre municipal, où se sont déroulées les *XXXVIIe Journées internationales d'archéologie mérovingiennes*. À l'assemblée de ce jour, **41 membres** à jour de cotisation étaient présents et **15 membres** représentés (19 pouvoirs ont été reçus : 15 pouvoirs valides ; 1 invalide ; 3 désignant des adhérents absents ont été écartés).

L'assemblée générale est ouverte à **18h05** après les dernières communications.

Edith Peytremann co-présidente de l'association, excuse Laurent Verslype, co-président, retenu par des obligations professionnelles. Elle précise que le rapport moral et l'assemblée générale ont été préparés en concertation.

Le *Rapport moral* est par conséquent présenté par Mme Edith Peytremann, au nom des deux co-présidents.

Elle rappelle la tenue et le succès des *XXXVIe Journées mérovingiennes* à Lattes et remercie très chaleureusement les organisateurs Mr J. Hernandez (INRAP), L. Schneider (Université d'Aix-Marseille) et Jean Soulat (Landarc).

Elle remercie chaleureusement Stéphanie Desbrosse-Degobertière (INRAP), Virginie Dupuy (Responsable du Musée de Saint-Dizier) et Marie-Cécile Truc (INRAP) pour avoir assuré la préparation scientifique, particulièrement riche, et l'organisation matérielle impeccable de ce colloque. Elle remercie également l'ensemble des organismes qui ont soutenu ce colloque le Service régional de l'archéologie, le Musée et la Ville de Saint-Dizier, qui a mis à notre disposition ce magnifique auditorium, l'Inrap, et l'Association archéologique du Chêne Saint-Amand.

Edith Peytremann rappelle ensuite les nombreuses actualités et activités qui ont enrichi l'année écoulée.

Elle rappelle l'organisation de la 2^e journée d'étude de l'AFAM au MAN en collaboration avec le Musée d'Archéologie nationale, grâce à Daniel Perrier et Hilaire Multon. Cette édition a d'emblée accueilli une cinquantaine de participants qui ont bénéficié d'une dizaine de communications. Outre les travaux en cours sur l'archéologie funéraire mérovingienne, cette journée a été l'occasion de se pencher sur la question du genre. Cette seconde édition sera également la dernière dans la mesure où le mois du Moyen Âge est supprimé au MAN.

Edith Peytremann évoque ensuite le succès grandissant du site internet de l'AFAM (<http://afamassociation.fr/>). Elle remercie chaleureusement la secrétaire de l'AFAM, Inès Leroy, qui s'occupe de l'alimentation du site en concertation avec les membres du bureau et sur proposition des membres de l'association.

Inès Leroy présente un bref état du site internet et des nouveaux moyens de communication mis en place. D'un point de vue pratique, le site de l'AFAM fonctionne bien avec une consultation relativement stable et continue au cours de l'année, excepté les pics liés à

l'organisation des Journées. Au cours de l'année écoulée, 65% de consultations étaient le fruit de nouveaux visiteurs, majoritairement français (57% des consultations, 50 % des nouveaux utilisateurs), belges (7% des consultations ; 4 % des nouveaux utilisateurs) et américains (6 % des consultations ; 10 % des nouveaux utilisateurs). Le site s'est fait le relais de nos propres activités (Journées du MAN et Journées de Saint-Dizier), mais aussi des activités de nos partenaires (expositions, colloques, appels à contribution, sortie d'ouvrages, etc.). Outre le site à proprement parler, la secrétaire a mis en place un système d'envoi électronique (*mailing*) qui permet de contacter les adhérents plus rapidement et plus efficacement. Enfin, plusieurs initiatives visent à diffuser plus largement les activités et les publications de l'AFAM (diffusion via différents réseaux : *Medieval Europe*, *Historical Archaeology in a European framework*, Réseau des Médiévistes belges, etc.).

Edith Peytreman reprend la parole pour évoquer les **publications**. Elle mentionne la sortie de la 4^{ème} édition de la « Chronologie normalisée... ». Elle signale que les auteurs remercient la secrétaire et le trésorier qui ont assuré les travaux d'édition et d'impression. Le corpus des "tombes-références" a doublé, grâce à l'aide de nombreux collègues français et étrangers qui nous ont apporté de précieuses informations, souvent inédites. Les auteurs remercient aussi Jean Soulat, qui a permis d'intégrer des types nouveaux.

Edith Peytreman signale la réimpression des actes de la table ronde sur le village qui étaient épuisés. Les actes des XXVe Journées *Villes et campagnes en Neustrie* ont également été réimprimés par les éditions Mergoïl.

Elle se réjouit de la parution imminente des actes des XXXIII^e Journées internationales, qui se sont déroulées à Strasbourg en 2012. Ces actes sont le fruit d'une étroite collaboration et d'une co-édition avec la Revue archéologique de l'Est. Nous tenons à remercier chaleureusement Claire Touzel et Henri Gaillard de Sémainville pour leur implication dans ce projet.

En préparation, les actes des 34^e journées de Toulouse seront publiés aux éditions Ausonius. Le manuscrit devrait être remis à l'éditeur en décembre 2016 pour une sortie espérée lors des prochaines journées internationales de Lyon. La compilation et la normalisation du manuscrit des actes des 35^{èmes} journées de Douai sont aussi bien avancées et une publication en 2017 est également envisageable. La publication des 32^{èmes} journées de Paris et Saint-Germain-en-Laye, aux publications des Presses Universitaires de Nanterre sous la direction de Bruno Dumézil devrait également, si tout va bien, paraître en 2017. Quant à l'édition des actes des Journées de Luxembourg, elle est également en bonne voie. Les premières épreuves sont en cours de correction. La sortie est également annoncée pour 2017. Enfin, la publication des actes du colloque de Montpellier est également en cours. A ce jour, un tiers des articles ont été remis. Le support envisagé serait un supplément à la revue Archéologie du Midi médiéval.

Deux autres projets éditoriaux sont également en cours ou en projet. Celui des « tombes gallo-romaines et mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis ... ». La plupart des textes sont réunis et en cours de normalisation éditoriale par Aurélie Abgrall. Il y a un peu de retard du fait de la complexité de certaines analyses : poumons d'Arégonde et du sujet de la tombe 11 (le seul porteur d'arme), cheveux d'Arégonde (ADN, etc.), soieries. Le manuscrit devrait être bouclé en décembre 2016, pour une publication au premier semestre 2017. Le second projet concerne la

publication de la thèse de Constantin Pion sur les perles mérovingiennes pour laquelle un accord de principe a été donné, moyennant une publication qui soit financièrement supportable.

La présidente lance enfin un appel aux manuscrits.

La présidente évoque ensuite le calendrier des **prochaines Journées internationales**. Du 5 au 7 octobre 2017, les XXXVIIIe Journées se dérouleront en Rhône-Alpes, à Lyon, au Musée des confluences. Elles seront organisées par S. Ardouin et V. Rassart. Elles auront pour thématique *La ville*. En 2018, les XXXIXe Journées se tiendront en Bourgogne, à Auxerre. Elles seront organisées par F. Henrion et auront deux axes thématiques : *La construction* et le 1600^e anniversaire de l'élection de saint Germain d'Auxerre. En 2019, une proposition conjointe est émise à Nantes, en Pays-de-Loire, par Y. Henigfeld (Université), et E. Peytremann (Inrap). La thématique actuellement envisagée, sous réserve de confirmation, *Produire, échanger et commercer*. Enfin, rien n'est déjà arrêté pour 2020. Une proposition émise par nos collègues d'Île-de-France, a été formulée par la voix de C. Le Forestier dans le cadre du PCR « Archéologie des nécropoles mérovingiennes en Île-de-France ». Leurs représentants proposent un colloque à Paris ou en banlieue qui fasse le point des synthèses sur les questions abordées dans le PCR à l'échelle du nord de la Gaule (soit des synthèses régionales, soit un bilan des PCR existant sur le thème, sachant que les thèmes abordés concernent en fait tous les champs de l'archéologie funéraire, du territoire au squelette).

Concernant la vie même de l'association, la présidente signale que les **archives** de l'association ont été conditionnées par P. Périn, G.-R. Delahaye et F. Vallet qu'elle remercie chaleureusement.

Le départ de Daniel Perrier de ses fonctions au MAN depuis le 1^{er} septembre 2016 pose des problèmes pratiques (suivi du courrier et stockage des archives) qu'il faut régler au plus vite. Pour le courrier un signalement d'un changement d'adresse postale en cours a été signalé auprès des expéditeurs réguliers faciles à identifier. Pour les archives, Laurent Verslype propose de les héberger temporairement le temps nécessaire pour trouver une solution pérenne. Ces problèmes relancent la question du siège social de l'Afam qui dans un avenir prochain devrait quitter le MAN. Plusieurs solutions sont en cours de discussion, notamment auprès du CRAHAM à Caen. L'hébergement à Caen aurait l'immense avantage de faciliter nos correspondances dans la mesure où le trésorier réside à Caen et que la co-présidente s'y rend régulièrement dans le cadre de son rattachement au laboratoire. Ces questions seront débattues ci-après.

Le **stockage des publications** a été résolu. Elles ont été déménagées du MAN grâce à J. Soulat et Vincent Hincker qui en conservent chacun une partie. Que chacun en soit très vivement remercié. Pour les prochaines publications à venir, l'Inrap a marqué son accord officiel pour autoriser leur stockage dans ses locaux à Carquefou, moyennant une convention en passe d'être signée.

Pour finir, la présidente lance à nouveau un appel pour que tous les membres ayant des coordonnées internet nous les fassent connaître afin de réduire un maximum les envois postaux qui représentent des coûts et un temps de préparation importants.

Le *rapport moral* est approuvé à l'unanimité

La présidente ouvre ensuite les débats autour des questions du siège social et de la destination des archives de l'AFAM. Elle demande aux membres présents s'ils ont des propositions à avancer. Il est proposé de déplacer par exemple le siège social dans une mairie ou au siège d'une société archéologique locale. Aucune proposition concrète n'est apportée, mais un appel est lancé en ce sens aux adhérents.

Décision : l'assemblée donne mandat au Conseil d'administration pour qu'il identifie et adopte la solution la meilleure possible dans l'intérêt de l'association. Néanmoins, tout changement d'adresse du siège social devra être validé par une Assemblée générale extraordinaire à convoquer au moment opportun.

La présidente présente également un projet relatif aux publications. Afin d'éviter tout déboire, le conseil d'administration propose à l'assemblée de mettre en chantier un protocole d'accompagnement des publications de l'AFAM et de la mise sur pied d'un contrat moral à conclure avec les auteurs. Le protocole permettrait de camper et suivre au mieux le projet de publication, de programmer et maîtriser les coûts dans le cadre d'un financement partiel ou complet de l'AFAM et de valider les contenus scientifiques. Le contrat moral viserait à éviter la diffusion trop rapide des articles en PDF sur internet ce qui a un impact majeur sur la vente des publications éditées par l'AFAM. Le conseil d'administration propose de rédiger ces documents et de les soumettre à l'approbation de la prochaine assemblée générale.

Cette *proposition* est approuvée à l'unanimité.

Le *rapport financier* est présenté par Vincent HINCKER, trésorier. Le nombre des adhérents à jour de cotisation s'élève à 107 auxquels s'ajoutent 20 nouveaux adhérents. L'association accuse un déficit de 1372,73 € dû à la réimpression des *Mémoires* n°29 et à la ré-édition de la *Chronologie normalisée*. A la veille des XXXV^e Journées, les avoirs en caisse sont de 43.403,29 €.

Le *rapport financier* est approuvé à l'unanimité moins une abstention.

Il est ensuite procédé au renouvellement statutaire des membres du conseil d'administration élus en 2013 et en 2014, le nombre de votants étant de 56, dont 15 pouvoirs valides.

Membres sortants : S. Ardouin, A. De Poorter, I. Leroy, E. Peytremann.

Candidatures : S. Ardouin, I. Leroy, N. Mahé-Houlier, E. Peytremann.

L'ensemble des membres présents et représentés ont voté.

Nombre de bulletins exprimés : 56

Nombre de bulletins nuls : 0

Nombre de bulletins blancs : 0

Les résultats du vote sont repris dans le tableau ci-dessous.

Nom	Nb de voix
S. Ardouin	56
I. Leroy	56
N. Mahé-Hourlier	52
E. Peytremann	56

L'ensemble des candidats sont élus.

Les discussions sont closes et les différents points à l'ordre du jour sont votés, sous la direction du président :

- **Première décision** : l'assemblée approuve le rapport moral. Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

- **Deuxième décision** : l'assemblée approuve le rapport financier. Cette résolution est adoptée à l'unanimité moins une voie.

- **Troisième décision** : l'assemblée donne mandat au conseil d'administration pour trouver des solutions temporaires ou pérennes concernant le lieu de stockage des archives de l'association et la localisation du siège sociale de l'Afam. Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

Quatrième décision : l'assemblée mandate le conseil d'administration pour la rédaction d'un protocole relatif aux publications et d'un contrat moral pour auteurs. Cette résolution est adoptée à l'unanimité.

- Cinquième décision : l'assemblée procède au renouvellement des membres sortants du Conseil d'administration.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à **19h13**.

Le présent procès-verbal a été dressé et signé par la présidente et le secrétaire nommés pour cette séance.

Edith Peytremann, co-présidente

Inès Leroy, Secrétaire



ASSOCIATION FRANCAISE D'ARCHEOLOGIE MEROVINGIENNE

CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 08 OCTOBRE 2016

L'assemblée générale statutaire est immédiatement suivie d'une réunion du Conseil d'Administration. Sont présents Stéphane ARDOUIN, Gilbert-Robert DELAHAYE, Alain DIERKENS, Vincent HINCKER, Michel KAZANSKI, Inès LEROY, Claude LORREN, Edith PEYTREMANN, Edmond SERVAT.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, Fabrice HENRION, Nadine MAHÉ-HOURLIER, Anne NISSEN, Patrick PÉRIN, Jean SOULAT, Laurent VERSLYPE sont excusés.

1. Renouvellement du bureau

Tous les membres du bureau sont candidats à leur propre succession. Il n'y a aucune autre candidature. Les résultats du vote sont :

Nom	Fonction	Nb de voix
E. Peytremann	Co-présidente	9
L. Verslype	Co-président	9
C. Lorren	Vice-Président	9
A. Dierkens	Vice-Président	9
I. Leroy	Secrétaire	9
J. Soulat	Secrétaire adjoint	9
V. Hincker	Trésorier	9
F. Henrion	Trésorier adjoint	9

Le bureau est donc reconduit :

Composition du Conseil d'Administration de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne depuis la réunion de son bureau à l'issue de l'assemblée générale ordinaire du 08 octobre 2016 à Saint-Dizier

Bureau	Madame Edith PEYTREMANN, Co-Présidente Archéologue à l'INRAP 13 rue de Clermont 44000 NANTES
	Monsieur Laurent VERSLYPE, Co-Président Professeur à l'Université catholique de Louvain Centre de Recherches d'Archéologie nationale 2 rue Delvigne 7880 FLOBECQ Belgique
	Monsieur Alain DIERKENS, Vice-Président Professeur à l'Université Libre de Bruxelles 65, square des Latins 1050 BRUXELLES Belgique
	Monsieur Claude LORREN, Vice-Président Professeur émérite à l'Université de Caen Le Bisson – Hameau de Vaux 14470 GRAYE-SUR-MER
	Madame Inès LEROY, Secrétaire Collaboratrice scientifique à la Maison du patrimoine médiévale mosan Avenue de la Dame, 34 5100 JAMBES Belgique

Monsieur Jean SOULAT, Secrétaire-adjoint
Archéologue - Ingénieur d'études au Laboratoire LandArc
7 rue du 11 Novembre
77920 SAMOIS-SUR-SEINE
Monsieur Vincent HINCKER, trésorier
Archéologue au Service départemental de l'Archéologie du Calvados
18 avenue du 6 juin
14000 CAEN

Monsieur Fabrice HENRION, trésorier-adjoint
Archéologie
Centre d'Etudes médiévales d'Auxerre
20 rue Saint-Pèlerin
89000 AUXERRE

Membres

Monsieur Patrick PERIN
Directeur honoraire du musée d'Archéologie nationale (Saint-Germain-en-Laye)
3 rue du Ploy
08220 RUBIGNY

Mademoiselle Françoise VALLET, Membre d'honneur
Conservateur en chef honoraire au musée d'Archéologie nationale
1 Allée des Presses-à-Plomb
78700 CONFLANS-SAINT-HONORINE

Monsieur Stéphane ARDOUIN
Archéologie au service archéologique de la ville de Lyon
40 Rue d'Aubigny
69003 LYON

Madame Brigitte BOISSAVIT-CAMUS,
Professeure d'Histoire de l'Art médiéval à l'Université de Paris X-Nanterre
3, Passage des Grands-Fossés
36110 MOULINS-SUR-CEPHONS

Monsieur Gilbert-Robert DELAHAYE
Journaliste d'entreprise retraité
15, rue Pasteur
77830 ECHOUBOULAINS

Monsieur Michel KAZANSKI
Directeur de recherche au CNRS
7, rue de Sainte-Paix
14000 CAEN

Monsieur Christian LANDES
Conservateur en Chef du patrimoine
Centre des Monuments nationaux
46120 ROUQUEYROUX

Madame Nadine MAHE-HOURLIER
Archéologue à l'INRAP
12, rue Habert
77130 MONTEREAU

Madame Anne NISSEN
Professeur à l'Université de Paris 1/Panthéon-Sorbonne
43, rue Delpérier
37000 TOURS

Monsieur Daniel PERRIER

Conservateur au Musée d'Archéologie nationale
Musée d'Archéologie nationale
Château de Saint-Germain
Place Charles de Gaulle
78105 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE cedex

Monsieur Edmond SERVAT
Fonctionnaire de la Ville de Paris
3, rue de l'Abbé Rousselot
75017 PARIS

2. Demande de financement pour représentation de l'AFAM

La demande a été retirée.

3. Adresse du siège social

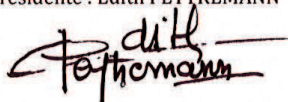
Le sujet a déjà été abordé lors de l'Assemblée générale. G. Delahaye suggère, en cas de refus du CRAHAM, d'adresser une demande à l'Unité archéologique de Saint-Denis. Le bureau avisera lorsque la réponse du CRAHAM parviendra.

4. Divers

- Le bureau rédigera un premier jet pour le protocole publication et pour le contrat moral aux auteurs et le soumettra à l'ensemble du conseil d'administration pour correction et amendement ;
- Ed. Servat demande que la taille des résumés pour les prochains *Bulletins* soient augmentées. Certains sont actuellement très courts et présentent peu d'intérêt. Il rappelle que le *Bulletin de liaison* constitue la première publication avant l'édition des Actes, quand ceux-ci sont publiés. St. Ardouin, organisateur des prochaines Journées internationales veillera à rédiger une note en ce sens aux futurs participants. G. Delahaye rappelle l'existence des normes NF dont on pourrait s'inspirer.

L'ensemble de l'ordre du jour est épuisé.

Co-présidente : Edith PEYTREMANN



Secrétaire : Inès LEROY



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 06/10/2017

RENOUVELLEMENT PARTIEL DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Bureau :

Edith PEYTREMANN, co-présidente
Laurent VERSLYPE, co-président
Claude LORREN, vice-président
Alain DIERKENS, vice-président
Inès LEROY, secrétaire
Jean SOULAT, secrétaire adjoint
Vincent HINCKER, trésorier
Fabrice HENRION, trésorier adjoint

Membres :

Patrick PERIN
Françoise VALLET
Stéphane ARDOUIN
Brigitte BOISSAVIT-CAMUS
Gilbert-Robert DELAHAYE
Michel KAZANSKI
Christian LANDES
Nadine MAHE-HOURLIER
Anne NISSEN
Daniel PERRIER
Edmond SERVAT

NB : Les noms en italiques sont ceux des membres sortants.

XXXIXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne
de l'Association française d'archéologie mérovingienne (AFAM)

Auxerre – AFAM 2018

Saint Germain, évêque d'Auxerre (418-448) – 1600^e anniversaire.

De bois, de pierre et de terre,
archéologie de la construction au haut Moyen Âge.

Actualités régionales

4, 5 et 6 octobre 2018

Appel à communication

Les 39^e Journées internationales de l'AFAM se dérouleront à Auxerre (89) du 4 au 6 octobre 2018, sous l'égide du Centre d'études médiévales, autour d'un double thème, d'une part en s'inscrivant dans les manifestations du 1600^e anniversaire de l'élection de Germain sur le trône épiscopal d'Auxerre et d'autre part autour de l'archéologie de la construction au haut Moyen Âge. Une session sera enfin consacrée à l'actualité régionale (Bourgogne Franche-Comté, Grand-Est) de la recherche archéologique sur le haut Moyen Âge.

Le programme de la journée du 4 octobre, consacrée à saint Germain, sera établi par le Comité scientifique du colloque. L'appel à communication concerne le thème *De bois, de pierres et de terre, archéologie de la construction au haut Moyen Âge* et les *Actualités régionales*.

Merci de nous envoyer vos propositions de communication ou de poster, à l'aide du bulletin ci-après, avant le 6 avril 2018.

Comité d'organisation pour le Centre d'études médiévales :

Stéphane Büttner, Fabrice Henrion, Corinne Lainé

XXXIXe Journées internationales d'archéologie mérovingienne
de l'Association française d'archéologie mérovingienne (AFAM)

Auxerre – AFAM 2018

Saint Germain, évêque d'Auxerre (418-448) – 1600^e anniversaire.

De bois, de pierre et de terre,
archéologie de la construction au haut Moyen Âge.

Actualités régionales

4, 5 et 6 octobre 2018

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

.....

.....

Propose une communication ☐ un poster ☐ pour la session :

☐ De bois, de pierre et de terre, archéologie de la construction au haut Moyen Âge

☐ Actualités régionales

Titre :

.....

.....

.....

Joindre un court résumé.

A renvoyer avant le 6 avril 2018 à :

Fabrice Henrion

Centre d'études médiévales

3, place du Coche-d'Eau

89000 Auxerre

fabrice.henrion@cem-auxerre.fr

A.F.A.M.
Musée d'Archéologie nationale
Château
Place Charles-de-Gaulle
78105 SAINT-GERMAIN-EN-LAYE cedex

BULLETIN D'ADHESION / DE RENOUVELLEMENT
D'ADHESION

Nom : Prénom :
Adresse :
.....
.....
Tél. : Fax :
E-mail :
Qualité :

- ☐ Renouvellement d'adhésion pour 2017 (15 €) ;
☐ Renouvellement d'adhésion pour 2018 (15 €) ;
☐ Adhésion pour 2017 (15 € + 8 € de droit d'entrée : ce dernier est perdu en cas de non ré-adhésion durant au moins deux années consécutives).

Formulaire et règlement à l'ordre de l'A.F.A.M. à envoyer :

A.F.A.M. – chez Vincent Hincker – 18 avenue du 6 juin – F-14 000 Caen

☐ par chèque bancaire (pour l'étranger, les chèques non compensables et non payables en France ne sont pas acceptés)

☐ par virement bancaire (C.I.C., 1/3, rue de Sévigné - 75004 Paris, compte n°00010242601, IBAN : FR76 3006 6108 7300 01024260 178, code banque : 30066, code guichet : 10873, clé RIB: 78, code BIC: CMCIFRPPXXX) (pour l'étranger, tous les frais doivent être pris en charge par l'expéditeur)

☐ par mandat international

☐ par virement postal (LA BANQUE POSTALE - Centre de Paris - 75900 Paris Cedex 15, compte n°2570910Y020, n° IBAN : FR23 2004 1000 0125 7091 0Y02 053, code banque : 20041, code guichet : 00001, clé BIC : 00, code BIC : PSSTFRPPPAR)

Date

Signature

Accepte de recevoir les informations de l'A.F.A.M. par e-mail ☐ oui ☐ non

L'adhésion à l'A.F.A.M. donne droit à l'envoi de circulaires d'information sur ses activités (notamment les Journées mérovingiennes), au service du Bulletin de Liaison (édité annuellement à l'occasion des Journées) ainsi qu'à des réductions sur ses publications.



ASSOCIATION FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE MÉROVINGIENNE

MÉMOIRES

- 1 - AJOT José, *La nécropole mérovingienne de la Croix-de-Munot à Curtil-sous-Burnan (Saône-et-Loire) : fouilles du docteur Lafond*, Rouen, 1986 – ISSN 1152-2518-1 – 115 p., 12 pl., 2 tabl. dont 1 h.t. **15,00 €**
- 2 - SIMMER Alain, *Le cimetière mérovingien d'Audun-le-Tiche (Moselle)*, Paris, 1988 (Archéologie aujourd'hui. Moyen Âge, 1) – ISBN : 2-903443-88-6 – 160 p., nombr. pl. **Épuisé**
- 3 - PÉRIN Patrick (textes réunis par), *Gallo-Romains, Wisigoths et Francs en Aquitaine, Septimanie et Espagne*. Actes des VII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de Toulouse, 1985, Rouen, 1991 – ISBN : 2-9505595-0-6 – xvi-257 p., cahier couleur et nomb. ill. dans le texte **Épuisé**
- 4 - SIMMER Alain, *La nécropole mérovingienne d'Ennery (Moselle) : fouilles d'Émile Delort (1941)*, Thionville-Rouen, 1993. (*Les Cahiers du pays thionvillois*, 9-10) – ISBN : 2-9505595-1-4 – 125 p., nombreuses ill. **22,00 €**
- 5 - VALLET Françoise, KAZANSKI Michel (textes réunis par), *L'armée romaine et les Barbares du III^e au VII^e siècle*. Actes du Colloque international organisé par le Musée des Antiquités Nationales et l'URA 880 du CNRS. Saint-Germain-en-Laye, 24-28 février 1990, Saint-Germain-en-Laye, 1993 – ISBN : 2-9505595-2-2 – 473 p., nombreuses ill. **Épuisé**
- 6 - LORREN Claude, PÉRIN Patrick (textes réunis par), *L'habitat rural au Haut Moyen Âge (France, Pays-Bas, Danemark et Grande-Bretagne)*. Actes des XIV^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Guiry-en-Vexin-Paris, 4-8 février 1993, Rouen, 1995 – ISBN : 2-9505595-3-0 – XIV-237 p., nombreuses ill. dans le texte **Épuisé**
- 7 - DELESTRE Xavier, PÉRIN Patrick (textes réunis par), *La datation des structures et des objets du haut Moyen Âge : méthodes et résultats*. Actes des XV^e Journées Internationales d'archéologie mérovingienne, Rouen, Musée des Antiquités de la Seine-Maritime, 4-6 février 1994, Rouen, 1998 – ISBN : 2-9505595-4-9 – 269 p., nombreuses ill. **53,00 €**
Membre : **42,00 €**
- 8 - LORREN Claude, *Fibules et plaques-boucles à l'époque mérovingienne en Normandie : contribution à l'étude du peuplement, des échanges et des influences, de la fin du V^e au début du VIII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, 2001 – ISBN : 2-9505595-5-7 – 554 p., 192 fig., 66 pl., cahier couleur de 8 p. **68,00 €**
Membre : **53,00 €**
- 9 - VALLET Françoise, KAZANSKI Michel (textes réunis par), *La noblesse romaine et les chefs Barbares du III^e au VII^e siècle*. Actes du Colloque international organisé par le Musée des Antiquités Nationales et l'URA 880 du CNRS, Saint-Germain-en-Laye, 16-19 mai 1992, Saint-Germain-en-Laye, 1995 – ISBN : 2-9505595-6-5 – 365 p., nombreuses ill. **Épuisé**
- 10 - URLACHER Jean-Pierre, PASSARD Françoise, MANFREDI-GIZARD Sophie dir., *La nécropole mérovingienne de la Grande Oye à Doubs (département du Doubs), VI^e-VII^e siècles après J.-C.*, Saint-Germain-en-Laye - Dijon, 1998 – ISBN : 2-9505595-7-3 – 440 p., 127 fig., 105 dessins, 57 pl. (coédité avec la S.A.E.) **68,00 €**
Membre : **53,00 €**
- 11 - VALLET Françoise, KAZANSKI Michel, PÉRIN Patrick (textes réunis par), *Des royaumes barbares au Regnum Francorum : l'Occident à l'époque de Childéric et de Clovis (vers 450-vers 530)*. Actes des XVIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Saint-Germain-en-Laye, Musée des Antiquités nationales, 23-24 avril 1997, dans *Antiquités nationales*, 29, 1997 – ISBN : 0997/0576 – 279 p., nombreuses ill. **Épuisé**
- 12 - FIZELLIER-SAUGET Bernadette éd., *L'Auvergne de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours : histoire et archéologie*. Actes des XIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Clermont-Ferrand, 3-6 oct. 1991, Clermont-Ferrand, 1999 (*Publ. de l'Institut d'études du Massif central*, 14) – ISBN : 2-87741-082-X) – 423 p., nombreuses ill. **27,45 €**
Commandes : Institut d'Études du Massif Central - UFR Lettres et Sciences humaines, 9, boulevard Gergovia - 63037 Clermont-Ferrand Cedex
- 13 - PEYTREMANN Édith, *Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle*, Saint-Germain-en-Laye, 2003 – ISBN : 2-9505595-8-1 – 2 vol. : 453 et 442 p.), nombreuses ill., bibliogr. vol. 1, p. 363-427 ; index à la fin du vol. 1. **Épuisé**
- 14 - LEGOUX René, *La nécropole mérovingienne de Cutry (Meurthe-et-Moselle)*, Saint-Germain-en-Laye, 2005 – ISBN : 2-9505595-8-1 – 543 p., nombr. fig., pl. couleurs **70,00 €**
Membre : **60,00 €**
- 15 - DELESTRE Xavier, KAZANSKI Michel, PÉRIN Patrick, *De l'âge du Fer au haut Moyen Âge : archéologie funéraire, princes et élites guerrières*. Actes des tables rondes Longroy I, 1^{er} et 2 sept. 1998 et Longroy II, 24-25 août 1999, Saint-Germain-en-Laye, 2006 – ISBN : 2-9524032-0-1 – 383 p., nombr. ill. **Épuisé**

16 - VERSLYPE Laurent (textes réunis par), <i>Villes et campagnes en Neustrie (IV^e-X^e s.) : sociétés, économies, territoires, christianisation</i> . Actes des XXV ^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Tournai, 17-20 juin 2004, Montagnac, 2007 (<i>Europe médiévale</i> , 8) – ISBN : 978-2-35518-001-9 – 312 p., nombreuses ill. Commande : éd. M. Mergoil, 12 rue des moulins, 34530 Montagnac, http://www.editions-monique-mergoil.com	48,00 €
17 - DIERKENS Alain, PLOUVIER Liliane dir., <i>Festins mérovingiens</i> , Recettes en latin suivi de leur traduction française et réalisation : Pierre Wynants et Yves Cousin, avec la collaboration de Françoise Danrigal, Carl Deroux, Jean-Louis Flandrin, Claude Huyghens, Agathe Mathiaut, Patrick Périn et André Tchernia, Bruxelles, Éd. Le Livre Timperman, 2008 – ISBN : 2-9524032-3-6 – VIII-240 p., ill. en couleurs	30,00 €
18 - CARRÉ Florence, JIMENEZ Frédérique et alii, <i>Louviers (Eure) au haut Moyen Âge : découvertes anciennes et fouilles récentes du cimetière de la rue du Mûrier</i> , Saint-Germain-en-Laye, 2008 – ISBN : 978-2-9524032-3-6 – 334 p., ill. en noir et en coul., cartes, plans	45,00 €
Membre :	40,00 €
19 - GUILLAUME Jacques, PEYTREMANN Édith dir., <i>L'Austrasie : sociétés, économies, territoires, christianisation</i> . Actes des XXVI ^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Nancy, 22-25 sept. 2005, Presses Universitaires de Nancy, Nancy, 2008 – ISBN : 978-2-86480-955-5 – 441 p., nombreuses ill. Commandes : C.I.D., 131 boulevard Saint-Michel, 75005 Paris	Épuisé
20 - SOULAT Jean, <i>Le matériel archéologique de type saxon et anglo-saxon en Gaule mérovingienne</i> , Saint-Germain-en-Laye, 2009 – ISBN : 2-9524032-5-2 – 221 p., très nombreuses ill.	20,00 €
Membre :	16,00 €
21 - CARRÉ Florence dir., Louviers 2, en préparation.	
22 - BOURGEOIS Luc dir., <i>Wisigoths et francs autour de la bataille de Vouillé, 507 : recherches récentes sur le haut Moyen Âge dans le centre-ouest de la France</i> . Actes des XXVIII ^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Vouillé et Poitiers (Vienne, France), 28-30 sept. 2007, Saint-Germain-en-Laye, 2010 – ISBN : 2-9524032-7-9 – 308 p., ill. noir et couleurs	30,00 €
Membre :	25,00 €
23 - HENRION Fabrice, CARRÉ Florence dir., <i>Le bois dans l'architecture et l'aménagement de la tombe : quelles approches ?</i> Actes de la table ronde d'Auxerre, 15-17 oct. 2009, Saint-Germain-en-Laye, 2012 – ISBN : 978-2-9524032-8-7 – 448 p., très nombreuses ill. couleurs	30,00 €
24 - LEGOUX René, <i>La nécropole mérovingienne de Bulles (Oise)</i> , 2 vol., Saint-Germain-en-Laye, 2011 – ISBN : 978-2-9524032-9-5 – vol. 1 : <i>Synthèse</i> , 428 p. ; vol. 2 : <i>Catalogue des sépultures</i> , 496 p., nombreuses fig. et planches, noir et couleurs	70,00 €
Membre :	60,00 €
25 - PORTE Patrick, <i>Larina de l'Antiquité au Moyen Âge</i> , avec des contributions de Philippe Allart, Lionel Bionda, Marc Bompaire, Luc Buchet, Philippe Columbeau, Bernadette Prévost, préface de Christian Goudineau, Biarritz, Éd. Atlantica-Séguier, 2011, 2 vol. – t. 1 : <i>Études archéologiques et historiques en Nord-Isère</i> – ISBN 978 2 8404 9651 9 – 512 p. – t. 2 : <i>Domaines ruraux et forteresses de hauteur</i> – ISBN 978 2 8404 9652 6 – 304 p. – Coffret réunissant les tomes 1 et 2 – ISBN 978 2 8404 9654 0 – 816 p., 910 fig. noir et couleurs. Commandes : Éd. Séguier, 3 rue Séguier – 75006 Paris 1	
T.1 :	45,00 €
T.2 :	40,00 €
Coffret :	75,00 €
26 - PÉRIN Patrick dir., <i>La nécropole mérovingienne de Saint-Denis, en préparation</i> .	
27 - <i>Actes des XXII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne d'Angers, 26-28 oct. 2001, en préparation</i> .	
28 - LORREN Claude (textes réunis par), <i>La Gaule, le monde insulaire et l'Europe du Nord au haut Moyen Âge : actualité de l'archéologie en Normandie (V^e-X^e s.)</i> . <i>Varia</i> . Actes des XXVII ^e Journées internationales d'Archéologie mérovingienne, Centre Michel de Boüard CRAHM, Caen, 29 sept.-1 ^{er} oct. 2006, Saint-Germain-en-Laye, 2013 – ISBN 979-10-90282-03-2 – 368 p., nombreuses ill.	30,00 €
Membre :	25,00 €
29 - MAHE-HOURLIER Nadine, POIGNANT Sébastien (textes réunis par), <i>Archéologie du village, archéologie dans le village dans le nord de la France (V^e-XIII^e siècles)</i> . Actes de la table-ronde des 23-24 nov. 2007 tenue au Musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, 2013 – ISBN : 979-10-90282-04-9 – 250 p.	25,00 €
Membre :	20,00 €
30 - SIMMER Alain, <i>Aux sources du germanisme mosellan. La fin du mythe de la colonisation franque</i> , Metz, 2015 – ISBN : 979-10-90185-90-6 – 400 p. Commandes : Éditions des Paraiges, 4 rue Amable Tastu, 57000 Metz - contact@editions-des-paraiges.eu	25,00 €
Membre : frais de port offert	
31 - DUMÉZIL Bruno, JOYE Sylvie, KAZANSKI Michel, PÉRIN Patrick éd., <i>Autour du règne de Clovis : la mort des grands dans l'Europe du premier Moyen Âge</i> . Actes des XXXII ^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne de Paris et Saint-Germain-en-Laye, 3-5 nov. 2011, en préparation.	
32 - PEYTREMANN Édith (dir.), <i>Des fleuves et des hommes à l'époque mérovingienne : territoire fluvial et société au premier Moyen Âge (Ve-XII^e siècle)</i> . Actes des XXXIII ^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne (Strasbourg, 28-30 septembre 2012), Dijon, 2016 – ISBN2-915544-35-2 – 408 p.	40,00 €

ACTES DE JOURNÉES INTERNATIONALES DE L'AFAM ÉDITÉS PAR DES TIERS

- BARRAL I ALTET Xavier *dir.*, *Bretagne : pays de Loire, Touraine, Poitou à l'époque mérovingienne*. Actes des VI^e Journées nationales d'archéologie mérovingienne organisées par l'Association française d'archéologie mérovingienne et l'Université de Rennes II-Haute Bretagne, 22-24 juin 1984, Paris, éd. Errance, 1988 – 978-29-03442-70-5 – 122 p., ill. **Épuisé**
- BARRAL I ALTET *dir.*, *Archéologie mérovingienne : historiographie et méthodologie*. Actes des VI^e Journées nationales d'archéologie mérovingienne de Rennes, 22-24 juin 1984, Paris, éd. Errance, 1989 (*Archéologie aujourd'hui. Moyen Âge*, 2) – ISBN : 978-29-03442-91-6, 78 p., ill. **Épuisé**
- Actes des VIII^e journées internationales d'archéologie mérovingienne de Soissons, 19-22 juin 1986, dans *Revue archéologique de Picardie*, 1988-3/4 – ISSN : 0752-5656 – 160 p., ill. **16,00 €**
- Commandes** : Revue archéologie de Picardie, 47 rue du Châtel, 60300 Senlis, <http://www.revue-archeologique-picardie.fr>
- Actes des X^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Metz, 20-23 oct. 1988, éd. Pierron, Sarreguemines, 1989 – 978-27-08500-74-7 – 198 p. **Épuisé**
- DELESTRE Xavier *éd.*, *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques*. Actes des 23^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, Arles, 11-13 oct. 2002, Aix-en-Provence, 2005 (*Bull. archéologique de Provence*, Suppl. 3) – ISBN : 2-9519704-2-0 – 325 p. **Épuisé**
- PLUMIER Jean, REGNARD Maude *éd.*, *Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne*. Actes des XX^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Namur, 8-10 oct. 1999, Namur 2005 (*Études et documents, Archéologie*, 10) – ISBN : 2-87401-184-3) – 445 p., ill. en noir et en coul., cartes. **39,00 €**
- Commandes** : Institut du Patrimoine wallon, Service Publications, rue du Lombard, 79 – B-5000 Namur (Belgique).
- PASSARD Françoise, GIZARD Sophie, URLACHER Jean-Pierre, RICHARD A. *dir.*, *Burgondes, Alamans, Francs, Romains dans l'Est de la France, le Sud-Ouest de l'Allemagne et la Suisse*. Actes des XXI^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Besançon, 20-22 oct. 2000, Besançon, 2003 (*Annales littéraires de l'université de Franche-Comté*, 756, série *Art et Archéologie*, 47) – ISBN : 2-84867-017-7. **25,00 €**
- Commandes** : Presses universitaires franc-comtoises
- BAYARD Didier, NICE Alain (textes réunis par), *L'actualité de l'archéologie du haut Moyen Âge en Picardie : les apports de l'expérimentation à l'archéologie mérovingienne*. Actes des XXIX^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Marle, 26-28 sept. 2008, dans *Revue archéologique de Picardie*, 2009-1/2 – ISSN : 0752-5656 **25,00 €**
- Commandes** : Revue archéologie de Picardie, 47 rue du Châtel, 60300 Senlis. <http://www.revue-archeologique-picardie.fr>
- CARTRON Isabelle, HENRION Fabrice, SCUILLER Christian (textes réunis par), *Les sarcophages de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge : fabrication, utilisation, diffusion*. Actes des XXX^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Bordeaux, 02-04 oct. 2009, dans *Aquitania*, suppl. 34, 2015 – ISBN : 2-910763-40-4 **50,00 €**
- Commandes** : Aquitania, Maison de l'Archéologie, Université Michel de Montaigne, 33607 Pessac. <http://www.aquitania.u-bordeaux-montaigne.fr>